

Hitchcock Présente

- 24 - Histoires à Suspense

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PRÉSENTE

HITCHCOCK

HISTOIRES
A
SUSPENSE



HISTOIRES À SUSPENSE

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS

NERVEUX

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

HISTOIRES À LIRE AVEC PRÉCAUTION

HISTOIRES DRÔLEMENT INQUIÉTANTES

HISTOIRES PERCUTANTES

HISTOIRES À FAIRE FROID DANS LE DOS

HISTOIRES À DONNER DES SUEURS FROIDES

HISTOIRES À VOUS GLACER LE SANG

ALFRED HITCHCOCK

présente :

HISTOIRES À SUSPENSE

Le titre original de cet ouvrage est :

GRAVE BUSINESS

L'ABSOLUTION

(Please, Forgive Me)

par HENRY KANE

Le soleil se cachait derrière les nuages maussades en les teintant d'un orangé flamboyant. Il n'y avait pas de vent et il faisait chaud ; une chaleur d'étuve et de plein été qui collait aux rues comme une sueur poisseuse. Il avait plu toute la nuit mais le ciel s'était de nouveau couvert, comme s'il allait pleuvoir encore ou tomber un épais brouillard.

Dans sa chambre, Paul Matthew fit descendre les lamelles du store vénitien en poussant un soupir. Il se détourna de la fenêtre et se dirigea vers la salle de bains pour prendre une douche froide ; puis il se rasa, enfila un pantalon, des mocassins et un polo. Il s'approcha de la grande commode, d'où il sortit d'un tiroir un revolver et son étui. Il ouvrit le revolver et examina attentivement le barillet qui était entièrement chargé, puis il referma son arme et la glissa dans l'étui qu'il attacha à sa ceinture. En poussant un nouveau soupir, il ouvrit un placard pour y prendre une veste.

Il fait un peu chaud pour une veste, pensa-t-il, mais on ne peut pas se balader comme ça avec un pistolet en guise de décoration, telle une fleur à la boutonnière.

Il joua des épaules pour ajuster sa veste et fut brusquement assailli par un flot tonitruant de rock and roll qui venait de l'étage au-dessous. Il les entendait frapper dans leurs mains pour marquer le rythme et distingua un gloussement féminin suivi d'un rire masculin. Il traversa la pièce et ferma la porte avant de se retourner pour jeter un coup d'œil dans le miroir.

On dirait un jeune homme en vacances qui se prépare à aller voir un match de foot, pensa-t-il. Mis à part les cheveux grisonnants sur les tempes. Rien à redire non plus à la silhouette - plutôt grand, le port droit, peut-être un soupçon de ventre naissant. Ça allait ; il se trouvait assez bonne allure ; quelque chose, pourtant, dans le regard, trahissait ses soucis. Il ne fallait pas qu'on le voie. Les soucis, ça ne se portait pas dans la rue, sur le visage. Ça devait rester caché, comme le revolver. Il inspira profondément, mais étouffa le soupir qu'il allait pousser et se composa un sourire avant de descendre prendre son petit déjeuner.

La musique venait du salon ; il y jeta un coup d'œil. Billy dansait avec la fille, Kate, l'envoyant virevolter au bout de la pièce avant de la

reprendre et de l'attirer vers lui ; Sal Richmond, les genoux fléchis, se contorsionnait et battait la mesure en claquant dans ses mains et tapant du pied tout en regardant les danseurs ; ses yeux noirs brillaient d'excitation. Les deux garçons se ressemblaient beaucoup, grands et minces, les cheveux bruns ; mais Billy avait les yeux bleus. La fille paraissait plus âgée qu'eux, plus mûre, les hanches moulées dans un blue-jean étroit, un chemisier à carreaux rouges largement échancré. Sal, qui avait vu l'arrivant le premier, cessa de battre la mesure ; puis la musique s'arrêta et Billy sourit d'un air gauche.

- Bonjour, papa. Tu vas bien ce matin ? dit Billy.

- C'est déjà l'après-midi, répondit Paul Matthew.

- Oui, mais pour toi, c'est le matin, reprit Billy.

- C'est vrai ; pour moi, c'est le matin, admit Paul Matthew avec humeur. Bonjour tout le monde.

- Ça ne vous gêne pas qu'on passe encore un peu de musique ? demanda la fille en regardant le tourne-disque.

- Je préférerais que vous arrêtiez, s'il vous plaît, répondit Paul Matthew.

- Vous avez entendu monsieur, dit Sal Richmond. Pour le Sergent Paul Matthew, c'est encore le matin. Et le rock and roll le matin, c'est dur.

Il s'inclina légèrement vers Paul en lui adressant un sourire affable qui découvrit de larges dents blanches.

- Merci, dit Paul Matthew.

- Oh, je vous en prie, monsieur.

Sarcasme ? pensa Paul. *Ou bien est-ce un effet de mon imagination ? Qui est ce garçon - le nouvel ami de mon fils ? Et cette fille d'ailleurs ? Qui sont ces nouvelles recrues ?*

- Il est temps de s'éclipser, lança Sal Richmond. On y va, Katie.

- D'accord, répondit la fille.

- Je vous emmène à la gare, dit Billy.

- Une sacrée histoire, cette nouvelle caisse, dit Sal. Ce Billy, il est extra, hein ?

Paul Matthew se dirigea lentement vers la cuisine. Sa femme l'accueillit en lui déposant un baiser au coin de la bouche.

- Si c'est cette musique qui te tracasse, il faut t'en prendre à la *beat generation*, ou bien à l'âge ingrat ; en fait, mieux vaut ne t'en prendre à personne ; prends plutôt ton petit déjeuner.

Paul entendit la voiture de son fils démarrer et s'éloigner en vrombissant. Il s'assit lourdement devant la table de la cuisine. Fraîche malgré la chaleur ambiante, sa femme le servit, ravissante et parfumée, dans une robe bain de soleil jaune vif. *Mary*, pensa-t-il. *S'il y avait une femme qui porte bien son nom, c'est elle. Elle est belle et bonne. Mariés depuis vingt et un ans et je l'aime comme au premier jour.*

- Encore un peu de café ? demanda-t-elle.

- Oui, s'il te plaît.

Elle remplit la tasse de son mari et la sienne, puis s'assit près de lui.

- Qu'y a-t-il, Paul ? demanda-t-elle avec douceur.

- Rien.

- C'est ton travail ?

- Non.

- Alors c'est Billy, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

- S'il te plaît, Paul, dis-moi !

- Oui, dit-il. C'est Billy.

- Que s'est-il passé entre vous deux ?

- Il ne s'est rien passé entre nous.

Il se leva, fit quelques pas, s'approcha d'une fenêtre, regarda le ciel d'un air renfrogné, revint, fit encore quelques pas.

- Il y a quelque chose de bizarre chez ce gosse depuis un certain temps.

- Mais non, Billy va très bien.

- Tu ne trouves rien à redire à ses nouveaux amis ? Ni à toute cette agitation ? Il n'est plus le même cet été.

- Il part à l'armée en septembre, ne l'oublie pas.

- Et alors ? Est-ce que ça lui donne le droit de larguer toutes les amarres ?

- Mais il n'a pas largué les amarres. Il prend un peu de bon temps, il s'amuse. Il a dix-huit ans, Paul, dix-huit ans !

- Quoi, dix-huit ans ? Je lui ai demandé de finir ses études d'abord et de faire son service après. Mais ça ne marche pas avec Billy. Il veut faire son service maintenant - il haussa les épaules - et de quel droit est-ce que je m'opposerais à ses projets ?

- C'est pour ça que tu es en colère ? Parce qu'il a désobéi à tes ordres ?

- Ce n'était pas un ordre : une suggestion.

- Mais Paul, cher Paul, il est exactement comme toi. Il a ses désirs, ses principes, ses idées, et il est têtu. Est-ce une raison pour le condamner ?

- Je ne le condamne pas. Oh, dit-il, on en arrive toujours au même point. On ne peut jamais parler de ce garçon sans avoir une dispute.

Il débarrassa bruyamment la table et porta les assiettes dans l'évier. Il se mit à essuyer au fur et à mesure qu'elle lavait.

- Je suis inquiet, lâcha-t-il brusquement, c'est tout. Je ne suis pas en colère. Je ne le condamne pas. Simplement, je me fais du souci pour lui.

- Oh, non, Paul, je t'en prie. Il n'y a aucun souci à se faire pour Billy. Tu le connais aussi bien que moi. C'est un bon garçon.

Il eut un mouvement de recul, comme si on venait de lui cracher au visage.

- Seigneur, combien de fois ai-je entendu ça ?
- Il se sécha les mains et se remit à arpenter la pièce.
- Entendu quoi ?
- *C'est un bon garçon !* On dirait une rengaine pondue par un minable écrivillon pour être récitée comme un rituel par tous les parents bien intentionnés du pays.
- Ça m'est égal.
- « *Pourtant c'est un bon garçon ! Je connais mon fils, c'est un bon garçon !* » Et ils en sont persuadés, tous autant qu'ils sont. Dans les couloirs des salles d'audience à travers tout le pays, après avoir vu leurs enfants condamnés pour meurtres, vols, viols, attaques, coups et blessures, violences physiques - ces pauvres parents consternés posent sur les avocats des regards effarés en marmonnant « Mais c'est un bon garçon, je connais mon fils, il a toujours été un bon garçon »...
- Oh, non, je t'en prie ! dit-elle. Je me fiche des autres gens. Je me moque de tes couloirs et de tes salles d'audience. Je connais mon fils.
- Ils te plaisent ces amis, ces gens avec qui il traîne en ce moment ?
- C'est passager.
- Tu approuves ces horaires invraisemblables ? Et cette façon de faire le joli cœur dans cette voiture déglinguée qu'il vient d'acheter ? Et d'où vient cet argent ? Où a-t-il pris de quoi acheter cette voiture ? Tout cet argent qu'il jette par les fenêtres ?
- Elle s'approcha de lui et posa la main sur son bras pour le forcer à écouter.
- Est-ce que je peux, maintenant ? Je peux, s'il te plaît ?
- Excuse-moi, dit-il, excuse-moi, je ne voudrais pas te bouleverser.
- Je peux te répondre ?
- Oui, Mary.

Les mots venaient lentement.

- Depuis trois ans, chaque été, il est parti travailler comme moniteur de camp de vacances. Il a gagné de l'argent qu'il a économisé. Maintenant il a fini ses études secondaires et va partir à l'armée. Alors il veut profiter de cette période de liberté pour s'amuser ; c'est la première fois qu'il peut passer un été en ville comme un adulte. Il est jeune et il s'amuse. Qu'y a-t-il de mal à cela ?
- Et ses amis ?
- Des gens nouveaux, qu'il a rencontrés. Ça fait partie du plaisir. Mais c'est passager. Tout comme le rythme échevelé de ces vacances d'été.
- Et cet argent qu'il dépense ? insista Paul. L'argent de cette voiture ?
- Elle lui a coûté combien ? Cent cinquante dollars ?
- Ce n'est pas rien.
- C'est son argent. Il a bien le droit de faire quelques folies.
- Paul Matthew regarda la pendule de la cuisine. Il avait le temps.
- Je monte faire une petite inspection, dit-il.

- Une inspection ? Que cherches-tu ?

- Son livret de banque.

Le rouge monta aux joues de la mère :

- Tu es sûr de ce que tu veux faire, Paul ?

- Oui, sûr.

Dans la fixité de ses yeux bleus écarquillés, Paul vit qu'elle luttait contre les larmes. Il évita son regard. Elle ne fit pas un geste quand il quitta la pièce et demeura là, silencieuse et figée.

Il monta l'escalier quatre à quatre, entra dans la chambre de son fils et referma la porte derrière lui. La pièce était propre et sobre : une chambre de jeune homme. Il alla directement vers la commode, ouvrit un tiroir, souleva une pile de chemises. *Je devrais savoir où chercher*, pensa-t-il. *Je suis un vieux renard de la perquisition*. Il trouva le livret et y jeta un coup d'œil. Celui-ci contenait treize cents dollars. Billy n'avait pas retiré un sou cet été. Naturellement, il recevait chaque semaine une certaine somme d'argent de poche. Mais c'était insuffisant pour maintenir le train de vie qu'il menait en ce moment. Quant à la voiture... La porte du rez-de-chaussée s'ouvrit et se referma et il entendit les pas de Billy qui grimpait prestement l'escalier. Il garda le livret en main. *Si je surveille mon fils*, pensa-t-il, *je préfère qu'il le sache*. Le jeune homme fit brusquement irruption dans la pièce.

- Salut papa ! Fait chaud dehors.

- Salut, répondit Paul Matthew.

- Je vais prendre une douche, ajouta Billy. Tennis cet après-midi. Et ce soir je sors avec une fille. C'est du sérieux.

Il se détourna et s'arrêta dans son élan.

- Qu'est-ce que tu tiens là ?

- Ton livret de banque.

Le jeune visage prit une expression d'incrédulité, comme s'il venait de recevoir une gifle.

- Qu'est-ce que tu fais avec mon livret de banque, papa ?

- Où as-tu pris l'argent ? demanda Paul Matthew.

- L'argent ? Quel argent ?

- L'argent que tu jettes par les fenêtres. L'argent pour acheter cette voiture.

Le jeune homme s'empourpra et se dandina d'un pied sur l'autre, les yeux rivés sur le livret que son père tenait à la main.

- Je... je l'ai gagné.

- Gagné ? Où ? Comment ?

- On est allé aux courses avec une bande de copains.

- Alors, vous jouez aux grandes personnes ? Vous traînez sur les champs de courses, maintenant ?

- On n'y est allés qu'une fois.

- Tu sais que tu n'as pas le droit de parier ? C'est contraire à la loi. Tu

es mineur.

- Mais j'ai le droit d'assister aux courses.

Paul Matthew connaissait la loi. Cela faisait partie de son travail de connaître la loi.

- Bien sûr, dit-il. Tu peux y aller si tu as plus de dix-huit ans. Mais si tu as moins de vingt et un ans tu n'as même pas le droit d'approcher les guichets de pari mutuel.

- Je ne suis pas allé au guichet.

- Qui l'a fait alors ?

- Je te l'ai dit, on était à plusieurs.

- Oui, je sais : une bande de copains ; qui ça ?

- Sal, Kate et quelques autres. Il y en a qui ont plus de vingt et un ans ; ils ont pris les paris pour nous. J'ai eu de la chance. J'ai fait deux ou trois coups sensass. J'ai gagné.

- Combien ?

- Trois cent cinquante dollars.

Paul Matthew lui jeta un coup d'œil furtif tout en feuilletant nerveusement les pages du livret.

- Et c'est cet argent que tu as dépensé ?

- Oui.

- Pourquoi ne pas nous l'avoir dit ? À moi ? À ta mère ?

D'un air embarrassé, Billy esquissa un rond du bout de sa chaussure.

- ... J'ai pensé que ça ne vous plairait pas.

- Effectivement, ça ne nous aurait pas fait particulièrement plaisir.

- Je ne pensais pas que tu irais regarder dans mon livret.

- Peu importe. Tu me dis la vérité, maintenant, n'est-ce pas ?

Le jeune homme ne répondit pas.

- N'est-ce pas, Billy ?

- C'est une insulte, papa ?

- Oh, tu veux vraiment le prendre sur ce ton ?

- Je ne mens pas, papa. N'oublie pas que tu m'as appris à ne jamais mentir.

Paul Matthew remua d'un air mal à l'aise.

- Tu ne penses pas que dissimuler la vérité, c'est la même chose que mentir ?

- Si, répondit Billy. Et je reconnais que cette histoire m'a tracassé. Mais, ayant pesé le pour et le contre, j'ai trouvé plus sage de laisser courir, de ne pas en parler.

Paul Matthew observa son fils en silence ; quand il reprit la parole, sa voix lui parut assourdie, lointaine, comme s'il écoutait un autre parler.

- D'accord, Billy. Je te crois. Je regrette de m'être emporté. De nos jours, les jeunes sont un peu fous. Je suis peut-être trop nerveux en ce moment. À mon avis, tu as commis une erreur, une erreur de jugement, mais c'est arrivé aussi à des gens plus mûrs que toi.

- Seulement, je ne pensais pas que tu regarderais mon livret.

- C'est un reproche ?

- Oui, dit Billy. Oui, c'est un reproche. Il n'y a pas deux poids et deux mesures. Tu m'as élevé d'une certaine façon ; et toi aussi, tu dois respecter les règles.

- Quelles règles ? répliqua Paul, maladroitement, sachant bien de quelles règles il s'agissait.

- Tu m'as élevé avec des principes, dit Billy. Confiance et honnêteté. Pas de soupçons ni d'indiscrétion. Tu te souviens, papa ? J'avais mes affaires. Tu avais les tiennes. Maman, les siennes. Je n'ai jamais ouvert ton courrier, ou fouillé tes poches sans ta permission, ou même touché à ton revolver. Et tu n'as jamais touché à mes affaires sans me le demander. Jamais. Alors, qu'est-ce qui a changé ?

- Je suis désolé, dit Paul Matthew. Ton vieux père commence à être un peu trop nerveux, un point c'est tout. Excuse-moi, Billy.

Le jeune homme se détourna. Il vida ses poches, déposa le contenu en tas sur le dessus de la commode et commença à se déshabiller.

- Où as-tu connu ces gens ? demanda Paul Matthew. Sal et Kate ?

- Un concert de jazz dans une boîte du Village. Ils aiment le même genre de musique que moi.

- Tu es amoureux de cette fille ?

- Un petit peu.

- Mais elle est avec Sal, n'est-ce pas ?

Billy eut un sourire narquois.

- Pas pour longtemps, si je m'en occupe.

Le jeune homme s'enferma dans la salle de bains et le crépitement de la douche se fit bientôt entendre. Paul Matthew se regarda dans le miroir ; il se haïssait. Il rangea le livret dans le tiroir ; sur la commode quelque chose attira son attention. Un petit rectangle de papier blanc qui provenait sans doute d'un mémorandum de bureau - un croquis y était tracé au crayon. C'était du papier ordinaire. Dans un coin, un en-tête imprimé : « RAMAREZ - 518 WEST 19 - MEMO. » Le croquis représentait apparemment un atelier d'usine, ou un lieu de travail du même genre. *Un croquis*, pensa Matthew en éprouvant une douleur plus intense qu'une simple douleur physique. *Pour un architecte il peut s'agir d'une esquisse. Pour un homme de théâtre, ce peut être un plan de scène. Dans ma profession, c'est un relevé topographique : le plan d'un bâtiment à cambrioler.* Il retourna la feuille de papier. Un numéro de téléphone était griffonné derrière : « Delancey 3-7716. »

La douche avait cessé de couler.

- Billy ! appela Paul.

- Oui, papa ?

- J'ai besoin d'un bout de papier pour noter quelque chose. Il y a un feuillet ici, avec un numéro de téléphone dessus. Je peux le prendre ?

- Un numéro de téléphone ?
- Oui, à Delancey.
- Ah oui ; bien sûr, prends-le.
- Qu'est-ce que c'est, ce numéro ?
- Une fille que je ne connaissais pas, avec qui je suis sorti une fois. Finalement, c'était pas une affaire. Assommante.
- Où as-tu trouvé ce papier ?
- Je n'en sais rien. C'était dans une boum. Quelqu'un m'a donné son numéro.
- Ça se passait où, cette boum ?
- Chez des copains.
- Sal ? Kate ?
- Je ne sais pas. Je ne m'en souviens plus.
- Bon, répondit Paul.

Est-ce qu'il me laisserait prendre ce papier si c'était un plan ? Qui sait ? Ces gamins sont un peu fous, et Billy est un gosse, comme les autres, un gosse, pas un criminel endurci. Les enfants, ça oublie, c'est imprudent, négligent. Ou bien il me dit peut-être la vérité - et c'est un autre gamin qui a oublié, qui a commis l'imprudence, la négligence. Un gosse est un gosse. Pas un professionnel du crime. Mais il est en possession d'un document compromettant, et, en tant que flic, je sais que c'est déjà un indice, un commencement de preuve. D'un autre côté, ce croquis n'a peut-être rien à voir avec un cambriolage. Ce n'est peut-être qu'une affabulation de mon propre cerveau qui baigne tous les jours dans ce milieu pourri. Mon esprit tordu qui voit le mal jusque dans l'innocence.

- Bon, lança Paul. Merci, Billy.

Il quitta la chambre de son fils et referma discrètement la porte derrière lui.

* * *

Le Sergent Paul Matthew sortit du métro et se dirigea vers le poste de police, à travers la brume qui arrivait de l'est. Il travaillait dans le quartier Ouest, 20e Rue. Il grimpa l'escalier qui menait à la salle de brigade sans même adresser un signe de la main au secrétariat comme il en avait l'habitude. *La salle de brigade, pensa-t-il. Douzième brigade. Deuxième étage du douzième commissariat de police. Un passeport pour la misère du monde. La porte ouverte sur un autre univers. Celui des casiers judiciaires, de la violence et du meurtre. Un flot incessant de voleurs, maraudeurs, incendiaires, faussaires, cambrioleurs, voyous, pervers et assassins. En bas, on enregistre leur arrivée, mais c'est ici qu'on prend les empreintes, c'est ici qu'ont lieu les interrogatoires et qu'ils débitent leurs histoires sordides... cynisme rageur, imperturbables mensonges, aveux provocants, silences méprisants... des larmes, des crises de nerfs, des regards ironiques... tout cela dans cette vieille pièce hideuse, avec ses*

fenêtres aux barreaux rouillés et les cloques de peinture sur les murs verts.

Il poussa le portillon métallique et lança un bonjour à la cantonade. Faber était à la machine à écrire et posait des questions à un jeune homme qui, d'un air effrayé, répondait par bribes de phrases. Ramsey était au tampon encreur et pressait les doigts d'un gaillard corpulent au nez cassé. Carlson était debout près de la fenêtre et regardait dehors. La porte qui donnait sur la pièce réservée au Lieutenant était ouverte, mais, derrière le bureau, la chaise était vide.

- Où est le Lieutenant ? demanda Paul, sans s'adresser à personne en particulier.

- En ville, répondit Carlson. En conférence avec le grand patron. Mais toi et moi, nous avons des ordres. Les mêmes, d'ailleurs.

Dans le travail, Carlson faisait équipe avec le Sergent Matthew - c'était un jeune homme de forte carrure, qui exerçait ce métier depuis quatre ans.

- Pour un type comme toi, avec un cerveau comme le tien, c'est un boulot minable. Mais faut y aller, mon vieux. Ça fait pas mal de marche à pied. La valeur de douze pâtés de maisons. Dans les deux sens.

- Tu veux dire qu'ils sont toujours sur ce coup ?

- Ouais. On n'a pas encore laissé tomber. Quelle vieille folle !

Une femme d'un certain âge, à qui l'on avait confié la garde d'un bébé, avait disparu avec l'enfant.

Délaissant son tampon encreur, Carlson leva les yeux.

- C'est pas un kidnapping. Jusqu'à maintenant. Pas de message, pas d'affaire de rançon, rien. Alors c'est pas pour les Fédéraux. Purement local, pour le moment.

Une femme correspondant à la description de la garde avait été vue en compagnie d'un enfant qui correspondait lui aussi à la description du gosse disparu. Les deux fois où elle avait été vue, elle se comportait de façon étrange, protectrice ; une fois dans un terrain de jeux de l'East Side et une autre fois en bas du quartier du West Side. Le renseignement leur était parvenu et, à partir de là, ils avaient suivi la routine habituelle.

- Dans les deux sens, dit Carlson. Maison par maison, porte par porte. Un travail de quadrillage.

- Ça va nous prendre combien de temps cette virée, à ton avis ? demanda Paul.

- À peu près six heures. Allons-y, mon vieux.

Ils avaient déjà passé le portillon quand le crépitement de la machine à écrire se tut.

- Eh, le Cerveau ! appela Faber.

Paul Matthew se retourna.

- Quoi ?

- Le Lieutenant a laissé un message. Il veut te voir à ton retour. Une histoire dans un atelier. Il a un tuyau pour ce soir. Un indic.
- Un gamin un peu défoncé dans une boum ; il a commencé à raconter sa vie, dit Carlson. L'indic a noté ce qui l'intéressait.
- Quel gamin ? demanda Paul Matthew.
- Je ne sais rien de plus, dit Faber. Rien. L'indic a simplement dit que ça se passait à onze heures ce soir. Quartier Ouest. 518, 19e Rue. C'était comme si on venait de lui assener un coup de poing sur la figure.
- Où ça ?
- West Side. 518, 19e Rue. Au premier étage.
- Allez, on y va, dit Carlson.

La machine à écrire se remit à crépiter.

Vous êtes flic et on vous envoie faire un boulot de quadrillage avec un collègue. La chaleur vous tient dans un carcan, la moiteur de la brume vous colle à la peau. Et pendant tout ce temps il y a un marteau qui vous enfonce ces mots dans la tête : *ton fils, ton fils, ton fils, ton fils*. Vous êtes flic et vous détestez tous les criminels. Un voyou est un voyou, il n'y a pas deux façons de voir les choses ; même les vieux collègues vous prenaient pour un justicier - *mais cette fois, il s'agit de ton fils* - et vous essayez, comme vous pouvez, d'étouffer l'angoisse qui vous ronge. En vain.

Quand ils arrivèrent à la 19e Rue, Paul prit l'initiative :

- Je monte jeter un coup d'œil dans cet atelier. Le Lieutenant appréciera.
- J'ai faim, dit Carlson. Monte-moi, je vais casser la croûte. Je t'attendrai à la cafétéria, vers la 14e Rue.
- D'accord !

Le 518 de la 19e Rue se trouvait près de l'angle de la 11e Avenue. C'était un vieil immeuble de trois étages et, au rez-de-chaussée, la porte métallique n'avait pas de serrure. Il faisait déjà sombre et les lumières du 518 jetaient une lueur blafarde dans un halo de brume. Paul Matthew poussa la porte métallique et se trouva dans un couloir humide faiblement éclairé par un petit plafonnier jaune. Il prit l'escalier jusqu'au premier étage. Il y avait une porte en bois dont la serrure était hors d'usage et sur laquelle on pouvait lire, grossièrement peints en lettres capitales, les mots suivants : RAMIREZ - AGENDAS POUR DAMES. Il entra sans frapper.

C'était une grande pièce carrée meublée d'un vieux bureau à cylindre, d'un fauteuil pivotant plutôt branlant, de quatre classeurs de métal vert et d'un coffre-fort de modèle ancien. Près de l'entrée, des employés travaillaient sur une grande table. Dans le fond, un massicot lâchait des gémissements intermittents. Paul regarda autour de lui en se remémorant le croquis. Le plan était bien fait, pensa-t-il, du bon

travail. Et un gamin pourrait ouvrir ce coffre avec une épingle de nourrice.

Il demanda à voir le patron et fit la connaissance de Juan Ramirez, un homme agréable, au teint basané. Il lui dit appartenir à la police, lui montra son insigne et lui précisa qu'il effectuait une visite de routine dans le voisinage. M. Ramirez répondit à toutes ses questions avec déférence et amabilité. Il fabriquait des agendas et vendait également au détail à des clients qui venaient à l'atelier ; ses ouvriers travaillaient à la pièce et étaient payés à la journée ; il y avait toujours deux à trois cents dollars en permanence dans le coffre, il n'y avait pas de gardien dans l'immeuble ; au rez-de-chaussée les lumières restaient allumées toute la nuit ; il fermait boutique à sept heures. Paul Matthew le remercia avant de s'en aller. À travers le brouillard, il se dirigea vers la 14e Rue. Il entra dans un drugstore et téléphona chez lui.

- Mary, dit-il, passe-moi Billy, s'il te plaît.
- Il n'est pas encore là, chéri.
- Il doit rentrer ?
- Bien sûr, pour dîner.
- Tu peux lui transmettre un message ?
- Paul, que se passe-t-il ? Tu as l'air...
- Transmets-lui simplement ce message : qu'il reste à la maison ce soir.
- Mais, Paul...
- Il ne doit pas quitter la maison. Il faut qu'il reste là ce soir. C'est un ordre.

- Mais pourquoi ? Pour quelle raison ?
- C'est un ordre, répondit Paul Matthew avant de raccrocher.

Il s'effondra sur la banquette de la cabine téléphonique. Il sortit un mouchoir et s'essuya le visage. *J'arriverai à le remettre dans le droit chemin, d'une façon ou d'une autre. Tôt ou tard. Je vais m'en occuper. Mais pas ce soir, je vous en supplie mon Dieu, pas au 518 de la 19e Rue, pas dans une affaire où je suis chargé d'enquête ! Bien sûr je suis un flic, et un flic honnête, et je ne marche pas avec les criminels. Mais, mon Dieu, je suis un homme et ce cabochard de gamin est mon fils, c'est ma chair et mon sang !* Il s'épongea encore une fois le visage et les yeux. Puis il sortit de la cabine et se dirigea vers la cafétéria où il devait passer prendre Carlson.

Ils rentrèrent au poste de police à neuf heures et demie. La porte du bureau du Lieutenant était fermée. Paul Matthew frappa et fut prié d'entrer. Le Lieutenant était un homme corpulent, au visage fatigué et au regard pénétrant.

- Je me suis fait engueuler toute la journée par le patron, annonça-t-il.
- Ça fait partie des agréments de votre position.

Paul Matthew alluma une cigarette.

- Merci pour ce témoignage de sympathie.
- Vous vouliez me voir, Lieutenant ?
- Alors, toujours sur la brèche ? Parfait. Entre autres choses le patron m'a rebattu les oreilles avec ces histoires de vols dans des ateliers qu'on a depuis un certain temps dans le West Side. Quelques centaines de dollars, pas plus, mais les compagnies d'assurances, qui ont remboursé, commencent à râler ; naturellement c'est moi qui écope. Enfin, on a découvert une piste, par un indic. Les gars vous ont dit ?
- Oui.
- Trouvez-le-moi, le Cerveau. D'après moi, c'est un gamin qui opère en solo et s'est déniché un bon filon. Prenez toute la brigade s'il le faut, mais trouvez-le-moi.
- J'irai seul.
- Seul ? s'étonna le Lieutenant.
- Je suis allé voir sur place cet après-midi. Je m'en occuperai tout seul.
- D'accord. C'est vous qui décidez. J'ai quelques voitures de patrouille dans les environs.
- Tenez-les à l'écart de cette rue.
- D'accord. Comme vous voudrez.

On frappa à la porte et Faber entra avec un sourire gêné.

- Du téléscripneur, annonça-t-il en tendant une feuille de papier.

Le Lieutenant parcourut rapidement la note et prit un air maussade.

- Évidemment. Nous quadrillons tout le quartier - rien. Ils font la même chose dans le quartier Est, et eux, ils la trouvent.

Il leva les yeux vers Paul.

- Ils ont cueilli la vieille dame et le bébé. Toujours la même histoire : elle *a-dorait* les enfants, elle n'en avait pas. Ils l'ont conduite à l'asile où on lui donne des poupées pour s'amuser.

Il poussa un soupir.

- O.K., le Cerveau. Occupez-vous sérieusement de cette affaire ce soir. Il nous faudrait au moins marquer un point.

- Entendu.

Dans la salle de brigade, Paul Matthew accrocha une lampe torche à sa ceinture et fit un clin d'œil à Carlson : il poussa le portillon, descendit l'escalier et sortit dans la rue. Le brouillard était épais maintenant - presque suffocant -, les phares des automobiles y projetaient de faibles lueurs jaunâtres. Il distinguait les formes vagues des passants, de l'autre côté de la rue, mais n'aurait pas su les reconnaître. Il hésita à prendre une voiture de patrouille et y renonça - c'était trop risqué avec cette purée de pois. Il rentra chez lui en métro. Le trajet fut long et pénible ; impatient d'arriver, il parcourut à la hâte la distance qui séparait la station de métro de leur maison. Mary était seule dans le salon.

- S'il te plaît, veux-tu dire à Billy que je voudrais lui parler tout de

suite ?

- Il n'est pas là.

- *Quoi ?*

- Il n'est pas là, répéta Mary dont le visage était pâle et tendu.

- Où est-il ?

- Il est sorti.

- Tu lui as dit que j'avais appelé ?

- Oui.

- Que j'avais appelé spécialement ? Et laissé des consignes formelles ?

- Oui.

- Où est-il parti ?

- Il a dit qu'il allait au cinéma. Il avait rendez-vous avec une fille.

- Au cinéma, hein ?

Elle s'approcha de lui, lui entoura le cou de ses bras :

- Il était complètement bouleversé, Paul.

- J'imagine.

- Il voulait savoir pourquoi-tu insistais pour qu'il reste à la maison. Je lui ai répondu que tu ne me l'avais pas dit, que tu avais, téléphoné et laissé des ordres formels. Il a dit qu'il était toujours prêt à écouter nos raisons, mais que si on lui donnait des « ordres formels » sans raison, il n'obéirait pas. Il a dit se refuser à subir une dictature. Je t'en prie, Paul, il faut que tu te mettes dans la tête que ce n'est plus un bébé. C'est un homme, il a du caractère ; il est comme toi...

- Comme moi, tu trouves ?

- Comme toi, oui il est comme toi...

Il se dégagea de son étreinte.

- Bon, il faut que j'y aille, à présent.

- Tu ne peux pas rester à la maison ? On l'attendrait ensemble et on pourrait en parler tous les trois ?

- Non, je ne peux pas, répondit Paul Matthew. Il faut que j'aille travailler.

Il arriva au coin de la 19e Rue et de la 11e Avenue à 23 h 05. Il y avait en face du 518 un passage profond dont l'entrée était éclairée par un lampadaire de la rue. Il s'y cacha et attendit.

S'il a fait vite, il est déjà là-haut. Et il sortira d'ici une quinzaine de minutes. S'il a pris son temps pour venir, je le verrai entrer. Maintenant c'est fini, je ne peux plus me permettre de tergiverser, ni pour lui, ni pour personne. Ça ne dépend plus de moi. Je lui avais dit de rester à la maison, c'était un ordre. Je pensais pouvoir arranger l'affaire de cette façon. Mais il n'a pas voulu rester à la maison. Tant pis. Je suis un flic, pas une assistante sociale. Je suis un flic et je fais mon boulot. On m'a envoyé ici pour arrêter un voleur. C'est pour ça que je suis là. Je suis ici pour faire mon boulot.

Sa gorge se serra, il avala péniblement sa salive et, dissimulé dans le

renforcement du passage obscur, il fit le guet.

Le lampadaire était noyé dans le brouillard. De temps en temps, enveloppée de brume, une silhouette passait avec des allures spectrales. Paul mourait d'envie de fumer une cigarette mais il se retenait. Il attendait toujours dans le recoin sombre, se dandinant d'un pied sur l'autre, et il prit soudain conscience que ce contact froid et humide au creux de sa main était la crosse de son revolver qu'il tenait serré contre sa cuisse.

J'attends mon fils avec une arme à la main. Pourtant j'ai fait de mon mieux, Mary. Je suis allé aussi loin qu'il est possible pour un type comme moi. Et maintenant, voilà que j'attends Billy avec un revolver à la main. Tu te rappelles, Mary ? Depuis sa plus tendre enfance, il a toujours été incapable de mentir ; c'était la fierté de son vieux père, un gamin d'une honnêteté irréprochable, jamais un mensonge... Pas Billy, pas mon petit Billy, honnête et irréprochable, un respect aveugle pour la vérité, parce que son vieux père a toujours vénéré la vérité, parce que dans son boulot il a appris à détester la veulerie du mensonge. À présent Billy a grandi, il vole de ses propres ailes, et Paul Matthew, le vieux justicier, le Cerveau, Paul Matthew attend son fils, l'arme à la main.

Ça bougeait au 518. La porte métallique s'ouvrit. Une silhouette émergea dans les filets de brume.

Paul Matthew leva son arme, mais ne tira pas.

- Arrêtez ! cria-t-il. Arrêtez !

Le brouillard étouffa l'écho de sa voix.

La silhouette se retourna, hésita, se mit à courir. .

Non ! Il vient vers moi ! Pars de l'autre côté, Billy ! Non ! Non ! De l'autre côté !

Malgré son expérience du métier, Paul Matthew sortit de sa cachette et vint se placer sous la lumière du lampadaire.

- Arrête ! cria-t-il. Ne bouge pas !

Le fuyard s'immobilisa en dérapant et sa silhouette demeura immobile.

- Je vais te chercher ! cria Paul Matthew. Reste où tu es !

Il s'approcha lentement en murmurant comme une prière : « S'il te plaît, reste où tu es. »

Et soudain la silhouette se retourna, tituba et se remit à courir.

- Arrête !

Paul tira en l'air.

- Arrête !

La silhouette courait toujours. Paul leva son arme. Il tendit le bras, se raidit et appuya sur la détente. Un cri lui parvint en écho, comme le cri d'un animal. La silhouette s'effondra dans le caniveau. Le revolver pendant au bout de son bras, Paul Matthew se contraignit à avancer.

Gisant en travers du trottoir et du caniveau, le garçon poussait de

faibles gémissements. Paul sortit sa torche électrique. Dans le lointain, il entendit le son d'une sirène.

Il se pencha sur le jeune homme et le retourna.

Ébloui, Sal Richmond battit des paupières.

- Salut, dit-il, et il ferma les yeux.

Paul Matthew palpa la gorge du jeune homme pour sentir son pouls. Celui-ci rouvrit les yeux.

- Tu me reconnais ? demanda Paul Matthew. Tu te souviens de moi ?

- Le Sergent Paul Matthew, dit Sal.

Il frémit, réprimant un sanglot.

- Ça fait mal ! gémit-il.

- Ils vont arriver, dit Paul Matthew. Ils seront là dans une minute.

Le jeune homme suffoquait.

- J'ai mal, dit-il dans un souffle. Très mal... En haut... dans le dos. Vers les poumons.

- Calme-toi, mon petit, dit Paul Matthew. S'asseyant au bord du trottoir, il attira le jeune homme vers lui, posa sa tête sur ses genoux et, du plat de la main, essuya la sueur qui perlait à son front.

- Merci... dit Sal.

Le son de la sirène se rapprochait. Paul Matthew leva son arme et tira deux coups de feu.

- Qu'est-ce que vous faites ? demanda le jeune homme.

- C'est pour les aider à nous trouver. Ils arriveront plus vite.

- Merci, dit de nouveau Sal.

- C'est toi qui as dessiné le plan ? demanda Paul Matthew.

- Le plan ?

La voix était saccadée, sèche, étrangement vieillie.

- Le plan du 518.

- Oui. J'suis allé repérer les lieux. Travaillé une journée sous un faux nom.

- Qu'est-ce que tu as fait du plan ?

- J'n'en sais rien. Une fois étudié, je l'avais dans la tête. J'n'en avais plus besoin.

Il eut un sursaut, se raidit et s'immobilisa sous l'intensité de la douleur.

- Oh, j'ai mal !

Son corps se convulsa, retomba mollement ; il avait la respiration courte et rapide. Alors, très simplement, il dit :

- Je vais mourir, Sergent. Et il sourit avec douceur ; son visage était celui d'un enfant, celui de l'innocence.

- Un voleur, dit-il brusquement. Un bon à rien, un voyou, un mariole. J'ai de quoi être fier, hein ?

- Et tes parents ? dit Paul.

- J'ai pas de parents. Un oncle quelque part. (Il grimaça de douleur.)

Oh, je voudrais bien que ça arrête de me faire mal !

- Ils vont arriver d'une minute à l'autre.

- Serrez-moi contre vous. S'il vous plaît, tenez-moi. Serrez-moi fort. S'il vous plaît.

Paul le serra contre lui, semblant vouloir lui faire un rempart de son corps. Sal gémit et s'apaisa peu à peu.

- Sal...

- Oui ? fit le jeune homme en sortant de sa torpeur.

- Est-ce que Billy a été mêlé à un de ces - ces vols ?

- Billy ? Vous plaisantez, Sergent ?

- Non, je suis sérieux.

- La seule chose que Billy ait jamais volé - c'est ma mère, c'est tout. Il m'a pris ma mère.

Le jeune homme esquissa un sourire mais ses lèvres se contractèrent. Il détourna le regard.

- Je te demande pardon, murmura Paul Matthew.

Sal Richmond bougea la tête sur les genoux du policier. Des larmes brillaient dans ses yeux.

- Écoutez, je n'ai rien contre vous, monsieur Matthew. Vous avez fait votre boulot. C'est vrai, vous avez fait votre boulot... Je n'ai rien à vous pardonner.

Son corps s'affaissa ; il resta étendu mollement tandis que sa gorge laissait échapper une sorte de petit sifflement.

Paul Matthew berça la tête du jeune homme en le tenant contre lui, tout contre lui, le protégeant de son corps comme d'un bouclier.

- Pardonne-moi, murmura Paul Matthew en s'adressant à la brume. Pardonne-moi, Billy. Mary, pardonne-moi.

Il leva les yeux et scruta le brouillard sans chercher rien ni personne.

- Nous allons en parler tous les deux, mon petit Billy. Je t'expliquerai et nous réglerons cette histoire ensemble. Je...

- C'est à vous de me pardonner, dit Sal. Il s'efforça de lever la tête bien haut ; son visage était tendu, nu, vulnérable ; il y avait de la ferveur dans ses yeux.

- Calme-toi, mon petit, dit Paul Matthew.

- Vous ne m'avez pas raté, dit Sal. Vous m'avez tué. Je suis mort.

- Non, non. Du calme, maintenant. Il faut que tu te calmes.

- Moi le mariole, le combinard, le voyou, le voleur, je vais mourir de ce trou que vous m'avez fait dans le corps. Je le sais, j'en suis sûr.

Sa voix, fragile comme un fil prêt à rompre, suppliait fiévreusement.

- Je vous en prie, avant de mourir, j'ai besoin que vous me pardonniez. Il le faut !

Le jeune homme l'implorait désespérément.

- Je vous en prie ! Vous comprenez ?

- Oui, je comprends, répondit Paul Matthew.

- Dites-le, je vous en prie... dites-le fort que je puisse l'entendre... Dites que vous me pardonnez.

- Je te pardonne, dit Paul Matthew.

- Merci -merci de m'avoir pardonné. Merci.

Et, sans honte aucune, voleur et policier se mirent à pleurer, tandis que le mugissement assourdissant de la sirène arrivait sur eux.

LA RANÇON DU PASSÉ

(A Shot From The Dark Night)

par AVRAM DAVIDSON

Dans un chef-lieu de cette région de notre pays, où la « soirée » commence à midi, où une « bourrade » ne désigne pas une tape amicale, mais un petit sac, et où un feu d'artifice est tiré le 25 décembre, s'élève une grande construction de bois, plus ou moins carrée et peinte en blanc, avec une enseigne en travers de la façade :

JAMES CALVIN « JAYSEY » WILLIAM

Épicerie - Vente au comptant

William possède aussi le plus important des deux ateliers d'égrenage de coton, une agence d'automobiles, le seul hôtel de bonne classe, la grande boutique de fruits et primeurs près de la gare et nombre d'autres intérêts commerciaux et immobiliers. Mais on aurait tort d'en tirer des conclusions et de dire que « la ville lui appartient ». La ville appartient aux gens qui y vivent, lesquels sont des gens fiers et indépendants. Ils ont élu, à plusieurs reprises, James Calvin William maire et ils ont l'intention de l'élire, soit pour siéger au sénat de l'État, soit en tant que président du tribunal du comté - à son choix - non en raison des nombreux travailleurs qu'il emploie, mais parce qu'ils l'aiment bien et le respectent. Personne ne lui envie son succès. Il le mérite, pensent-ils, parce qu'il a travaillé dur pour l'obtenir.

La maison de M. William est située à quelques minutes de marche de son bureau. Il a une femme, deux filles et une cuisinière. Chacune d'elles lui servirait avec plaisir une tasse de café pendant la matinée. Mais il a l'habitude de traverser la rue pour la prendre au Turbyfull's Café. Ce matin-là, il s'arrêta un moment sur le seuil : de la porte pour parler au patron. Quand il se jucha enfin sur son tabouret, l'homme servant au comptoir avait déjà versé son café. William le goûta et le trouva exactement comme il l'aimait.

- Je vois qu'on t'a renseigné sur mes goûts, dit-il au serveur.

- Oui, m'sieur Jaysey, ils m'ont mis au courant, répondit l'homme en souriant un peu. Son visage était rouge, affreusement marqué et il souriait de biais.

Un homme maigre, à l'expression réfléchie et aux cheveux gris, prit place à côté de William.

- Vous êtes-vous décidé, Jaysey ? demanda-t-il. Est-ce que ce sera le «

sénateur » William ou le « juge » William ?

C'était le shérif, Tom Wheeler, un brave homme, mais enclin au bavardage.

- Vous serez le premier à le savoir, dit William en dégustant son café. La seule chose qui me fasse hésiter, c'est d'avoir à m'absenter pour me rendre à la capitale de l'État. Je ne suis qu'un vieux campagnard.

Le shérif commanda un lait sucré et une tarte aux pommes.

- Mais enfin, le sénat ne siège qu'une seule fois tous les deux ans, fit-il remarquer.

Ils en discutèrent jusqu'à la fin de leurs consommations. Arrivé à la porte, William s'arrêta et dit à Wheeler et à Turbyfull :

- Qui est le nouveau serveur au comptoir ? L'ai-je déjà vu ? J'en ai l'impression.

Ils secouèrent la tête. À l'autre extrémité du café, où il était en train de découper un fromage, l'homme du comptoir se mit à chanter :

De tout ce que tu fais, il s'aperçoit...

Au Ciel se trouve un œil fixé sur toi.

Ils sourirent et Turbyfull frotta son double menton en observant :

- À mon avis, il est un peu simplet. Mais il fait bien son travail. Son nom est Jemmy. Le pasteur me l'a amené hier.

William acquiesça de la tête :

- On dirait vraiment un hymne religieux. Allons, au revoir.

En traversant la rue, il avait encore l'impression d'avoir sans doute déjà vu cet homme.

M. Jaysey, comme tout le monde et même sa femme l'appelaient, n'était pas né dans la ville - ou plus précisément le bourg de Calhoun. Il était arrivé là une trentaine d'années auparavant, venant d'une autre partie de l'État et nanti de 5 000 dollars. Il avait acheté la concession d'une marque de tracteurs, ainsi qu'une petite ferme. À cette époque, les paysans s'en tenaient encore aux mulets, mais les excellents résultats obtenus par Jaysey William dans sa ferme avaient incité plusieurs d'entre eux à faire l'essai d'un tracteur. Il ne s'était vraiment jamais trouvé en perte, bien qu'ayant dû, pendant les années de crise, faire des efforts acharnés pour se maintenir à flot.

Mais tout cela c'était le passé, et il parlait rarement du passé. Ce que les habitants de Calhoun connaissaient de sa vie, c'était seulement qu'il avait grandi dans une ferme et avait été soldat pendant la Grande Guerre. Mais cette dernière avait pris fin avant qu'on ne l'expédiât en Europe. Lors des cérémonies du souvenir en l'honneur des Confédérés, il portait pour défiler l'uniforme des anciens vétérans sudistes de l'endroit. Son seul parent, un frère, était mort depuis quelques années et il avait assisté à l'enterrement. Mais il ne quittait que rarement le comté.

Quand il se rendait au café tous les matins, des souvenirs imprécis mais persistants s'éveillaient en lui lorsqu'il regardait l'homme du comptoir ou l'entendait chanter :

Je connaîtrai la paix, guidé par le Seigneur

Vers les verts pâturages où dorment des eaux calmes.

Jemmy lui fit son sourire de biais, tout en préparant le café.

- Vos deux d'moiselles, monsieur William, elles étaient gentilles et jolies comme tout en prenant le bus pour Three Springs ce matin. Elles doivent être rudement fières de leur papa, qui va être sûrement élu et tout ça.

Jaysey s'était décidé : il serait candidat au siège de juge du comté. Après tout, comme ses amis l'avaient dit en ne plaisantant qu'à demi, Harry Truman avait été juge de comté avant son élection au sénat, pour ne pas parler de son ascension vers des fonctions tant soit peu plus hautes.

- Je suis très fier d'elles, dit Jaysey en souriant.

Il observa de nouveau le serveur, qui baissa timidement la tête. Il lui demanda :

- As-tu jamais fait de la boxe, Jemmy ?

Jemmy s'éclaircit la voix, mais la réponse à cette question vint du shérif Wheeler, qui reposa son verre de lait sucré :

- Ces marques sur sa figure, dit-il, ne sont pas l'œuvre de vrais boxeurs. Elles sont dues aux gardiens de la prison de l'État, n'est-ce pas ? >

L'homme du comptoir fit un signe affirmatif. Il continua de sourire en disant :

- À cette époque-là, je me prenais pour un dur ; mais eux, ils étaient encore plus durs que moi.

Il eut un petit rire, comme si on lui avait joué un bon tour.

Le shérif poursuivit :

- Jemmy a été gracié il y a quelques années par l'ancien gouverneur, T.I. Anstruther, pour avoir aidé à éteindre un grave incendie dans la prison...

Jaysey inclina la tête :

- Je m'en souviens à présent, de ce grand incendie, dit-il.

- ... et pour avoir sauvé la vie à deux gardiens, tombés sans connaissance à cause de la fumée.

Jaysey faisait des signes d'assentiment à mesure que continuait le récit et, à la fin, il s'adressa à Jemmy :

- Votre visage me disait quelque chose. Je l'avais sans doute remarqué dans les journaux du temps.

- J'étais plutôt indomptable dans ma jeunesse, reprit l'ex-prisonnier sans marquer d'émotion.

À cet instant, une lueur sembla passer dans ses yeux.

- Peut-être que, si je m'étais rangé et marié à cet âge-là, j'aurais maintenant une gentille famille, bien à moi, comme la vôtre, monsieur Jaysey.

Leurs regards se croisèrent. L'homme continua, ne baissant pas les yeux :

- Évidemment, si, m'étant marié, j'avais eu ensuite des histoires, mes enfants auraient eu honte de moi. Mais vos enfants, monsieur Jaysey, n'ont aucune raison d'avoir honte de vous.

Une fois dehors, et mû par un sentiment de curiosité qu'il ne s'expliquait guère, M. Jaysey William questionna le shérif :

- Pourquoi a-t-il fait de la prison, le savez-vous, Tom ?

Le shérif réfléchit un instant :

- Il a tenté de s'évader, c'est ce qu'il m'a dit. Bien entendu, on a prolongé sa peine... Vous vouliez parler du début de l'affaire ? Je crois qu'il a tiré sur quelqu'un au cours d'une bagarre.

Il ajouta, en se tournant vers William :

- Ne venez-vous pas du comté de Crookshank ?

William fit un signe affirmatif.

- Eh bien, c'est là que l'affaire a eu lieu. Son nom complet - il a le même prénom que vous - était James Buxton. C'est son nom. En avez-vous jamais entendu parler ?

* * *

Miz Lizzy - toute la ville appelait ainsi la femme de Jaysey - n'avait jamais défendu à son mari d'avoir une bouteille à la maison. « Je tiens à ce qu'il boive, au moins une partie du temps, là où je puis avoir l'œil sur lui », expliquait-elle. Mais Miz Lizzy était un peu portée à exagérer. Ce soir-là, le chef de famille prenait, comme d'habitude, un verre de whisky environ une heure avant de se coucher. Assis dans son fauteuil, il buvait en prenant son temps.

Le comté de Crookshank, un pays de culture ? Guère, car la couche de terre était insuffisante, érodée par les pluies. Un pays riche en bois ? Presque tous les arbres avaient été abattus et on n'avait rien replanté. C'était une contrée pauvre. Et les temps aussi étaient pauvres. James Buxton ? Oui, William se souvenait de lui. Buxton avait volé l'argent de la paye d'un chantier de constructions routières. Il y avait alors peu de payes à distribuer. On lui avait donné la chasse et il avait tiré sur l'un des poursuivants, mais sans le tuer. Après quoi il avait disparu, alors des rumeurs surgirent et s'amplifièrent. On l'accusait d'être à la tête d'un gang, d'organiser des raids contre les banques locales, de se préparer à commettre d'autres méfaits, notamment au détriment de l'unique exploitation forestière encore en activité. Toutes ces suppositions, qui se révélèrent fausses par la suite, firent néanmoins

leur œuvre : des primes se montant à cinq mille dollars furent offertes pour la capture et l'inculpation de Buxton. Et il advint que l'homme qui encaissa la récompense promise se nommait James C. William.

Jaysey termina son verre de whisky et s'en versa un autre, avec moins d'eau cette fois. Trente ans s'étaient écoulés, personne dans le pays n'avait jamais parlé de l'affaire Buxton, car elle avait eu lieu dans une région éloignée de l'État. Personne ne savait que Jaysey William avait bâti sa fortune avec l'argent encaissé pour avoir dénoncé Buxton. Mais il existait à présent un danger, une menace : on pourrait bientôt le savoir.

Jaysey essaya de se remémorer les traits de l'homme quand il était plus jeune de trente ans et de les comparer avec ceux du serveur du Turbyfull's Café. Mais ses efforts de mémoire ne lui révélèrent qu'une chose : c'était qu'il avait déjà vu cet homme. Quand avait-il pensé à Buxton la dernière fois ? Il n'arrivait pas non plus à se le rappeler. En fait, sa conscience ne l'avait jamais tourmenté. Il avait empoché la prime ; il était venu à Calhoun avec l'argent ; il avait travaillé dur, s'était marié, avait élevé ses enfants. Il avait été trop occupé pour songer au passé.

« *Vos deux d'moiselles, elles doivent être rudement fières de leur papa...* » C'est ce qu'avait dit Buxton. « *Vos enfants n'ont aucune raison d'avoir honte de vous.* » Quel singulier regard il avait eu en prononçant ces paroles, se dit William, et en y pensant il se sentit glacé, malade de peur.

Qu'est-ce que Buxton avait en tête ? Pourquoi, de toutes les localités de l'État, avait-il choisi de venir ici ? Ce n'était sûrement pas le fait du hasard. Quels étaient ses projets ? Avait-il l'intention d'exiger de l'argent ? Un chantage sans doute ? Une compensation pour le temps passé en prison, pour les sévices, les brutalités endurées derrière les barreaux, les fers aux pieds, pendant des années et des années ? Ou bien ses représailles prendraient-elles un tour plus direct ? La violence ? Un coup de feu en pleine nuit ? Une idée lui vint soudain à l'esprit et ses doigts tremblèrent autour du verre.

Buxton avait parlé des filles de Jaysey, il en avait fait mention deux fois. Était-ce là le but qu'il s'était fixé ? Et si oui, que pourrait faire Jaysey ? Et que faire dans toute autre éventualité ? Se confier au shérif. Requérir la protection de la loi. Il se leva de son fauteuil. Mais il se rassit immédiatement.

Car, s'il en parlait au shérif, il lui faudrait tout raconter. Buxton n'était pas un prisonnier libéré sur parole ; il avait été gracié. Cet homme n'avait proféré aucune menace, il ne violait aucune loi. Le shérif lui dirait d'un ton surpris : « Mais je ne comprends pas, Jaysey. Pourquoi cet homme voudrait-il s'en prendre à toi ou à tes filles ? »

Parce que, serait-il contraint de répondre, il y a trente ans, j'ai parlé

au shérif du comté de Crookshank, comme je te parle en ce moment, et je lui ai dit que James Buxton était caché dans la grange de son oncle. Sur ce, le shérif Lowestoft y est allé avec trois adjoints et a arrêté Buxton sans résistance. L'homme a été jugé, condamné, et j'ai touché les cinq mille dollars qui me revenaient en vertu de la loi.

S'il racontait tout cela à Tom Wheeler, on lui accorderait la protection nécessaire. Ses craintes prendraient fin. Mais il en irait de même de sa carrière politique. Et aussi de sa vie en tant que citoyen le plus important de la ville.

Car Jaysey connaissait bien les gens parmi lesquels il vivait. Aucun d'entre eux ne l'accuserait en face ; aucun ne l'insulterait ou ne lui cracherait à la figure. Mais personne ne lui serrerait la main, ne lui sourirait ou ne s'arrêterait pour lui parler, pas plus que pour manger son pain ou lui demander un conseil. *Il les entendait déjà discuter entre eux.* Il savait d'avance ce qu'ils diraient.

James Calvin William pourrait commettre un meurtre ou être surpris en flagrant délit d'adultère : on le lui pardonnerait, ou tout au moins on ne lui en tiendrait pas trop rigueur.

Voyez-vous, je pense que nous sommes tous des pécheurs en fin de compte.

Mais quand on en viendrait à savoir qu'il avait encaissé le prix d'une délation, il n'y aurait pas de pardon. Il ne pourrait y en avoir.

Je ne suis pas grand-chose, c'est sûr, mais je n'ai jamais trahi un de mes semblables pour de l'argent.

Dès que Jaysey eut jeté un coup d'œil à la pendule, toutes ces réflexions s'évanouirent.

Il appela sa femme qui, à cette heure-là, se rendait toujours à la cuisine pour se préparer un verre de lait chaud sucré, qu'elle buvait à petites gorgées en lisant, comme à l'accoutumée, un chapitre de la Bible.

- Lizzy, lui demanda-t-il, où sont les filles ? Pourquoi ne sont-elles pas de retour ?

Elle répondit quelque chose qu'il n'entendit pas, puis s'avança vers la porte. Elle était déjà en chemise de nuit et avait mis des bigoudis.

- ... ça ne finira que vers minuit, dit-elle.

Il reposa son verre avec violence et se leva :

- Qu'est-ce qui ne finira que vers minuit ?

Elle le regarda en affectant une moue de reproche, secoua la tête :

- Vraiment, dit-elle, tu as l'esprit ailleurs depuis ton retour à la maison. Je crois que tu n'as pas compris une seule de mes paroles. Tâche de faire attention et je vais te les répéter : elles sont allées à Three Springs, pour une soirée dansante au lycée de l'endroit, avec presque tous les garçons et les filles.

Elle fronça les sourcils et poursuivit :

- J'ignore pourquoi tu fais une tête pareille. Il n'y a aucune raison de

s'inquiéter, le pasteur Powell...

En entendant les mots *le pasteur*, une inquiétude croissante envahit Jaysey. Il s'évertua vainement à en trouver la cause. Pourquoi avait-il peur à la simple mention du pasteur de la petite église de bois brut, proche de l'atelier d'égrenage ?

Sa femme continuait, en l'observant avec attention :

- ... s'est vivement opposé à l'idée de laisser les filles parcourir la moitié du comté en pleine nuit, dans les voitures des garçons. Il a dit que ce ne serait pas prudent, ni convenable, et que certains d'entre eux pourraient finalement échouer dans une boîte à jukebox, ou Dieu sait où. Pour tout dire en un mot, on a décidé qu'ils iraient et reviendraient tous dans le bus du lycée. J'ai appris que certains garçons n'avaient pas été très contents, mais...

Un rapprochement se fit dans l'esprit de Jaysey. Il se sentit soudain certain de quelque chose et, du même coup, très angoissé.

- Maman... qui... qui conduit le bus ?

Il savait - et sa femme également - que le conducteur attitré travaillait à la centrale électrique dans l'équipe de six heures du soir à minuit.

- Mais qu'est-ce donc qui ne va pas ? demanda sa femme, étonnée.

- *Qui conduit le bus ?*

Elle secoua la tête, stupéfaite, se passa la langue sur les lèvres :

- Eh bien, c'est cet homme rougeaud, à l'air assez commun. Comment s'appelle-t-il ? Le pasteur l'a dit - mais quel est donc son nom ? Toi, tu dois le savoir : il travaille chez Turbyfull. Son visage est tout marqué.

* * *

Ils étaient debout dans le bureau du shérif, se regardant les uns les autres, puis détournant les yeux ou les rivant sur la table couverte de fiches du F.B.I. que le shérif ne jetait jamais avant d'avoir reçu un avis d'annulation.

Pour la dixième fois, le shérif répéta :

- Enfin, crénom de...

Et pour la dixième fois, par égard pour Mme William et le révérend Powell, il s'arrêta et reprit :

- Crénom d'un chien, ça alors !

Le pasteur, maigre, l'aspect élimé, avec les yeux las d'un homme qui pendant des années a lutté avec Satan sans pour autant être sûr de la victoire, répéta ce qu'il avait déjà dit plusieurs fois :

- Ne vous inquiétez pas, frère William et sœur William, je sais - et je suis même sûr - que frère Buxton, quel que soit son passé...

Jaysey se retourna brusquement et se dirigea vers la fenêtre. S'approchant des vitres pour masquer les reflets de la lumière du bureau, il regarda dehors.

- ... est maintenant un bon chrétien. Oh ! Vous n'avez pas à vous

tourmenter.

- Et de plus, dit Lizzy, elles ne sont pas seules. Tous ces grands garçons du lycée ne le laisseraient pas faire quoi que ce soit de mal... ils...

Son mari fit volte-face :

- Ils n'auraient peut-être pas le temps de l'en empêcher. Il pourrait...

À cette pensée ses traits se crispèrent, mais il continua :

- Il pourrait diriger le bus hors de la route ou faire tout d'un coup je ne sais quoi.

Il prit soudain sa femme dans ses bras.

- Oh ! Qu'il me fasse ce qu'il voudra à moi, pourvu qu'il n'arrive rien à mes filles !

Le pasteur s'adressa au shérif :

- À votre avis, combien de temps faudrait-il à vos adjoints pour rattraper le bus et que l'un deux y prenne place ?

Ayant jeté un coup d'œil à sa montre, le shérif allait lui répondre, quand le téléphone sonna. Il saisit le récepteur, écouta et son visage se figea. Il regarda les William, puis détourna vivement les yeux - trop vivement. Il posa une question à voix basse et dit :

- Je vais me mettre en route immédiatement.

Tous se portèrent en avant et assaillirent le shérif de questions.

- Montons dans ma voiture, dit ce dernier en secouant la tête et en les poussant hors du bureau. Je vous dirai en cours de route ce que je sais.

Il faisait nuit noire. Peu d'autos circulaient. Celle du shérif roulait à toute allure.

Jaysey, à présent plus calme qu'auparavant, questionna :

- Est-ce qu'il a parlé d'une fille ? Ou des filles ?

Sa femme pleurait contre son épaule.

- Il me semble qu'il n'a mentionné qu'une seule fille, répondit le shérif Tom Wheeler. Je n'ai pas voulu perdre du temps en lui posant des questions. Il a dit que le bus du lycée avait stoppé près de son poste d'essence, que tout le monde poussait des cris, hurlait ; qu'on avait tiré sur l'une des filles ; le conducteur se battait avec l'un des garçons. C'est tout.

Le pasteur poussa un grand soupir :

- Malgré tout, je ne peux pas penser du mal de lui.

- C'est le doigt de Dieu, j'en suis sûr, la rançon de mes fautes, dit William, toujours calme. « Tu ne trahiras pas le fugitif. » N'est-ce pas ce que dit la Bible ? Ah ! Pour toi, Tom, c'est différent. Tu dois faire ton travail. Mais ce que j'ai fait, c'était uniquement pour de l'argent. Je dois saisir cette chance, ai-je pensé. Je savais où il se cachait et que je n'aurais jamais une autre occasion de trouver cinq mille dollars. Et quand tout a été fini, je l'ai oublié, comme s'il n'avait jamais existé. Je n'ai pas pensé à la vie qu'il menait, pourrissant en prison.

L'auto stoppa : ils étaient arrivés.

Les étudiants se tenaient groupés autour du bus du lycée, parlant à voix basse. L'un des shérifs adjoints de Three Springs s'avança, tandis que les nouveaux venus descendaient de voiture en toute hâte.

- Eh bien, ce n'était pas grave, dit-il. Elle a eu l'épaule à peine éraflée. Mais elle a été très secouée, presque une crise de nerfs pourrait-on dire, alors...

- C'était laquelle ? questionna Jaysey, ses yeux scrutant le groupe.

- Était-ce Grâce ou Helen ? demanda sa femme d'une voix tremblante.

Le visage du shérif adjoint prit une expression perplexe :

- Le nom que j'ai entendu, c'est Nancy, Nancy Fernshaw. Alors, je l'ai fait reconduire à Three Springs dans la voiture du docteur, comme je vous le dis... Entrons dans le poste d'essence, shérif.

Le shérif l'accompagna, de même que le pasteur.

- Mais enfin, papa, qu'est-ce que tu fais ici ?

- Regarde, Grâce, maman est là aussi !

Alors, Jaysey perdit son sang-froid et, serrant ses filles sur son cœur, il éclata en sanglots. Sa femme mit au courant les filles stupéfaites. Le shérif adjoint reparut et invita Jaysey à le suivre à l'intérieur du local. Buxton se trouvait là, avec le shérif, le pasteur et le patron du poste d'essence. L'adjoint et Jaysey se joignirent à eux. Quand Buxton leva les yeux et aperçut Jaysey, aucune expression particulière ne parut sur son visage marqué. Il se borna à incliner lentement la tête.

L'un des garçons s'expliquait :

- Je n'ai jamais eu l'intention de lui faire du mal ou d'en faire à qui que ce soit. J'ai simplement pris le revolver qui se trouve là.

Il désigna l'arme d'un mouvement de tête. Elle était posée sur un carton de petites ampoules. C'était un très petit revolver, qui ressemblait presque à un jouet. Sur un des côtés de la crosse, des incrustations de nacre étaient brisées.

- Je l'ai pris rien que pour tirer par la fenêtre.

Une pensée lui vint tout à coup :

- Il appartient à mon père. S'il découvre que je l'ai pris, il va me rosser !

Le pasteur s'approcha et, tandis qu'il posait la main sur l'épaule du garçon et se courbait pour lui parler à l'oreille, l'autre jeune prit la parole. Il était pâle, avec des lèvres sans couleur, mais ses yeux restaient fixés sur celui qui « avait simplement pris le revolver ».

- Si quelque chose arrive à Nancy...

Il se pencha en avant. Jemmy Buxton leva le bras contre la poitrine du jeune homme pour le retenir.

- Si elle est grièvement blessée...

Buxton l'interrompt :

- Mais elle ne l'est pas.

- ... Si elle meurt...
- Tu me fais marrer ; demain matin, elle prendra une demi-douzaine d'œufs pour son petit déjeuner.
- S'il arrive quelque chose à Nancy, je te tuerai, je le jure, je te tuerai, même si je dois attendre dix ans !
- Je voulais tout bonnement leur faire peur. J'étais en train de m'amuser. J'ai simplement pris l'arme, mais le bus a dû passer sur une ornière et le coup est parti.
- Même si je devais être pendu ou passer toute ma vie en tôle, je t'aurai, si jamais elle...

Buxton se tourna pour faire face au copain de Nancy. Il lui saisit les épaules et enfonça fortement les doigts. Le jeune homme tressaillit. Son regard se détourna lentement du garçon qu'il menaçait et croisa celui de Buxton.

Buxton lui dit :

- Tu parles de prison, tu parles de descendre quelqu'un. Écoute-moi. Tu n'as jamais été en prison. Moi, j'en ai fait. J'ai été dans deux prisons et trois fermes pénitentiaires. J'ai commis des mauvais coups quand j'étais à peine plus âgé que toi, et ce n'était que justice qu'on me mette en prison.

Il s'arrêta un moment. De l'extérieur parvenaient les voix assourdies des lycéens ; tandis que dans la petite pièce personne ne parlait.

Buxton reprit :

- Mais il y avait une chose dont la pensée m'était insupportable. Elle me rendait fou. Comment avait-on réussi à m'arrêter ? Un homme que je connaissais - pas beaucoup, mais on se voyait depuis l'enfance - m'avait fait prendre pour toucher la prime. Il m'avait donné pour de l'argent.

Jaysey vit le coup d'œil du shérif. Il s'éclaircit la voix :

- Jemmy...

L'ex-prisonnier ne fit pas attention à lui. Il ne relâcha pas l'étreinte de ses mains. Le garçon broncha un peu mais ne protesta pas. Buxton poursuivit :

- Chaque fois qu'on me battait - c'était souvent et pas comme la rossée que ce garçon va recevoir de son père, mais avec une large bande de cuir cloutée de cuivre - je pensais à cet homme qui m'avait envoyé là où je me trouvais. Je pensais à lui nuit et jour. Tu parles d'abattre quelqu'un. Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir soif de vengeance, pendant des années et des années. J'ai tenté de m'évader. On m'a repris. Ma peine a été prolongée et les corrections ont redoublé. La pensée de faire payer à cet homme le mal qu'il m'avait fait, c'était comme un fardeau que je portais jour et nuit. Ça ne me laissait aucun répit. On aurait dit une douleur, une douleur profonde et une charge écrasante.

« Et puis, un jour, je n'ai pas pu la supporter. J'ai déposé mon fardeau. Certains prisonniers se payaient ma tête, vu que j'étais devenu croyant. Ça ne me touchait pas. Bien qu'étant toujours en prison, je me sentais libre. J'avais pardonné à cet homme. Et dès ce moment, ma douleur avait disparu.

Tout à coup, il parut se rappeler l'endroit où il se trouvait. Il sourit et relâcha son étreinte. Le garçon soupira de soulagement et son visage reprit des couleurs. Il lui rendit lentement son sourire. Buxton se retourna :

- Tiens, c'est vous, mon révérend... Ah !, shérif... Monsieur Jaysey...
- Il est temps, dit le shérif, de reconduire ces gosses à la ville. Leurs parents vont faire sauter le central avec leurs appels.
- Jemmy, fit William.
- Oui, monsieur Jaysey ?
- Cet homme, celui qui t'a fait coffrer...

Mais quelqu'un d'autre acheva ce qu'il allait dire. Le garçon, qui se frictionnait l'épaule avec la main, demanda :

- Quel était son nom ?

Le visage marqué de Buxton prit un air perplexe. Puis son sourire reparut.

- Je ne sais pas, répondit-il, et il y avait de la gaieté dans sa voix. Je ne peux pas me le rappeler.

Il les regarda tous et reprit :

- Et, de toute façon, ça n'a aucune importance. J'ai déposé mon fardeau et je ne veux pas le reprendre.

Il les salua d'un signe de tête et sortit dans la nuit. Ils l'entendirent qui appelait : « En voiture, tout le monde en voiture. »

- Partons, dit le shérif.

Ses yeux évitèrent ceux de Jaysey. Les deux garçons se levèrent pour s'en aller.

- Vous voudrez peut-être, Miss Lizzy et vous, prendre le bus pour retourner à la ville avec vos filles, suggéra le shérif. Je crois qu'il n'y aura pas assez de place dans ma voiture, à présent.

Ils avancèrent tous vers la porte et sortirent un à un.

L'un des jeunes gens avoua à l'autre :

- Je ne parlais pas sérieusement. Oublie tout ce que je t'ai dit.

William fut le dernier à partir. Ses épaules étaient voûtées. Il semblait très las. Il marchait lentement, comme un homme accablé par un lourd fardeau.

UN JURÉ UNIQUE

(Jury Of One)

par TALMAGE POWELL

J'ai compris tout de suite que le procureur de la République tenait à ce que cette Mme Clevenger fût partie du jury.

Tout en faisant mine d'écouter mon avocat qui interrogeait un homme proposé pour être juré, le procureur étudiait Mme Clevenger, la jaugeait du coin de l'œil.

J'avais la gorge sèche et l'estomac contracté, car ma vie était en jeu. Dans cet État de l'Union, un meurtrier est passible de la peine capitale, et on n'y utilise pas un procédé humain et sans bavures, tel que la chambre à gaz. On vous oblige à marcher, pour la dernière fois, dans de longs couloirs et à vous asseoir sur une chaise équipée de fils conducteurs du courant mortel.

C'était une belle journée de printemps. Par les hautes fenêtres de la salle voûtée pénétrait une brise douce et tiède. Les avocats, qui parlaient tranquillement, sans se presser, s'étaient occupés depuis un jour et demi de la constitution définitive du jury. Le gros juge paraissait somnoler, comme s'il pensait plutôt à une partie de pêche à la truite. Jusqu'à présent, tout s'était déroulé simplement, presque sans cérémonie. Mais cette journée et demie m'avait bouleversé à un tel point que je me demandais si j'allais pouvoir tenir jusqu'à la fin du procès sans me ruer en hurlant vers l'une des fenêtres pour m'évader.

Afin de ne plus trop penser à mon sort, je tournai un peu la tête pour regarder de nouveau Mme Clevenger. C'était une femme déjà très mûre, de qui l'armature de gaine ou de corset faisait penser à un blockhaus. Ses vêtements, ses bijoux et l'étole de vison négligemment posée sur l'accoudoir de son fauteuil, tout en elle évoquait un gros sac de dollars. Je fixai les yeux sur son visage, aux traits lourds et sans grâce, que même les soins d'un maquilleur en vogue n'avaient pas réussi à affiner. Point n'était besoin de la connaître : on voyait d'un seul coup d'œil qu'elle était riche, arrogante, égoïste et impitoyable. De toute évidence, rien n'avait d'importance pour Mme Clevenger, sauf sa propre personne. À un moment où son regard s'était arrêté sur moi, j'avais remarqué ses yeux en vrille à l'expression glaciale. Elle était sans aucun doute de ces femmes qui arrivent toujours à leurs fins, en dépit de tout.

Sa façon de me regarder m'avait déplu, mais le procureur l'avait

appréciée. C'était le genre d'homme qui peut impressionner une femme sur le retour. Il était grand, élancé, d'une carrure athlétique, avec des traits rudes et des cheveux taillés en brosse. Il avait déjà repéré Mme Clevenger comme étant la pièce maîtresse du jury, celle qu'il allait fixer de ses yeux bruns, pleins de chaleur humaine ; celle à qui il adresserait des paroles sensées et rassurantes, à condition qu'elle fût acceptée comme juré. S'il parvenait à la rallier à l'accusation, il aurait du même coup tous les jurés [1]. Pour ces derniers, autant essayer de déplacer une montagne que de la faire changer d'avis.

Mon avocat venait de terminer l'interrogatoire d'un homme cité comme juré.

- Nous l'acceptons, Votre Honneur, dit-il.

Le juge inclina la tête, étouffa un bâillement, donna un petit coup de marteau et invita le juré à regagner sa place. C'était maintenant au tour de Mme Clevenger d'être interrogée. Ma nervosité croissante me fit glisser jusqu'au bord de mon siège.

Mon avocat s'avança vers la table réservée à la défense. Il se nommait Cyril Abbott. Son prénom me semblait - je ne sais trop pourquoi - lui convenir parfaitement. Il était grand et sec, avec un visage maigre où son nez paraissait avoir été planté après coup, entre une lippe pendante et de petits yeux. Une touffe de cheveux gris embroussaillés complétait cette physionomie ingrate. On s'apercevait toutefois, en observant attentivement ses yeux, que c'était un vieux renard coriace, d'une compétence acquise au cours de nombreux débats judiciaires.

Tout en feuilletant des papiers, Cyril Abbott me demanda :

- Comment vous sentez-vous, Taylor ?

- Pas très bien, répondis-je.

- Détendez-vous. Jusqu'à présent, j'ai l'affaire bien en main.

- Ce qui me tracasse, dis-je, c'est l'admission de la Clevenger comme juré.

Cette pensée-là me préoccupait même davantage que celle du principal témoin.

Ce témoin était le résultat du hasard. L'exécution m'avait paru être un travail de routine, un job parmi d'autres tout simplement, bien que sortant un peu de ma spécialité.

C'était la seule fois que j'avais accepté un contrat en dehors du Syndicat. J'avais été au service du Syndicat pendant plusieurs années. J'en étais arrivé, à la longue, à considérer mon boulot comme du tout cuit. La justice ne s'était jamais occupée de moi. D'ailleurs, ça n'arrive que rarement à un professionnel. On nous charge d'une mission. On nous fait prendre l'avion à destination d'une ville éloignée. L'homme à liquider nous est désigné. Nous choisissons sans plus attendre le lieu et l'heure. Nous faisons le travail convenu, après quoi on nous fait filer en vitesse hors de la ville.

Le cas de Len Doty m'avait semblé simple. Ce petit malfrat maigrichon, dans la purée, était arrivé depuis peu et s'était logé dans un hôtel de quatrième ordre.

J'avais observé pendant deux jours ses allées et venues. C'était un type efflanqué, à l'air traqué, craintif, paraissant avoir un moral à zéro. Il vivait sous tension, comme s'il s'attendait d'un moment à l'autre à quelque chose de très grave.

Cette chose très grave, c'était moi. Seulement voilà : il ne s'en doutait pas.

Je m'étais efforcé d'aborder ce job avec l'indifférence que j'éprouvais quand j'agissais pour le Syndicat. Mais, dans ce cas-ci, j'avais établi mon propre plan. Je ne jouissais donc pas de la sécurité qu'on ressent en tant que petit rouage d'une énorme machine.

À la fin de la deuxième journée, je me rendis compte qu'il fallait en finir. Je me sentais de plus en plus nerveux. Je n'ai jamais aimé la solitude et j'avais hâte de retourner à la grande ville pour boire un verre avec les copains ou pour prendre du bon temps avec une certaine fille qui en tient pour le beau brun bien balancé que je suis.

Je n'avais cessé de penser aux quinze mille dollars, la somme que me rapporterait Doty une fois mort. Quelque chose pourrait-il flancher ? C'était un boulot comme tous les autres et rien ne pourrait me relier à Doty. Il claquerait et je disparaîtrais. L'affaire serait finalement classée par la police locale dans le dossier des affaires non résolues. Il n'existe peut-être pas de crime parfait ; n'empêche que les archives sont pleines d'affaires jamais élucidées. Et ces archives-là me conviennent à merveille.

Je pris ma décision quant au moment et à l'endroit. Deux nuits de suite, à une heure tardive, Doty avait quitté son hôtel pouilleux pour aller, avant de se coucher, manger un morceau dans une gargote située assez loin, au coin d'une rue. Le pâté de maisons long et obscur qu'il devrait longer comportait, vers le milieu, une venelle reliant la rue à une autre rue parallèle. Il est toujours prudent de choisir une venelle ouverte à ses deux extrémités.

Cette voie parallèle était située dans un quartier sordide, plein de boîtes à juke-boxes, à machines à sous, de magasins de pacotille et de snack-bars minables. Bref, le genre de rue où l'on peut aisément disparaître dans la foule.

Je savais que les caïds du Syndicat avaient une règle qu'ils s'efforçaient de ne jamais enfreindre : éviter toute complication.

Mon plan était donc simple : exécuter Doty dans la ruelle avec mon pistolet muni d'un silencieux, me diriger vers une poubelle et y jeter l'arme non immatriculée après l'avoir soigneusement essuyée ; puis, poursuivre mon chemin jusqu'à la rue et me mêler à la foule ; enfin, sauter dans un bus qui me conduirait vers le centre. De là, je

reviendrais à l'hôtel confortable où j'étais descendu sous un nom d'emprunt, je prendrais un taxi jusqu'à l'aéroport et je me retrouverais bientôt dans la grande ville, plus riche de quinze mille dollars.

Doty sortit de son hôtel au moment que j'avais prévu. Posté à l'entrée de la venelle, j'entendis le bruit de ses pas dans la rue sombre.

Quand il arriva à ma hauteur, je l'appelai :

- Doty.

Il s'arrêta.

- Viens par ici, lui dis-je, j'ai à te parler.

Je lui laissai voir mon feu.

Il se mit à trembler. Affolé, il regardait de tous les côtés.

Je le poussai de quelques mètres dans la ruelle. Il me suppliait de le laisser vivre.

Mon pistolet claqua, comme si un ballon d'enfant avait éclaté. Les genoux de Doty fléchirent et il tomba mort.

C'est à cet instant que le témoin avait hurlé, à tue-tête et longtemps, comme seule peut gueuler une blonde aux cheveux crêpés, habillée et maquillée au rabais. Elle et son copain avaient décidé d'emprunter la ruelle pour couper au plus court, entre l'une des boîtes de la rue parallèle et le meublé où la fille créchait.

Son copain ne voulut surtout pas s'en mêler et se débina à toute allure. La fille le suivait de près, mais elle m'avait tout de même entrevu.

Deux autres petits ballons éclatèrent, mais dans l'allée obscure j'avais mal visé. Je l'avais manquée. C'est alors que j'avais violé une autre règle du Syndicat. Pris de panique, je m'étais précipité hors de la venelle et presque dans les bras d'un flic en tournée. Ayant entendu les cris, il était accouru pour voir ce qui se passait.

Ce flic n'était pas une poule mouillée. Il était costaud, rapide et, par-dessus le marché, armé. Je laissai tomber mon pistolet à silencieux et levai les mains aussi haut que possible.

Évidemment, le Syndicat n'avait jamais entendu parler de moi. J'avais voulu faire cavalier seul. Néanmoins, j'avais assez de fric pour engager Cyril Abbott. La première fois qu'il était venu me voir en tôle, il m'avait demandé combien le coup m'avait rapporté. J'avais eu assez de bon sens pour répondre dix mille. Il avait empoché le tout, en me disant de ne pas me faire de bile.

Autant me demander de ne plus respirer. Un avocat aussi retors qu'Abbott réussirait peut-être à laisser planer un doute sur le témoignage de la blonde. Somme toute, il faisait assez noir dans la ruelle. Je n'avais fait face qu'un instant à la faible lumière de la rue et tout s'était passé très vite.

La question essentielle - pour moi - était de savoir si cette vieille et arrogante Mme Clevenger serait admise comme membre du jury.

Afin de l'amadouer, les yeux bruns du procureur se firent candides et bienveillants.

- Votre nom, s'il vous plaît ?

- Madame Clarissa Butterworth Clevenger.

- Vous êtes citoyenne américaine ?

- Naturellement.

- Avez-vous des convictions morales ou religieuses opposées à la peine capitale et qui vous interdiraient, par conséquent, d'être membre d'un jury, dans un procès susceptible d'aboutir à une condamnation à mort ?

- Pas du tout, jeune homme.

Je saisis mon mouchoir pour m'essuyer le visage. Le peu que j'avais appris concernant Mme Clarissa Butterworth Clevenger me revenait à l'esprit. Elle résidait dans cette ville depuis une vingtaine d'années. Elle avait fait la connaissance d'un des notables de la localité alors qu'il passait ses vacances en Floride, et l'avait épousé. Au dire d'Abbott, elle était à cette époque d'une beauté frappante, vraiment ravissante. C'était bien avant que les années, le luxe et aussi son propre tempérament ne viennent épaissir ses formes et lui dégrader le portrait. Son mari avait été son aîné de quinze ans. Il était mort depuis trois ans, au terme d'une longue maladie, dans une clinique privée.

Le procureur lui sourit avec déférence, comme pour lui exprimer tacitement son regret d'avoir à imposer à une dame dans sa situation des formalités ineptes.

- Vous êtes-vous déjà formé une opinion sur l'affaire en cours, madame Clevenger ?

- Aucune.

- Connaissez-vous l'accusé, Max Taylor ?

- Comment pourrais-je le connaître ?

- C'est évident. Mais tout ceci est indispensable, madame Clevenger.

- Je le comprends parfaitement. Poursuivez, jeune homme.

- Je pense que nous pouvons en terminer, conclut le procureur. Il se tourna vers le juge :

- Votre Honneur, à notre avis, cette dame est admissible dans le jury.

Le juge acquiesça d'un signe de tête :

- L'avocat de la défense peut maintenant interroger le juré.

Cyril Abbott s'avança d'un pas traînant. Il se tenait devant la cour, roulant les épaules comme un plouc et grattant sa broussaille de cheveux gris.

- Votre Honneur, dit-il, j'estime que M. le Procureur a posé les questions qui importaient. Je ne vois aucun motif pour récuser le juré. La défense l'accepte.

J'ai fixé les yeux pendant un moment sur le dos voûté d'Abbott. Puis je me suis affaissé sur mon siège en laissant s'échapper de ma poitrine

un soupir longtemps contenu.

Quand Abbott s'est retourné vers moi, je suis sûr qu'il a dû se maîtriser pour ne pas me faire un clin d'œil.

J'ignore ce qu'était Mme Clevenger avant d'épouser son vieux au cours de ses vacances dans ce site enchanteur au climat tropical. J'ignore aussi quel genre de chantage Len Doty était en mesure d'exercer lorsqu'il surgit du passé de cette femme. Ça devait être suffisamment sérieux pour amener celle-ci à dépenser une petite fortune afin de trouver le nom d'un homme de main consciencieux - mon nom - et de prendre toutes dispositions pour se défaire du pauvre bougre.

Je ne saurai jamais rien de cette partie de l'histoire et je m'en balance. Mais je sais qu'il ne lui reste maintenant qu'une seule chose à faire si elle ne veut pas que je me mette à table et que je déballe tout le paquet.

Et je sais aussi que ce sera champion, dès mon retour en ville, de raconter aux potes comment j'ai été jugé par un jury où avait sa place ma propre cliente.

ENTRE DEUX PORTES

(Between 4 And 12)

par JACK RITCHIE

Cinquante mètres devant, le feu passa à l'orange. Fred Martin ralentit et s'arrêta à l'instant où le feu virait au rouge.

Il lui fallait conduire avec prudence. Ce n'était pas le moment d'avoir un accident. Même un simple accrochage.

Martin ne craignait pourtant pas qu'on découvrit le cadavre de Beatrice dans le coffre de la voiture. Il savait que, même dans l'éventualité d'une collision, personne n'aurait l'idée d'aller regarder derrière.

Si la police se présentait, elle tenterait simplement de déterminer les causes de l'accident. Elle ferait sans doute subir l'alcootest aux conducteurs pour voir si l'un ou l'autre avait bu.

Or Martin était sobre comme un chameau. Pour l'instant, du moins.

Il attendit patiemment le feu vert, puis il redémarra.

Non, un accrochage n'aurait rien d'inquiétant en soi. Mais on relèverait son numéro d'immatriculation, et Martin ne pouvait pas se permettre une chose pareille. Pas à cette heure-là.

Sur Capitol Avenue, il roula bien au-dessous de quarante à l'heure, la vitesse limite autorisée. Arrivé sur la Septième Avenue, il s'inséra prudemment dans la file de gauche, mit son clignotant et tourna sur l'Autoroute 32.

Ce soir-là, à sept heures et demie, il n'y avait pas beaucoup de circulation la froide clarté de la lune éclairait la chaussée. Chaque fois qu'il croisait une voiture, Martin passait en code.

Il lui faudrait un quart d'heure pour atteindre le petit bois par la route secondaire. Tout était prêt. La tombe - qu'il avait creusée dimanche soir - attendait Beatrice.

Naturellement, la disparition de sa femme éveillerait les soupçons des policiers. Après tout, c'était leur boulot de se montrer soupçonneux. Mais ils seraient bien obligés, finalement, de conclure qu'elle avait plié bagage et quitté son mari.

Martin imaginait déjà sa conversation avec la police. Cela se passerait vers dix heures du matin. Environ une heure après sa sortie de prison.

Il aurait certainement la gueule de bois et il boirait du café bien noir.

- Quand je suis rentré tout à l'heure, dirait-il, j'ai remarqué que le lit de Beatrice n'était pas défait.

Le sergent réfléchirait à ce détail.

- Peut-être a-t-elle déjà fait le lit et est-elle sortie faire des courses ?

Martin hésiterait avant de répondre :

- C'est que... Beatrice dort généralement assez tard. Jusqu'à midi ou une heure.

Le sergent se formerait une opinion sur Beatrice. Et il serait peut-être contrarié que Martin eût dérangé la police aussi vite.

- Vous nous avez appelés tout de suite ?

- Cinq minutes après avoir constaté qu'elle n'était pas là. J'ai d'abord pensé qu'elle avait passé la nuit chez sa sœur. Cela lui arrive parfois. Mais sa sœur m'a dit qu'elle n'avait pas vu Beatrice depuis deux jours.

- Avez-vous téléphoné à d'autres personnes ?

- Non. Beatrice a très peu d'amis - pour ne pas dire aucun. J'ai envisagé d'appeler les hôpitaux, mais la liste de l'annuaire m'a découragé ; j'ai estimé préférable de téléphoner à la police. Vous êtes bien placés pour être au courant des accidents.

Le sergent consulterait de nouveau ses notes.

- Vous êtes rentré chez vous ce matin vers neuf heures et demie, c'est bien cela ? Vous travaillez la nuit ?

- Non. Je travaille de quatre heures de l'après-midi à minuit.

Martin prendrait un air embarrassé, mais il finirait par avouer la vérité :

- J'étais en prison. J'en suis sorti il y a une heure.

Le sergent hausserait probablement un sourcil interrogateur. Martin expliquerait :

- Après avoir quitté l'usine, à minuit, je me suis arrêté à un bar du quartier.

Le sergent tâterait le terrain :

- Oui ?

- J'ai un peu trop bu, je le crains. En repartant, j'ai heurté une voiture en stationnement, à trois cents mètres du bar.

Martin se permettrait d'afficher une certaine indignation :

- C'était la première fois de ma vie que j'avais un accident. Je n'ai jamais eu la moindre contravention. Pourtant, la police m'a mis en prison. J'ai été relâché sous caution ce matin à neuf heures.

Sans aucun doute, le sergent ferait observer d'un ton sec :

- Dans cette ville, nous enfermons pour la nuit les conducteurs ivres. Ça leur laisse le temps de cuver leur alcool avant de reprendre le volant.

C'était là une chose que Martin savait - et sur laquelle il avait misé. Néanmoins, il prendrait l'air ahuri qui s'imposait en la circonstance.

Le sergent demanderait l'autorisation d'examiner la chambre. Il remarquerait les lits jumeaux et jetterait un coup d'œil dans le placard à moitié vide.

Martin en resterait bouche bée :

- Presque tous ses vêtements ont disparu !

Ils constateraient ensuite que deux valises - les meilleures - manquaient également.

- Que portait votre femme la dernière fois que vous l'avez vue ? demanderait le sergent.

Martin prendrait le temps de réfléchir.

- Je crains de ne pas pouvoir vous aider beaucoup sur ce point. Elle était encore en peignoir quand je suis parti, hier après-midi, à trois heures et quart.

- Aviez-vous des... problèmes domestiques avec votre femme ?

Martin se ferait un plaisir de dire la vérité. Cela fournirait une explication à la disparition de Beatrice. Malgré tout, il donnerait l'impression de répondre à contrecœur :

- Quelques-uns, oui. Mais nous ne nous entendions pas plus mal qu'un autre couple, jusqu'au jour...

Il s'interromprait, comme frappé d'une idée subite.

- Oui ?

- Voilà : il y a six mois, un poste de chef d'atelier s'est libéré à la fabrique. Beatrice et moi, nous pensions que, compte tenu de mon ancienneté et de mes qualifications... bref, nous nous sommes fait des illusions. Si ça avait marché, j'aurais eu droit à une importante augmentation.

- Elle a mal pris la chose ?

- Je le crains.

- Vous a-t-elle adressé des reproches ?

Martin ne répondrait pas, mais le sergent n'aurait aucune peine à tirer ses conclusions.

Martin se remémora sa grande déception en voyant cette promotion lui échapper. Le directeur du personnel avait dû se sentir un peu coupable malgré tout, car il avait entraîné Martin à l'écart pour lui expliquer ses raisons.

Le poste de chef d'atelier requérait un homme plus agressif, un homme capable de donner des ordres, de prendre des décisions. Le dossier de Martin avait beau être excellent... "

Le directeur du personnel avait eu un rire un peu gêné :

- Voyez-vous, Martin, vous manquez de relief. Vous vous fondez dans le décor. Personne ne vous remarque.

Il espérait que Martin comprenait et ne lui en voudrait pas.

Martin ralentit et tourna dans une petite route couverte de gravillons. Il parcourut encore huit cents mètres et se gara à l'ombre des bouleaux.

Il eut du mal à sortir du coffre le cadavre de Beatrice et à le traîner jusqu'à la fosse.

Cela fait, il retourna prendre dans la voiture la pelle et les deux valises.

Beatrice avait eu une mort douce.

Elle n'en méritait pas tant, mais Martin avait voulu agir proprement, sans laisser de traces.

Il avait mis de côté, un par un, les cachets de somnifère que Beatrice rangeait dans l'armoire à pharmacie. Cela lui avait demandé du temps, mais il avait préféré attendre d'en avoir suffisamment pour réussir l'opération à coup sûr.

Ce matin-là, il les avait tous fait fondre dans le flacon de cognac que Beatrice conservait dans le réfrigérateur.

Dans l'après-midi, à trois heures moins le quart, elle s'était servi un verre en ajoutant une goutte de soda. Elle commençait toujours à boire vers la même heure.

Lui, il était allé à la cuisine préparer ses sandwiches et les envelopper dans son sac. Lorsqu'elle avait bu sa première gorgée de cognac, il avait eu les plus grandes difficultés à dissimuler sa jubilation.

Quand il était parti pour l'usine, une demi-heure plus tard, Beatrice remplissait de nouveau son verre.

Martin remit les buissons en place et tassa la terre avec soin. Il contempla son œuvre au clair de lune et s'estima satisfait.

Beatrice et les deux valises avaient disparu pour toujours.

Il nettoya scrupuleusement la pelle et remonta en voiture. Il mit le contact et démarra.

Ils étaient restés mariés dix ans, et chaque année avait été une éternité de persécutions et de jérémiades. Mais Martin, animé d'un inébranlable sens du devoir, s'était toujours refusé à admettre que la situation ne s'améliorerait pas.

C'était seulement après cette affaire de promotion manquée qu'il avait commencé à envisager le divorce. Car, à partir de ce moment-là, Beatrice était devenue plus méchante que jamais.

Pour Martin, cette histoire avait sonné le glas de leur vie commune. Malheureusement, Beatrice n'avait pas voulu entendre parler de divorcer. Peut-être avait-elle compris qu'elle aurait du mal à trouver un autre homme disposé à tolérer ses piques, sa paresse, son penchant pour la boisson.

Au croisement, Martin s'arrêta au « Stop », puis s'engagea de nouveau sur l'Autoroute 32.

Le sergent mènerait certainement une enquête approfondie. Lorsqu'il aurait constaté que Beatrice n'était dans aucun hôpital, il commencerait à poser les questions délicates.

- Monsieur Martin, votre femme était-elle assurée sur la vie ?

Martin secouerait la tête.

- Non. Elle ne jugeait pas cela utile. Moi, par contre, j'ai deux

assurances sur la vie, d'une valeur de quinze mille dollars.

Le sergent inscrirait « Pas d'assurance » sur son calepin.

- Vous m'avez bien dit que vous travailliez de quatre heures de l'après-midi à minuit ?

- Oui. - Martin choisirait ses mots avec soin. - Mais, généralement, je pars de chez moi vers trois heures un quart. Je ne mets qu'une demi-heure pour aller à l'usine en voiture, mais je ne veux pas risquer d'arriver en retard et de trouver le parking fermé à clef.

Le sergent se montrerait désireux d'en savoir davantage sur ce point.

- Quel parking ?

- Celui de la société. Il est très vaste, et il est entouré d'une clôture haute de deux mètres cinquante. Il y a quelques années, on a volé des voitures pendant que les employés travaillaient. À la suite de cela, la compagnie a fait installer un grillage tout autour du parking. On verrouille les portes dix minutes ou un quart d'heure après la relève de chaque équipe.

- Et si vous arrivez à l'usine après ce délai ?

- Vous êtes bon pour chercher une place dans le quartier.

Le cas échéant, le sergent approfondirait encore le sujet :

- Combien de portes y a-t-il ?

- Deux. Une au nord du parking et une au sud. Les issues sont à deux voies, pour permettre l'entrée et la sortie des voitures.

- Votre voiture est donc restée à l'intérieur du parking entre quatre heures et minuit, approximativement ?

- Bien entendu, puisque je travaillais.

Le sergent prendrait un ton dégagé :

- L'un des gardiens pourrait-il témoigner que vous avez bien garé votre voiture dans le parking et non dans la rue ?

Martin réfléchirait à la question.

- J'entre toujours par la porte sud. C'est Joe Byrnes qui la surveille. Oui, je pense qu'il s'en souviendra. Il me connaît bien.

Aucun doute là-dessus : Joe Byrnes s'en souviendrait. Quand vous vous arrêtez à l'entrée pour rembourser cinq dollars au gardien, celui-ci ne risque pas de vous oublier.

- Supposons que, pour une raison quelconque, vous deviez partir avant le changement d'équipe. Si vous tombiez malade, par exemple. Comment feriez-vous pour sortir ?

- Il suffirait d'aller voir le gardien de l'une des grilles. Il noterait mon nom et mon numéro d'immatriculation, puis il m'ouvrirait la porte. (Martin aurait un petit rire.) Ces précautions ont sans doute pour but d'éviter qu'une personne étrangère à l'usine escalade la grille et vole une voiture. On veut s'assurer que vous êtes bien le propriétaire du véhicule.

- Y a-t-il toujours un gardien aux portes ?

- Oui, affirmerait Martin.

En réalité, ce n'était pas tout à fait vrai. Joe Byrnes était censé être là en permanence, mais Martin savait que, après la fermeture des portes, Joe allait toujours rejoindre Ed Parker à la grille nord pour tuer le temps.

Joe estimait que, si un employé voulait partir avant la fin de son travail, il sortirait de toute façon par la porte nord. C'était la plus commode et la plus proche de l'usine.

Mais Joe n'avouerait jamais au sergent qu'il n'était pas resté tout le temps à son poste. Quant à Ed Parker, il ne dirait rien lui non plus, car il savait que Joe risquait d'être renvoyé si on apprenait la chose.

Quand Martin était allé travailler, ce jour-là, il avait garé sa voiture à proximité de la porte sud. À sept heures, il s'était faufilé hors de l'usine ; puis, après s'être assuré que Joe était avec Ed dans la guérite nord, il était monté dans sa voiture.

Sans bruit, il avait déverrouillé la porte sud, puis l'avait refermée sur son passage.

Selon toute vraisemblance, le sergent demanderait :

- À part les gardiens, d'autres personnes ont-elles la clef des grilles ?

- Je ne saurais vous répondre.

- Pas de doubles ?

Martin hausserait les épaules.

- Si, sans doute. J'imagine qu'on les garde dans un coffre ou ailleurs.

Mais Joe Byrnes était très négligent pour ces choses-là. Martin était passé le voir suffisamment souvent pour le savoir. Et, un jour, Martin s'était aperçu à quel point c'était facile de voler un double ; il avait alors dressé son plan pour se débarrasser de Beatrice.

Cela faisait maintenant plus de trois mois qu'il avait la clef dont, à sa connaissance, Joe n'avait pas encore remarqué la disparition. Malgré tout, Martin devrait penser à la remettre en place. Pour le cas où quelqu'un vérifierait.

Sur Capitol Avenue, Martin s'arrêta au feu et tourna à droite. Il remarqua que la conduite intérieure grise qui le suivait en faisait autant.

Le sergent aurait d'autres questions à lui poser :

- Hier soir, vous n'avez pas sorti votre véhicule du parking, n'est-ce pas ?

- Non. Comme je vous l'ai dit, je travaillais.

- Quel est votre numéro d'immatriculation ?

- C25-388.

- Et quel est votre emploi à l'usine ?

- Je suis responsable de l'approvisionnement.

Le sergent demanderait des précisions.

- Je veille à ce qu'on ne manque d'aucune pièce à la chaîne

d'assemblage. Par exemple, si, à un endroit, on commence à être à court d'un certain type de boulons, je vais aussitôt à la réserve demander qu'on nous en envoie sans délai.

- Vous êtes donc amené à vous déplacer dans toute l'usine ? Beaucoup de personnes pourraient témoigner que vous étiez là entre seize heures et minuit ?

- Naturellement. Des douzaines.

C'était là le seul point faible du plan : nul ne peut se trouver en deux endroits à la fois. Mais Martin avait mis toutes les chances de son côté. Il s'était arrangé pour qu'un maximum d'employés le voient avant sept heures, et il s'arrangerait pour que beaucoup d'autres le voient après neuf heures.

La confusion qui régnait à la fabrique et les va-et-vient incessants représentaient pour lui un avantage ; il était d'ailleurs persuadé que, le cas échéant, certains de ses collègues « se rappelleraient » l'avoir vu entre sept et neuf heures. Ou, du moins, qu'ils renonceraient à se prononcer formellement - dans un sens ou dans l'autre - sur ce point précis.

- Êtes-vous le seul responsable de l'approvisionnement au sein de l'usine ?

- Non. Nous sommes onze. Nous dépendons tous de M. Hanson, le chef de service.

- Remarquerais-ou votre absence si vous vous éclipsiez pendant deux heures ?

- Je l'espère bien ! répliquerait Martin en riant.

En fait, il était pratiquement sûr du contraire. Avec les perpétuelles allées et venues d'une douzaine de personnes dans son bureau, Hanson ne remarquerait pas que Martin s'était absenté deux heures. D'ailleurs, il n'aurait quitté son poste que pendant une heure et demie seulement, puisque la pause-repas était comprise dans cet intervalle de temps.

Tout en tournant dans la 20e Rue, Martin jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

La voiture grise le suivait toujours.

Martin fronça les sourcils.

- À la sortie de l'usine, combien de temps êtes-vous resté dans ce bistrot ? demanderait le sergent.

- Une heure environ.

- Comment s'appelle l'établissement ?

- *Chez Pete*. C'est à deux cents mètres de la fabrique.

Pete serait en mesure de confirmer cette partie de l'histoire. Depuis le jour où Martin avait conçu son plan pour se débarrasser de Beatrice, il avait pris l'habitude, tous les soirs, son travail terminé, d'aller boire un verre *Chez Pete*. Le barman le connaissait maintenant très bien.

Le sergent aurait un dernier point à éclaircir :

- À votre connaissance, quelle est la dernière personne à avoir vu votre femme ?

- Le blanchisseur. Il a rapporté quelques vêtements et en a emporté d'autres à nettoyer. C'était vers trois heures.

Le blanchisseur venait tous les lundis à trois heures. N'empêche, Martin avait attendu sa visite avec anxiété.

Et voilà. Ce serait terminé.

À partir de là, le sergent pourrait comprendre tout seul.

Le blanchisseur avait vu Beatrice à trois heures de l'après-midi. Martin était parti à trois heures et quart afin d'arriver au parking avant quatre heures. Sa voiture était restée enfermée dans le parking jusqu'à minuit. Ensuite, il avait passé une heure *Chez Pete*. À une heure du matin - à quelques minutes près - il avait eu un accrochage qui lui avait valu une nuit en prison. On l'avait relâché à neuf heures du matin ; il était rentré directement chez lui et avait téléphoné à la police cinq ou dix minutes plus tard.

Non. S'il avait tué sa femme, il n'aurait pas eu le temps matériel de se débarrasser du corps. À moins que celui-ci ne fût encore dans la maison. C'était fort possible.

Martin sourit.

Peut-être iraient-ils jusqu'à fouiller chez lui.

À Greenfield, Martin mit son clignotant et tourna à droite. La conduite intérieure grise l'imita, une quinzaine de mètres derrière lui.

Martin commença à se sentir alarmé. Était-ce une voiture de police ? Mais pourquoi* le suivrait-on ?

Il regarda l'aiguille du compteur. Il roulait au-dessous de la vitesse limite. Bien au-dessous.

Quand il s'arrêta à un feu, il risqua un coup d'œil dans le rétroviseur.

Non. Ce n'était pas une voiture de patrouille. Ça, il pouvait s'en rendre compte.

Et si c'était un policier en civil ? pensa Martin avec une panique croissante. Ma voiture a-t-elle quelque chose qui cloche ? Aurais-je brûlé un feu rouge ?

Il secoua la tête, presque avec colère. Si c'était le cas, ce flic l'aurait arrêté aussitôt.

Il regarda discrètement par-dessus son épaule. Non. Ce n'était certainement pas un représentant de la loi. Il était tout petit. Même à cette distance, Martin pouvait le constater. Dans la police, on n'accepte pas des hommes aussi petits.

Lorsque le feu vira au vert, Martin démarra. Il tourna dans la première rue.

La voiture grise fit de même.

Martin se mit à transpirer. Et s'il s'agissait d'une tentative de hold-up ? L'autre attendait peut-être que Martin s'arrêtât à un croisement

sombre. Ou alors, il pensait que Martin rentrait chez lui et il projetait de le dévaliser au moment où Martin rangerait sa voiture au garage. Martin contourna le pâté de maisons pour regagner Greenfield Avenue, une artère bien éclairée. Il jeta un coup d'œil furtif dans le rétroviseur et exhala un soupir de soulagement. L'automobile ne le suivait plus. C'était sans doute une coïncidence, rien de plus. La voiture ne l'avait pas suivi du tout. Au parking de l'usine, dans la demi-obscurité, Martin ouvrit silencieusement la porte sud. Il gara son véhicule et passa devant la guérite nord pour regagner l'usine. Joe Byrnes et Ed Parker jouaient au rami. À la fabrique, nul ne prêta attention au retour de Martin. Comme d'habitude, Hanson était au téléphone. Il tendit une feuille à Martin.

- Occupez-vous de ça immédiatement.
- On n'avait pas remarqué son absence.
- D'accord, dit-il à Hanson.

* * *

Le petit homme gara sa voiture grise et entra dans un immeuble de cinq étages. Il prit l'ascenseur jusqu'au troisième et se fraya un chemin dans la salle de rédaction vers une machine à écrire disponible. Il tapa une série de numéros inscrits sur son calepin et porta la feuille à l'un des rédacteurs. Celui-ci leva la tête.

- Je voudrais bien être à ta place.
- Contrairement à ce que tu crois, ce n'est pas une sinécure de suivre des voitures pendant la moitié de la nuit.

Le rédacteur consulta la liste.

- Lequel est l'heureux gagnant ? Celui qui remporte la récompense de cinquante dollars ?

Le petit homme pointa l'index.

- Celui-là. Je l'ai pris en filature en dernier et je l'ai suivi sur cinq kilomètres. Il n'a pas enfreint un seul article du code de la route.

Le rédacteur se pinça les lèvres.

- Vu que c'est la Semaine du Bon Conducteur, nous publierons à la une tous ces numéros d'immatriculation. Trouve-moi le propriétaire du véhicule C25-388. Il nous faudra une interview sommaire et une photo ; on s'en servira aussi.

CES CURIEUX ÉVÉNEMENTS QUI PRÉCÉDÈRENT MON EXÉCUTION

(The Curious Facts Preceding My Execution)

par RICHARD STARK

Je ne me souviens pas exactement du moment où j'ai pris la décision de tuer Janice. Oh, bien sûr, il y avait des mois déjà que cette idée me trottait par la tête, mais je serais bien incapable de préciser à quel moment exactement mes intentions un peu vagues se sont métamorphosées en un projet froid et calculé.

Peut-être le déclic s'est-il produit ce jour mémorable où le facteur a apporté la facture du manteau de vision. Un manteau dont je n'avais même pas entendu parler. Quand je lui avais demandé si, au moins, j'avais le droit de voir cette petite merveille pour laquelle on exigeait de moi deux mille dollars - deux mois de salaire - elle m'avait expliqué sur un ton négligent qu'elle l'avait oublié dans le train. Elle avait des excuses. Une journée tout entière à courir les magasins de la Cinquième Avenue n'avait rien d'une sinécure. Cette foule, ce bruit... Elle se demandait comment ses nerfs résistaient encore.

Ou peut-être ma décision a-t-elle été prise le soir où, rentrant fatigué d'une dure journée de labeur, j'ai appris que Janice avait profité de mon absence pour acheter une maison dans le Connecticut. Dorénavant un trait était tiré sur notre vie de pâles citadins. Au diable Manhattan et ses buildings ! L'air vivifiant de la campagne et les promenades en forêt nous redonneraient ces couleurs saines qui nous faisaient tant défaut. En outre ce serait excellent pour ma santé de me lever tous les matins à l'aurore et de faire un peu de jogging jusqu'à la gare la plus proche...

À moins qu'elle n'ait été prise au cours de cette soirée où, en feuilletant les comptes de notre ménage dans le but louable de meubler l'une de nos longues veillées dans notre lointaine banlieue, j'avais découvert que nous avions plus dépensé en agios pour ses chèques sans provision que pour la nourriture de la maison. Sans m'énervier, je lui en avais fait la remarque en la ponctuant de quelques exclamations appropriées et elle n'avait rien trouvé de mieux que de me reprocher mon manque de vigilance. J'avais eu le tort de ne pas approvisionner son compte en fonction de ses besoins.

Mais peut-être Janice n'y avait-elle été pour rien. Karen avait très bien pu jouer le rôle de catalyseur.

Karen... merveilleuse Karen ! J'avais enfin reçu un avancement bien mérité et je commençais à être optimiste sur mes chances de pouvoir résorber à terme le déficit chronique provoqué par les dépenses inconsidérées de Janice. En prime on m'avait donné un bureau pour moi tout seul et la secrétaire qui allait avec. Cette secrétaire était Karen...

Une histoire vieille comme les rues, en somme. À la maison, une femme dépensièrre qui était une source constante de tracas. Au bureau, une secrétaire charmante et cultivée - pour ne pas dire adorable - avec laquelle il était possible de discuter et de se détendre. Peu à peu, mes soirées se passèrent en ville. Ma nouvelle fonction m'obligeait à rester plus tard au bureau et, bien sûr, l'inévitable s'est produit. Karen et moi, nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre.

Mais notre amour méritait autre chose qu'une chambre d'hôtel minable. Karen était trop honnête, trop bien élevée pour accepter de jouer le second rôle. Il fallait donc que je sois libre. Une fois Janice disparue de ma vie, Karen accepterait de m'épouser. J'en étais sûr.

Il y avait le divorce. Janice me l'aurait sans doute accordé. Divorcer est plutôt bien vu dans notre milieu et Janice avait toujours adoré être in. Mais je butais sur l'écueil de la pension alimentaire. Si j'entamais une procédure de divorce, il serait prononcé à mes torts et le tribunal attribuerait automatiquement une pension alimentaire à l'épouse abandonnée. Je ne connaissais que trop bien les besoins insatiables de Janice. Son train de vie et le mien dépassaient déjà mes possibilités financières. Avec Karen en plus, six mois auraient suffi pour que je me retrouve derrière les barreaux.

Non, décidément le divorce était exclu et pendant un temps la situation m'avait semblé sans issue. Puis Janice avait acheté l'une de ces mirifiques petites voitures étrangères et je me suis pris à espérer en un accident providentiel qui me débarrasserait à la fois du contenant et du contenu, mais mes prières ne furent pas entendues. Ces véhicules sont d'une laideur morne et affligeante, mais ils sont, hélas, d'une sécurité quasi exaspérante.

Notre maison était construite en briques et les revêtements intérieurs en plâtre n'étaient guère propices à un embrasement fulgurant et fatal. Les trains de banlieue déraillaient parfois, mais il n'y avait que très rarement des victimes et il aurait été hasardeux de compter sur la chance inespérée que Janice puisse un jour être parmi elles.

En fin de compte, j'avais bien été forcé d'admettre que j'étais le seul maître de mon destin. Si je voulais que Janice ne soit plus un obstacle entre moi et mon bonheur, il me fallait agir.

Cette certitude s'affirma peu à peu en moi, jusqu'au moment où j'ai enfin osé m'en ouvrir à Karen. Au premier abord, ma suggestion la terrifia et la choqua. Mais, à force de parler avec elle, de la raisonner,

de lui expliquer pourquoi il ne serait jamais possible de nous marier tant que Janice serait en vie, elle s'est laissé lentement convaincre du caractère inévitable de la solution que je proposais.

Une fois la décision prise, il ne restait plus qu'à déterminer quand et comment.

J'avais le choix entre quatre types de meurtres. Un meurtre déguisé en accident, un meurtre déguisé en suicide, un meurtre déguisé en mort naturelle et un meurtre déguisé tout simplement en meurtre.

J'éliminai tout de suite l'accident. J'avais rêvé pendant des mois à l'éventualité d'un tel événement et finalement je m'étais rendu compte qu'ils étaient tous invraisemblables. S'ils étaient invraisemblables pour moi qui désirais passionnément que Janice disparaisse, comment la police pourrait-elle s'y laisser prendre ?

Quant au suicide, Janice avait trop d'amis prêts à témoigner avec une joie maligne qu'elle était heureuse comme un pinson et qu'elle n'avait pas la plus infime raison de mettre un terme à ses jours.

Pour la mort naturelle, mes connaissances médicales étaient bien trop superficielles pour que je sois tenté de prendre à son propre jeu un juge d'instruction assisté par toute la machine médico-légale.

Il me restait le meurtre. Le meurtre déguisé en meurtre. Je tirai donc mes plans en conséquence.

L'occasion se présenta un mercredi, vers la fin du mois de mai.

Le jeudi et le vendredi suivant cette journée cruciale, une importante réunion était prévue à Chicago pour le lancement d'une campagne publicitaire commandée par l'un de nos principaux clients. Il était prévu que j'y participe. Il me suffisait donc de m'arranger pour obtenir la présence de Karen - une nécessité facile à justifier - et mon plan pourrait se dérouler comme prévu.

Mon plan était le suivant : j'achèterais deux billets pour le train de trois heures, mercredi après-midi, dont l'arrivée à Chicago était prévue à 8 h 40 le lendemain matin. Karen prendrait ce train avec les deux billets dans son sac. À midi nous quitterions ensemble l'Agence de publicité dans laquelle nous gagnons à la sueur de notre front notre pain quotidien et nous prendrions ostensiblement la direction de la gare de « Grand Central ».

Mais, tandis que Karen poursuivrait sa route comme si de rien n'était, moi je me séparerais d'elle au bout de quelques minutes pour foncer vers la gare de la 125e Rue où il y avait un train à 12 h 55 qui me conduirait dans ma lointaine campagne du Connecticut. J'arriverais là-bas à 2 h 10 avec une fausse moustache, des lunettes à monture en écaille, un chapeau mou et un pardessus, tous accessoires que je ne porte jamais. Notre petit paradis, payable en deux cent quarante mensualités exorbitantes, était situé à une bonne vingtaine de pâtés de maisons de la gare. J'effectuerais ce trajet à pied, abattrais Janice avec

le 11 mm acheté sur la Rive Est quinze jours plus tôt, mettrais la maison à sac, prendrais le 5 h 02 pour rentrer en ville, irais au cinéma et enfin je monteraï dans l'avion de 0 h 45 qui arrive à Chicago à 3 h 40 du matin. Quelques heures de sommeil dans un hôtel de quartier et je serais à 8 h 40 à l'arrivée du train de Karen.

Nous demanderions au guichet le remboursement de nos billets de retour, arguant que nous avions décidé de rentrer à New York en avion. Cela m'obligerait à remplir et signer un formulaire. Un alibi en or massif. Après un deuil d'une longueur raisonnable, j'épouserai Karen et nous coulerions ensemble des jours heureux, à jamais libéré de ma hantise des huissiers et autres recors de justice.

Le jour J arriva. Je prévins Janice que je serais absent jusqu'au lundi suivant et j'emportai ma valise avec moi au bureau. Comme prévu, Karen et moi nous sortîmes à midi et, dès que nous eûmes tourné le coin du pâté de maisons, je la quittai avec un sourire un peu crispé. En route, j'achetai un pardessus et un chapeau. Je laissai ma valise dans l'un des casiers de la consigne automatique de la gare de la 125e Rue et dans les toilettes du train j'ajustai soigneusement ma fausse moustache et mes lunettes.

À 2 h 15 j'arrivai à ma gare de banlieue qui était pratiquement déserte à cette heure de la journée. Grâce à Dieu je ne croisai que des inconnus pendant le long trajet à pied jusque chez moi.

Je tournai la poignée de la porte d'entrée et j'entrai chez moi, la main droite dans la poche de mon pardessus, posée sur la crosse froide de mon pistolet.

Janice était assise dans le salon, sur le sofa acheté à crédit la semaine précédente. Elle lisait un magazine féminin et se préparait sans doute à de nouvelles ponctions sur l'argent que je n'avais pas encore gagné. Tout d'abord, elle ne me reconnut pas. J'enlevai mon chapeau et ma moustache et elle s'exclama aussitôt :

- Freddie ! Je croyais que tu devais aller à Chicago !
- J'ai bien l'intention d'y aller, répondis-je en réajustant ma moustache avant de tirer les rideaux de la fenêtre.
- Que fais-tu ici avec cette moustache ? Elle te va très bien, tu sais...
Je me retournai vers elle et sortis le pistolet de ma poche.

- Va à la cuisine, Janice.

Dans mon plan, le cambrioleur s'était introduit par la porte de derrière, Janice avait entendu du bruit, l'avait surpris et le bandit l'avait abattue.

Elle battit des paupières et une expression d'incrédulité envahit son visage.

- Freddie, que diable...
- Va à la cuisine, répétais-je calmement.
- Freddie ! s'exclama-t-elle avec un début d'irritation. Si tu trouves

cette plaisanterie drôle...

- Il ne s'agit pas d'une plaisanterie, Janice.

Brusquement ses yeux s'allumèrent de convoitise et elle applaudit des deux mains, de cette manière enfantine qui était invariablement la sienne lorsqu'elle recevait une commande dont le prix était inabordable pour notre budget.

- Mon amour, tu m'as acheté cette nouvelle machine à laver la vaisselle dont j'ai envie depuis si longtemps !

Toute fréillante, elle se leva d'un bond et se précipita vers la cuisine. Même en ces instants qui allaient être les derniers de sa vie, elle était incapable de penser à autre chose ! Cette soif de posséder toujours plus d'objets inutiles devait être une véritable obsession chez elle.

Je la suivis dans la cuisine où elle regarda autour d'elle avant de se retourner vers moi d'un air perplexe.

- Mais où l'as-tu cachée ?

Je tirai au jugé, à la manière des cow-boys, et, bien sûr, je la ratai. La balle fit voler en éclats un bocal de confiture sur une étagère et, avant d'appuyer une deuxième fois sur la détente, je m'appliquai à viser plus consciencieusement. Le projectile la faucha juste à temps pour étouffer le hurlement qui se formait déjà sur ses lèvres.

Son corps s'effondra lentement et un silence terrible s'ensuivit, brisé presque aussitôt par le bruit strident de la sonnette de la porte d'entrée.

Pendant une seconde ou deux, je restai paralysé. Ma première réaction fut de ne pas bouger, puis je me souvins de la petite voiture étrangère dans l'allée, devant la porte du garage. Elle trahissait la présence de Janice... Si personne ne répondait, le visiteur risquerait de s'inquiéter et d'alerter les voisins ou la police. Dans ce cas, je n'aurais pas le temps de m'enfuir, surtout à pied.

Il fallait donc aller ouvrir. Avec mes lunettes, ma moustache et en prenant une voix grave, je devrais pouvoir éviter d'être reconnu. Je jouerais le rôle du médecin de famille et prétendrais que Janice est malade au fond de son lit.

Le timbre de la sonnette retentit à nouveau et me sortit de ma torpeur. Je remis le pistolet dans ma poche et je retraversai en courant le salon pour m'arrêter en hésitant dans le hall. Je pris une profonde inspiration et entrouvris le battant de quelques centimètres.

À première vue il s'agissait d'un démarcheur. Son costume gris perle, sa chemise blanche, sa cravate bleu ciel, son attaché-case en similicuir et son sourire brillant des feux de soixante-quatre dents au moins ne pouvaient tromper personne sur la nature de sa profession.

- Bonjour monsieur, murmura-t-il d'une voix suave en s'inclinant. Pourrais-je parler à la maîtresse de maison ?

- Elle est malade, répondis-je en prenant une expression de

circonstance et en me souvenant à temps que j'avais opté pour une voix grave.

- Mais peut-être accepteriez-vous vous-même de me sacrifier quelques minutes de votre...

- Je n'ai pas le temps. Veuillez m'excuser, revenez une autre fois.

- Pourtant, cher monsieur, vous avez sans doute des enfants et je suis persuadé...

- Je n'ai pas d'enfants.

- Ah.

Son sourire vacilla, mais revint aussitôt à la charge avec Un éclat renouvelé.

- Mais nous ne nous adressons pas seulement aux enfants ! Bref, je représente l'Encyclopedia Universicana et je ne suis pas à proprement parler un vendeur. Notre but est d'abord de faire connaître nos ouvrages et de...

- Je n'ai pas le temps, répétais-je d'une voix ferme et définitive.

- Mais vous n'avez même pas...

- C'est inutile.

Je lui claquai la porte au nez en songeant que Janice aurait probablement acheté cette encyclopédie. Décidément, j'avais agi à temps.

Maintenant il me fallait achever mon œuvre. Tout d'abord mettre la maison à sac, vider les tiroirs sur la moquette, décrocher les vêtements dans les penderies et dans les armoires et cætera. Ensuite, le moment venu, je quitterais la maison pour la gare.

Je m'apprêtais à monter dans notre chambre, lorsque le téléphone sonna.

Pour la deuxième fois, je restai pétrifié. Répondre ou ne pas répondre ? Une fois de plus, et pour la même raison, je me décidai pour l'affirmative.

Lentement, je décrochai le combiné, bien déterminé à jouer à nouveau le rôle du médecin de famille.

- Allô ?

Une voix féminine faussement enjouée résonna à l'autre bout du fil.

- Bonjour, monsieur. Ici l'institut de sondage Magill. Nous sommes chargés d'une enquête sur l'impact des émissions de télévision. Votre poste est-il en marche en ce moment ?

Pendant une seconde ou deux, je restai silencieux et la voix de la jeune femme s'inquiéta.

- Allô ? Monsieur ?

- Non, répliquai-je avec brusquerie avant de raccrocher d'un coup sec.

Je serrai les mâchoires et entrepris de monter l'escalier conduisant à notre chambre. Cette fois-ci j'y arrivai sans être interrompu. Je tirai le tiroir d'une commode et jetai son contenu sur le sol. Je n'avais pas à

me préoccuper des empreintes digitales. De toute façon, les miennes seraient partout et la police imaginerait simplement que le cambrioleur était un professionnel et qu'il avait pris la précaution de mettre des gants.

J'en étais au troisième tiroir et avais empoché trois paires de boucles d'oreilles et une vieille montre, par souci de réalisme, lorsque la sonnette de la porte d'entrée résonna de nouveau.

Je soupirai et redescendis d'une démarche fatiguée.

Une femme courtaude et entre deux âges m'accueillit en souriant aux anges.

- Hello ! Je suis Mme Turner, de Marigold Lane, à deux pas d'ici, et je vends des billets de tombola pour l'Église Protestante Unifiée. Le premier prix est une voiture neuve et...

- J'ai horreur des tombolas.

- Mais une Cadillac, pourtant...

- Je n'ai pas besoin de voiture, répliquai-je en refermant la porte, mais je la rouvris aussitôt pour ajouter :

- J'en ai déjà une !

Puis je la claquai définitivement.

En remontant dans notre chambre, je réfléchis à ma réaction et je la trouvai un peu impulsive. Étais-je plus nerveux que je ne le pensais ?

Aucune importance. Dans un peu plus d'une heure, je m'en irais d'ici et prendrais le train de New York.

J'allumai deux cigarettes par inadvertance, en écrasai une avec impatience et retournai au travail. Je terminai la commode, continuai par le tiroir de la table de toilette et je me préparais à attaquer l'armoire, lorsque la sonnerie du téléphone vibra.

Jamais auparavant je n'avais réalisé à quel point cette sonnerie était stridente. Chaque Drrring me semblait interminable et ils se succédaient presque sans répit. Il y en avait déjà eu trois avant même que j'aie eu le temps de faire un pas et une quatrième note discordante me vrilla le tympan tandis que je descendais l'escalier quatre à quatre. Je soulevai le combiné et une voix masculine grinça dans mon oreille.

- Allô, Andy ?

- Andy ?

- Allô, Andy ? répéta la voix.

Il y avait une erreur quelque part. Une affreuse erreur...

- À qui désirez-vous parler ?

- À Andy.

- Vous vous êtes trompé de numéro, répondis-je avant de raccrocher.

La sonnette de la porte carillonna. Je sursautai et un faux mouvement me fit renverser la petite table du téléphone. Je redressai le tout avec fébrilité en m'emmêlant dans les fils et un deuxième coup impératif me fit voir rouge.

Je me précipitai vers le hall et, oubliant toute prudence, j'ouvris la porte en grand d'un geste brusque.

Debout sur mon paillason se tenait un homme aux tempes argentées, affligé d'une bedaine naissante et d'une allure pleine de dignité. Il portait un costume d'une coupe classique et tenait à la main un attaché-case noir.

- M. Wheet est-il déjà venu ? questionna-t-il avec un sourire affable.

- Monsieur Qui ?

- Wheet. Il n'est donc pas venu ?

- Il n'y a personne de ce nom dans cette maison. Vous avez dû vous tromper de numéro.

- Bien, observa l'homme sans se démonter le moins du monde. Je vais alors devoir vous parler moi-même.

Sur ces mots, il me contourna avec une habileté diabolique et pénétra dans mon salon sans m'avoir laissé le temps de réagir.

- Charmant ! Ce living est absolument charmant ! s'exclama-t-il en regardant autour de lui avec une expression extasiée.

- Je vous... commençai-je, mais il m'interrompit aussitôt en me tendant une main ferme et agressive.

- Sampson. Encyclopedia Universicana. Votre épouse est-elle à la maison ?

- Elle est malade, répondis-je machinalement. J'étais en train de lui préparer un bouillon. Un bouillon... de poulet. Si vous pouviez revenir à un moment plus...

- Je vois, observa-t-il en fronçant les sourcils comme s'il réfléchissait à la situation. Eh bien, ne vous gênez pas pour moi, cher monsieur, portez-le-lui. Pendant ce temps, j'en profiterai pour installer tout mon petit matériel.

Et, sans attendre ma réponse, il s'assit d'un geste large sur le sofa. J'ouvris la bouche, mais il ouvrit plus vite encore son attaché-case, plongea la tête dedans et en ressortit presque aussitôt les mains pleines de papiers. Des feuilles et des feuilles de papier. Des rouges, des vertes et des bleues, avec des photos représentant des rangées interminables de livres. GRATUIT ! hurlait l'une des feuilles en gros caractères rouges. ÉCONOMISEZ ! tonitruait une autre en caractères noirs et énormes. OFFRE SPÉCIALE ! clamait une troisième dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Avec une lenteur majestueuse, M. Sampson se pencha en avant et se mit à ranger ses papiers devant lui sur la moquette.

- Voilà notre programme ! s'exclama-t-il en souriant sans cesser de couvrir le sol de feuilles multicolores.

Le bout de ses chaussures rutilait et je le regardais fixement. À cinq mètres à peine de l'endroit où il était assis, Janice, feue mon épouse, était allongée par terre dans une mare de sang. Dans notre chambre, le

chaos le plus complet régnait en maître. Dans une heure, je partirais d'ici et je prendrais le train pour rentrer en ville. Je déposerais le 11 mm dans une poubelle où un quidam plein d'initiative aurait tôt fait de le découvrir. Si jamais un jour la police mettait la main dessus, il aurait eu le temps de commettre bien d'autres méfaits en dehors de celui-ci. Ensuite, je prendrais l'avion pour Chicago et retrouverais enfin Karen. Ma douce, ma merveilleuse Karen.

Et ce misérable cherchait à me vendre une encyclopédie ! J'ouvris la bouche et, avec un calme étrange, je déclarai :

- Sortez.

Il leva les yeux et me sourit.

- Pardon ?

- Sortez, répétai-je.

Son sourire vacilla.

- Mais vous n'avez pas vu...

- Sortez !

Ma voix était montée d'un ton. Ma main se leva pour indiquer la porte et au passage renversa une lampe sur une petite table.

- Sortez !!! Je... je... sortez immédiatement ou je !...

L'infâme créature se mit à bégayer.

- Oui, mais vous... vous n'avez pas...

- SORTEZ !!!

Je me précipitai vers lui comme un furieux, ramassai tous ses papiers, les froissai en un tas informe et les emportai dans le hall. En tournant la poignée de la porte d'entrée, j'en perdis la moitié et je jetai le restant dehors. Les feuilles s'éparpillèrent sur la pelouse et, de quelques coups de pied rageurs, je poussai sur le perron celles qui m'avaient échappé. Je me retournai vers M. Sampson, prêt à lui faire subir le même sort, mais il ne m'en laissa pas le loisir. Avec la même dextérité dont il avait fait montre pour entrer, il m'évita et, dès qu'il fut dans l'allée, il prit ses jambes à son cou sans demander son reste.

Je claquai la porte derrière lui et pris une profonde inspiration en m'exhortant à rester calme. J'allumai une cigarette. Puis une deuxième que j'écrasai d'un geste énervé dans un cendrier providentiel.

- Basta ! m'entendis-je crier d'une voix exaspérée avant de remonter en courant dans notre chambre pour me jeter sur l'armoire avec un plaisir destructeur.

Bientôt elle ne fut plus qu'un cadre désespérément vide, alors je me mis à arracher les couvertures et les draps du lit avec l'intention d'éventrer le matelas. Je cherchais un objet tranchant des yeux quand la sonnette de la porte d'entrée vibra timidement.

- Si jamais c'est encore ce Sampson, marmonnai-je, je...

Le bruit lancinant recommença. Jamais auparavant je n'avais

remarqué qu'elle avait un timbre aussi désagréable.

Elle résonna une troisième fois alors que je descendais pour répondre et il me fallut toute ma présence d'esprit pour ne pas lui hurler de s'arrêter.

Dans le hall, cependant, je retrouvai assez de mon sang-froid pour n'ouvrir la porte que de quelques centimètres.

Une petite fille en uniforme vert leva vers moi des yeux ingénus. Elle portait une boîte de gâteaux.

La vie, songai-je à ce moment-là, était cruelle et injuste.

- Merci, mais nous en avons déjà acheté à l'une de tes amies, murmurai-je avec un sourire aimable et un peu coupable avant de refermer doucement la porte.

Et la sonnerie du téléphone grésilla de nouveau.

Je m'adossai à la porte et me mis à trépigner de fureur, mais je savais qu'attendre sans rien faire était inutile. Le téléphone ne cesserait pas pour autant son bruit horripilant. La seule solution, me dis-je calmement, était de répondre tout de suite. Il n'y en avait pas d'autre pour réduire au silence cette diabolique invention.

Un plan excellent ! Jamais de ma vie je n'avais eu une telle profusion de plans excellents.

Je décrochai le combiné.

- Hello ! s'exclama un timbre indubitablement masculin. Ici Dan O'Toole de Radio W.D.E.W. Pouvez- vous me dire combien il y a dans la tirelire ?

- Pardon ?

- Vous êtes en direct. Il s'agit du grand jeu radio- phonique dont tout le monde parle en ce moment. Si vous pouvez me donner le montant exact, je...

Je suppose qu'il continua de parler. Je ne sais pas. Je raccrochai d'un coup sec.

Je me surpris à prendre une cigarette dans mon paquet et je me forçai à interrompre mon geste. Rester calme, penser rationnellement, examiner toutes les données objectivement. La maison, hormis ma respiration haletante, était plongée dans un silence de mort.

Avec déjà beaucoup moins d'enthousiasme, je donnai un dernier coup d'œil au tableau que je laissais derrière moi à l'intention de la police. Ma femme morte sur le carrelage de la cuisine, la maison mise à sac. Il ne restait plus qu'à forcer la porte de derrière pour faire croire que le cambrioleur s'était introduit par là.

Mon plan semblait se dérouler à la perfection. Point par point, sans anicroche.

Lentement, je retournai à la cuisine. Brusquement, pour une raison ou pour une autre, je perdis confiance.

L'univers tout entier s'était ligué contre moi. Jusqu'à aujourd'hui, je

n'avais jamais réfléchi à l'existence que

Janice menait à la maison. Ses dépenses inconsidérées avaient peut-être été tout simplement sa façon à elle de s'évader de cet enfer...

Devant la porte de derrière, je fis une halte.

Ma tête vibrait de sonneries de téléphone, de sonnettes, de cloches d'églises et de carillons, mais un silence lugubre régnait autour de moi. J'ouvris la porte. Une femme montait la dernière marche du petit escalier conduisant à la cour commune. Notre voisine de droite. Un tablier était noué sur sa robe et elle tenait une tasse vide à la main.

Je la regardai fixement. Son visage exprima une surprise mêlée de perplexité. Son regard se posa derrière moi sur un point précis du sol et ses yeux s'élargirent. Elle poussa un hurlement, laissa échapper sa tasse et s'enfuit en courant.

Son cri me pétrifia. La tasse resta en suspension en l'air pendant un temps infini puis, très lentement d'abord, elle tomba. Sa chute s'accéléra de plus en plus vite pour s'écraser enfin sur le sol en ciment et voler en mille morceaux avec un bruit épouvantable.

Mes épaules s'avachirent, mes jambes fléchirent et je chus sur un tabouret, tel un sac.

Et je restai là, comme paralysé, attendant le fonctionnaire chargé du recensement, le facteur apportant une lettre recommandée, la blanchisseuse, l'éboueur venant réclamer ses étrennes, une horde de boy-scouts en mal de B.A., un candidat aux élections municipales, cinq erreurs de numéro, la police, un journaliste, une dame d'œuvres, le laitier, un appel de M. le Percepteur, un assureur sur la vie, deux Mormons, un jeune homme peu fortuné obligé de vendre des journaux pour payer ses études...

AU BONIMENT

(Make Your Pitch)

par BORDEN DEAL

Je m'en tirais bien en travaillant par téléphone pour le cirque Morgen et David. Par téléphone, cela signifie que vous précédez le cirque et que, sous les auspices de l'organisation locale, vous vendez des billets d'entrée en baratinant les amateurs par téléphone. Si vous êtes un bon bonimenteur, vous pouvez vous faire un tas d'argent avec une affaire comme ça. Et croyez-moi, j'en gagnais. J'avais une décapotable bleu clair, une foule de nanas, et tous les billets de cirque dont j'avais besoin pour attirer ces petites provinciales aux yeux piquetés d'étoiles. C'était notre dernier jour dans cette ville, et je venais d'achever mon service au téléphone. Je décidai d'aller manger un morceau avant de charger ma bagnole et de filer. Tandis que je faisais les comptes de la journée, Jim Watson me questionna :

- Alors, Slim, tu fais la prochaine tournée avec nous ?
- J'ai été au téléphone si longtemps que mes oreilles vont en tinter toute la nuit, répondis-je. Il se peut que j'aille faire une rapide balade ailleurs, et je vous rejoindrai plus tard dans la saison.
- On a des réservations fermes sur toute la route de Floride, et on a besoin d'un gars de ta trempe, déclara Jim.
- Je te préviendrai de mon retour. J'ai envie d'être libre quelque temps.

Il éclata de rire :

- Personne n'est aussi libre qu'un bonimenteur par téléphone ! Que cherches-tu, Slim ?
- Rien. Je regarde, simplement.

Il y avait un assez bon restaurant à deux pas de l'hôtel. Je descendis la rue sans me soucier d'autre chose que des filles. Toutes les petites villes se ressemblent, du nord au sud, de l'est à l'ouest, et je crois les connaître toutes, pour y être allé en quête de fric. Seulement, les femmes, elles... devinent toujours que vous êtes un étranger dans la ville. J'ignore à quoi elles s'en aperçoivent, mais du nord au sud, de l'est à l'ouest, leur regard, en vous jaugeant, a quelque chose d'assez excitant. Et si vous avez dans la poche des entrées gratuites pour le cirque, vous n'êtes plus un étranger ordinaire, mais un étranger d'une catégorie particulière. Vous appartenez au show-business, et ça, elles adorent.

Je repérai un box dans le restaurant - et je venais de commander mon dîner quand cette femme s'assit en face de moi. Vous connaissez ce genre de femme qui confine à la perfection à trente-cinq ans ? Pour la plupart, elles ont eu leur meilleure période à dix-huit ou vingt ans. Mais parfois, il y en a une qui offre peu d'intérêt à dix-huit ans, qui mérite mieux à vingt-cinq ans. Et le temps qu'elle atteigne trente-cinq ans, elle est tout ce qu'un homme pouvait jamais espérer rencontrer. Mon vis-à-vis appartenait à cette espèce.

Pas très grande, un mètre soixante-cinq environ, elle était plus élégante que ne le sont généralement les provinciales. Elle avait du chien comme cela arrive plutôt chez les femmes des grandes villes. Elle avait les cheveux blond cendré et, sur le visage, cette expression insolite que j'ai appris à rechercher, et apprécier quand je la décèle. Une expression que je ne saurais définir, révélatrice d'une femme qui n'appartient à aucun homme.

- J'aimerais vous parler si ça ne vous ennuie pas, me dit-elle.

D'un coup d'œil, je vis scintiller à sa main gauche un somptueux solitaire.

- Je suis à votre disposition, déclarai-je, sentant naître en moi un soupçon d'excitation.

- Vous êtes de l'équipe de téléphone du cirque ?

- Oui. Du moins, je l'étais jusqu'à voici dix minutes.

Mais je ne jurerais pas que je serai encore avec eux demain.

Elle ne paraissait pas être femme à s'intéresser à un individu comme moi. Cependant... on ne peut jamais dire !

- Qu'avez-vous en tête ? insistai-je. Vous voulez des billets pour le cirque ?

- Non.

Elle tendit une main vers le verre d'eau glacée posé près de mon assiette. Elle ne but pas et se contenta de faire tourner le verre entre ses doigts.

Je continuai à regarder fixement ses mains. La qualité des mains vous en apprend long sur la femme à qui elles appartiennent. C'est beaucoup plus important que d'examiner un visage, parce qu'une femme est capable de tirer de sa figure une réelle magie. Pour les mains en revanche, elle ne peut pas grand-chose. Celle-ci avait une main ferme, musclée, pas trop large, incontestablement soignée. Les doigts étaient, par rapport à la paume, plus courts qu'à l'ordinaire. Cette main semblait carrée. Dans l'ensemble, cela faisait longtemps que je n'avais vu une main aussi intéressante.

L'inconnue me scruta et, pour la première fois, je m'aperçus qu'elle avait des yeux noisette pailletés de vert. Regard intéressant. Mains intéressantes. Femme intéressante.

- Non, me répondit-elle.

Elle fit accomplir au verre un tour complet sans détacher son regard du mien. Sa voix s'était faite plus grave, plus rauque, comme si elle trouvait les mots difficiles à prononcer.

- Je désire vous demander de tuer un homme.

J'en restai estomaqué. Je m'attendais à tout sauf à cette annonce faite très simplement, brutalement. L'espace d'une minute, tout en la fixant, ce ne fut plus une femme que je vis. Mais, très vite, la femme se réincarna devant moi, plus désirable encore qu'elle ne l'était auparavant. Néanmoins, je gardai ce poids sur la poitrine. Pour l'alléger, je m'adossai à la banquette et scrutai l'inconnue.

- Ce n'est pas mon business, dis-je. Vous vous êtes trompée sur mon compte, ma petite dame.

Elle me dévisagea avec froideur et je me demandai où était passée la chaleur.

- Votre business, comme vous dites, c'est de gagner de l'argent, n'est-ce pas ?

- D'accord, gagner de l'argent me plaît.

Elle s'accouda sur la table, se pencha vers moi, et sa voix se fit plus tendue, plus rauque encore.

- Que diriez-vous d'empocher vingt-cinq mille dollars ?

Cela faisait assez de volume pour m'impressionner autant que l'avait fait sa première suggestion. Je baissai le nez sur mon assiette que je repoussai loin de moi. D'un seul coup, je n'avais plus faim. En relevant la tête, je constatai que la femme me regardait intensément.

- Je suis un bavard, fis-je. Parler, je n'ai fait que ça toute ma vie. Je suis capable de vous vendre n'importe quoi. Je peux faire un boniment de forain, du baratin au téléphone, ou vendre des cravates dans la rue. Si vous voulez persuader un type de mourir, je suis celui qu'il vous faut. Mais j'ai cru comprendre que ce n'était pas ce que vous souhaitiez ?

- Non, vous ne parviendrez pas à convaincre cet homme de mourir.

- Qui est-ce ?

- Mon mari.

- Est-il indispensable de le tuer ? Ne pourriez-vous tranquillement le quitter ? À tout point de vue, ce serait plus simple... Tenez, là, dans la rue, j'ai une décapotable bleue...

- Non, rétorqua-t-elle. C'est lui qui a l'argent.

Je secouai la tête.

- Trouvez-vous quelqu'un d'autre. Ce n'est vraiment pas une combine pour moi, mignonne.

Elle tiqua sur le mot *mignonne*. Auparavant, je l'avais appelée *ma petite dame*. Mais il se crée une certaine intimité entre deux personnes qui discutent calmement d'un meurtre à commettre de sang-froid.

- N'oubliez pas les vingt-cinq mille dollars, me rappela-t-elle.

- Je n'oublie rien. Mais pourquoi moi ? Il existe sûrement un spécialiste local.

- C'est là que le bât blesse. Un spécialiste local ne fera pas l'affaire. Je veux un homme qui aujourd'hui est ici mais demain sera parti. Un gars que je ne reverrai jamais, qui ne réparaitra jamais dans la ville. Or vous deviez partir bientôt, n'est-ce pas ?

- Dans cinq minutes environ, affirmai-je.

Elle se pencha à nouveau en avant.

- Vous pourriez le faire ce soir, dit-elle. Personne jamais ne vous soupçonnerait. Rien ne pourrait nous rattacher l'un à l'autre. Et vous fileriez avec vingt-cinq mille dollars dans la poche.

- Vous avez la somme ?

Elle promena son regard sur la salle du restaurant, puis me présenta son sac ouvert. C'était un grand sac, et j'entrevis à l'intérieur une épaisse liasse de billets verts qui le gonflaient. Devant cet argent, une onde glacée d'excitation me remonta du fond de cet estomac que je n'avais pu remplir avec le contenu de mon assiette. Pour la première fois, je me mis à penser que cela pourrait arriver. Je saisisais à quoi elle faisait allusion - le geste audacieux d'un étranger qui avait une raison pour être en ville et une aussi pour en partir pourrait parfaitement déconcerter les imbéciles du cru.

- Et si quelqu'un ici nous avait repérés ? insinuai-je, inspectant du regard le restaurant.

- C'est un risque que j'ai dû courir, répliqua-t-elle tranquillement. Mais c'est le seul... D'ailleurs, je n'aperçois personne de connaissance, ajouta-t-elle après un coup d'œil autour d'elle. Ce n'est pas un endroit que j'ai l'habitude de fréquenter.

- Ce serait tout de même plus astucieux de sortir de ce lieu.

- En effet. Nous pourrions alors entrer dans les détails. Je vais descendre dans la rue, vous me suivrez en voiture et, plus loin, je monterai auprès de vous. Je sais où nous pourrions être seuls.

Elle battit des paupières en prononçant le mot « seuls » et je réfléchis : « Dans cette histoire, il n'y a pas que les vingt-cinq mille dollars en jeu. » Une idée qui me plut et me troubla tout à la fois.

- Entendu, je vous rejoindrai, dis-je, mais je ne promets rien, seulement d'en discuter avec vous.

Je ne comprenais toujours pas comment cela arrivait.

Une femme en apparence inaccessible, mais brusquement, si on sait y faire, elle découvre qu'elle ne discute pas du sujet majeur, mais seulement de savoir si l'on ira chez elle ou chez vous. Le meurtre, c'est comme le sexe. Une fois le principe acquis, on ne peut pas en revenir à des banalités.

Elle se leva et sortit rapidement. Elle avançait, droite et fière, sans détourner les yeux, comme doit marcher une jolie femme de trente-

cinq ans. Après son départ, une fois de plus, je me penchai sur mon assiette - mais je n'avais plus d'appétit. Quelque chose de plus puissant que le goût de la nourriture me travaillait, et je pensai : « En définitive, Slim, est-ce le genre d'action dont tu es, capable ? »

Je rattrapai l'inconnue dans une rue paisible à quelque trois pâtés de maisons du restaurant. Elle monta dans ma voiture quand je ralentis. Elle n'ouvrit la bouche que pour m'indiquer la direction à prendre. Nous quittâmes la ville pour nous engager sur une route empierrée qui grimpait en serpentant vers les collines. Je gardai les yeux obstinément fixés devant moi afin de ne pas regarder ma voisine. Je me demandais encore si j'avais réellement l'intention de tuer un homme pour vingt-cinq mille dollars.

Finalement, l'inconnue me fit emprunter un virage pour m'écarter de la route. Nous étions sur une colline d'où l'on dominait la ville. Nous restâmes assis un moment à contempler en dessous les lumières qui brillaient, éparses. Les petites ont toujours un air isolé quand on voit l'espace qui les environne.

La femme tourna vers moi sa tête aux contours noyés d'ombre.

- Alors, êtes-vous décidé à présent ?

- Qu'avez-vous exactement dans l'idée ?

- Franchement, c'est très simple, dit-elle, haussant les épaules. Il ne sera de retour que vers onze heures ce soir. Vous l'attendrez dans la salle de séjour. Dès qu'il entre, vous lui tirez dessus. Une fois certain de sa mort, vous cassez un carreau et filez par la fenêtre. Moi, je me tiendrai dans la chambre. Je vous laisserai dix minutes d'avance avant d'avertir la police à qui je déclarerai qu'un rôdeur vient de tuer mon mari.

- Et dix minutes me suffiront ?

- Oui, si vous quittez immédiatement la ville. Après tout, rien ne vous désignera comme étant l'assassin. Et de toute manière, vous deviez partir.

- Et l'argent, quand l'aurai-je ?

Elle ouvrit son sac pour y prélever une liasse.

- Voici cinq mille dollars tout de suite, me dit-elle. Vous aurez les vingt mille dollars restant quand il sera mort.

Elle me tendit les billets sur lesquels ma main se referma presque malgré moi. Je les étreignis, sentant entre mes doigts leur surface lisse et leur puissance. Je n'avais dans ma vie jamais eu l'occasion de toucher vingt-cinq mille dollars. D'accord, j'avais gagné de l'argent, mais seulement par petites sommes ici et là. Comme tout bonimenteur, j'avais toujours couru après le gros coup, pressentant qu'il se présenterait un jour ou l'autre. Et voilà que ce jour était arrivé

- mais je me demandais si j'avais assez de cran pour sauter sur l'affaire. Parce que cela ne s'était pas produit comme je m'y attendais.

Je comptais, personnellement sur une chance avec un compère ou une escroquerie bien ficelée, ou encore une femme qui m'aurait fait du rentre-dedans, le genre de truc entrant dans ma spécialité. Mais cette fois, c'était uniquement de l'action.

- Pourquoi voulez-vous le tuer ? demandai-je.

- Vous voyez ces collines de l'autre côté de la ville ? me dit-elle sans tourner la tête vers moi.

- Oui.

- C'est là que je suis née. Je suis une fille de la campagne. À quatorze ans, j'ai compris que je ne souhaitais qu'une chose... vivre dans une ville avec des trottoirs, des réverbères et des cinémas. Habiter dans une maison disposant de l'eau courante, de l'électricité et de la télévision... Nous étions huit enfants dans la famille, ajouta-t-elle en remuant bizarrement les épaules. Nous étions logés dans un pavillon qui ne comportait que quatre pièces. Je suis donc venue en ville, j'ai rencontré Carl et je l'ai épousé.

- Eh bien, vous aviez ce dont vous rêviez, ripostai-je en la dévisageant, interrogateur.

- Oui, et maintenant j'ai l'intention de continuer.

- Comment avez-vous fait pour épouser votre mari ?

- J'avais seize ans en débarquant en ville. Le premier jour, je l'ai vu passer en voiture. À la marque du véhicule, à sa façon de regarder et aussi de conduire, j'ai deviné que c'était le genre d'homme qu'il me fallait.

Elle plongea sa main dans son sac pour en sortir une cigarette qu'elle alluma. Elle jeta par la portière l'allumette qui décrivit dans l'obscurité un arc lumineux, fugitif.

- J'ai remarqué l'endroit où il dînait tous, les soirs, poursuivit-elle. Et je m'y suis fait embaucher comme serveuse.

Cette fois, elle haussa les épaules. Malgré la pénombre, j'avais scruté son visage tandis qu'elle me parlait, et j'eus le sentiment qu'elle me disait la vérité. Nous demeurâmes assis un moment, immobiles, puis je me penchai vers elle pour l'embrasser. Elle ne broncha pas, et ne me repoussa pas non plus. Elle resta simplement figée, froide, jusqu'à la fin de ce baiser. Je m'écartai d'elle.

- Vous n'êtes pas celui que je cherche à présent, me déclara-t-elle.

Entre nous, il n'y aurait donc que des liens commerciaux. Je m'inclinai en avant pour regarder par-dessus mon volant.

- Je ne sais pas si un salaire en argent suffira, dis-je.

- Que voulez-vous d'autre ?

Mais elle le savait parfaitement.

- Vous refusez le marché ?

- Je viens de vous le préciser, vous n'êtes pas celui que je veux.

- Que comptez-vous faire quand ce sera terminé ? questionnai-je.

- Je patienterai le temps de récupérer l'argent de la succession, puis j'irai à New York.

Se détournant des lumières dans la vallée, elle me fixa :

- Alors, vous allez le faire ? demanda-t-elle.

J'inspirai profondément avant de répondre :

- Oui.

J'en fus moi-même surpris. Son expression changea, à croire qu'elle ne s'attendait pas à ce que j'accepte. Mais, quelque part dans mon cerveau, une réflexion avait jailli - le gros coup ne se présente qu'une seule fois, et si je laissais passer l'occasion, je ne la retrouverais peut-être jamais. Un camelot peut faire beaucoup de choses avec vingt-cinq mille dollars. Vous pouvez en effet passer votre vie à parler, mais si vous ne disposez pas d'un capital pour vous épauler, vous n'aboutirez nulle part en dépit de toutes vos idées et de votre art du baratin. Tel avait toujours été mon cas. Ce qu'il me fallait, c'était un peu d'argent pour démarrer. Maintenant, j'allais en avoir, et je savais que je saurais reporter ma mise pour la multiplier. D'accord, cette affaire n'était pas dans mon style. Mais j'allais m'y adapter, au lieu de l'adapter à moi.

- Et l'arme ? interrogeai-je.

Elle ramena du fond de son immense sac un 32. Elle me le tendit après l'avoir soigneusement essuyé avec une écharpe, toujours tirée du sac.

- Emportez-le en partant, me recommanda-t-elle, et débarrassez-vous en quelque part à 1500 kilomètres d'ici.

- Vous n'avez décidément rien laissé au hasard, hein ?

- Rien. Êtes-vous prêt à partir dès que ce sera terminé ?

- J'irai prendre mes bagages à l'hôtel. J'ai mon pécule sur moi et, soyez-en certaine, je n'aurai pas besoin d'une carte routière.

- Ramenez-moi en ville. Ensuite, vous me suivrez jusque chez moi afin de pouvoir plus tard repérer votre chemin.

Après une marche arrière, je démarrai en direction de la ville. Nous gardâmes le silence, mais nous formions une association aussi soudée qu'on peut l'être. Je me sentais plus proche d'elle que je ne l'avais jamais été d'une autre femme, même, si notre unique baiser n'avait eu aucune signification. Nous nous arrê tâmes dans une rue sombre, et elle descendit de voiture.

- À 10 h 30, entrez par la porte de devant et allez attendre dans la salle de séjour, me dit-elle. Tout sera éteint dans la maison. Lui, il arrivera vers 11 heures, et vous pourrez faire votre travail.

Elle s'éloigna d'un pas rapide et je la suivis du regard, pensant que cette ville n'avait pas la moindre idée de ce qu'était cette femme, venue de la campagne avoisinante. Je souhaitai presque qu'elle partît avec moi, ou du moins qu'un jour, nous nous rencontrions à nouveau quelque part. Mais cela ne servait à rien, je le savais. J'étais son instrument, au même titre que l'argent et le revolver, et cela

m'arrangeait de me limiter à ce rôle.

Elle monta dans une grosse voiture garée en bas de la rue, et je m'élançai derrière elle pour traverser la ville. Parvenue à une voie bordée d'arbres, elle vira à droite et s'engagea dans l'allée d'une grande maison. Une construction en briques, basse, en longueur, située sur un terrain d'un arpent au moins de superficie. Incontestablement, le mari de mon inconnue avait de l'argent.

Lorsqu'elle fut entrée dans la maison, je repartis vers l'hôtel-pour récupérer mes bagages. En pénétrant dans le hall, je croisai Jim Watson qui sortait.

- J'ai pris ma décision, Jim. Je vais souffler quelque temps.

- Ah ! Ils vont et viennent, ces gars ! s'exclama-t-il gaiement. À un de ces jours, mon vieux Slim !

C'est ainsi. Personne ne s'étonne quand un bonimenteur va ou vient. Étant payé chaque jour, on est libre de filer quand on en a envie. J'étais l'un de ceux avec qui Jim se plaisait à travailler mais, à son attitude, on n'aurait su dire s'il souhaitait ou non me revoir un jour. Or, avec un peu de chance, il ne me reverrait jamais.

À mesure que l'heure se rapprochait du grand moment, je ne devins pas plus agité. J'eus au contraire l'impression de me durcir intérieurement, de devenir plus froid, plus sûr de moi. Je m'attendais à être nerveux, peut-être effrayé - mais non. Tandis que je fumais, assis dans ma voiture et examinant de loin la maison durant plusieurs minutes, mes doigts ne tremblaient pas.

Je sortis de voiture et remontai l'allée en flânant comme l'aurait fait un invité d'honneur. Sans presser la sonnette, je poussai la porte qui n'était pas verrouillée. Je pénétrai dans le petit hall et jetai un coup d'œil dans la salle de séjour obscure. Après une brève attente, ma tâche consisterait à tuer un homme. Ensuite, je recevrais mon argent et je plongerais dans un univers tout neuf.

Tout était réglé comme nous l'avions prévu. Tâtant le revolver dans ma poche, j'entrai dans la salle de séjour. Je m'immobilisai au milieu du parquet nu et regardai autour de moi, réfléchissant à l'angle le meilleur pour guetter l'homme qui allait venir. Comme je pivotais sur moi-même pour compléter mon inspection, les lampes soudain s'allumèrent. Je me baissai vivement, prêt à enfoncer ma main dans ma poche. L'homme se tenait sur le seuil de la pièce, un pistolet résolument braqué sur moi.

Trapu, massif, il était beaucoup plus âgé que moi. Ses cheveux grisonnaient et des rides marquaient son visage. Sur sa chemise était épinglé un insigne de la police.

Frappé de stupeur, je demeurai immobile, la main suspendue dans un geste pour saisir mon arme. J'avais envie de m'enfuir, mais je savais que l'autre m'abattrait si je bougeais. Je n'eus pas le temps de me

demander ce qui avait cloché, car derrière lui, debout à l'entrée de la chambre, se dressait la femme.

- Vous êtes ponctuel, remarqua l'homme. Je vous en félicite, jeune homme.

- Que voulez-vous dire ? Je venais pour...

- Pour me tuer, oui, je sais. C'est du moins ce que vous pensiez.

- Que se passe-t-il ici ? m'exclamai-je, en les regardant tour à tour, elle et lui.

Il se mit à rire, se rapprocha de moi et fit signe à la femme de le contourner.

- Prends l'argent, lui ordonna-t-il.

Elle s'avança vers moi sans éviter mon regard, veillant à ne pas se mettre entre moi et le canon du pistolet. Glissant sa main sous le revers de mon veston, elle s'empara de mon portefeuille qu'elle ouvrit pour rafler l'argent. Elle retira aussi d'une de mes autres poches le revolver qu'elle m'avait précédemment remis.

- Un instant, fis-je. Une partie de cette somme m'appartient.

- Vous appartenait, rectifia l'homme. Maintenant, tout est à elle.

- Oui, dit-elle. Le compte y est. Mes cinq mille et près de trois mille en plus.

Médusé et furieux, je protestai :

- Voyons, que diable...

Il rit à nouveau d'un rire qui commençait à m'agacer.

- N'avez-vous donc pas encore compris ? s'écria-t-il.

- Non, pas exactement.

- C'est un petit jeu dans lequel Clara excelle. Ça lui plaît de travailler de temps à autre. Ça lui procure de l'argent de poche et un sentiment d'indépendance. Vous devez le savoir, une épouse aime avoir un peu d'argent personnel...

- Quoi, vous voulez dire que... Tout ce boniment à propos de...

- Oui, Clara a utilisé plusieurs fables pour parvenir à ses fins, mais celle-ci est de loin la meilleure, avouez- le !

Je dévisageai la jeune femme. Sur ses traits se dessina un sourire tandis qu'elle lorgnait l'argent. Elle leva la tête vers son mari.

- La prise est bonne, Carl, déclara-t-elle. Ils sont rares à avoir autant d'argent sur eux. Nous l'avons coincé au bon moment.

- Et cet insigne en fer-blanc, croyez-vous qu'il vous donne autorité pour... dis-je à l'homme.

- Je suis le shérif de ce comté, ricana-t-il. Elle ne vous en a pas prévenu ?

- Non. J'ai l'impression qu'elle m'a caché un tas de choses. Mais si vous êtes le shérif...

Il s'assit dans un fauteuil, gardant le pistolet braqué sur moi.

- J'aime ma femme, expliqua-t-il. Quand elle m'a épousé, je savais que

c'était pour mon argent. Je lui ai promis que je ferais n'importe quoi pour elle. Et j'étais sincère.

Elle avait le regard fixé sur lui tandis qu'il parlait.

- Je t'aime, Carl. Tu le sais, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, répondit-il en gloussant. Tu m'aimes parce que je te laisse t'amuser à tes petites plaisanteries.

- J'irai en Floride la semaine prochaine, annonça-t-elle. Je parierai cette somme sur les chevaux et sur les lévriers.

Il y avait de l'allégresse dans sa voix. Je restai raidi et figé.

- Et à présent, que va-t-il se passer ? demandai-je.

Il me regarda distraitement.

- Si vous êtes malin, vous déguerpirez de cette ville. Et en vitesse, encore ! Vous n'avez vraiment pas d'autre solution.

- Oui, fis-je avec amertume. Je crois que vous avez raison.

Tout devenait clair. Je m'étais laissé avoir dans une bizarre affaire de chantage. Une femme séduit un homme. Survient son compère qui menace...

Mais je ne bougeai pas. Je ne cessais de les observer tour à tour. Le regard luisant, la femme tripotait les billets qu'elle finit par enfouir dans son sac.

- Un instant, chérie, il y a cinq mille dollars qui m'appartiennent, rappela-t-il.

- Carl, murmura-t-elle, la voix enjôleuse.

- Donne-moi les cinq mille.

- Ah ! Vous la rançonnez aussi ! remarquai-je avec aigreur.

- Naturellement !

Elle s'approcha de son fauteuil et glissa dans la poche de sa veste les cinq gros billets ainsi que le 32. Elle se posa sur l'accoudoir du fauteuil et entoura de son bras les épaules de l'homme. Tous deux me fixèrent.

- Vous feriez mieux de partir, me conseilla-t-il.

Dans ma tête, j'examinai le problème sous tous ses angles. J'étais piégé. Je n'avais pas d'issue. L'homme pouvait m'abattre et s'en tirer. Il pouvait aussi me jeter en prison. Je m'étais introduit chez lui avec une arme dans la poche et la femme confirmerait ses dires. C'était le piège le plus habile pour pincer un abruti.

- C'est bon, je file, dis-je.

Je marchai vers la porte. J'étais dans un lieu où mon don du baratin ne me servirait pas à grand-chose. Moi, le bonimenteur, je n'étais pas ici à ma place. Puis je m'arrêtai et me tournai pour dévisager le couple. Mis à part le revolver pointé sur moi, l'homme et la femme offraient l'image intime du ménage parfait. Elle le tenait par les épaules et lui caressait les cheveux.

- Shérif, dis-je, j'espère qu'elle ne vous révélera jamais jusqu'où elle a

dû aller pour me convaincre de faire ce boulot.

Je le vis se raidir et j'enchaînai rapidement :

- Vous savez, certains hommes tueront volontiers, pour de l'argent. Mais à d'autres, l'argent ne suffit pas. Il leur faut aussi l'amour.

Là-dessus, je pris la fuite à grandes enjambées, pour franchir la porte et descendre l'allée. J'attendis d'être sur le trottoir pour me mettre à courir. Et je ne m'arrêtai que lorsque je fus arrivé à la voiture.

Comme je tournais la clé dans le contact, j'entendis claquer le premier coup de feu.

UN USAGE TRÈS PARTICULIER

(Something Very Special)

par FLETCHER FLORA

Clara DeForest, Mme Jason J. DeForest, recevait M. le pasteur Kenneth Culling dont le comportement avait une sorte de retenue professionnelle rappelant un peu le calme respectueux que l'on observe dans une maison en deuil. Il est vrai que le pasteur Culling se trouvait dans une situation délicate. Il n'était, en effet, pas du tout certain que, en ces circonstances particulières, sa visite fût convenable. Autant qu'il pût en juger, il n'existait pas d'usages établis réglant ce genre de situation. Mais le pasteur avait décidé qu'il ne pouvait se permettre de prendre le risque de déplaire à une paroissienne aussi importante que Mme Clara DeForest. Aussi avait-il choisi de lui manifester, au moins, une respectueuse sympathie. Il se trouvait donc chez elle, une tasse de thé en équilibre sur les genoux, un petit biscuit à la main.

L'heure était proche où, d'habitude, il prenait un verre de sherry pour se remonter et il rêvait avec nostalgie qu'il était en train de le faire. Il ignorait que Clara DeForest eût, de loin, préféré un verre ou deux de sherry au thé et qu'elle ne se fût pas fait prier pour lui en offrir. En un mot, la communication n'était pas établie entre nos deux personnages et ils devaient donc supporter les petits désagréments propres aux malentendus.

Le deuil de Clara DeForest, pour parler sans ambages, n'en était pas vraiment un. Certes, Jason, son mari, l'avait quittée mais il était parti de lui-même, à bord d'un avion à destination de Mexico et non sur les ailes d'un ange. Du moins était-ce le bruit qui courait. On disait aussi qu'il avait vidé le compte joint qu'il possédait avec Clara, vendu quelques titres, emporté les plu» beaux bijoux de sa femme et qu'une blonde platinée l'accompagnait à l'aéroport. Clara n'avait pas tenté de nier ces dires. Elle ne les avait pas davantage confirmés. Faisant preuve de charité chrétienne, elle s'était contentée de préciser qu'elle préférait oublier et pardonner, quelles qu'elles fussent, les offenses de son mari dévoyé. Son mariage avec Jason, de vingt ans son cadet, était condamné depuis le début et c'était une affaire définitivement réglée. Bref, elle était prête à faire la part du feu. Le pasteur était largement soulagé et réconforté de la voir prendre son malheur aussi bien.

- Je dois dire, madame DeForest, remarqua-t-il. que vous semblez

extrêmement bien.

- Je me sens bien, merci.

- N'avez-vous besoin de rien ? Ne puis-je vous apporter quelque réconfort ?

- Je me trouve très bien. Je vous remercie de votre gentillesse mais je vous assure que je n'ai besoin de rien.

- Votre courage est admirable. Une autre femme s'abandonnerait aux pleurs et aux récriminations.

- Pas moi. La vérité est que je n'ai pas le moindre regret. Jason est parti et je suis bien débarrassé de lui.

- N'éprouvez-vous aucun ressentiment, aucune colère ? Une telle réaction serait tout à fait normale.

Le pasteur Culling regarda Clara avec espoir. Il aurait aimé prier pour son âme. Cela lui aurait donné une occupation et il se serait senti utile. Mais, apparemment, l'âme de Clara n'avait pas besoin d'être lavée de ses péchés.

- Pas du tout, répondit-elle. Jason était un jeune gredin mais il ne manquait pas de charme. Je lui suis plutôt reconnaissante qu'autre chose. J'ai vécu grâce à lui trois années passionnantes à une époque de la vie où je n'avais pas de raison de les espérer.

Le caractère passionnant de ces années qu'avait connues Clara prit dans l'esprit du pasteur l'aspect d'une vision vague. Il essaya, sans succès immédiat, de changer le cours de sa pensée qui n'était guère convenable étant donné l'âge de la dame - elle devait avoir cinquante ans -, aussi bien conservée fût-elle. On ne pouvait cependant lui reprocher de remarquer que Clara avait encore la jambe bien faite et la cheville fine.

- Il est des compensations inattendues, murmura-t-il.

- Inattendues ? Non, au contraire. Je comptais sur ; lies et je les ai obtenues. Je n'aurais pas épousé Jason pour une autre raison. Il était pauvre, sans scrupules et assez stupide. Il se laissait lamentablement deviner, même dans ses tentatives pour me tuer.

- Comment ? s'écria le pasteur Culling, horrifié. Il a essayé de vous tuer ?

- À deux reprises, je crois. Une fois à l'aide d'un produit qu'il a mis dans un verre de lait chaud qu'il m'a apporté au moment d'aller au lit. L'autre fois avec quelque chose qu'il a mélangé à un de mes médicaments. Vous voyez, il a utilisé deux fois le même procédé. Jason, comme tous les jeunes hommes bornés, n'avait aucune imagination.

- Mais vous avez sûrement prévenu la police ?

- Pas du tout. Quel avantage en aurais-je retiré ? Mon geste aurait simplement mis un terme à notre relation qui, selon moi, restait satisfaisante.

Le pasteur, dont le malaise grandissait, essaya de garder son calme.

- Voulez-vous dire que vous n'avez absolument rien fait ?

- Au contraire, répondit Clara en souriant avec attendrissement. J'ai expliqué à Jason que j'avais disposé de ma petite fortune de telle manière qu'il n'avait plus aucune raison d'essayer de me tuer. Étant donné qu'il ne tirerait aucun avantage de ma mort, pourquoi anticiper ce qui, de toute manière, arriverait bien assez tôt ? Il était comme un enfant. Si honteux d'avoir été découvert !

- Comme un monstre, plutôt !

Le pasteur Culling eut pendant un instant de la peine à se maîtriser et fit s'entrechoquer la tasse à thé et la soucoupe qu'il avait à la main pour manifester l'étendue de son indignation.

- Je dois reconnaître, poursuivit-il, que votre méthode était ingénieuse et s'est révélée efficace.

- Croyez-vous ? Pas entièrement.

Une ombre de tristesse glissa sur le visage attendri de Clara.

- Elle l'avait peut-être privé de tout motif de me tuer mais elle l'avait aussi libéré de toute raison de vivre avec moi. Non que j'aie des regrets ; des regrets sérieux, du moins. Mais Jason me manquera. Oui, vraiment, il me manquera. Je garderai certainement un petit souvenir de lui dans la maison afin qu'il reste proche et vivant dans ma mémoire. Comme vous savez, lorsqu'on vieillit, sans l'aide de reliques du passé, les souvenirs s'estompent.

- Il n'y a qu'une semaine qu'il est parti. Peut-être reviendra-t-il ?

- Je ne pense pas, répondit Clara en secouant doucement la tête. Il a laissé un mot disant qu'il partait pour de bon. D'ailleurs, en de telles circonstances, il pourrait difficilement prévoir quel accueil il aurait. Dans un accès de colère, j'ai détruit le mot. Je le regrette maintenant. J'aurais dû le garder pour le relire périodiquement. Il m'aurait permis de le faire revivre en pensée, sinon en chair et en os.

- Vous êtes une femme étonnante, madame. Je suis absolument bouleversé par votre immense charité.

- Enfin, c'est paraît-il une vertu chrétienne, n'est-ce pas ?

- Oui, en effet. Foi, espérance et charité, et la plus grande de toutes est...

Le pasteur s'interrompit. Non qu'il eût perdu le fil de sa pensée, mais il préférait ne pas se mesurer à la sonnerie de la porte qui avait commencé de retentir. Clara DeForest s'était levée.

- Excusez-moi, dit-elle.

Un instant plus tard, le pasteur entendit la voix de Mme DeForest résonner dans le hall. Il était troublé et un peu déconcerté par la sérénité avec laquelle elle considérait une action qu'il jugeait honteuse et vile. En fait, l'attitude de Mme DeForest lui déplaisait, car elle était un exemple extrême de la mise en pratique de ses principes à lui.

Après tout, il était absolument possible d'être trop compréhensif et soumis. Des pensées contradictoires traversaient son esprit. Il s'adossa à son fauteuil et chercha un objet sécurisant sur lequel poser son regard. Il aperçut un vase sur la cheminée, qui lui rappelait le poème de Keats « Ode à une urne grecque ». Odes et urnes lui paraissant suffisamment sûres et substantielles, il essaya de se souvenir du poème mais ne lui revinrent à l'esprit que les vers célèbres mentionnant un objet si beau qu'il communiquait la joie pour l'Éternité ; point de vue qu'il jugeait contestable et extravagant. Clara DeForest revint. Elle portait un paquet enveloppé de papier brun et entouré de ficelle, elle déposa le paquet sur une table et regagna son fauteuil.

- C'était le facteur, dit-elle. Voulez-vous du thé ?

- Non, merci. J'en ai eu suffisamment. J'étais justement en train d'admirer le vase sur la cheminée. C'est un très bel objet.

- Oui, n'est-ce pas ? dit Clara en tournant la tête pour regarder le vase. Mon frère, Casper, me l'a apporté la semaine dernière lorsqu'il est venu me voir.

- J'ai appris que votre frère vous avait rendu visite. C'est un grand réconfort d'avoir un être cher auprès de soi dans les moments pénibles.

- C'est vrai. Casper a pris immédiatement la route lorsque je lui ai appris au téléphone que Jason m'avait quittée, mais ce n'était pas vraiment nécessaire. En réalité, ça n'a pas été un moment difficile, je me sentais tout à fait bien. Je suppose qu'il voulait seulement se rassurer. Il n'est resté qu'une nuit. Le lendemain matin, il est rentré chez lui.

- Je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer votre frère. Habite-t-il loin d'ici ?

- Environ trois cents kilomètres. Il vit au bord de la mer. Il est potier de son métier. C'est lui qui a fait le petit vase que vous admiriez.

- Vraiment ? C'est fascinant !

- C'est de l'art, en vérité, plus qu'un simple moyen de vivre mais Casper a développé son activité au point que son travail est devenu aussi une entreprise commerciale. Il a commencé, voici des années, avec une petite boutique où il vendait les produits de sa fabrication. Mais ils étaient si réussis que la demande n'a cessé de croître et, pour y faire face, il a bientôt dû augmenter la taille et le nombre de ses fours. Il fournit maintenant les boutiques et les grands magasins de toutes les villes importantes de sa région.

- Il doit être très occupé.

- Oh ! Oui, vraiment. Il a dû rentrer rapidement chez lui la semaine dernière car un travail urgent l'attendait. Il a beaucoup de conscience professionnelle. Il fabrique tous les vases lui-même, savez-vous ? Évidemment, cela limite sa production, mais chaque pièce n'en a que

plus de valeur.

- Je suis très ignorant dans l'art de la poterie. Je devrais me documenter.

- Cela vous intéresserait, j'en suis sûre. Les objets, par exemple, sont cuits à une chaleur intense. Avez- vous une idée de la température nécessaire pour obtenir un biscuit ?

- Un biscuit ?

- C'est ainsi qu'on appelle une poterie après la première cuisson, avant le vernissage.

- Ah ! Non, je vous avoue que je n'en ai pas la moindre idée.

- Il faut une température d'environ mille deux cent soixante-dix degrés.

- Seigneur !

- Vous voyez donc, conclut Clara avec humour, mon joli vase a subi de dures épreuves. Ne pensez-vous pas, cependant, que cela en valait la peine ? Il est trop petit pour la plupart des fleurs, bien sûr, mais qu'importe. Je lui réserve un emploi très particulier.

L'évocation d'une telle chaleur avait fait jaillir l'image de l'Enfer dans l'esprit du pasteur Culling. Or il préférerait en parler qu'y penser, car le silence augmentait son effroi. Mais un tel sujet n'aurait pas convenu à une conversation de salon. L'entretien, d'ailleurs, avait duré assez longtemps. Il se leva.

- Bon, il faut que je parte. Il le faut vraiment. Je ne saurais vous dire, madame, à quel point je suis soulagé de vous voir réagir aussi bien.

- Ne vous faites pas de souci à mon sujet. Je survivrai à cette épreuve, je vous l'assure.

Mme DeForest conduisit le pasteur jusqu'à la porte.

- Je suis si contente que vous m'ayez rendu visite, dit-elle. Revenez bientôt.

Elle le regarda s'éloigner, monter en voiture, puis elle ferma la porte et revint au salon. Agacée, elle prit le paquet posé sur la table. Vraiment, Casper était exaspérant ! C'était bien d'être économe, mais son frère était carrément avare. Non seulement le papier d'emballage était d'une solidité douteuse et le paquet mal ficelé mais il avait, en outre, été envoyé au tarif réduit pour économiser un peu d'argent. Certes, on savait que les employés des postes usaient rarement de leur droit d'ouvrir les paquets, mais imaginez seulement que, cette fois, l'un d'eux l'ait fait ! C'eût été pour le moins gênant.

Clara prit le vase et le déposa sur la table. Son mécontentement s'évanouit tandis que grandissait en elle l'impression délicieuse de la présence d'un ami. Elle ouvrit le paquet et se mit à verser délicatement son contenu dans le vase.

L'AVANCEMENT

(The Promotion)

par RICHARD DEMING

Bien que mon beau-frère n'eût que le titre de vice-président adjoint, il était en réalité directeur de la banque locale. La Foster National Bank de Midway City ne représentait que l'une des branches d'une vaste chaîne d'établissements bancaires, et aucun directeur de succursale, même dans les grandes villes, ne portait d'autre titre que celui de vice-président.

Arnold Strong et moi avions de bien meilleurs rapports quand ma sœur vivait. J'étais le préféré de Marie, et Arnold n'aimait pas la contrarier. Il me procura une situation à la banque, me prêta quelques dollars quand j'en eus besoin, et alla même jusqu'à me couvrir la première fois où il manqua quelques centaines de dollars dans ma caisse.

Il accompagna ce service d'un sermon assommant, mais cela ne me toucha guère. Il prit dans sa propre poche l'argent qui manquait et accepta ma promesse de ne pas recommencer.

Puis il n'en parla plus jusqu'à ce qu'il y eût un nouveau trou.

Entre-temps, il était devenu veuf, et il n'avait plus à se soucier de ce que penserait Marie. Il ne s'agissait cette fois que de soixante-quinze malheureux dollars, mais on aurait cru que c'était un million. Il me congédia sur-le-champ et me donna vingt-quatre heures pour rendre la somme, menaçant de me faire arrêter pour détournement de fonds si je ne le faisais pas. Je dus emprunter à un usurier.

À vrai dire, Arnold me rendit un service en me flanquant ainsi à la porte, car je trouvai un bien meilleur travail. Harry Kuntz, le bookmaker dont le système de crédit un peu lâche avait été la cause de mes deux emprunts, m'envoya à Big Joe Wurtz. Celui-ci s'occupait de transport et de livraison de marchandises volées dans des camions sur la route. Il avait besoin d'un chauffeur. J'acceptai la place à deux cents dollars par semaine, et y restai deux ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que la police fédérale prît l'un des camions de Big Joe chargé de ces choses volées. Heureusement, ni la police fédérale ni la police d'État ne mit la main sur moi. La seule sanction que j'en eus fut donc la perte de mon emploi.

Je commençais à me sentir plutôt à court d'argent quand je rencontrai Arnold pour la première fois depuis mon licenciement. Ce fut dans une

boîte appelée Tom-Tom, à environ quinze kilomètres de la ville. Pas du tout le genre de lieu où l'on s'attendrait à trouver un respectable directeur de banque. Les serveuses y portaient des torches électriques pour le cas où quelqu'un eût voulu voir le menu. Ce qui arrivait rarement, les gens ne venant pas souvent là pour dîner. La clientèle était strictement masculine. Les hommes passaient leur temps dans des salons particuliers avec les entraîneuses de la maison. Moyennant paiement, la direction ne voyait aucun inconvénient à ce que les clients partent avec le personnel.

Bien que l'intérieur du *Tom-Tom* fût sombre au point de ne pouvoir reconnaître quelqu'un à plus de soixante centimètres, l'extérieur, par contre, était brillamment éclairé. J'arrivai vers dix heures du soir. La porte s'ouvrit au moment même où j'allais entrer.

Une fille brune, séduisante mais l'air très dur, apparut. Elle avait environ trente ans. Elle portait une étole de faux castor sur une robe verte très collante, avec un maquillage de mardi gras, un rimmel épais et beaucoup d'ombre à paupières. Je la reconnus comme étant l'une des plus anciennes entraîneuses du *Tom-Tom*.

Derrière elle marchait un homme à la carrure épaisse, l'air digne, de quarante-cinq ans à peu près. Je m'arrêtai, stupéfait, en m'apercevant que je le connaissais aussi.

- Bonjour, Arnold, dis-je.

La femme et lui s'immobilisèrent. Je dus imaginer le rouge de ses joues, car sa voix ne parut pas du tout embarrassée.

- Comment allez-vous, Mel ? demanda-t-il.

- Très bien.

Je souriais à la femme.

- Miss Tina Crawford, dit Arnold. Tiny, je vous présente mon beau-frère, Melvin Hall.

Je vis à ses yeux que je n'étais pas pour elle un inconnu. Nous n'avions jamais fréquenté ensemble les salons particuliers du *Tom-Tom*, mais, au bar, elle m'avait abordé deux fois. Et je ne suis pas difficile à reconnaître. Je mesure un mètre quatre-vingt-cinq, et, pour un homme de quarante ans bientôt, mon physique se maintient assez bien.

- Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, dit-elle d'une voix aussi métallique que son apparence.

- Heu-heu, fis-je. Comment allez-vous, Tina ?

Elle me répondit qu'elle se portait très bien, et le couple continua son chemin. Je restai à les regarder s'éloigner jusqu'à ce qu'ils aient tourné le coin du bâtiment, en direction du parking. L'idée que mon sérieux beau-frère commençait à mener joyeuse vie après deux ans et demi de veuvage m'amusait plutôt.

Brusquement, il me vint à l'esprit que le conseil d'administration de la Foster National Bank désapprouverait certainement le fait que l'un de

ses directeurs se montrât avec une fille de cette sorte. Une allusion à cet état de choses pouvait amener mon beau-frère à m'accorder une petite avance personnelle.

Il y avait un terrain de parking de chaque côté de l'établissement. Ma voiture se trouvait garée du côté opposé à celui où s'étaient dirigés Arnold et Tina. Changeant d'avis, au lieu d'entrer au *Tom-Tom*, je me dépêchai de regagner ma voiture.

Une conduite intérieure bleue apparut, venant de l'autre côté du bâtiment. À la lueur des phares dont le faisceau passa sur la porte d'entrée, je vis clairement Tina et Arnold assis à l'avant. La voiture tourna à droite, s'éloignant ainsi de la ville, dès qu'elle atteignit l'autoroute.

Je la laissai prendre une cinquantaine de mètres d'avance, puis je la suivis.

À une vingtaine de kilomètres, Arnold prit une route couverte de gravier, et je m'étonnai encore davantage car je connaissais cette route. Elle passait devant quelques fermes, puis se terminait en cul-de-sac au centre d'un bois isolé. Là, nichée au milieu des arbres, se trouvait une énorme maison d'un étage connue sous le nom de *Club 33*. Au rez-de-chaussée était aménagé un établissement de nuit parfaitement autorisé, au premier étage, des salons de jeu qui ne l'étaient pas.

Le temps que je franchisse les piliers de pierre de l'entrée, Arnold était déjà descendu de voiture et pénétrait dans la maison avec Tina. Je fis le tour du terrain afin de repérer sa voiture, puis découvris une place au second rang derrière, où des voitures dissimuleraient la mienne tout en me permettant d'avoir un œil sur celle d'Arnold. J'attendis cinq minutes, puis j'entrai à mon tour dans la maison.

Il y avait suffisamment de monde pour que l'on ne me remarquât pas quand je fis le tour de la salle de danse. Arnold et Tina n'étaient pas là. Au bar non plus. Comme il ne restait, au rez-de-chaussée, que la cuisine, j'en déduisis qu'ils avaient dû monter directement aux salons de jeu.

Le conseil d'administration d'Arnold n'admettrait certainement pas plus ce genre de chose que ses rendez-vous avec une entraîneuse, me dis-je. Mentalement, je décidai du montant du prêt que j'avais l'intention de demander.

Je retournai à ma voiture et j'attendis.

Il était minuit et demi quand je vis revenir Arnold et Tina. Je laissai de nouveau cinquante mètres d'avance à la conduite intérieure, puis je suivis. Arnold rentra directement en ville et monta l'allée de sa maison.

Je me garai de l'autre côté de la rue, et je le vis fermer les portes du garage, puis-gagner avec Tina la porte de côté de la maison qu'il

ouvrit avec sa clé. Ils disparurent à l'intérieur.

Marie et Arnold n'avaient jamais eu d'enfant. Celui-ci habitait donc maintenant seul la maison, et il n'y avait aucune raison pour qu'il n'y amenât pas des femmes.

Sinon, évidemment, que les directeurs de banque, comme les prêtres, sont supposés se maintenir au-dessus de tout reproche et qu'il avait des voisins. Je me dis qu'étant donné sa situation, il négligeait plutôt sa réputation.

Si je me faisais bien comprendre, décidai-je, je pourrais obtenir de mon banquier de beau-frère un prêt sans garantie d'un millier de dollars.

Le lendemain, un jeudi, je me rendis à la banque à deux heures de l'après-midi. Quand Arnold me vit apparaître dans son bureau, il ne m'accueillit pas exactement avec enthousiasme, mais il ne fut pas désagréable.

- Bonjour, Mel, dit-il. Entrez.

Il mit de côté une lettre qu'il lisait en fronçant les sourcils.

Je refermai la porte du bureau derrière moi, pris un fauteuil en face de lui, et lui offris une cigarette. Comme il refusait d'un signe de tête, j'en allumai une pour moi, et laissai tomber l'allumette dans un cendrier de bureau immaculé.

- Qu'avez-vous en tête ? demanda Arnold.

Je soufflai une bouffée de cigarette dans sa direction.

- Je pense que nous pourrions oublier notre rancune, Arnold. Après tout, ne sommes-nous pas beaux- frères ?

- Je n'ai aucune rancune, Mel. Je ne vous reprendrai jamais à mon service et je n'ai nulle intention de vous prêter de l'argent, si c'est cela que vous voulez. Mais je veux me montrer aimable. Et je suis prêt à vous donner un mot de recommandation, à condition que le travail ne comporte aucun maniement de fonds.

Je lui jetai un regard ulcéré.

- Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que je vous recommande auprès d'une autre banque ? reprit-il d'un ton raisonnable. Si c'est un certificat que vous voulez, il faut le dire vite. Demain sera mon dernier jour ici.

- Vous prenez votre retraite ? demandai-je, surpris.

- À quarante-cinq ans ? Difficile.

Il jeta devant moi la lettre qu'il lisait un instant plus tôt.

Elle portait l'en-tête de la succursale de Leveret de la Foster National Bank.

Cher monsieur Strong, disait-elle.

Comme suite à votre dernière communication, nous vous attendrons lundi 14 septembre au train de quatorze heures dix en provenance de Midway

City.

Malheureusement, un engagement antérieur m'empêchera d'être là pour vous accueillir. Miss Stella Marshall, notre chef comptable, me remplacera. Je vous ai réservé une chambre à l'Hôtel Leveret, et Miss Marshall vous conduira en voiture soit à cet hôtel, soit à la banque, selon votre désir. Je serai à mon bureau, au cas où vous souhaiteriez me voir, jusqu'à cinq heures lundi après-midi. Sinon, je vous rencontrerai avec plaisir mardi matin.

Je serai très heureux de faire votre connaissance, et j'espère que nous aurons de longues et agréables relations.

Cette lettre était signée Raymond Burke, caissier principal.

- Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demandai-je en rendant la lettre à Arnold.

- Je suis muté à Leveret, répondit-il d'un air lugubre. Le directeur de notre succursale est mort il y a quelques jours, d'une crise cardiaque. On m'envoie prendre sa place.

- Vous n'en paraissez pas très satisfait.

- C'est un avancement, bien sûr. Je deviens réellement vice-président. Mais c'est une région que je ne connais pas. J'étais heureux ici. Je regrette d'avoir à quitter tous mes amis.

Y compris Tina Crawford, sans doute, pensai-je.

- Vous devez en avoir à la banque là-bas.

Il secoua la tête.

- Je connaissais le vieux Sam Morrison, le précédent directeur, mais il est décédé. C'est une succursale nouvelle, ouverte depuis un mois seulement, et je n'ai jamais rencontré aucun des employés. De plus, je ne connais âme qui vive dans la ville.

Une idée bizarre me vint à l'esprit.

- Personne du tout ?

- Je ne suis encore jamais allé à Leveret. C'est à cinq cents kilomètres d'ici et je n'ai même jamais eu l'occasion de le traverser.

J'oubliai brusquement mon intention de lui demander de l'argent car l'idée bizarre qui m'était venue prenait fermement racine en moi.

- Comment se fait-il que vous y alliez par le train et non en voiture ? demandai-je.

- Ma voiture est bonne à changer. Je vais la vendre et en achèterai une autre là-bas. J'ai déjà vendu la maison et les meubles. J'ai eu la chance de trouver un acheteur qui voulait une maison meublée. Ce nouveau propriétaire possède un trousseau de clés. Je n'aurai donc plus qu'à m'en aller lundi matin.

- À quelle heure votre train part-il ?

- À cinq heures et demie du matin. Pourquoi ?

- Vous m'avez rendu quelques services naguère. Je viendrai vous

prendre et vous conduirai en voiture à la gare.

- Merci. Mais j'ai déjà retenu un taxi.

Je n'avais pas vraiment besoin d'aller le chercher pour ce que j'avais en tête. Je laissai donc tomber. J'écrasai ma cigarette dans le cendrier et, me levant, je lui tendis la main.

- Eh bien, bonne chance, Arnold. Je suis heureux de vous avoir vu avant votre départ.

Il se leva aussi et me donna une poignée de main cordiale.

- Merci, Mel. Bonne chance à vous également. Mon offre de recommandation tient toujours.

- Je n'en ai pas besoin, répondis-je. J'étais simplement venu en passant, pour faire la paix.

En quittant la banque, je me rendis en voiture à Riverview Point où je me garai et allai réfléchir au bord de la rivière. Petit à petit, à mesure que mes plans prenaient forme, l'idée qui m'avait frappé dans le bureau d'Arnold devint de moins en moins bizarre et de plus en plus valable.

Si Arnold ne connaissait personne à Leveret, il s'ensuivait que personne ne le connaissait. Pendant les trois ans où j'avais été caissier, j'avais appris assez de choses concernant la banque pour me débrouiller pendant au moins deux jours. Cela suffirait.

Un directeur de banque a accès, naturellement, à la chambre forte, il en connaît la combinaison, et détient même les clés de la banque. Si je savais y faire, je pouvais me retrouver avec une fortune et être loin de la ville avant que le vol ne soit découvert.

Le seul ennui était que je ne voyais aucun moyen d'opérer sans commettre un meurtre. Je demeurai assis à réfléchir jusqu'à ce qu'il fît presque nuit, sans avoir résolu le problème. Je décidai en fin de compte qu'un pareil enjeu valait bien quelques risques. De toute façon, je n'aimais pas particulièrement Arnold.

La première chose à faire étant de régler le compte de mon beau-frère de façon à ce qu'on ne remarquât pas son absence, je concentrai mon attention sur ce point-là. Je me rendais compte que tout reposait sur les plans d'Arnold pour le week-end. Il serait désastreux, par exemple, que la banque eût prévu une réception pour lui le samedi soir et que l'hôte d'honneur fît défaut.

Le moyen le plus simple de savoir ce qu'il fallait faire était de le lui demander. À huit heures et demie je téléphonai chez lui.

- Ici Mel, Arnold, dis-je quand il répondit. J'ai réfléchi que je vous devais beaucoup pour ce que vous avez fait pour moi et j'aimerais vous offrir à dîner avant que vous ne partiez. Ou bien êtes-vous déjà pris par des réceptions ce week-end-ci ?

- Non, les employés de la banque ont organisé un banquet pour moi samedi dernier. Quoi qu'il en soit je ne serai pas en ville pour le week-

end.

- Oh ? Je croyais que vous ne nous quittiez que lundi ?

- En effet, mais j'ai l'intention d'aller pêcher à Bemus Lake. J'ai vendu ma voiture il y a deux heures, et l'acquéreur a accepté de me la laisser pour la fin de semaine. Il en prendra livraison lundi. Je pars donc pour le lac demain soir et ne reviendrai que dimanche, tard. Je ne pense pas être alors en état de fêter mon départ car il me faudra prendre un train à cinq heures et demie du matin lundi.

Je pris une voix désolée.

- Alors c'est raté. Avec qui allez-vous à la pêche ?

- Personne. Je pars seul en voiture.

Les choses marchaient magnifiquement.

- Eh bien, bonne chance, dis-je.

- Merci, répondit Arnold. Et merci aussi pour votre invitation bien que je ne puisse l'accepter.

Après avoir raccroché je me mis à réfléchir jusqu'à ce que chaque détail de mon plan fût au point. Je me couchai ensuite et passai une excellente nuit.

Le vendredi matin, je fis quelques achats dans une quincaillerie. Quatre contrepoids et trois mètres cinquante de corde. Je plaçai mes acquisitions dans la malle arrière de ma voiture.

Au cas où Arnold travaillerait tard pour son dernier jour à la banque et flanquerait tous mes plans par terre en partant pour le lac avant que j'aie pu agir, je décidai d'avoir un œil sur lui. À quatorze heures je garai ma voiture dans un parking en face de la banque. La conduite intérieure d'Arnold se trouvait dans la partie réservée à celle-ci.

À quatre heures et demie, comptables et caissiers commencèrent de sortir. À cinq heures, la plupart des employés étaient partis. Dix minutes plus tard, Arnold et Normal Brady quittaient la banque à leur tour.

Ils gagnèrent le parking, s'arrêtèrent près de la voiture de Norman Brady pour bavarder quelques instants, puis se serrèrent la main. Brady monta dans sa voiture et Arnold se dirigea vers la sienne. J'attendis que les deux véhicules se fussent éloignés pour démarrer.

Quand j'arrivai à la maison d'Arnold la porte du garage ouverte laissait voir la conduite intérieure. Il se passa deux minutes avant qu'Arnold vînt ouvrir après mon coup de sonnette. Il me regarda, étonné.

- Je finissais mes bagages au premier étage, dit-il. Désolé de vous avoir fait attendre. Entrez.

J'entrai. Il referma la porte derrière moi. Je remarquai qu'il portait encore son veston et sa cravate. Deux choses que je m'empressais de retirer dès que je rentrais dans ma chambre meublée afin de me mettre à l'aise. Mais Arnold avait toujours été un peu cérémonieux.

- Continuez ce que vous étiez en train de faire, répondis-je. J'étais juste venu vous dire au revoir.

- Quand vous avez sonné, je fermais la dernière valise. Tout est prêt. Je ne peux vous offrir quelque chose à boire car j'ai tout enlevé de la maison en dehors du mobilier.

- Cela ne fait rien.

Lentement j'entrai dans la pièce donnant sur la rue.

Arnold me suivit, hésitant.

- Personne d'autre que vous dans la maison ? demandai-je. Et vous n'attendez personne non plus ?

Il me jeta un coup d'œil embarrassé.

- Non. Je me disposais à partir dans quelques minutes.

Souriant, je marchai vers lui. Il ne s'attendait pas du tout à la manchette de karaté que je lui assenai sur le côté du cou de toute la force dont j'étais capable.

Avec un grognement il tomba sur les genoux, puis son visage perdit toute expression et il s'effondra.

Un pareil coup administré avec suffisamment de force est censé tuer un homme en lui brisant les vertèbres. Sans doute celles d'Arnold étaient-elles résistantes car il respirait encore quand je le retournai sur le dos. Je le frappai alors de la même façon à la base du nez. Je sentis l'os craquer sous le bord rigide de ma paume. Par réflexe ses genoux se replièrent, remontant jusqu'à sa poitrine. Et sa respiration s'arrêta.

Je me relevai. J'allai vérifier si toutes les portes étaient bien fermées, et je revins au cadavre. Je le fis rouler sur le côté de façon à pouvoir prendre le portefeuille dans sa poche revolver et l'examinai. Il contenait beaucoup de pièces d'identité pour le cas où j'aurais à prouver que j'étais Arnold Strong. Le signalement porté sur le permis de conduire ne correspondait pas avec moi, mais seul un flic lit jamais un tel signalement quand le permis lui est présenté pour identification. Le portefeuille contenait en outre un peu plus de deux cents dollars en coupures.

Je transférai le mien dans la poche intérieure de ma veste et mis celui d'Arnold sur ma hanche. Dans son pardessus, je découvris un jeu de clés de voiture et un autre trousseau. J'essayai celui-ci sur la serrure de la porte de côté de la maison jusqu'à ce que je trouve une clé qui allât. J'empochai toutes ces clés.

Dans une chambre du premier étage deux valises et un sac étaient préparés. Le porte-documents que j'avais vu à Arnold se trouvait sur le lit. Il me vint à l'esprit qu'il pouvait contenir certains papiers que le nouveau directeur de la Foster National Bank de Leveret devait connaître. Mais il était vide.

Je dus effectuer deux voyages pour transporter les valises, le sac et le porte-documents au rez-de-chaussée. Puis, comme je ne pouvais faire

davantage jusqu'à la nuit et que je ne tenais pas à rester des heures assis à côté d'un mort, je sortis par la porte de côté et refermai celle-ci derrière moi.

Je revins juste avant onze heures du soir, reculai ma voiture dans l'allée et l'arrêtai près de la porte que j'avais empruntée pour m'en aller. Je pris dans ma malle arrière les contrepoids et la corde et j'entrai en écoutant soigneusement autour de moi.

Dans la maison il faisait un noir d'encre. Je craquai une allumette, ce qui me permit de trouver une lampe que j'allumai. Arnold gisait où je l'avais laissé.

Rapidement je devêtis le cadavre. Puis je soupesai les deux valises, décidant que dans la plus légère il devait probablement rester davantage de place. Je l'ouvris. J'y mis la chemise et le pantalon d'Arnold, mais impossible d'y joindre chaussures et veston. Je dus même m'asseoir dessus pour la refermer.

Je parvins à faire entrer le veston dans la seconde. Restaient les chaussures. Le sac ne pourrait sans doute pas les accueillir non plus. Je songeai alors au porte-documents et mon problème fut résolu.

J'attachai un contrepoids à chaque bras et chaque jambe du cadavre nu. Puis, sortant par la porte de côté, j'allai ouvrir la malle arrière de ma voiture et inspectai les alentours. Il y avait de la lumière dans la maison voisine. Mais elle se trouvait à une vingtaine de mètres. Ses fenêtres ne pouvaient donc pas éclairer aussi loin. La seule lampe que j'avais allumée était celle de la pièce de devant. Aucune clarté ne venait donc par la porte de côté ouverte.

Je suis assez costaud ; néanmoins j'étais en nage quand j'eus transporté et chargé le cadavre dans la malle de la voiture.

J'avais installé les valises et le porte-documents sur le siège arrière, éteint la lampe et fermé la porte, quand je pensai qu'Arnold pouvait avoir mis son matériel de pêche dans sa conduite intérieure. Le nouveau propriétaire trouverait probablement étrange, me dis-je, de l'y découvrir. Et il n'était pas question de laisser le moindre indice derrière moi. J'allai voir, mais n'aperçus rien.

Peut-être ce matériel était-il dans quelque coin du garage, pensai-je. Je ne voulais pas prendre le risque d'allumer pour m'en assurer. J'oubliai donc cela. Je fermai la porte du garage et mis la clé de contact.

Les voitures sont plutôt rares à minuit sur le pont de Riverview Point. Quand je m'arrêtai au centre, aucun phare n'était visible derrière moi. Deux seulement venaient devant. J'attendis qu'ils fussent passés, puis descendis vivement de voiture et ouvris la malle arrière.

Je venais juste de balancer le cadavre par-dessus le parapet quand une voiture tourna sur le pont à quatre cents mètres de moi. Dans l'eau, au-dessous, un plouf sinistre se perdit dans le bruit que je fis en claquant le couvercle de la malle. Je levais le capot comme si j'avais

eu quelque ennui mécanique, au moment où la voiture me dépassa. Aucune autre n'apparut pendant que j'envoyais les valises et le porte-documents rejoindre Arnold.

À une heure du matin, j'étais chez moi et au lit. Le samedi matin j'allai chez un marchand de voitures d'occasion et vendis la mienne. Le reste de la journée et le dimanche tout entier je m'exerçai à imiter la signature de mon beau-frère dont j'avais le modèle sur son permis de conduire. C'était là sans doute une précaution inutile, mais, d'après la lettre qu'il m'avait fait lire, il avait correspondu avec le caissier principal. Et celui-ci pouvait remarquer une différence dans cette signature si je devais la déposer sur quelque papier.

Mes bagages n'étaient pas longs à faire. J'habitais une chambre meublée et je ne possédais guère que des vêtements. Le dimanche soir je prévins ma logeuse de mon départ, et, le lundi matin, un taxi vint me prendre avec mes deux valises à cinq heures moins le quart.

Dans le train, j'avais huit heures à ne rien faire d'autre qu'à m'inquiéter. Je commençai à trouver mille défauts à mon plan. Si un employé de la banque avait précédemment habité à Midway City et connaissait de vue Arnold Strong, ou bien moi ? Si quelque membre du conseil d'administration décidait de faire une visite à la succursale de Leveret ? En admettant même que ce membre ou un autre, ou quelqu'un de la succursale de Midway City, demandât Arnold au téléphone, ma supercherie s'écroulerait, car ma voix ne ressemblait pas à la sienne.

Je crois que j'aurais tout abandonné si je n'avais déjà franchi un pas irrévocable en commettant un meurtre. J'étais déterminé à quitter le pays. Je ne voulais pas le faire sans un sou en poche.

J'arrivai en fin de compte à calmer mes appréhensions en décidant de passer à la banque aussi peu de temps que possible. Je remettrais ma première visite à jeudi matin, et, une fois en possession de la combinaison du coffre et des clés nécessaires, je me déclarerais malade et resterais confiné dans ma chambre d'hôtel jusqu'à ce que je fusse prêt à partir.

Stella Marshall, la chef comptable, était une vieille fille d'âge moyen, collet monté. Elle ne manifesta, à me voir, aucune surprise. J'avais six ans de moins qu'Arnold. Probablement l'âge du nouveau directeur était-il connu d'une partie du personnel. Ils avaient certainement, et c'était naturel, discuté de lui entre eux. Ou la différence d'âge ne la frappa pas, ou elle me donna quarante-cinq ans.

Je lui dis que je souffrais d'un rhume et que je n'irais pas à la banque ce jour-là. Aussi me conduisit-elle au *Leveret Hôtel*.

- M. Burke ignorait vos intentions en ce qui concerne votre installation ici, me dit-elle en cours de route. Il n'a donc encore retenu ni maison ni appartement en attendant de savoir ce que vous préféreriez.

- La banque est-elle loin de l'hôtel ? demandai-je.
- Une centaine de mètres.
- Eh bien, jusqu'à nouvel ordre je resterai à celui-ci. Je n'ai pas de famille, vous savez.
- Oui, dit-elle. M. Burke m'a appris que vous étiez veuf.

En me déposant à l'hôtel, elle m'offrit de venir me chercher le lendemain matin. Puisque la banque était si près, lui répondis-je, je préférais marcher.

J'arrivai ce jour-là à neuf heures exactement à la banque. Raymond Burke, caissier principal et premier employé de la succursale, était un homme mince, chauve, d'environ trente-cinq ans, qui portait des lunettes aux verres épais. Il m'accepta tout comme Stella Marshall, sans étonnement.

Je fis semblant de me moucher toutes les deux minutes et me plaignis de sentir venir la grippe. Burke se montra compatissant.

Après m'avoir montré mon bureau, il me fit faire le tour de la banque, me présenta le personnel tout en m'expliquant les installations. Quand je vis que chacun m'accueillait avec une bienveillance polie et sans aucun soupçon, je commençai de respirer mieux.

Nous finîmes par la chambre forte. Elle ressemblait à celle de Midway City. Je n'avais donc pas besoin que l'on me l'expliquât.

- M. Morrison la fermait toujours à cinq heures, soit avec Miss Marshall, soit avec moi comme témoin, dit Burke. Depuis sa mort, je l'ai fermée avec Miss Marshall. Voulez-vous en prendre la responsabilité ?

- Oui, répondis-je. Où est le registre ?

Il me montra ce registre qui n'était qu'un grand carnet. Sur celui-ci, chaque après-midi, la personne qui fermait la chambre forte consignait l'heure d'ouverture portée sur le cadran et apposait sa signature, de même que le témoin.

Nous retournâmes à mon bureau où Burke m'indiqua un épais dossier de papier bulle.

- Ce dossier comporte un résumé de toutes les activités de la banque, que j'ai rédigé pour votre convenance. Vous y trouverez portés l'actif et le passif, une liste complète des prêts, placements, etc. Si vous avez besoin d'explication, vous n'aurez qu'à m'appeler.

- Merci, dis-je. Il me faudra probablement une grande partie de la journée pour voir tout cela, aussi j'aimerais que l'on ne me dérangeât pas. Mettons que, pour aujourd'hui du moins, vous continuiez à faire le travail que vous assumiez avant mon arrivée.

- C'est entendu. Je vais dire que l'on vous laisse seul.

Quand la porte se fut refermée sur lui, j'ouvris le dossier. La plupart des choses qu'il contenait ne m'intéressaient pas. Un seul détail avait une importance considérable à mes yeux. Les espèces en caisse à

l'heure de la fermeture la veille s'élevaient à 251 372 dollars 87.

Un quart de million de dollars. Bien sûr, une certaine somme devait consister en billets d'un dollar et en petite monnaie. Mais même si cinquante mille dollars étaient trop encombrants à emporter, il n'en restait pas moins deux cent mille. Je me demandai si la somme représentait ce qui était enfermé en moyenne dans la chambre forte chaque soir.

À part le temps du déjeuner, je passai toute la journée dans mon bureau à me mettre au courant pour le cas où Raymond Burke voudrait discuter des affaires de la banque.

Quelques minutes avant cinq heures j'allai lui demander si l'on pouvait fermer la chambre forte.

- Oui, répondit-il. J'ai pris la liberté d'établir déjà la combinaison.

Il me tendit une feuille de papier sur laquelle étaient marqués les numéros qu'il avait choisis. Une combinaison nouvelle était composée tous les soirs et les chiffres notés sur deux papiers. La personne qui inscrivait l'heure sur le registre en recevait un, le témoin l'autre.

- De plus, voici les clés de la banque, me dit Burke en me remettant deux clés de cuivre. Celle de la porte d'entrée, et celle de la porte de derrière.

Nous descendîmes ensemble à la chambre forte. Burke me tendit la clé des cadrans. Je m'assurai que le verrou était tiré. J'ouvris la porte de verre, introduisis la clé dans le trou situé sous le premier cadran.

- Nous marquons l'ouverture pour neuf heures quinze, dit Burke. Cela fait seize heures un quart.

Je tournai la clé jusqu'à ce que ce nombre d'heures fût indiqué, la retirai, poussai la porte de verre, refermai celle de la chambre forte et tournai la poignée pour que le verrou tombât à sa place.

J'inscrivis ensuite l'heure sur le registre et signai A. S. Raymond Burke traça ses initiales à côté des miennes.

J'avais déjà décidé que vendredi soir serait le meilleur moment pour m'attaquer à cette chambre forte. Cela me donnerait ainsi jusqu'au lundi matin avant que le vol ne soit découvert. En attendant, moins on me verrait à la banque, moins je risquerais d'être démasqué.

Le mercredi matin, je téléphonai à neuf heures un quart et, prenant une voix enrouée, demandai Burke.

- Ici Arnold Strong, lui dis-je de la même voix quand il fut au bout du fil. Je suis couché avec la grippe. Je regrette vraiment de ne pouvoir aller à la banque le deuxième jour de mon arrivée ici, mais je n'y peux rien.

- Oh ! Je suis désolé, répondit-il. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

- Non. Le docteur recommande surtout le lit. Il me défend aussi les visites. Pour les gens qui viendraient, pas pour moi. Je crois que cette

grippe est plutôt contagieuse. Je puis commander ici tout ce dont j'ai besoin. Ne vous inquiétez donc pas. J'irai à la banque demain, ou bien je vous téléphonerai.

- D'accord, monsieur Strong. Ne vous faites aucun souci. Nous nous occuperons de tout.

Dès qu'il eut raccroché je téléphonai à l'aéroport afin de me renseigner sur les départs d'avions. Après minuit, aucun ne décollait avant six heures du matin. Je réservai une place sous mon vrai nom dans celui qui partait à cette heure-là le samedi matin. Je serais ainsi hors d'atteinte bien avant que l'on ne découvre que la chambre forte de la banque était vide. Puis je sortis et achetai une valise de cuir dans une boutique d'occasions.

Le jeudi matin je téléphonai à Burke que j'étais plus grippé que jamais.

- Prenez tout le temps qu'il vous faudra, répondit-il. Nous nous débrouillons très bien. M. Redding a téléphoné hier. Il voulait simplement savoir si tout allait bien. Je lui ai dit que vous étiez malade. Il demande que vous l'appeliez dès que vous reviendrez à votre bureau.

Byron Redding était président du conseil d'administration à la banque centrale. Si je m'étais trouvé là pour recevoir le coup de fil, j'aurais été fait.

- Je vais l'appeler d'ici, dis-je à Burke. Je ne suis pas malade au point de ne pouvoir passer un coup de téléphone.

Le vendredi matin je téléphonai de nouveau à la banque, sans prendre cette fois une voix enrouée.

- Je crois que je vais mieux. Je me sens encore un peu étourdi, mais j'essaierai quand même d'aller cet après-midi au bureau. Vous me verrez arriver avant l'heure de fermeture.

- Très bien, répondit Burke. Mais ce n'est vraiment pas nécessaire que vous veniez si vous ne vous sentez pas très bien.

- Je suis sûr que cela ira, affirmai-je.

J'arrivai à la banque juste avant trois heures. Burke me suivit dans mon bureau.

- Pourrais-je avoir un peu d'eau ? dis-je. Il est l'heure de prendre mon médicament.

- Je vais en chercher.

Et Burke ressortit. Il revint avec un gobelet en carton.

- Merci.

J'avalai la pilule avec une gorgée d'eau.

- M. Redding a téléphoné de nouveau ce matin, dit Burke. Et aussi un certain M. Brady de Midway City, il y a une heure environ. Je leur ai dit à tous les deux que vous seriez là avant trois heures et que vous les rappelleriez.

J'étais en train de me demander comment j'allais m'en sortir, quand il me désigna les deux téléphones de mon bureau.

- L'appareil de gauche est branché sur le standard. L'autre est une ligne directe.

- Parfait, répondis-je. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais rappeler ces messieurs.

Burke sortit et referma la porte derrière lui.

Je ne rappelai personne, naturellement. Mais Burke n'avait nul moyen de le savoir. Je restai assis à attendre avec impatience, et en espérant que personne n'aurait encore l'idée de me téléphoner.

Lorsque ma montre marqua cinq heures moins cinq, le téléphone n'ayant pas sonné, je me levai et quittai mon bureau. Burke revenait à ce moment-là de la chambre forte. Nous nous rencontrâmes au milieu de la pièce.

- La combinaison est prête, dit-il en me tendant la feuille de papier sur laquelle elle était marquée, ainsi que la clé.

Je mis le papier dans ma poche et me dirigeai vers le sous-sol, Burke à mes côtés. À la porte de bois donnant accès à l'endroit où se trouvait la chambre forte, je m'arrêtai. Sortant de ma poche une boîte de pilules, j'en pris une dans le creux de la main.

- C'est de nouveau l'heure de mon médicament, dis-je. Cela vous ennuierait-il d'aller me chercher un peu d'eau ?

- Pas du tout.

Burke marcha vers le distributeur installé à l'autre bout de la pièce.

Pendant ce temps, je poussai la porte, fis jouer le verrou, ouvris la porte de verre. Je mis le cadran sur sept heures, enlevai la clé, refermai le panneau, puis la chambre forte. Je venais tout juste de remettre le verrou en place quand Burke revint avec un verre d'eau.

Il parut un peu surpris que tout fût déjà fini, mais ne dit rien. Je pris le verre d'eau, avalai ma pilule, et jetai le gobelet vide dans une corbeille à papier proche.

Sur le registre, j'inscrivis soixante-quatre heures un quart. Je paraphai. Burke apposa ses initiales au-dessous des miennes.

- Bonsoir, dis-je aimablement. À lundi matin.

La rue était déserte quand je revins à minuit. Je montai avec ma valise l'allée qui menait derrière la banque et entrai par la porte de ce côté-là.

Un quart d'heure plus tard, je ressortais, la valise était à présent bourrée de tous les billets de cinq dollars et plus qui s'étaient trouvés dans la chambre forte. Je n'avais pas pris le temps de compter. Mais j'estimais le tout à plus de deux cent mille dollars.

De retour à l'hôtel, je laissai un mot pour que l'on me réveillât à quatre heures et demie et qu'un taxi vînt me prendre à cinq heures quinze pour me conduire à l'aéroport.

Jusqu'à une heure du matin, je comptai l'argent. Il y avait un peu plus de deux cent trois mille dollars. Je venais de refermer la valise quand on frappa. Je me hâtai de la jeter dans l'armoire, avant d'aller ouvrir. Je vis deux hommes que je ne connaissais pas.

- Monsieur Arnold Strong ? dit le plus grand.

- Oui.

Il me montra une plaque de police et entra, son compagnon, plus trapu, sur ses talons.

- Que voulez-vous ? demandai-je.

- Monsieur Strong, reprit le plus grand des deux, qu'est-ce qui vous faisait penser que vous pouviez vous en sortir ? Le vol des premiers cent mille dollars aurait pu demeurer longtemps inconnu, car vous l'aviez joliment bien monté. À propos, le chef comptable dit que cela aurait pu durer des mois, si la dernière somme envolée n'avait attiré son attention. Vous auriez dû vous douter que le dernier paquet de cent billets de mille dollars que vous aviez pris serait découvert en quelques jours, malgré ce faux billet à ordre que vous aviez glissé à la place. Pourquoi n'avoir pas filé vers le sud ?

Je le regardai fixement, atterré. Et peu à peu, je compris que je n'étais pas le seul à avoir détourné les fonds de la Foster National Bank. Pas étonnant qu'Arnold montrât aussi peu d'enthousiasme à l'idée d'être nommé à Leveret. La nuit où je l'avais vu au *Club 33* ne devait pas être la première fois où il venait là, s'il avait subtilisé cent mille dollars à la banque.

Puis il devint clair pour moi que l'un des policiers laissait entendre qu'Arnold avait filé avec une deuxième centaine de milliers de dollars en espèces. Je revis le porte-documents qu'il portait en sortant de la banque et gisant vide plus tard sur le lit.

Il ne préparait pas un week-end de pêche. Je le comprenais maintenant. Il avait tout simplement l'intention d'aller en voiture à l'aéroport, d'y abandonner sa voiture et de quitter le pays.

Pourquoi n'avais-je pas fouillé ses bagages ? pensai-je désespérément. J'avais jeté cent mille dollars dans la rivière.

- Je ne suis pas Arnold Strong, dis-je d'un ton morne, mais son beau-frère, Melvin Hall.

- Ah ? fit le plus grand des deux policiers en sortant des menottes. Alors où est Arnold Strong ?

Et je me dis qu'il allait falloir expliquer beaucoup de choses, au moment même où les menottes se refermaient sur mes poignets.

DISPARU COMME PAR MAGIE

(Gone As By Magic)

par RICHARD HARDWICK

Avec le temps, Frank Pilcher devenait une sorte de personnage de légende. Près d'une année s'était écoulée depuis que Frank avait disparu ; cela s'était passé aussi brusquement que si un vaisseau spatial l'avait enlevé sans laisser la moindre trace. Le portrait que l'on se faisait de lui, tant comme homme que comme enfant, se dépouillait lentement des faiblesses et des imperfections qu'il avait eues ; par contre, ses qualités étaient amplifiées et polies comme un beau bois frotté à la main. Dans n'importe quelle réunion, depuis le cocktail que l'on donnait sur la colline dans une de ces demeures à la mode où avaient vécu Frank et Vera, jusqu'à la beuverie du samedi soir chez Mel, dans le quartier des usines, la conversation finissait toujours par retomber sur Frank. Il était la *Marie-Céleste* [2] de Garrison, l'énigme d'une ville sans énigmes, le mystère dans un endroit prosaïque.

Certaines personnes pensaient que Frank, victime d'amnésie, errait sans but quelque part dans un monde sans passé. Il y avait ceux qui prétendaient que, pour l'heure, Frank devait être en train de se reposer à l'ombre d'un palmier, à Tahiti ou à Pago Pago, et qu'il n'avait pas la moindre envie de prévenir Vera ni personne de l'endroit où il se trouvait. Quelques-uns, parmi lesquels Vera, disaient que Frank était mort.

Il n'y avait pas l'ombre d'une preuve pour soutenir aucune de ces théories. Tout ce que l'on savait de façon certaine c'est que Frank avait disparu un soir, emportant avec lui deux valises contenant quelques vêtements et des objets de toilette, et que, depuis, on n'avait rien appris de précis à son sujet.

Bien sûr, il y avait certains faits troublants ; un jour, par exemple, George Simpson avait juré avoir rencontré Frank à Atlanta, se promenant dans Broad Street de la façon la plus insouciant qui soit. Frank s'était réfugié dans un drugstore bondé et avait échappé à George. Mais il s'agissait bien de Frank, de cela George était certain.

Il existait à Garrison une minorité, une minorité composée d'un seul homme, qui n'avait pas besoin d'émettre d'hypothèses à propos de la disparition de Frank. C'est moi, Burt Webb, qui constituais cette minorité ; je savais où était Frank parce que c'est moi qui avais creusé sa tombe, qui l'y avais soigneusement déposé, et qui l'y avais enseveli.

J'avais tué Frank intentionnellement, et pourtant sans préméditation consciente. Pourquoi aurais-je tué un homme qui était peut-être mon meilleur ami ? J'avais grandi avec lui, ou plutôt dans son ombre. Qu'il s'agisse d'athlétisme, d'études, d'activités sociales ou de toute autre chose, Frank excellait dans tout ce qu'il décidait d'entreprendre et me battait toujours d'une coudée. Et pourtant, il arrive que l'on ressente une sorte d'orgueil du simple fait d'être le compagnon d'un homme qui surpasse la foule de la tête et des épaules, et tel était l'orgueil que je ressentais. Lorsque les événements se produisirent, je me rendis compte que j'avais détesté Frank pendant presque toute ma vie. Mais si Frank n'avait pas agi comme il l'a fait, il est probable que nous serions restés amis jusque dans la vieillesse.

S'il y avait une faiblesse dans le personnage de Frank, une paille dans sa structure, c'était le jeu. Il était prêt à parier pour n'importe quoi, à n'importe quel prix, avec n'importe qui. Par exemple, nous jouions ensemble à une sorte de gin-rummy permanent. Les enjeux étaient modérément forts, mais, à vrai dire, plus élevés que ce que je pouvais me permettre ; quoi qu'il en soit, le score allait et venait, tantôt en faveur de Frank, tantôt en ma faveur. Jamais on ne parlait de régler les comptes. Jusqu'à ce soir-là.

Vera n'était pas en ville. Elle était allée faire des courses à New York avec sa mère et Frank était seul depuis quelques jours. Il me téléphona au bureau et je me rendis en voiture chez lui après le travail. Il paraissait nerveux et plus silencieux qu'à l'accoutumée. Il semblait avoir quelque souci en tête, un problème quelconque. Nous bûmes quelques verres, puis Frank suggéra de faire une partie. D'après nos comptes, lorsque nous nous étions arrêtés de jouer la fois précédente, je devais à Frank un peu plus de 1 400 dollars.

Dès la première donne, j'eus une déveine presque incroyable. À minuit, je devais à Frank plus du double de la somme que je lui devais au début de la soirée.

- Pas de chance, Burt, dit-il en étalant ses cartes une fois de plus sur la table. Gin.

Je jetai mes propres cartes et me versai un verre bien tassé :

- C'est la pire poisse que j'aie jamais connue.

- Quand tu es venu ici ce soir, j'espérais que tu gagnerais. J'ai envie de régler nos comptes.

Il battit distraitemment les cartes.

- J'ai une idée. Coupons pour le tout.

Frank regarda le bloc qui portait le score, fit quelques calculs avec son crayon.

- Ça fait cinq mille quatre cents. Qu'est-ce que tu en dis ?

À sa voix, je devinais son degré d'excitation :

- C'est fou, dis-je. Je n'ai déjà pas ce que je te dois !

Jamais les choses ne s'étaient passées ainsi. Jusque-là, nous avions toujours eu notre chance à tour de rôle. Pour ce qui est de l'habileté, nous nous valions à peu près ; chacun de nous connaissait la façon dont l'autre jouait.

- Si tu n'as pas cette somme, tu peux tout arranger rien qu'en coupant.

- À moins que je ne te doive dix mille dollars...

- Dix mille huit cents, rectifia Frank en souriant et continuant de battre les cartes. Si je pensais que tu n'as pas cette somme, Burt, je ne jouerais pas avec toi.

Il faisait certainement allusion à un héritage qu'une tante m'avait laissé un ou deux mois plus tôt. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que cet héritage avait été réclamé par plusieurs créanciers et qu'à peine avais-je eu l'argent entre les mains, qu'il était reparti.

Je regardai les cartes qu'il avait en main. Cinquante- deux petites cartes, dont beaucoup pouvaient me tirer d'un mauvais pas. Si Frank tirait un deux, il en resterait quarante-huit susceptibles de me tirer d'affaire.

Frank me passa le paquet :

- Tiens, bats toi-même.

- Je... je crois que je ferais mieux de partir, Frank. J'ai bu un peu plus que je n'aurais dû...

Mais mes mains étaient en train de battre les cartes, puis le paquet se trouva bien rangé entre nous deux.

- Tu veux que je tire le premier ? dit Frank.

Je pris mon verre et bus une grosse gorgée :

- Vas-y.

Il tendit la main, fléchit les doigts, et tira la troisième carte à partir du dessus. Il la retourna lentement. Il avait sorti le dix de carreau. Frank replaça délicatement les cartes et croisa les bras.

Il y avait trente-deux cartes perdantes dans ce paquet. Quatre feraient coup nul et les seize autres étaient gagnantes. Voilà tout ce à quoi je pouvais penser en tendant la main vers le paquet. Je coupai rapidement, comme on plonge dans de l'eau froide, parce que plus on attend, plus c'est dur. Je retournai le six de pique. Je pouvais m'entendre respirer, je pouvais sentir le regard amusé de Frank.

- La chance va peut-être tourner, dit-il.

- Ce n'est pas de la chance ! m'écriai-je. Tu as fait quelque chose aux cartes ! Jamais avant ça je n'ai eu une telle série de poisse...

- Tu ne m'accuses tout de même pas de tricher, Burt ?

L'expression de Frank n'avait plus rien d'amusé. Il était glacial.

- Je ne sais pas comment...

- Alors, ne porte pas d'accusation. As-tu envie encore d'essayer d'égaliser ? Tu me dois...

- *Que le diable t'emporte ! Je sais combien je te dois !*

J'attrapai les cartes et me mis à les battre violemment.

Je les battis et les rebattis, sans quitter Frank des yeux. Quelque chose avait changé en lui. Il avait l'expression d'un homme prêt à bondir ; il semblait en proie à ce genre d'excitation qui règne dans un aéroport ou sur un paquebot avant le départ. Ou peut-être n'était-ce que mon propre état d'esprit qui me faisait exagérer ce que je croyais voir.

Je finis de battre les cartes.

- Je vais couper le premier.

Il acquiesça d'un signe de tête ; je respirai profondément et tendis la main vers les cartes. J'appuyai mes doigts tendus contre le paquet pour que Frank ne se rendît pas compte qu'ils tremblaient. Une nouvelle fois, je coupai d'un geste net et rapide. La carte que je retournai était la dame de pique - la sorcière, comme nous l'appelions au cours de nos parties antérieures.

Je replaçai les cartes que j'avais soulevées sur le paquet, me rendant compte maintenant que mes chances de m'en tirer étaient excellentes. Huit cartes étaient supérieures à la mienne, et quatre autres, y compris la sorcière, feraient coup nul. Le paquet contenait quarante cartes perdantes.

Frank resta calme ; son excitation intérieure n'apparaissait que dans son regard. « Un roi ou un as », dit-il, et il tira un as. L'as de cœur.

Mon poing passa par-dessus la table, comme mû par sa propre volonté. Frank avait toujours les cartes en main, et l'as était tourné vers moi quand mon coup l'atteignit et l'envoya basculer en arrière. Sa tête heurta le sol avec un bruit retentissant ; j'avais fait le tour de la table et je m'étais jeté sur lui avant qu'il ait pu bouger. Je vis que mes mains serraient sa gorge, et même à ce moment-là un faible murmure tout au fond de moi me dit de reculer. Mais mes pouces s'enfoncèrent profondément à la base de sa gorge.

Il se passa un long moment avant que mes muscles tremblants ne se détendissent et, à cet instant, personne sur terre ne pouvait plus rien pour Frank Pilcher.

Frank était mort. Certes, ma dette s'était éteinte avec lui, mais je me trouvais devant un problème pire encore. Aucune explication ne pourrait me tirer de ce mauvais pas. On n'étrangle pas accidentellement l'homme que les gens considèrent comme votre meilleur ami. J'allai vers le buffet et me versai un verre bien tassé. L'effroyable éventail d'émotions par lequel je venais de passer m'avait vidé de toute substance. Le whisky aurait aussi bien pu être une quelconque limonade. Je m'affairai à ramasser les cartes puis je m'assis, les comptai, jetant de temps en temps un coup d'œil sur le corps de Frank, n'éprouvant toujours aucun remords, aucune terreur, simplement une espèce de stupéfaction détachée. Les autres émotions viendraient peut-être après. Je désirais éprouver des remords à propos

de Frank, car nous étions amis depuis très très longtemps. Apparemment du moins.

Maintenant, il fallait que je pense à moi. Si on m'avait vu venir chez Frank, alors j'étais perdu. Mais la maison était bien dissimulée dans un bosquet d'arbres ; les habitants de ce quartier avaient recherché la tranquillité et avaient payé pour l'obtenir. Il fallait que j'agisse comme si nul ne m'avait vu et comme si Frank n'avait parlé de ma visite à personne. Et même ainsi les choses n'iraient déjà pas toutes seules quand on se mettrait à chercher Frank.

Je remplis deux de ses valises avec les objets que Frank aurait logiquement emportés s'il était parti pour un long voyage, puis je les chargeai dans ma voiture. Il y avait une ferme abandonnée à quelques kilomètres de Garrison ; la société pour laquelle je travaillais l'avait saisie quelques mois plus tôt. À l'époque, j'avais inspecté la propriété et c'est là que je décidai d'enterrer Frank. Je pris une des nombreuses pelles dans sa resserre à outils, inspectai la maison pour m'assurer qu'il n'y avait aucune trace ni de la lutte ni de ma visite, puis je fermai la porte d'entrée à clef et m'éloignai en voiture.

Une fois rentré chez moi et au lit, aux premières heures de la journée, juste avant l'aube, il se mit à pleuvoir. Au début, la pluie tomba lentement, presque à contrecœur, puis, comme si l'on avait ouvert une vanne, elle se déversa à flots, balayée par le vent. Debout à la fenêtre, je la regardais s'abattre contre la vitre. Quand elle eut cessé, l'aube se leva sur un jour gris, sombre et solennel. Un jour parfait pour vous faire penser à la mort à venir.

* * *

Vera porta le deuil dès le début. J'étais assis sur la terrasse avec elle et sa mère ; de ma place, je voyais distinctement, de l'autre côté des portes coulissantes en verre, la table où Frank et moi avions joué notre dernière partie. Vera était splendide en noir.

- Il est mort. Je sais qu'il est mort. Jamais Frank ne serait parti de cette façon, sans explications, en se contentant de disparaître. Il m'aimait, Burt. Une femme sait ces choses-là.

- Je n'ai pas compris tout ce que disait ce notaire, Vera, dit sa mère d'une voix geignarde.

- Il me semble qu'un pauvre d'esprit aurait pu le comprendre, dit Vera. Nous sommes fauchés, ma chère. Frank nous a laissé en héritage de lourdes hypothèques et des dettes venues à échéance.

J'étais stupéfait :

- Tu veux dire qu'il n'y a... qu'il n'y a *rien* ? De tout ça, tout ce que Frank a construit, il n'a rien mis de côté ?

- Je ne suis pas une imbécile, dit Vera avec amertume. Je savais que Frank jouait. Les voyages qu'il faisait à Las Vegas et ailleurs. Il m'avait

dit et redit qu'il allait s'arrêter.

- C'est peut-être pour ça qu'il est parti, parce qu'il ne pouvait pas s'arrêter...

- Il est mort, répéta Vera en détachant chaque mot. Je le sais parce que Frank ne m'aurait pas quittée, en aucune circonstance. On l'a tué et j'ai l'intention de découvrir qui l'a tué et où se trouve son corps.

La culpabilité est une chose étrange. J'avais la sensation nette que Vera fouillait mon esprit, qu'elle savait que j'avais tué son mari et qu'elle attendait patiemment son heure. Et, bien que je fusse mon secret en sécurité, j'éprouvais une sensation de froid dans mon corps. Un mois s'était écoulé depuis la disparition de Frank et, à mesure que les jours passaient, je me sentais plus sûr de moi. La première semaine fut la plus délicate ; je ne savais jamais si quelqu'un n'allait pas s'avancer vers moi, me désigner du doigt et dire : « Mais je m'en souviens maintenant ! J'ai vu la voiture de Burt Webb sortir de chez Frank après minuit », ou « Frank m'avait dit que Burt devait venir ce soir-là ». Une telle déclaration aurait suffi à me condamner étant donné que je n'avais pas d'alibi.

Vera était en train de dire :

- Il y a une chose à laquelle Frank tenait essentiellement, c'était ma sécurité. Il avait contracté une importante assurance sur la vie. Mais, étant donné la façon dont les choses se présentent, étant donné que l'on n'a aucune preuve de sa mort, le montant de l'assurance ne me sera pas réglé avant les sept années requises.

- Mais, Vera, pourquoi quelqu'un aurait-il voulu tuer Frank ? C'était un des hommes les plus aimés et respectés de tout Garrison.

Elle haussa les épaules :

- Peut-être devait-il de l'argent qu'il était incapable de payer. Une dette de jeu. D'après ce que je sais, on fait des choses de ce genre pour décourager les gens de ne pas payer leurs dettes de jeu.

Je commençai à me détendre un peu. Vera pensait à des vengeances de gang, à des cercueils de ciment, et autres choses de ce genre. C'est ma propre culpabilité centrée sur elle-même qui créait en moi ce sentiment de malaise.

- Je pense que ce notaire se trompe, dit la mère de Vera. Comment allons-nous vivre si nous n'avons pas d'argent ?

Et de sourire à Vera comme si elle venait de faire une découverte.

Vera rejeta la tête en arrière et éclata de rire :

- N'est-ce pas merveilleux, Burt ! As-tu entendu ça ? Le notaire se trompe parce qu'il faut que nous ayons de l'argent pour vivre ! Voilà vraiment un raisonnement à toute épreuve !

Je me levai, me sentant mal à l'aise :

- Il faut que je m'en aille. Vera, s'il y a quelque chose que je peux faire ?...

Vera alla jusqu'au bord de la terrasse. Elle me tournait le dos :
- Trouve qui a tué Frank, Burt. Voilà ce que tu peux faire.

* * *

Il y avait quelque chose dans l'assurance de Vera qui me portait sur les nerfs. Comment pouvait-elle être à ce point sûre que Frank ne l'aurait pas abandonnée ? Qu'est-ce qui permet à une femme de présumer qu'elle connaît un homme, plus qu'un homme ne peut connaître une femme ? Ils appartiennent l'un et l'autre à deux espèces entièrement différentes.

Il y a des années, j'avais été amoureux de Vera. C'était la plus jolie fille du groupe dans lequel j'avais été élevé. Je suppose que la moitié des garçons que je connaissais avaient été amoureux de Vera à un moment ou à un autre, mais c'était différent pour moi parce que, lors de ma dernière année de lycée, j'avais en fait reçu des encouragements de sa part. Il m'avait fallu un bon bout de temps avant de comprendre que c'était Frank Pilcher que Vera cherchait à atteindre à travers moi, que j'étais un moyen pour une fin. Étant à l'époque doué d'un cœur de pierre, j'avais haussé les épaules et m'étais dit que ça n'avait pas d'importance parce qu'il y avait des tas d'autres filles, que somme toute Frank Pilcher était mon meilleur ami et qu'il n'était pas responsable. Vera, elle, l'était. C'était Vera la calculatrice. Frank s'était répandu en excuses et je l'avais consolé en lui disant que ce genre de choses arrivait. Tout cela était très sophistiqué et mondain étant donné qu'aucun de nous trois n'était alors âgé de plus de dix-sept ans. Je ne voulais pas qu'aucun d'entre eux sût à quel point j'étais furieux de perdre une chose de plus en faveur de Frank.

Frank était mort maintenant, ce qui allait certainement équilibrer un tas de vieux scores. Vera prétendait qu'elle était ruinée, mais, d'ici sept ans, elle toucherait son assurance sur la vie qui, d'après ce que j'avais pu comprendre, représentait une somme considérable. Si j'avais songé à me venger de Vera lorsque j'avais tué Frank, cette pensée avait été enfouie si profondément dans mon subconscient qu'un peloton de psychiatres n'aurait pu l'en extirper. Mais lorsque, quittant Vera ce jour-là, je vis qu'elle portait le deuil bien qu'un très grand nombre de gens fussent convaincus que Frank, loin d'être mort, avait pris la poudre d'escampette, je compris que je voulais la blesser davantage. Pour ceux qui restent, la mort provoque inévitablement une blessure temporaire. Une trahison, ça, c'est quelque chose d'autre. Si seulement Vera pouvait être persuadée que Frank l'avait trahie, alors je m'estimerai satisfait.

Paul Royce était une des nombreuses personnes de Garrison qui semblaient tenter de s'évader de leur propre condition par l'intermédiaire de Frank Pilcher. Un de ceux qui voulaient croire qu'il

s'était enfui.

- Il y a des années, me dit Royce un jour, que Frank mettait de l'argent de côté. Les gens racontent qu'il jouait, mais Ge gars-là avait de larges revenus et des biens importants. Tu sais ce que je pense ? Je pense qu'il a tout organisé exactement de cette façon, qu'il s'est arrangé pour disparaître comme il l'a fait de façon que personne ne puisse savoir ce qui lui était arrivé. Bien sûr, il se pourrait qu'un des joueurs professionnels l'ait tué, mais pourquoi ? Frank était peut-être fauché, mais ce n'est pas comme si un bandit de grand chemin lui avait réclamé de l'argent. Frank pouvait se refaire. Et pour finir, il aurait tout payé jusqu'au dernier centime. As-tu remarqué comme sa succession se règle aisément ? Ses dettes ont été payées en totalité et, quoi que dise Vera Pilcher, il lui a laissé un revenu lui permettant de vivre. Frank est en vie tout comme toi et moi. Non, je dirais même qu'il est plus en vie que toi ou moi.

On trouve toujours des gens désireux de s'évader. Ils ne semblent pas savoir ce qu'ils veulent fuir, ils veulent tout simplement fuir. Pour eux, c'était ce qu'avait fait Frank Pilcher et il devait nécessairement vivre quelque part à la manière dont un homme devait vivre.

C'est cette allusion continuelle à un trésor caché que Frank était censé posséder qui retenait mon intérêt. Les mois s'écoulaient, deux, trois, et on entendait toujours les gens parler de lui. Si Vera eut quelques échos des conversations laissant entendre que Frank était à Tahiti, à Paris, sur la Riviera, ou dans quelque autre endroit, jamais elle n'en montra rien. Elle portait toujours le deuil de Frank, et j'appris incidemment qu'elle avait engagé un détective privé pour découvrir ce qui était arrivé à son mari. Je me demandais si cette insistance correspondait à l'effort qu'elle faisait pour se convaincre elle-même qu'elle avait raison.

La déveine que j'avais eue le soir où j'avais tué Frank resta accrochée à moi comme un albatros. Tout ce que je touchai tourna en poussière. Presque un an après la mort de Frank, la compagnie pour laquelle je travaillais ferma sa succursale de Garrison et on m'offrit à contrecœur une situation inférieure dans une autre succursale. Je refusai l'offre. Les actions que j'avais soigneusement sélectionnées baissèrent régulièrement. J'étais, pour employer un euphémisme, aux abois.

C'est alors que je rencontrai Sid Vickers. Sid, Frank et moi avions été copains de classe. Il y a longtemps déjà qu'avait commencé la dégringolade sociale de Sid et, lorsqu'il m'aborda ce jour-là dans la rue, il avait tellement changé que je ne le reconnus pas. Ç'avait toujours été un petit bonhomme terne, le genre de gars toujours prêt à grappiller la moindre miette qu'on était susceptible de lui jeter. Il me toucha le bras et dit : « C'est moi, Burt. Sid. Sid Vickers ? ... » À la façon dont il prononça ces mots, je compris qu'il s'agissait d'une

question ; sans doute le nom avait-il perdu toute signification pour toute autre personne que lui-même. Il n'était pas rasé, il était sale, et sérieusement éméché.

- Tu pourrais pas me prêter deux dollars, Burt ? Jusqu'à ce que je retombe sur mes pieds...

J'avais perdu à peu près tout ce que j'avais excepté peut-être ma façade et elle chancelait. Je regardai Sid et me demandai combien de temps il se passerait avant que l'on ne puisse nous distinguer l'un de l'autre.

- Franchement, qu'est-ce que tu cherches ? lui demandai-je. Un verre ? Il sourit et se mit à rire silencieusement.

- J'ai jamais pu te rouler, Burt, pas vrai ? C'est vrai, j'ai besoin d'un verre. J'en ai terriblement besoin.

Il y avait un bar deux ou trois maisons plus loin :

- Je vais en prendre un avec toi, lui dis-je.

Ce n'était pas un bar extraordinaire, mais nous choisîmes un box et je fis apporter deux bières et un demi-litre de « mélange ». Sid en descendit un rapidement, puis un autre. Il se laissa aller en arrière dans le box et eut un soupir de reconnaissance :

- Ce n'est plus comme dans le bon vieux temps, pas vrai ? Moi et toi et Frank Pilcher et le reste du groupe.

- Non, Sid, ce n'est pas comme autrefois.

Tout le monde avait envie de parler de Frank. Eh bien, qu'à cela ne tienne !

Lentement, Sid se versa un autre verre :

- Ce Frank Pilcher, ça, c'était un homme. Tu sais, ça m'excite d'entendre tout le monde parler de lui, en tentant de deviner ce qu'il est devenu. Mais j'en suis pas là. Moi, je sais ce qui lui est arrivé.

Brusquement, en regardant au travers de la table ses yeux bouffis, injectés de sang, je me demandai si c'était bien par hasard que nous nous étions rencontrés dans la rue. Avais-je commis quelque gaffe ? J'éprouvai de nouveau le même sentiment de culpabilité. J'essayai de conserver un calme apparent. Je parvins même à produire ce que j'espérais être un sourire normal, légèrement ennuyé.

- Alors, comme ça, tu sais où il est. Toi et la moitié de cette ville...

- Oh, je n'ai pas dit que je savais où il était, Burt. J'ai dit que je savais ce qui lui était arrivé. Et ça fait une grosse différence parce qu'il pourrait être n'importe où, et je veux bien dire n'importe où. Il avait mis un magot de côté pour les jours sombres. Frank était mon copain quand personne ne l'était, toi mis à part, Burt. Aussi loin que je me souviens, tu m'as toujours traité convenablement. Si j'ai jamais eu un pote sur terre, c'est bien toi.

Il descendait rapidement la bouteille maintenant.

- Bien sûr, bien sûr, je suis ton copain, Sid. Alors qu'est-ce que c'est

que cette histoire pour Frank ?

- Comme je t'ai dit, il avait un magot de côté pour la fin des beaux jours. Je le sais parce que je l'ai vu.

- Tu... tu l'as vu ?

- J'ai vu la clef et il m'en a parlé. La clef du coffre où il avait entassé tout son fric. Il y avait un petit carton attaché à la clef avec le nom dont il s'était servi et la signature qu'il utilisait pour pouvoir l'ouvrir...

- Pourquoi n'as-tu raconté tout cela à personne pendant l'enquête ?

- Parce que personne ne m'a posé de questions, dit-il simplement. Et à y bien penser, tu m'as rien demandé non plus, pas vrai ?

- C'est juste. C'était mon copain et ça m'intéresse d'en savoir le maximum sur ce qui lui est arrivé.

Cette phrase devait entraîner une réponse qui me renseignerait d'une façon ou d'une autre.

- On n'a trouvé aucune clef...

J'avais presque fait une gaffe, mais Sid m'interrompit.

- Bien sûr que non ! Parce qu'il l'a emportée avec lui !

Mais Frank ne l'avait pas emportée avec lui, parce qu'il n'était allé nulle part. Et d'ailleurs aucune clef de coffre mystérieux n'avait été découverte parmi ses biens personnels. Tout au moins, aucune clef qui permît d'ouvrir un coffre-fort.

- Tu te demandes pourquoi Frank m'aurait raconté un truc comme ça, un truc qu'il n'avait probablement dit à personne. Eh bien, je me le suis demandé moi aussi, mais je ne crois pas qu'il se soit souvenu de l'avoir fait. Nous tenions tous les deux la maffée à ce moment-là. Je suis tombé sur lui comme je suis tombé sur toi aujourd'hui ; nous sommes allés dans un bar, nous avons parlé du bon vieux temps, tu sais ce que c'est. À partir de cet instant, mes souvenirs sont plutôt flous, mais je me souviens qu'il a pris son portefeuille pour payer notre biture et qu'alors il m'a regardé d'un drôle d'air en sortant la clef de son portefeuille et en me la montrant. Il m'a dit que c'était la clef de la situation, quelque chose comme ça.

Sid remplit à nouveau son verre.

- Et c'est comme ça que je sais ce qui est arrivé à notre vieux copain, Frank Pilcher.

J'avais enterré le portefeuille de Frank avec lui sans en inspecter le contenu. Je regardais fixement Sid pendant qu'il buvait. Je tentais de lire quelque chose sur ce visage bouffi par le whisky. Me racontait-il tout ça en quelque sorte pour me dédommager des verres que je lui avais offerts ? Ou avait-il autre chose en tête ? Peut-être que Frank lui avait raconté que je lui devais de l'argent ? Mais non, quel rapport Sid aurait-il pu établir entre ce fait et la disparition de Frank ? Sid me racontait quelque chose qui lui était bel et bien arrivé. Frank avait effectivement un magot secret, quelque chose dont Vera n'était pas au

courant, quelque chose qu'il cachait à Vera. Cela me donnait envie de rire.

- Ce... ce carton qui, m'as-tu dit, était attaché à la clef, quel nom portait-il ? Celui de Frank ?

- Qu'est-ce que ça change ? Je ne crois pas l'avoir vu, et même si je l'avais vu, je ne m'en souviendrais probablement pas...

- Et pourtant tu te souviens de la clef, dis-je rapidement. Comment ça se fait ?

- Dis donc, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi est-ce si important tout d'un coup ?

Je m'étais trop excité, j'insistais trop :

- Il n'y a aucune inquisition là-dedans. Tu sais peut-être qu'il ne laisse pas grand-chose derrière lui pour Vera...

- À la santé de cette chère vieille Vera, fit Sid en levant son verre.

Et alors je me souvins que le petit Sid était amoureux de Vera, lui aussi, et qu'elle n'avait jamais daigné s'abaisser à admettre son existence.

Je n'avais plus rien à gagner à rester là pour regarder Sid se saouler, aussi je le quittai. Je voulais réfléchir. Ce renseignement fourni par Sid pouvait bien être la solution de mes problèmes. S'il y avait une clef là où était Frank, et si cette clef était fixée à un carton portant le faux nom dont il se servait et la façon dont il signait pour ouvrir le coffre-fort, qu'est-ce qui m'empêchait de m'exercer à signer de cette façon jusqu'à ce que je fusse capable de reproduire cette signature puis de me rendre moi-même à la banque afin de voir ce que le coffre renfermait ? Il y avait de fortes chances pour que le nom de la banque fût gravé sur la clef. Frank n'avait pas dû choisir une banque locale, il avait dû aller ailleurs, probablement dans une grande ville où il n'était pas connu. Et maintenant, il se serait écoulé suffisamment de temps pour que personne à la banque ne fût susceptible de le reconnaître. Je pourrais me faire passer pour le détenteur du coffre en me contentant de signer de la signature appropriée et d'exhiber la clef.

Cet après-midi-là, je rendis visite à Vera, une visite amicale. Étant donné que la grande maison dans laquelle elle avait vécu avec Frank et sa mère faisait partie de la succession, celle-ci avait été vendue. Vera habitait maintenant une maison modeste dans un quartier assez quelconque de Garrison. Quand elle m'ouvrit la porte, cela m'amusa de voir qu'elle était toujours en deuil.

Elle m'offrit le thé et, après quelques échanges de politesses prononcées du bout des lèvres, j'en arrivai à l'objet de ma visite :

- On parle toujours beaucoup de Frank, dis-je. On raconte qu'il avait mis un tas de fric de côté quelque part...

- Je ne veux pas discuter de cela, Burt, dit-elle, les yeux flamboyants. Frank est mort. Il m'aimait beaucoup trop pour me quitter. Quant à

son argent, Frank l'a perdu au jeu et ça ne sert plus à rien maintenant d'en parler.

Vera croyait ce qu'elle voulait croire :

- J'ai appris que tu avais engagé un détective privé, poursuivis-je.

- Je ne me vois pas attendant encore six ans et demi pour me remettre à vivre alors que Frank voulait que je vive. Si je peux trouver ce qui lui est arrivé, prouver qu'il est mort, alors le montant de son assurance sur la vie me sera payé.

- Frank n'était pas un joueur stupide. Il était malin ; il savait quelles étaient ses chances lorsqu'il jouait. Je ne crois pas qu'il aurait tout perdu...

Vera se leva ; ses yeux s'étaient rétrécis :

- Si ça ne t'ennuie pas, Burt, je ne me sens pas très bien cet après-midi. Tu pourrais peut-être revenir me voir à un autre moment ?

Congédié - mais c'était normal, parce que je savais que le doute régnait dans l'esprit de Vera. J'exposais un argument trop logique, un argument dont elle savait intuitivement qu'il ne ferait qu'ébranler sa confiance ; donc, elle me stoppait net.

Sa mère entra au moment où je partais. Elle me salua distraitement, puis dit à Vera, de cette même voix geignarde que je lui connaissais :

- As-tu eu des renseignements par ce détective, ma chérie ? Il aurait dû découvrir quelque chose maintenant. Tu n'es pas assez dure avec lui.

La mère de Vera n'avait pas encore perdu l'habitude de la bonne vie.

* * *

Je fus incapable de dormir. J'étais en proie à une excitation fébrile maintenant, lorsque je pensais à la clef que j'avais enterrée avec Frank. J'étais étendu dans mon lit comme un gosse la veille de Noël, envisageant mentalement tout ce qu'il était possible d'envisager et me demandant combien d'argent Frank avait mis de côté au fil des ans. L'idée me vint alors que, le soir où j'avais tué Frank, il avait véritablement essayé de me libérer. Je me souvins de la façon dont il avait dit : « J'ai envie de régler les comptes. » Sans doute, à ce moment-là, avait-il projeté de partir avant que Vera ne fût rentrée de son voyage à New York.

Connaissant Frank, sa conscience, ses capacités, il y aurait certainement suffisamment d'argent pour que je vive le restant de mes jours de la façon dont je rêvais.

Enfin, je m'endormis, mais pas avant que ma mémoire eût fait rejaillir cette vieille menace de Noël, la promesse des verges si l'on ne se conduit pas bien.

Je n'étais pas absolument sûr d'avoir assez de cran pour faire ce qui devait être fait. J'étais un peu âgé pour commencer à jouer les vampires. Mais rien ne vaut un vieux vampire. Le lendemain matin, je

me rendis en voiture à la ferme qui n'était toujours pas vendue - les tractations allaient probablement durer un temps fou. Je me garai derrière les bâtiments décrépits qui étaient bien à l'abri des voitures circulant sur la grand-route et me rendis directement à l'endroit où j'avais enterré Frank, à quelque cinquante mètres de la maison. Au début, je n'étais pas certain d'avoir retrouvé l'endroit exact, mais je commençai à creuser quand même. J'eus de la chance. À un mètre vingt de profondeur environ, je tombai sur lui. J'aperçus d'abord une chaussure moisie, puis une jambe de pantalon étonnamment en bon état. L'année avait été exceptionnellement sèche, ce qui expliquait probablement cet état de fait.

Je découvris le corps jusqu'à la taille ; je n'avais aucun désir de voir son visage. Le portefeuille devait se trouver dans la poche intérieure de sa veste ; or j'avais trouvé cette poche et mes doigts s'étaient refermés sur le portefeuille. J'étais en train de le sortir de la poche quand brusquement je m'arrêtai. Je restai là accroupi, parfaitement immobile, la tête au-dessous du niveau du sol. Et pourtant, quelqu'un me regardait fixement la nuque ; je sentais le regard de quelqu'un peser sur moi.

- N'essayez pas de faire un geste, Webb, dit une voix d'homme. Restez où vous êtes.

- Je savais que j'avais raison !

C'était la voix de Vera.

- Je le *savais* ! Eh bien, maintenant, écoutons un peu tout ce que tous ces gens avaient à dire à propos de Frank ! Moi, je savais que jamais il ne m'aurait quittée !

Je ne me retournai pas. Je baissai les yeux vers le portefeuille que je tenais dans ma main et je me maudis de m'être montré le plus crédule des imbéciles. J'étais tombé dans un piège grossier qui s'était étalé en grandes lettres de néon. Venez le chercher ! De l'argent, de l'argent, de l'argent ! Plus que vous ne pourrez jamais en dépenser !...

Sans doute, me dis-je, le petit Sid Vickers s'était-il vendu à la femme qu'il détestait pour le prix d'une ou deux bouteilles de whisky. Il n'y avait pas de clef. Pas d'argent.

Des pieds se déplacèrent précautionneusement en faisant bruire les feuilles sèches qui recouvraient le sol :

- Très bien, dit la voix d'homme, sortez de là et pas d'histoires.

Je me redressai lentement, le portefeuille à la main. Je me retournai et les regardai. Je ne reconnus pas l'homme, mais supposai que c'était le détective que Vera avait engagé. Le visage de Vera reflétait son triomphe. Elle ne faisait aucun effort pour cacher ses sentiments. Elle avait conservé Frank Pilcher jusqu'à la fin. Tous les doutes qu'elle avait peut-être éprouvés en secret avaient disparu maintenant, comme disparaîtraient ceux des autres gens quand la nouvelle se répandrait.

Elle avait prouvé ce qu'elle voulait prouver. Pendant toute cette année, Frank s'était trouvé à moins de huit kilomètres à l'est de Garrison, et à quatre pieds sous terre. Ni à Tahiti, ni à Paris, ni à Pago Pago, ni nulle part ailleurs ; mais dans une ferme abandonnée au fond d'une tombe grossière.

À ce moment-là, je la détestais plus encore que j'avais jamais détesté qui que ce fût. Pas tellement pour m'avoir pris au piège - cela, c'est à ma propre crédulité que je le devais - mais pour avoir obtenu la preuve qu'elle cherchait.

- Je savais que tu étais impliqué là-dedans, me dit-elle. Tu as essayé plus que n'importe qui d'autre de me persuader que Frank m'avait abandonnée. Je t'ai fait suivre, Burt. Quand Pears t'a vu venir ici et commencer à creuser, il est revenu me chercher. Il savait que je voudrais être présente pour voir comment tu encaisserais.

- Eh bien, Vera, ton piège avec Sid a marché.

Vera ne dit rien. Tout d'un coup, je me mis à me poser des questions. Je baissai les yeux vers le portefeuille et l'ouvris lentement.

- Qu'est-ce que vous faites là, Webb ? dit le détective d'un ton menaçant en agitant son revolver. Je ne fis aucune attention à lui, mais tirai du portefeuille les cartes et les papiers, les laissant tous tomber par terre jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais. Une clef fixée à un morceau de carton portant un nom inconnu.

Je souriais d'un air amer quand je la jetai à Vera.

LE CLUB DU MARDI

(The Tuesday Club)

par C. B. GILFORD

Leona Coston ne serait jamais retournée à la maison si elle n'avait eu oublié quelque chose. Si elle n'était pas revenue, elle n'aurait jamais imaginé ce que son mari s'appêtait à faire. Et, partant, elle n'aurait pas envisagé un meurtre.

Leona avait l'intention d'offrir à Alice cette petite poterie danoise qu'elle avait découverte chez un brocanteur. C'était vendredi que tombait l'anniversaire d'Alice, mais elles avaient décidé de le fêter dès ce mardi, qui était le jour habituel de leur réunion hebdomadaire. Leona avait donc confectionné un joli paquet-cadeau... et elle était partie en l'oubliant sur la table de l'entrée !

D'ordinaire, comme elle n'aimait pas rouler seule, une de ses amies passait la chercher.. Mais Alice devait se rendre à la réunion directement de chez sa sœur qui était malade ; Faye avait des tas de courses à faire et Vivian, un rendez-vous en fin d'après-midi chez son dentiste... Leona approchait déjà du centre-ville quand elle se souvint du cadeau. Faisant aussitôt demi-tour, elle rebroussa chemin.

Stewart lui avait dit se sentir très fatigué ; aussi regarderait-il un moment la télévision ou lirait-il un peu, mais son intention était de se coucher de bonne heure. Stewart lui disait presque toujours la même chose lorsqu'elle sortait le mardi soir, sans doute pour qu'elle n'eût pas remords à le laisser seul. De toute façon, elle n'aurait pas eu de remords, mais il lui avait bien précisé qu'il se coucherait de bonne heure ; or voilà qu'elle voyait la porte du garage s'ouvrir pour livrer passage à la voiture roulant en marche arrière.

Leona réagit aussitôt et de façon instinctive. Au lieu de tourner dans l'allée d'accès, elle continua tout droit pour s'arrêter une centaine de mètres plus loin et regarder dans le rétroviseur.

Bien entendu, Stewart allait simplement jusqu'au drugstore pour acheter des cigarettes ou quelque chose du même genre, mais il s'était dit tellement fatigué... et, en outre, ce n'était pas un fumeur invétéré. Le soir s'épaississait, mais Leona vit quand même la voiture gagner la rue tandis que la porte du garage se refermait automatiquement.

Elle réagit sans réfléchir, fit demi-tour et se mit à suivre la berline crème de Stewart, convaincue qu'il allait tourner un peu plus loin pour gagner Fontaine Avenue où il y avait plusieurs drugstores.

Un peu plus loin, Stewart tourna en effet mais à gauche et non du côté de Fontaine Avenue. Du coup, Leona le suivit avec une tension soudaine, convaincue cette fois qu'il se rendait quelque part où il n'aurait pas dû aller. Sans guère prêter attention aux quartiers traversés ni à la distance parcourue, Leona ne se souciait plus que de ne point perdre de vue la berline crème, tout en ayant soin néanmoins de ne pas laisser voir au conducteur qu'il était suivi. Elle s'en tirait très bien : quand ils arrivaient à un feu rouge, elle s'arrangeait pour laisser une autre voiture s'intercaler entre eux. Puis, quand il repartait, elle le suivait de nouveau à une vingtaine de mètres, aux aguets de toute manœuvre imprévue.

Brusquement, la berline se rabattit le long du trottoir et s'arrêta. Leona avait prévu la chose : elle se gara aussitôt du côté opposé et baissa la glace afin de mieux voir.

Ils se trouvaient dans un quartier d'immeubles locatifs, qui avaient bonne apparence sans être luxueux pour autant. Comme la rue était bien éclairée, Leona vit parfaitement son mari descendre de voiture et se diriger vers l'un de ces immeubles.

Elle fut avant tout frappée par le fait qu'il avait mis son costume bleu, celui qui était tout neuf. Il marchait d'un pas rapide, presque allègre. Lui qui s'était dit si fatigué !

Bien que surprise, furieuse et débordante de soupçons, Leona n'agit point de façon irréfléchie. Elle attendit que son mari fût entré dans l'immeuble, patienta encore plusieurs minutes, espérant contre tout espoir le voir ressortir pour regagner la maison.

Une dizaine de minutes plus tard, il n'était toujours pas ressorti. Leona descendit alors de voiture, mais sans encore bien savoir ce qu'elle devait faire. Elle se dirigea vers l'immeuble où était entré son mari, prête à rebrousser chemin et à se cacher si Stewart reparaisait. Finalement, elle entra dans le hall.

C'était un petit immeuble comportant quatre appartements : deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage. Aucun bruit ne lui parvenant de nulle part, Leona hésita. Pouvait-elle sonner à un appartement après l'autre, en demandant si son mari était là ? Et si elle trouvait Stewart en train de discuter... d'une augmentation de son assurance-vie, par exemple ? Elle se couvrirait de ridicule et Stewart n'aurait pas fini de rire d'elle.

Elle ne pouvait pas savoir dans quel appartement il était, et donc à qui il faisait visite. Elle ne pouvait pas davantage demeurer dans le hall jusqu'à ce qu'il ressorte. Elle n'avait pas la possibilité de se risquer à regarder par les fenêtres, car même le rez-de-chaussée était surélevé. Et puis c'eût été par trop grotesque !

Finalement, elle se contenta de noter les quatre noms figurant sur les boîtes aux lettres : Simon, Prentice, Greis, Miller, ainsi que l'adresse

de l'immeuble : 7733 Princeton Court. Cela fait, elle regagna sa voiture, roula vers le centre-ville, gara sa voiture dans le parking et se hâta vers le Brittany Restaurant. Là, elle commença par se rendre aux lavabos où elle passa une bonne minute à se regarder dans un des miroirs.

Elle y vit Leona Coston, âgée de trente-neuf ans (non, elle ne trichait pas sur son âge !), bien gainée mais ayant néanmoins une nette tendance à la corpulence, coiffée et maquillée avec soin. Ce dont elle eut par-dessus tout conscience, c'est qu'elle n'avait jamais été bien belle ni peut-être même attirante, chose qui ne s'était évidemment pas arrangée avec l'âge. Toutefois,

Stewart ne l'avait pas épousée uniquement pour son physique, mais aussi parce que...

Là, ses pensées s'immobilisèrent brusquement, comme au bord d'un précipice. *Pourquoi Stewart l'avait- il épousée ?* Ma foi, elle avait nombre de qualités : elle s'habillait avec goût, était une excellente femme d'intérieur, lisait tout ce qu'il importait d'avoir lu pour être à la page ; elle jouait bien au bridge, conversait avec esprit, donnait de délicieuses petites réceptions, auxquelles elle n'invitait que des gens charmants. Elle buvait peu et n'avait jamais le verbe haut...

Non, il ne fallait pas qu'elle se laisse aller. Rien n'était encore prouvé et elle devait donc paraître comme à son ordinaire lorsqu'elle rejoindrait ses amies. Le miroir lui montrant sa pâleur, Leona s'apprêta à leur servir quelque plausible explication, puis elle gagna la salle du restaurant la tête haute, toute souriante.

Ses amies étaient à une table d'où elles pouvaient voir ce qui se passait dans la vaste salle. Paul leur réservait toujours une bonne table. Alice avait une nouvelle robe, verte ; Faye avait mis sa noire et Vivian, celle, chartreuse, qui faisait fête. *Mes chères, très chères amies !* pensa Leona tandis que, la voyant approcher, elles lui faisaient gaiement signe. *Il n'est pas possible que Stewart prenne ombrage de me voir les fréquenter.* Elles se retrouvaient chaque mardi pour dîner ensemble, avant de se rendre à un concert, une conférence, voir une nouvelle pièce ou un opéra, visiter une exposition. Stewart n'aimait pas ce genre d'occupation. Donc, en effectuant ces sorties avec ses amies, elle lui évitait la corvée de devoir l'accompagner dans l'un ou l'autre de ces endroits. Stewart n'était pas très porté sur la culture. S'irritait-il de ce qu'elle se tint ainsi au courant de tout ?

- Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

C'était Faye qui avait posé la question ; Faye toujours prompte à remarquer certains petits signes.

- Eh bien, je suis en retard, comme tu peux le voir ! rétorqua l'arrivante d'un ton enjoué.

Faye maintint le regard de ses grands yeux bleus rivé sur Leona et,

lorsque celle-ci fut assise à la place demeurée libre, elle lui étreignit gentiment la main :

- Leona, mon petit, raconte-nous tout.
- Je voudrais un Cinzano, dit Leona.
- Bien sûr !

On appela Paul et l'apéritif fut promptement servi. Leona se déganta, joua avec le fermoir de son sac

- J'ai eu un mal fou à faire démarrer la voiture, et j'ai préféré aller la faire voir dans un garage.

- Leona, nous sommes tes amies, non ? lui dit Vivian d'un petit ton de reproche.

- Qu'est-ce qui vous rend tellement sûres que quelque chose ne va pas ?

- Ma chérie, dit Alice, ça se lit sur ton visage. Tu es d'une pâleur !

- Vraiment ?

- Et puis tu as un regard absent, ajouta Faye, comme si tu venais d'éprouver un grand choc.

Leona but son Cinzano et, finalement, les mit au courant. Elles l'écoutèrent sans l'interrompre une seule fois, ce qui n'était vraiment pas dans leurs habitudes.

- Évidemment, conclut-elle, il peut y avoir à cela n'importe quelle explication...

- Il t'a menti en te disant qu'il était fatigué, lui rappela Alice.

- Il s'agit peut-être de quelque chose dont il ne veut pas me parler, de crainte que ça ne me tracasse.

- Par exemple ?

- Ma foi, sur l'instant, comme ça, je n'ai aucune idée mais...

- Qu'il s'agisse de choses agréables ou non, un mari ne doit pas avoir de secrets pour sa femme.

- Et nous savons toutes quelle doit être l'explication, ajouta Faye.

- Oui, absolument.

- Certes !

Leona hocha la tête :

- Une autre femme, bien sûr.

Toutes ces dames opinèrent en silence, tandis que Paul venait leur apporter des menus. Faye et Alice choisirent un steak au poivre, Vivian préféra la langouste et Leona opta pour le carré d'agneau.

- Mais nous allons d'abord prendre un autre apéritif, annonça Vivian.

Paul s'empressa d'escamoter les verres vides.

- Oui, il nous faut fêter l'anniversaire d'Alice ! déclara courageusement Leona.

Mais Alice ne fut pas en reste :

- Peu importe mon anniversaire. Occupons-nous des problèmes de Leona.

- Quel est ton sentiment, Leona ? questionna Faye.
 - Eh bien, je voudrais être sûre...
 - Évidemment. C'est la première des choses.
 - Ma chérie, lui déclara Alice, notre sympathie t'est entièrement acquise. Car nous sommes toutes dans ton cas : mariées et plus de la première fraîcheur.
 - Oh ! Alice, c'est la proximité de ton anniversaire qui te fait parler comme ça ?
 - Tu sais bien comment sont les hommes.
 - Oui, bien sûr...
 - Foncièrement polygames.
 - Ce n'est donc pas la faute de Leona si Stewart fait des frasques.
 - Non... Mais quel recours à une femme ? Pleurer ? Faire une scène ? S'en aller ?
 - S'en aller ? Jamais ! Le flanquer à la porte, oui !
 - Et ensuite le faire cracher au bassinet !
- Paul apporta les steaks, la langouste et le carré d'agneau, auxquels ces dames s'attaquèrent avec un rien de hargne.
- Ça me rend folle, avoua Leona après un moment.
 - Je te comprends, ma chérie...
 - Une femme donne à un homme les plus belles années de sa vie, et ensuite il ne se sent tenu à aucune...
 - Aucune fidélité.
 - Ils sont comme des animaux !
 - Tu le penses vraiment ?
 - Et comment ! Si tu savais comme je surveille le mien...
 - Et que ferais-tu ? s'enquit Leona. Je veux dire, si tu savais... si tu étais sûre qu'il...
 - Oh ! Je sais très bien ce que je ferais, répondit Faye sans l'ombre d'une hésitation. Je le tuerais.

* * *

Le lendemain matin, vers dix heures, toutes les quatre dans la même voiture, elles allèrent au 7733 Princeton Court. Elles commencèrent par passer simplement devant la maison.

- C'est là, dit Leona.

En plein jour, l'endroit n'avait absolument rien de sinistre : un petit immeuble de brique, pareil à une douzaine d'autres répartis autour de quelques pelouses et parkings. Absolument personne en vue.

Elles déposèrent Vivian une centaine de mètres plus loin. Ayant représenté, l'espace d'une quinzaine de jours, les Cosmétiques Futura, elle avait toujours conservé sa trousse. Et, ce matin encore, elle allait vanter la qualité des produits Futura. Elle sonnerait ainsi aux quatre appartements du 7733 Princeton Court, afin de découvrir par quels

gens ils étaient habités.

La voiture garée hors de vue de l'immeuble, les trois femmes regardèrent Vivian tourner au coin de l'allée. Se préparant à une longue attente, elles allumèrent des cigarettes, puis s'efforcèrent de ne point parler de ce qui les obsédait toutes. Leona était nerveuse et remuait continuellement.

- Mon mari dormait quand je suis rentrée, finit-elle par confier à ses amies, et il ne s'est pas réveillé. Mais, moi, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

- Oh ! Ma pauvre, compatit Alice.

- J'espère que tu n'as rien laissé paraître au moment du petit déjeuner ? dit Faye.

- Non, bien sûr. Ni lui non plus.

Vivian demeura trois quarts d'heure absente, mais reparut avec un sourire de triomphe sur les lèvres :

- Les Simon ont une soixantaine d'années. L'autre appartement du rez-de-chaussée est habité par les Miller qui ont deux jeunes enfants, et j'ai pu établir que M. Miller était chez lui hier soir. Au premier étage, M. et Mme Greis... Il suffit de lui jeter un coup d'œil pour comprendre que Stewart ne court aucun risque avec elle.

- Prentice alors ? dit vivement Leona.

- Prentice. Elle vit seule, et c'est probablement une divorcée.

- Continue, Vivian !

- Elle est blonde. Certainement pas plus de trente ans... et une très jolie silhouette.

Leona pâlit et écrasa rageusement sa cigarette dans le cendrier :

- Alors, c'est elle !

- S'il s'agit de ce que nous pensons, oui, sans aucun doute, opina Vivian.

Mais les quatre amies voulaient avoir une certitude. Elles attendirent donc jusqu'au mardi suivant.

Pour Leona, ce fut une semaine de terrible suspense. Stewart se comportait le plus normalement du monde. Le soir, il lisait les magazines bon marché qui composaient sa pâture intellectuelle, ou regardait un western à la télévision. Le samedi, il tondit le gazon. Le dimanche, il alla même jusqu'à accompagner sa femme à une exposition florale. Comme à son habitude, il continuait à ne créer aucune complication dans leur ménage.

Toute la semaine, Leona avait été aux aguets, mais sans réussir à déceler aucun signe de duplicité. Le mardi soir, lorsqu'il rentra du bureau elle l'observa avec une particulière attention. S'il avait rendez-vous ce soir-là, n'allait-il pas manifester une certaine excitation ?

- Où est-ce aujourd'hui ? demanda-t-il en l'embrassant sur la joue.

Son visage, un peu empâté par la quarantaine, était des plus placides.

Derrière les lunettes, le regard s'enquêrait poliment. Il avait besoin d'aller chez le coiffeur... Ou était-ce qu'il laissait pousser ses cheveux pour avoir l'air plus jeune ?

- Tu sors bien ce soir, n'est-ce pas ? insista-t-il comment elle ne répondait pas.

- Je ne sais pas trop...

- Qu'y a-t-il donc ?

Avait-il eu une intonation inquiète ?

- Je me dis quelquefois que je ne devrais pas sortir si souvent en te laissant tout seul.

- Allons donc ! Ça te change les idées de sortir un peu.

- Peut-être devrions-nous recevoir davantage...

- Ma foi, oui ; pourquoi pas ? Mais ça ne remplacerait pas ces sorties avec tes amies, répondit-il en gagnant la chambre à coucher pour mettre sa veste d'intérieur.

Tout ce qu'il disait était parfaitement normal. Leona aurait aimé le torturer en restant à la maison, mais elle avait d'autres plans, qui étaient meilleurs. Elle mit donc son chapeau, prit son sac et ses gants, puis dit gentiment à son mari :

- Au revoir... Ce soir, je vais à un concert... du Bach.

- Passe une bonne soirée, lui dit-il en retour. Et sois prudente en conduisant.

Leona arrêta sa voiture à l'endroit convenu, où attendait celle d'Alice, avec Alice au volant, Faye et Vivian sur la banquette arrière. Ayant fermé les portières de sa voiture, Leona prit place à côté d'Alice et rapporta à ses amies les propos qu'elle venait d'échanger avec Stewart.

- Il a sans aucun doute l'intention de sortir ce soir, affirma Vivian.

En faisant un détour, elles allèrent se poster à cent mètres de chez Leona, la voiture tournée dans la direction que Stewart prendrait s'il se rendait au 7733 Princeton Court. Elles attendirent.

Une quarantaine de minutes après le départ de Leona, la porte automatique du garage des Coston livra passage à la berline en marche arrière. Après quoi, Stewart prit la direction prévue.

- Allons-y ! dit Leona. Cette fois, nous n'avons pas besoin de le suivre de trop près, puisque nous savons où il va.

Elles roulèrent en silence, telles des Walkyries pourchassant la victime désignée par les dieux. Arrivées à Princeton Court, elles se garèrent à bonne distance et laissèrent à Stewart tout le temps d'entrer dans l'immeuble. Puis Vivian prit sa trousse Futura.

- Mais si jamais il ressortait brusquement et me trouvait dans le hall ? dit-elle soudain.

- Aucun risque, lui assura Leona. D'ailleurs, si cela se produisait, c'est lui qui aurait tout lieu d'être gêné car, toi, tu continues de représenter les produits Futura.

- Mais, le mardi soir, je suis censée être avec vous autres, et Stewart le sait.

- Eh bien, ce soir, tu avais quelques visites à faire avant de nous rejoindre.

- Bon, d'accord, acquiesça Vivian en descendant lestement de voiture. Le plan était tout simple. Elle allait sonner chez les Simon, les Greis et les Miller, en disant venir les informer de tarifs exceptionnels. Quand on insiste de la sorte, on finit par se faire mettre à la porte, mais l'essentiel était d'avoir accès à ces appartements pour voir si, par hasard, Stewart s'y trouvait. Dans la négative, c'est qu'il serait avec Mme Prentice.

Un quart d'heure plus tard, Vivian revint presque en courant.

- Je suis entrée dans les trois appartements et il n'y était pas !

- Parfait, dit alors Leona avec un calme remarquable. À présent, allons dîner.

Au Brittany, elles s'octroyèrent deux tournées de cocktails et un excellent dîner. Un long moment s'écoula avant qu'on en vînt à discuter du problème.

- Maintenant, tu sais à quoi t'en tenir, Leona, dit Faye. Chaque mardi, quand il a l'assurance que tu es avec nous pour toute la soirée, Stewart s'en va voir Mme Prentice.

- Cela fait pas mal de temps que nous avons pris l'habitude de ces sorties hebdomadaires, fit remarquer Alice. Il peut donc connaître cette Prentice depuis aussi longtemps. C'est très commode pour lui.

- Oui, *très* commode, acquiesça Leona d'un ton amer.

- La première solution qui vient à l'esprit, poursuivit Alice, c'est d'en terminer avec notre club du mardi.

- Et pourquoi donc ? demanda Leona.

- Pour ton bien, ma chérie.

- Stewart se débrouillera autrement.

- Mais non : durant la journée, il ne peut pas s'absenter du bureau. Et pour partir en voyage pendant le week-end, il lui faut te donner une explication, laquelle n'est évidemment valable que pour une fois. Tandis qu'en sortant avec nous chaque mardi, tu lui assures une soirée de libre toutes les semaines.

- Mais que peut faire une femme en pareil cas ? se demande Faye à haute voix. Chasser son mari et demander le divorce ?

Leona secoua la tête :

- De la sorte, c'est toutes ses soirées qu'il pourrait passer avec cette femme.

Faye acquiesça :

- D'autant que, même avec une pension alimentaire, c'est nous qui sommes le plus mal partagées, parce que la nouvelle épouse y veille.

- Alors quelle est la solution ? demanda Alice.

- On peut toujours le confronter avec les faits, suggéra Vivian. Ce qui est de nature à le ramener en rampant dans le droit chemin.

Leona but une gorgée de chartreuse jaune.

- J'aimerais le voir ramper, mais je ne suis pas sûre de tenir à ce qu'il me revienne. À quoi bon avoir un mari dont on sait qu'il ne vous désire pas ? Qu'il vous a trompée et vous a menti pendant des semaines... des mois... peut-être même des années. Je ne veux pas d'un homme pareil. Je veux seulement...

Leona vida son verre tandis que Faye lui demandait :

- Qu'est-ce que tu veux, ma chérie ?

- Je ne sais pas exactement. Me venger, je suppose.

- En prenant un amant ?

- Oh ! Non... En ce moment, je ne me sens guère portée sur les hommes !

- Alors comment ?

Leona se pencha vers le centre de la table et les autres l'imitèrent, rapprochant ainsi leurs têtes :

- Quand une femme a été traitée comme je le suis, elle a le droit de se venger à sa façon.

Ces dames acquiescèrent.

- Quoi que tu décides, Leona, dit Alice, nous sommes avec toi. Tu peux compter sur nous.

- Et qui plus est, ajouta Faye, nous sommes prêtes à t'aider.

- Jusqu'au bout ! conclut Vivian.

Elles décidèrent que ce serait pour dans quinze jours. Leur plan était d'une extrême simplicité et ne demandait que leur résolution unanime, laquelle était acquise.

Cela commença comme tous les mardis depuis un certain temps. Stewart Coston rentra chez lui à six heures précises. Leona avait déjà mis son chapeau et se jetait un dernier coup d'œil dans le miroir du vestibule.

- Oh ! Mais qu'on est donc en beauté ce soir ! s'exclama Stewart en déposant un baiser sur sa joue.

- Merci, dit-elle.

- Et où va-t-on ce soir ?

- *La Traviata*.

- Une de tes partitions préférées, je crois ?

- Oh ! Oui.

- Je ne serai sans doute pas réveillé quand tu rentreras, pour savoir comment tu auras trouvé la représentation. Je me sens assez fatigué et, les soirs où tu vas à l'Opéra, il est généralement tard quand tu reviens.

Elle eut un sourire exprimant la compréhension :

- Mon pauvre chéri, c'est souvent que tu es fatigué depuis quelque

temps. Non, va, ne te donne pas la peine de m'attendre pour t'endormir.

Elle le regarda gagner la chambre. Il ne paraissait aucunement las, bien au contraire. Elle n'eut pas le moindre doute quant à la façon dont il allait passer la soirée.

Un appel de klaxon au-dehors.

- Au revoir, mon chéri, cria-t-elle en direction de la chambre à coucher. Alice passe me prendre !

- Bonne soirée ! répondit-il d'une voix lointaine.

Dehors, ses trois amies l'attendaient. Comme elle montait en voiture, Faye lui demanda :

- Sort-il ce soir ?

- C'est à peine s'il a attendu que je parte pour commencer à se pougnaquer !

Elles allèrent à leur habituel lieu de rendez-vous, le Brittany, où elles mangèrent et burent de bon cœur. Paul devait remarquer que toutes ces dames étaient particulièrement gaies ce soir-là. Elles quittèrent Je Brittany pour se rendre au Majestic Theatre.

Là, elles eurent soin d'échanger quelques propos avec M. Tomaso, le directeur, qu'elles connaissaient de vue et de nom. Il aurait donc lieu de se souvenir, pouvait-on espérer, que ces quatre dames assistaient à la représentation. Elles se montrèrent aussi très aimables avec l'ouvreur, mais c'était un étranger et on ne devait donc guère compter sur lui.

Une fois assises à leurs places, les quatre amies regardèrent autour d'elles avec beaucoup d'attention.

Elles ne repérèrent personne de connaissance. C'était une bonne chose car, autrement, quelqu'un aurait pu remarquer et se rappeler que ces dames n'étaient plus que trois durant la dernière partie de la représentation.

- Je partirai à l'entracte, chuchota Leona. Vous, ne restez pas groupées, dispersez-vous, afin que personne ne puisse se souvenir que nous n'étions que trois et non pas quatre.

- Es-tu sûre, demanda Vivian, que l'entracte sera assez tôt pour que tu le pincas ?

- D'après moi, il restera le plus longtemps possible avec cette femme, car il m'a rappelé que, les soirs d'opéra, je rentrais toujours tard. De toute façon, si je le manque aujourd'hui, on pourra recommencer une autre semaine.

Le premier acte fut splendide. Quand la salle se ralluma, ces dames gagnèrent l'allée, en ayant soin de s'échelonner pour ne pas être ensemble. Leona, pour son compte, se dirigea droit vers la sortie.

Elle avait l'œil aux aguets et fut certaine que personne de connaissance ne l'avait vue partir. Dehors, il lui fallut évidemment

marcher seule jusqu'à l'endroit où était garée la voiture d'Alice. Certes, pour une femme, cela pouvait présenter quelque risque, mais on n'a rien sans rien.

La voiture n'était pas dans le parking, car le gardien de celui-ci aurait pu ensuite se rappeler qu'une dame seule était bien venue chercher sa voiture avant que la représentation ne-fût terminée.

Ayant eu tout loisir de se familiariser avec la voiture, Leona n'eut aucune difficulté à démarrer et conduire. Chemin faisant, elle se sentit en pleine forme, sans la moindre crainte, et c'est avec assurance qu'elle roula jusqu'à Princeton Court.

La berline crème stationnait non loin du 7733. Quelle effronterie ! Mais Leona ne s'attarda pas à ce genre de considérations. Ayant garé hors de vue la voiture d'Alice, elle marcha hardiment vers la berline.

Pas âme qui vive aux alentours. Princeton Court était apparemment un quartier très tranquille. Leona leva les yeux vers l'appartement de Mme Prentice. Une fenêtre était éclairée mais, ne connaissant pas la disposition des lieux, elle ne put rien en déduire. De toute façon, c'était sans importance. L'heure de la vengeance avait sonné.

Leona ouvrit la voiture de Stewart avec le double des clefs. Gantée, elle ne laissa aucune empreinte. Elle se glissa à l'intérieur, referma la portière et se tapit sur le plancher, derrière le dossier, de la banquette avant.

L'attente pouvant être longue, Leona s'installa le plus confortablement possible, puis vérifia son équipement, dont la pièce essentielle était un morceau de tuyau de plomb, mesurant une cinquantaine de centimètres, qu'elle avait trouvé au sous-sol, oublié depuis des années dans un coin. Il était bien évident que la police n'avait aucun moyen de retrouver la provenance d'un bout de tuyau comme celui-là.

Elle était prête. Elle aurait pu se sentir nerveuse, mais ça n'était pas le cas. L'indignation, la colère et le ressentiment entretenaient sa détermination. De temps à autre, ses pensées dérivèrent du côté de Stewart et de Mme Prentice, mais elle avait depuis longtemps dépassé le stade de la simple jalousie. Elle se demandait simplement comment serait Stewart en regagnant la voiture. Dans un état d'euphorie, sans la moindre méfiance, lent à réagir ? Elle l'espérait, car sa tâche s'en trouverait facilitée. Néanmoins, facile ou non, cette tâche serait accomplie.

Le temps passait, mais Leona ne s'en souciait pas. C'était Stewart qui avait à s'inquiéter de l'heure. Soudain, elle entendit des pas. Quelqu'un approchait sur le trottoir. C'était Stewart, car une clef tourna dans la serrure.

Leona savait que, même avec le plafonnier allumé, il ne pouvait pas la voir, tapie sur le plancher comme elle l'était. D'ailleurs, il n'appréhendait pas de trouver quelqu'un dans sa voiture, car il

fredonnait à mi-voix. Leona fut convaincue qu'il avait dû boire beaucoup.

Quand la portière s'ouvrit, le plafonnier s'alluma automatiquement. Le fredonnement fut ponctué de légers grognements tandis que Stewart se tassait sur la banquette avant. La portière se referma, le plafonnier s'éteignit.

Leona n'eut aucune peine à se redresser. Elle avait répété tous ces mouvements à l'arrière de sa propre voiture. Prendre d'abord appui sur le coude gauche... puis se mettre à genoux... regarder par-dessus le dossier de la banquette avant... se placer un tout petit peu plus haut que le dossier, en ayant soin de ne pouvoir être aperçue dans le rétroviseur... Mais, fredonnant toujours, Stewart ne voyait ni n'entendait rien. Prendre le tuyau... rejeter le bras droit en arrière... et y aller de toutes ses forces pour frapper.

Leona y alla de toutes ses forces.

Ensuite, elle glissa la main dans l'ouverture du veston pour subtiliser le portefeuille de Stewart. Elle lui ôta aussi la bague ornée d'un diamant qu'il portait au petit doigt car, bien sûr, il fallait que cela eût l'air d'un crime crapuleux.

Comme il y avait une infime chance pour que Mme Prentice fût derrière sa fenêtre à attendre le départ de la voiture, Leona repoussa son mari de côté, escalada la banquette avant, s'installa au volant, et démarra. Mais elle s'arrêta une centaine de mètres plus loin, lorsqu'elle fut hors de vue du 7733 Princeton Court. Ayant trouvé une place libre, elle y abandonna la berline avec son macabre contenu, et regagna la voiture d'Alice.

Quelques minutes plus tard, elle cueillait ses amies devant le Majestic Theatre.

- À présent, mettons les choses bien au point, leur dit Leona quand elles se trouvèrent toutes réunies dans le living-room des Coston. Vous m'avez ramenée à la maison, et je vous ai invitées à entrer prendre un rafraîchissement. Je suis allée dans la chambre à coucher pour voir si Stewart dormait. Mais il n'y était pas et la voiture ne se trouvait pas non plus dans le garage.

Elles hochèrent toutes la tête, approuvant silencieusement ce plan.

- Il ne m'avait pas laissé de mot, continua Leona, et jamais encore il n'avait agi de la sorte. Alors, bien sûr, ça m'a inquiétée et j'ai pris aussitôt contact avec la police.

De nouveau, elles opinèrent.

Leona saisit le combiné du téléphone et composa le numéro inscrit sur le cadran.

- Allô... la police ? dit-elle d'une voix bouleversée. Mon mari a disparu...

Depuis qu'il était dans la police, le lieutenant Joe Godney avait vu bon nombre de cadavres. Il regarda celui qui se trouvait dans la berline crème et formula rapidement plusieurs conclusions.

Le vol semblait être le mobile du meurtre. L'auriculaire gardait la marque d'une bague, qui avait dû être arrachée en forçant, et le portefeuille du mort manquait à l'appel. L'arme était bien en vue : un morceau de tuyau de plomb. Apparemment, le meurtre avait été commis à l'intérieur de la voiture, l'assassin se trouvant soit dissimulé à l'arrière, soit assis à côté de la victime. Il paraissait improbable que le meurtre eût été commis ailleurs et le corps transporté ensuite jusque dans la voiture.

Il suffit au lieutenant Godney de parcourir les signalements indiqués sur la liste des personnes disparues pour identifier le mort. Quand la veuve eut confirmé qu'il s'agissait bien de son mari, Stewart Coston, Joe Godney dut l'interroger.

Le mardi soir, elle avait l'habitude de sortir avec ses amies. Son mari lui avait donné le sentiment qu'il comptait se coucher de bonne heure. Pourquoi était-il sorti et où était-il allé, elle n'en avait aucune idée. Son mari avait-il des ennemis ? Non, pas à sa connaissance. Que faisait-il à Princeton Court ? De ça non plus, Mme Coston n'avait aucune idée. En ce qui la concernait, elle ne connaissait personne habitant Princeton Court.

Cette entrevue laissa Joe Godney en proie à un curieux malaise. Mme Coston avait tout de la veuve explorée. Pendant qu'il lui parlait, le lieutenant avait vu des larmes dans ses yeux, mais il avait, néanmoins, l'impression que cette émotion masquait une sorte de placidité, presque de satisfaction.

Le lieutenant fut chargé de l'affaire.

Le meurtre de Stewart Coston avait toutes les apparences d'un vol avec violences, qui s'était tragiquement terminé. Mme Coston avait pu lui décrire la bague volée, si bien que la description en avait été diffusée à tous les prêteurs sur gages, indics et autres. En attendant que cela pût donner un résultat, Godney suivit son sentiment personnel.

Mme Coston déclarait avoir été surprise de constater que son mari était sorti. Où était-il allé ? Chez qui ?

Première constatation : le mort était vêtu avec recherche. Il était peu vraisemblable qu'un homme se fût habillé ainsi pour aller au drugstore ou mettre une lettre à la boîte. Il était donc allé voir quelqu'un. Pour affaires ? Ou pour le plaisir ?

Le meurtre avait pu être commis dans un autre endroit et la voiture abandonnée ensuite dans Princeton Court, ou bien Coston avait été tué sur place. Dans cette dernière hypothèse, il avait pu aller voir quelqu'un dans le voisinage... quelqu'un qui pouvait aussi bien être

son assassin. Voilà qui méritait quelques recherches.

Godney préférait se livrer lui-même à ce genre de travail, plutôt que d'en charger un subordonné. Il se présenta dans toutes les résidences du voisinage, exhibant sa carte et posant des questions. Tout se passa très méthodiquement et assez vite, mais sans grand résultat. Personne ne semblait avoir connu Stewart Coston. Mais, pendant qu'il interrogeait tous ces gens, une question continuait de harceler le lieutenant. Où va un homme, après s'être habillé avec soin, quand sa femme est absente pour la soirée ?

Le 7733 Princeton Court fut un des derniers immeubles que visita le policier. Il s'élevait à une centaine de mètres de l'endroit où la voiture de Coston avait été découverte, mais, si le défunt était un homme de précaution, il avait pu se garer à une certaine distance pour gagner ensuite à pied sa destination.

Au premier étage du 7733, Godney se trouva en présence de Maxine Prentice, vêtue d'un pantalon collant et d'une blouse bariolée. Très blonde, il émanait d'elle une forte sensualité et Godney pensa : *Si Coston était venu voir une femme dans les parages, celle-ci mérite de figurer sur la liste des possibilités.*

- Lieutenant Godney, de la Brigade criminelle, se présenta-t-il en exhibant sa carte.

Elle avait des yeux d'un vert bleuté, au fond desquels quelque chose transparut un instant. De la peur ? Non, c'était plutôt comme si elle comprenait soudain qu'il lui fallait se montrer prudente.

- Entrez, dit-elle avec détachement.

L'intérieur de l'appartement était aussi bariolé que la blouse de Mme Prentice, avec des meubles singuliers, des bibelots insolites. Elle lui indiqua une chaise et Godney s'assit.

- Un nommé Stewart Coston a été trouvé assassiné non loin d'ici, commença-t-il.

- Oui, je sais, fit-elle.

- Cela s'est passé dans la soirée de mardi, poursuivit le policier. Votre mari ou vous avez-vous vu, entendu, quelque chose ?

- Je n'ai pas de mari.

Il lui valait mieux le dire d'emblée, au cas où ce policier le saurait déjà ou s'en informerait ensuite.

- Alors avez-vous vu ou entendu quoi que ce soit d'inhabituel ?

- Non.

Il prit un risque, en posant une question qu'il n'avait aucun droit de poser :

- Madame Prentice, qu'avez-vous fait dans la soirée de mardi ?

De nouveau, il y eut une ombre mouvante au fond des yeux, comme si cette femme se posait des questions à elle-même... Voici un flic qui enquête sur l'assassinat de Stewart Coston... Que sait-il au juste ? Est-il

au courant en ce qui me concerne ?

Puis l'ombre se dissipa et la femme sourit, un sourire empreint d'une certaine dureté.

- Qu'est-ce à dire, lieutenant ? Serait-ce qu'on me rattache en quelque façon à ce meurtre ? Dois-je m'assurer le concours d'un avocat ?

Il secoua la tête tout en se mettant debout.

- Non, excusez-moi. J'avais simplement pensé que vous pourriez peut-être nous aider.

Elle se leva également et se rapprocha de lui :

- Je voudrais pouvoir vous aider, Lieutenant. Il ne m'est pas agréable de savoir que des meurtres se commettent si près de chez moi.

Il prit congé et s'en alla sans être sûr de rien. Il éprouvait bien une vague impression issue sans doute de son flair, mais il lui faudrait quelque chose de plus consistant pour justifier un interrogatoire en règle de Mme Prentice.

Le policier s'en retourna voir Leona Coston, en s'excusant de venir la déranger dans son chagrin, et elle lui déclara comprendre qu'il ne le faisait sûrement pas sans nécessité.

- Voyez-vous, madame Coston, dit-il, ce qu'il nous faudrait découvrir c'est pour quelle raison votre mari est sorti dans la soirée de mardi. Il était très bien habillé, détail indiquant qu'il devait aller à un rendez-vous. Lui arrivait-il de traiter des affaires le soir ?

- Non, Lieutenant.

Il la détailla. Pour lui, ce n'était pas une femme attirante, et ce pouvait être là une explication...

- Madame Coston, je m'en veux de mentionner la chose en un tel moment, mais peut-être vous est-elle venue aussi à l'esprit. Se pourrait-il que votre mari soit sorti pour aller rejoindre une femme ? Elle soutint carrément son regard, et il eut l'impression que le masque d'affliction glissait un peu de côté :

- Je ne le pense pas, répondit-elle, mais je me rends compte que ça n'a rien d'impossible. Je ne crois pas que Stewart m'ait trompée. Je l'ai toujours considéré comme un mari fidèle et je continuerai à penser de même à présent qu'il est mort... Sauf, bien sûr, si vous découvriez quelque chose qui prouve le contraire, Lieutenant.

Il prit congé, conscient de l'inutilité de poser d'autres questions. Mais son intuition continuait de le tarauder... Une supposition que Stewart Coston eût l'habitude d'aller voir Maxine Prentice le mardi soir quand sa femme sortait avec des amies... et que Leona Coston eût découvert la chose ? Qu'aurait fait une femme comme elle, une femme qui maintenant se disait tellement persuadée de la fidélité de son époux ?

Le policier alla ensuite voir Alice Harter. Alice, très émue, lui fit le récit de leur soirée qui avait si agréablement commencé : le dîner, *La Traviata*... avant de s'achever si dramatiquement. Le lieutenant avait

une question à lui poser :

- Leona Coston est restée toute la soirée en votre compagnie ?

Mais, évidemment, il ne la posa pas aussi directement, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir une réponse sans équivoque. Oui, oui, toute la soirée.

Puis le lieutenant s'en fut chez Vivian Roth, qui lui relata les mêmes faits qu'Alice : le dîner, *La Traviata*... une si plaisante soirée alors qu'on assassinait Stewart Coston !

Godney ne négligea pas non plus Faye Ledford, qui corrobora ce que les deux autres lui avaient dit. Mais, avec elle, Joe Godney insista un peu plus :

- Et en ce qui concerne Stewart Coston ?

- Que voulez-vous dire, Lieutenant ?

- Tout à fait entre nous... Je vous donne ma parole que je n'en soufflerai mot à Mme Coston... Que pensez-vous que son mari était sorti faire ce mardi soir ?

- Je n'en ai aucune idée.

- Vous le connaissiez ?

- Pas très bien, non.

- Il s'était habillé avec beaucoup de soin, comme pour aller à un rendez-vous... Pensez-vous qu'il ait pu s'agir d'un rendez-vous galant ?

Faye Ledford parut peser la chose, puis finit par déclarer :

- Je ne saurais vraiment vous dire... Mais si c'était le cas, alors j'estime que c'est bien fait qu'il ait été assassiné. Vous ne trouvez pas, Lieutenant ?

Godney repartit sans s'être commis sur ce point. Il se rendit au Brittany Restaurant, où il s'entretint avec un serveur nommé Paul, un type très obséquieux, qui n'arrêtait pas d'esquisser des courbettes. Oh ! Oui, oui, les quatre dames avaient dîné au Brittany le mardi précédent, comme elles le faisaient d'ailleurs presque chaque mardi. Oui, oui, toutes les quatre.

Au Majestic Theatre, Godney fut reçu par le directeur. Est-ce que, par hasard, il se souvenait de quatre dames comme ci et comme ça, venues entendre *La Traviata* le mardi précédent en soirée ? Oh ! Oui, absolument ! Ces quatre dames étaient des spectatrices fidèles... Des dames très cultivées, très raffinées.

- Vous êtes sûr que Mme Coston était là mardi soir ?

- Sûr et certain. Je les ai accueillies personnellement dans le hall.

- Avant la représentation ?

- Évidemment.

- Et ça leur a plu ?

- Que voulez-vous dire ?

- Leur avez-vous demandé à la sortie comment elles avaient trouvé l'interprétation ?

- Je n'en ai pas souvenance... Non, je ne le crois pas...
- Alors, vous n'êtes pas certain qu'elles sont restées toutes les quatre jusqu'à la fin de la représentation ? Et que, par exemple, Mme Coston n'est pas partie avant la fin ?
- Mme Coston s'en aller avant la fin de *La Traviata* ? Elle qui adore l'opéra ! Une dame très cultivée, extrêmement raffinée...

Le lieutenant abandonna M. Tomaso, mais pas l'enquête, continuant à élaborer des hypothèses. Aucune empreinte intéressante dans la berline... Il est plutôt rare que des auteurs de semblables agressions soient gantés, mais c'était apparemment le cas de celui-là. Détail qui portait à envisager la préméditation. La façon dont les coups avaient été assenés indiquait que l'assassin avait frappé par-derrière et légèrement par en dessous... comme s'il était tapi sur le plancher à l'arrière. Comment l'assassin avait-il donc pénétré dans la voiture ? Une seule portière n'était pas verrouillée, celle voisine du volant. Coston avait certainement laissé sa voiture avec les quatre portières fermées. L'assassin savait donc comment les ouvrir... ou bien possédait un double des clefs. Mais si l'assassin attendait caché à l'arrière de la voiture, comment pouvait-il être assuré que le conducteur de la berline reviendrait dans la soirée, plutôt que le lendemain matin ?

Le policier fit surveiller les dames en cause. Maxine Prentice resta chez elle le mardi soir, jusqu'à ce qu'elle se mît à fréquenter un nommé Claude Wesley. Les dames du Club du Mardi, après avoir marqué un deuil d'une semaine, reprirent leurs sorties hebdomadaires. Leona Coston avait encaissé une assurance-vie de cent mille dollars, et continuait de mener la même existence aisée que du vivant de son mari.

Ni le portefeuille ni la bague de Stewart Coston ne reparurent jamais nulle part. L'affaire fut finalement classée.

Cela ne laissait pas de tracasser Joe Godney, et même de l'effrayer un peu. Non qu'il partageât le point de vue « macho » que les hommes ont le droit de s'offrir certains plaisirs extra-conjugaux... Mais il n'approuvait pas davantage que les épouses usent de sanglantes représailles. Si tous les maris infidèles avaient été appelés à connaître une fin comparable à celle de Stewart Coston, quel travail aurait eu la Brigade criminelle !

Une fois de plus, ces dames devaient dîner au Brittany avant d'assister à une représentation de *La Tosca* au Majestic Theatre. Faye arriva avec une demi-heure de retard et Leona, en voyant sa pâleur, sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

- Faye, ma chérie, que se passe-t-il ?
 - Commandez-moi un double Martini, dit Faye en s'asseyant.
- Durant une longue minute, elle considéra ses amies l'une après l'autre, puis déclara :

- Je crois que Bruce a une maîtresse, et qu'il est chez elle ce soir.

VOLE, RUTH, VOLE...

(The Trouble With Ruth)

par HENRY SLESAR

La porte de l'appartement claqua derrière Ralph avec une violence que Ruth ressentit comme un coup de fouet.

Entre eux une barrière se dressait, toujours plus épaisse, et ils n'y pouvaient rien. Voilà dix ans qu'ils étaient mariés et, comme sur un accord tacite, jamais ils ne s'étaient endormis sans réconciliation après une querelle, ni quittés pour la journée entière sans rompre leur bouderie par un baiser d'au revoir. Mais, cette fois, ç'avait été avec les lèvres froides que Ralph s'était acquitté de l'embrassade rituelle avant de partir pour son travail. Ruth poussa un grand soupir et gagna la salle de séjour. Un paquet de cigarettes, entamé, se trouvait sur le socle du poste de télévision. Elle en prit une et l'alluma. C'était une cigarette de tabac noir au goût âcre. La trouvant infecte, Ruth l'écrasa presque aussitôt dans le cendrier. Elle se rendit à la cuisine, se versa une deuxième tasse de café et s'assit, dans l'attente... Car elle savait exactement à quoi s'attendre. Dans la demi-heure à suivre, son mari arriverait au bureau - et, cinq minutes plus tard, il serait déjà en communication téléphonique avec la mère de Ruth à qui il relaterait, sans aucun tact, l'épisode de la veille (le troisième en l'espace de trois semaines). La belle-mère répondrait à son gendre d'un ton remarquablement ferme ; mais, entre ce moment et celui où elle composerait le numéro de sa fille, les sanglots lui monteraient de la gorge et rendraient chevrotantes les premières paroles qu'elle larmoierait dans le micro.

À dix heures moins le quart, le téléphone sonna.

Ruth décrocha le combiné, souriant presque à l'exactitude de ses précisions.

- Allô ?

Comme de bien entendu, c'était sa mère qui, d'une voix suraiguë, se répandait en lamentations.

- Oh ! Maman, je t'en prie ! dit Ruth, excédée, en fermant les paupières. Il faudra bien que tu te fasses à cette idée, maman. Oui, je vole dans les magasins et ne peux m'en empêcher. Tâche de comprendre...

Il fut alors question de docteurs et de voyages à l'étranger ; ce qui, répliquait Ruth, n'était pas dans les moyens pécuniaires du ménage.

- Je sais bien que c'est une maladie, disait Ruth. Je sais aussi que c'est laid. De nos jours, mieux vaut encore être une meurtrière ou une alcoolique : on s'attire plus de sympathie qu'en étant kleptomane...

Sa mère pleurait bruyamment.

- Voyons, maman, je t'en prie... Tu n'arranges rien en dramatisant les choses.

Finalement, Ruth profita d'un silence assez long pour dire rapidement au revoir à sa mère et raccrocher. Puis elle retourna dans la salle de séjour où elle s'assit, la tête appuyée au bras du sofa.

Les éternelles questions revinrent la tourmenter. Comment cela se produisait-il ? Pourquoi, à certains moments, était-elle irrésistiblement poussée à faire une chose pareille ? Pourquoi, lors de l'accès, devenait-elle subitement une voleuse ? Un docteur pourrait-il la guérir de cette manie ? Même un de ces docteurs-là ? Elle frissonna. Son enfance avait été en tout point normale au sein d'une famille aisée, dans une maison à deux étages, ayant vue sur la baie de San Francisco. Au cours de ses études, Ruth s'était avérée une brillante élève, toujours la première de sa classe. Ses bulletins avaient toujours été excellents - c'est-à-dire bien meilleurs encore que ceux des deux demoiselles à la froideur distante qui étaient ses sœurs aînées. Au demeurant, Ruth jouissait de la sympathie générale parmi ses condisciples.

Puis vint le jour où - malgré tout et malgré elle - Ruth avait volé. Le corps de son premier délit : le plumier de Fanny Ritter, un magnifique plumier à bordure bleue et à compartiments secrets. Rentrée à la maison après le larcin, elle avait commis l'erreur de laisser trop en vue sa nouvelle possession... et ses parents avaient su. *Tout le monde* avait appris que Ruth Moody était *une voleuse* !

Actuellement âgée de vingt-huit ans, elle sanglotait dans son living au souvenir des affres qui avaient marqué sa treizième année.

Non, conclut-elle enfin en son for intérieur - comme elle l'avait fait jadis -, *rien, dans mon enfance, n'a pu me prédisposer à cette manie. J'ai toujours été une enfant honnête, et foncièrement innocente.* Pourquoi, devenue adulte, avait-elle subtilisé les bobines de fil dans un grand magasin de Washington Avenue ? Et les boutons de nacre, d'une valeur dérisoire, au rayon des colifichets ? Et pourquoi avait-elle quitté un magasin de la Quatrième Avenue avec un sac à main qu'elle n'y avait pas acheté ?

Partout on s'était montré compréhensif. On avait contacté Ralph. On s'était rendu compte que l'on ne se trouvait pas en présence d'une voleuse à l'étalage, mais d'une femme complexée ; autrement dit : d'un cas pathologique. Chaque fois, on avait pu clore assez rapidement l'incident dès que Ralph s'était offert à payer la marchandise dérobée, contre facture régulièrement établie pour les besoins de la cause. Le nom et le signalement de Ruth Moody figuraient depuis lors sur

certaines listes et dans certains fichiers, en prévision d'éventuelles récidives...

* * *

À onze heures, une sonnerie la réveilla. Car Ruth avait fini par s'endormir. D'abord elle regarda l'appareil téléphonique, puis elle comprit que la sonnerie provenait de la porte d'entrée.

L'homme qui se tenait devant le seuil se découvrit dès que Ruth eut ouvert la porte - mais ce fut là son seul geste courtois. Il entra dans la maison sans y être invité et referma la porte derrière lui. Il était courtaud et son visage avait le teint hâlé caractéristique des peaux soumises au rayonnement ultraviolet d'une lampe à bronzer. Il avait d'épais cheveux luisants et la coupe agressive de ses vêtements accusait trop d'angles vifs.

- Vous êtes bien Ruth Moody ? s'enquit-il.

- Oui.

Elle était plus contrariée qu'effrayée.

L'importun sourit, découvrant des dents jaunies par la nicotine.

- Je dois vous entretenir d'une petite affaire, madame Moody, reprit-il.

Et, désignant d'un signe de tête la salle de séjour :

- Pourrions-nous poursuivre cet entretien à l'intérieur ?

- De quel genre d'affaire s'agit-il ? Si vous espérez me vendre quoi que ce soit...

- Je ne vends absolument rien, madame Moody. *J'achète*, déclara-t-il avec un gloussement. Puis-je m'asseoir ?

Déjà il avait pris un siège et, une fois assis, soigneusement ajusté le pli impeccable de son pantalon.

- Je pense que vous feriez mieux d'être tout oreilles, ajouta-t-il en choisissant ses mots. C'est au sujet de votre mari.

Ruth crispa les mains sur sa robe d'intérieur et alla prendre place près du mur opposé, mettant ainsi entre eux toute la largeur de la pièce.

- Où voulez-vous en venir ?

- Je sais quelque chose à propos de votre mari, dit-il, et encore bien davantage en ce qui vous concerne. La connaissance de ces choses-là me met en situation de vous causer de graves ennuis.

Il déposa son chapeau à côté de lui, sur le coussin du sofa.

- Madame Moody, que diriez-vous d'une rentrée providentielle de mille dollars ?

- Quoi ? fit Ruth, abasourdie d'abord, puis embarrassée.

- Vous avez bien entendu. J'ai une proposition à vous faire. Si vous marchez, vous recevrez mille dollars par la voie postale. Sinon... Eh bien, votre mari verrait réduire ses ressources à une allocation de chômage. Vous saisissez ?

- Pas du tout !

- C'est pourtant facile à comprendre. Si vous étiez chef d'entreprise et appreniez que l'épouse d'un de vos employés pratique le vol à l'étalage...

Les deux mains devant la bouche, Ruth réprima un cri d'effroi.

- Ah ! Je vois que vous saisissez le rapport... Car, informé d'une chose pareille, le patron ne considérerait plus son employé du même œil, pas vrai ? De nos jours, la situation familiale d'un homme a une certaine importance dans le domaine professionnel. Il y va de la réputation de la firme, etc. Vous y êtes ?

- Comment avez-vous su ?... demanda Ruth, l'air pitoyable. Qui vous l'a dit ?

- Inutile de me poser des questions, madame Moody. Sachez seulement que mes informations émanent de bonne source. Mais ne vous frappez pas. C'est une maladie comme une autre, telle que la pneumonie et le rhume des foins, par exemple... Vous n'y pouvez rien...

Ruth le regarda fixement. Puis elle demanda :

- Combien voulez-vous ?

Il balaya la question d'un geste vague de la main :

- Je vous répète que je ne veux pas un sou, madame Moody. Je suis venu pour *acheter*.

- Acheter quoi ?

- Vos services. Tout ce que vous aurez à faire sera de marcher dans la combine. Vous y gagnerez mille dollars. Ma parole, vous n'avez rien à y perdre.

- Que voulez-vous que je fasse ?

- Je ne saurais vous l'expliquer en détail, mais mon ami le fera. Mettez donc votre chapeau et votre manteau afin de m'accompagner chez lui. Il vous exposera ce que nous attendons de vous. Rien de compliqué, je vous assure. Vous ne le regretterez pas un seul instant...

Ruth se leva :

- Je n'irai pas avec vous !

- Allons, habillez-vous.

L'homme semblait soudain désintéressé.

- Nous n'avons pas désespérément besoin de vous, madame Moody. Nous croyions tout simplement vous offrir l'occasion de toucher une belle rentrée d'appoint.

Il soupira, se leva à son tour et reprit son chapeau sur le sofa.

- Mais si vous refusez...

- Et vous vous imaginez que je vais vous croire sur parole ?...

Le sourire aux lèvres, il plongea la main dans sa poche intérieure de veston et en tira une carte de visite du format commercial. Il y lut à haute voix une inscription au crayon :

- *Otto Mavius & de, 420 Cinquième Avenue.* C'est bien là que votre mari travaille, n'est-ce pas ?

- Mais je ne suis même pas en robe de ville ! protesta-t-elle, furieuse. Je ne peux pas vous accompagner ainsi !

- Soit. Je vous accorde cinq minutes pour vous changer, madame Moody. Au fond, je ne suis pas tellement pressé.

Durant quelques secondes, ils se défièrent du regard ; puis Ruth se retourna brusquement et courut vers la chambre à coucher.

* * *

Une demi-heure plus tard, ils prenaient un taxi, et l'homme au teint hâlé donnait au chauffeur l'adresse d'un hôtel modeste, situé dans la partie sud de la ville. Ruth se rencogna dans un angle du véhicule, le regard fixé droit devant elle, les bras étroitement croisés sur sa poitrine afin de masquer le tremblement de tout son être. L'homme aussi inclinait au silence ; l'air pensif, il regardait distraitemment par la vitre de la portière. Mais son visage s'éclaira quand le taxi stoppa devant l'entrée banale de l'hôtel.

À la porte numérotée 408, l'homme dit, pour rassurer la jeune femme :

- Détendez-vous, madame Moody. Mon ami vous fera bonne impression. C'est un gentleman.

Ledit gentleman était enveloppé d'une robe de chambre en brocart et fumait une cigarette turque. Bien qu'il parût se trouver là comme chez lui, la chambre 408 gardait l'aspect d'un lieu transitoire entre des arrivées soudaines et de brusques départs. Le personnage était assis sur un sofa au capitonnage épais et utilisait, faute de mieux, un guéridon comme écritoire. Des papiers étaient étalés devant lui. Présentement il griffonnait une mention sur la chemise d'un dossier, non sans explorer du bout de la langue sa lèvre supérieure.

Il releva la tête à l'entrée de Ruth avec l'homme bronzé. Son visage pâle autant que juvénile fut subitement empreint de cordialité. Il acheva l'inscription commencée, posa son stylo et fit signe d'approcher.

- Vous êtes sans doute Ruth Moody ? dit-il d'un ton aimable. Venez vous asseoir sur le sofa : c'est, ici, le seul siège vraiment confortable.

Il regarda l'autre homme :

- Si tu offrais un verre à Mme Moody ?...

- Bien sûr... Avez-vous une préférence, madame Moody ?

- Pourrais-je avoir du café ?

- Certainement, acquiesça le gentleman.

D'un signe, il enjoignit à l'autre de faire le nécessaire. Le hâlé se dirigea vers une table encore encombrée des reliefs du déjeuner d'hôtel.

- Alors, madame Moody ? enchaîna le gentleman en se carrant contre le dossier du sofa, les mains croisées sur ses genoux. Mon ami vous a-

t-il déjà esquissé notre plan ?

- Non.

- J'aime autant. Permettez-moi de vous l'exposer.

Il éteignit sa cigarette dans le cendrier.

- C'est bien simple, reprit-il, l'air dégagé et le ton patelin, en observant l'autre qui apportait le café à Ruth. Nous avons appris que vous êtes kleptomane, madame Moody. Allons, allons ! N'en soyez pas bouleversée. Mon ami et moi-même savons très bien que vous n'êtes pas pour autant une délinquante. Nous respectons les malades, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en s'adressant au bronzé.

Ce dernier hocha affirmativement la tête.

- Ainsi donc, poursuivit le gentleman, nous voudrions vous faire une petite proposition. Nous espérons ne pas essayer un refus ; car, en pareil cas...

- Je l'ai prévenue, Harry.

- Bon. Cela me dispense d'aborder ce chapitre. Mais il est un point - capital pour vous - que je tiens à vous rappeler, madame Moody : *quoi qu'il arrive, vous ne courez aucun risque*. Comprenez-vous bien cet aspect de ma proposition ? On ne peut vous arrêter pour ce que nous attendons de vous.

- M'arrêter ? fit-elle, haletante.

- Oui. Du point de vue légal, voyez-vous, on vous considère comme irresponsable de vos larcins. Vous avez, du reste, déjà eu de multiples occasions de vous en apercevoir. Si vous volez, c'est uniquement lorsque vous êtes sous l'empire d'une *impulsion irrésistible*. Pour vous en libérer, vous devez commettre un vol. Et qu'advient-il lorsqu'on vous prend sur le fait ?... Tout simplement ceci : vous restituez l'article dérobé et l'incident est clos.

- Je ne comprends rien à votre langage ! s'écria-t-elle d'une voix qui montait incontrôlablement dans l'aigu.

- Voyons, chère madame... Écoutez bien. Nous n'ignorons pas que l'on vous a déjà convaincue de vol à plusieurs reprises.

Elle but le café attiédi, sans pouvoir maîtriser le tremblement de son bras qui soutenait la tasse.

- Autrement dit, vous êtes cataloguée parmi les kleptomanes reconnus, tant au regard des magasins que de la police. Si l'on vous surprenait à voler autre chose... disons : un article d'une valeur plus considérable que des bobines de fil...

Elle écarquilla les yeux cependant que l'autre homme ricanait.

- Je présume que vous entrevoyez maintenant où nous voulons en venir, madame Moody. Aussi vais-je entrer dans les détails du plan.

Il prit une feuille de papier sur le guéridon.

- Voici exactement en quoi consiste votre rôle. Demain, à douze heures quinze, vous entrerez dans le magasin Travell's, Quarante-Septième

Rue. Vous connaissez l'endroit ? C'est une joaillerie. Sans toutefois rivaliser avec Tiffany's, elle jouit d'une réputation non usurpée. Une fois à l'intérieur, donc, vous vous approcherez de certain rayon - dont je vous ferai sommairement le croquis. Vous solliciterez l'attention du vendeur en demandant à voir certain plateau - dont je vous ferai également le tracé. Et tandis que vous serez là, en train d'examiner le plateau sorti tout exprès de la montre par le vendeur, un chahut de tous les diables éclatera dans le magasin...

Cette perspective parut réjouir le courtaud qui s'esclaffa.

Imperturbable, le gentleman continua :

- Représentez-vous la scène, madame Moody. Il est douze heures cinquante. Le tintamarre vient de troubler la paix monacale du magasin Travell's - tout près du comptoir devant lequel vous vous tenez - et déjà le vendeur, alarmé, vous laisse seule avec le plateau pour aller voir ce qui se passe... Au pis aller, le vacarme distraira son attention assez longtemps pour que vous puissiez vous emparer de l'épingle sans qu'il s'en aperçoive. En un cas comme dans l'autre, vous prendrez uniquement l'épingle dont le diamant scintille de mille feux à l'extrême droite de la rangée supérieure... et vous vous en irez. Pas plus difficile que ça.

Ruth Moody en avait des sueurs froides.

- Nul besoin de courir vers la sortie, vous comprenez ? Vous vous en irez de votre pas habituel, tout naturellement. Dans la rue, vous verrez un homme qui, secouant un tronc jaune, fera la collecte au profit des Petits Déshérités. Vous n'aurez qu'à glisser l'épingle au diamant dans l'ouverture du tronc et marcher jusqu'au coin de la rue. Un taxi vous y attendra (en réalité, ce sera une voiture de louage camouflée en taxi). Vous y monterez et indiquerez au chauffeur votre adresse personnelle. Reprenant alors la position renversée contre le dossier du sofa, il ajouta avec un sourire :

- Et voilà tout.

Ruth en restait sans voix. Elle jeta un coup d'œil à la porte, puis à la fenêtre, indécise, ne sachant à quel saint se vouer. Machinalement elle reprit la tasse de café dont elle n'avait bu qu'une partie, mais le liquide restant était froid et insipide.

- Je ne peux pas faire cela, murmura-t-elle enfin. Je suis incapable d'accomplir une chose pareille.

- Comme je viens de vous le dire, lui rappela le gentleman, d'un ton suave, vous ne courez aucun risque... Vous avez tout à gagner et absolument rien à perdre, madame Moody. Si l'on vous arrête avant que vous ne soyez sortie du magasin, n'opposez aucune résistance. Lorsque Travell sera informé de votre idiosyncrasie, vous vous en tirerez sans mal. Du reste, vous le savez bien. L'affaire serait classée, sans plus, à la suite des incidents antérieurs de même nature.

- Je ne pourrais jamais commettre sciemment un tel acte ! Jamais je n'en aurais le cran !
 - Le cran ? Allons donc, madame Moody !
- Son regard obliqua vers le courtaud : « Où as-tu dit que M. Ralph Moody travaille ? »
- Le bronzé fit entendre un grognement et plongea la main dans sa poche intérieure de veston...
- Sous la menace directe, Ruth capitula :
- Eh bien, soit. Donnez-moi les précisions nécessaires...

* * *

La façade de Travell's était d'une architecture compliquée mais sans prétention. On n'y exposait qu'un seul bijou par vitrine, mais point n'était besoin d'une loupe de joaillier pour en reconnaître immédiatement la valeur.

Ruth Moody, habillée de sa plus belle robe, de son meilleur manteau et de son chapeau le plus neuf, franchit l'entrée principale du magasin, déjà dans la peau de la voleuse qu'elle allait être.

Elle s'orienta d'emblée d'après le croquis, donnant la disposition des lieux, que le gentleman lui avait montré la veille. Le local comportait une vingtaine de comptoirs. Derrière chacun d'eux se tenait un vendeur vêtu avec distinction d'un complet sombre sur lequel tranchait une cravate gris argent. Le somptueux plafond faisait songer à une voûte de cathédrale, aspect d'ailleurs en harmonie avec le silence ambiant. Une douzaine de personnes, dispersées dans le magasin, admiraient les bijoux exposés dans les différentes vitrines.

Ruth alla directement au comptoir dont on lui avait fourni la description détaillée. Le vendeur s'inclina légèrement vers la supposée cliente et lui demanda en quoi il pouvait lui être utile.

Que Dieu me vienne en aide ! implora-t-elle en une muette prière.

- Pourrais-je examiner ce plateau-là ? demanda-t-elle d'une voix douce en appuyant, des deux mains, son corps nerveux au comptoir. Oui, celui de la deuxième étagère.

- Certainement, madame ! dit le vendeur, réagissant comme s'il trouvait remarquable le bon goût de sa cliente.

Il déverrouilla la montre par l'arrière et en délogea un plateau velouté sur lequel étincelaient des brillants dont l'éclat se refléta dans les prunelles de Ruth.

- Ces pièces-ci comptent parmi les plus belles de notre collection, commenta-t-il d'un ton qu'il voulait enthousiaste. Aviez-vous déjà une idée de vos préférences avant de venir ?

- Je n'en suis pas sûre, répondit-elle. Ses yeux allèrent à l'épingle au diamant de la rangée supérieure. *Que va-t-il arriver maintenant ?* se demanda-t-elle avec une anxiété secrète.

La réponse vint presque immédiatement. Soudain, à deux ou trois mètres de l'endroit où elle se trouvait, un monsieur en pardessus à col de velours, et coiffé d'un feutre au ruban gris perle, poussa une exclamation que couvrit presque aussitôt un grand bruit de verre brisé - un vacarme terrifiant dans cette atmosphère ouatée. Ruth vit pâlir le vendeur dont le visage décomposé se tacheta de plaques livides...

Apparemment, le particulier au chapeau de feutre était un de ces distraits aux manières un peu brusques et aux gestes saccadés qui, accidentellement, venait d'envoyer le manche de son parapluie dans l'une des vitrines... Un manche pourvu d'une lourde poignée métallique. Le choc avait fait éclater le verre en mille morceaux.

- Toutes mes excuses !... Je suis vraiment désolé...

Le vendeur hésita comme s'il allait ranger d'abord le plateau sous clé dans la vitrine, puis, cédant à l'impulsion du moment, il se hâta vers la région dévastée.

Quant à Ruth, le saisissement lui fit perdre cinq précieuses secondes avant qu'elle pût se rappeler ce qu'elle devait faire. D'un geste prompt, alors, elle fit main basse sur l'épingle au gros diamant, la glissa dans une poche de son manteau et entreprit une interminable retraite vers la sortie.

Une dizaine de mètres seulement l'en séparaient, mais Ruth se trouva épuisée quand, enfin, elle atteignit le trottoir. Dans la rue ensoleillée, les passants circulaient d'un pas allègre. Le joyeux claquement des talons sur l'asphalte et les bruits habituels de la rue étaient de nature à calmer les alarmes de la jeune femme et à lui redonner confiance. Et pourtant, elle avait affreusement peur. Lorsqu'elle vit le visage bronzé qui lui était devenu familier, et entendit le tintement des piécettes secouées dans le tronc de collecte, elle en remercia vraiment le ciel.

- Une obole pour les petits malheureux, m'ame ? grinça-t-il à l'adresse de Ruth.

- Ou-oui... dit-elle rêveusement. Oui, bien sûr.

Et elle introduisit sa contribution dans l'ouverture du tronc.

- Il y a un taxi au coin de la rue, dit posément l'homme en continuant à secouer le tronc. Rentrez directement chez vous, madame Moody.

- Oui, acquiesça Ruth.

Comme il s'en retournait en sens opposé, Ruth vit une dame âgée glisser dans le tronc une pièce de 25 cents que le bronzé accueillit avec un visage rayonnant de gratitude.

Ruth monta dans le taxi. Quand elle fut enfin capable d'indiquer au chauffeur l'adresse de son domicile, la voiture avait déjà parcouru deux ou trois cents mètres dans la rue.

* * *

En rentrant chez lui, ce soir-là, Ralph Moody trouva sa femme en

larmes.

- Chérie ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Oh ! Ralph...

Le visage du mari s'assombrit :

- Encore un larcin ? Est-ce donc ça ?

L'âme en détresse, elle inclina lentement la tête en signe d'aveu.

- Où cela s'est-il passé, cette fois ? questionna-t-il d'un ton d'où il s'efforçait de bannir toute irritation. Et qu'as-tu pris ?

- Chez Travell's, répondit-elle en un sanglot.

- Où ça ?

- Chez Travell's. La joaillerie...

- Ruth ! Ne viens pas me dire que tu as pris des bijoux !...

- Tu ne comprends pas. Je n'ai pas *pris*, Ralph. J'ai *volé*, cette fois-ci, réellement *volé* quelque chose...

Un moment plus tard, quand le courroux de Ralph se fut apaisé, la tendre persuasion du mari parvint à arracher à la malheureuse épouse la relation complète de l'affaire :

- Ces hommes m'avaient tellement effrayée, ajouta-t-elle ensuite. Je ne savais que faire.

Sa main se crispa sur le bras de son mari.

- Ralph, je vais suivre tes conseils et ceux de ta mère : j'irai consulter un médecin.

- Je crains que ce ne soit trop tard, à présent, répliqua-t-il. Car il ne s'agit plus ici d'une bobine de fil ou d'un sac à main, mais d'un objet de grande valeur. Dieu sait *combien* vaut ce bijou...

- Mais ils m'ont forcée à le voler ! Sous menace de chantage !

- Est-ce donc cela que nous dirons à la police ?

- La police !

- Évidemment. Nous devons obligatoirement l'en aviser, Ruth. Tu comprends pourquoi, tout de même ?

- Mais pas du tout. Pourquoi *obligatoirement* ?

- Parce qu'il serait risqué de ne pas le faire. Si tu étais confondue de vol qualifié... Si le vendeur pouvait fournir à la police ton signalement précis alors que nous nous serions tus, notre absence de déposition au commissariat ferait apparaître le cas sous un jour bien plus grave encore, vois-tu ? Il nous faut donc prévenir la police sans plus attendre !

Déjà il formait au cadran téléphonique le numéro d'appel quand Ruth objecta :

- Mais, Ralph... Et si l'on ne me croyait pas sur parole ?

* * *

Le capitaine Samuel Wright, policier intelligent aux tempes grisonnantes, n'était pas incrédule à ce point. Toutefois, sa réaction ne

fut guère encourageante après qu'il eut entendu Ruth narrer sa mésaventure.

- Écoutez, madame Moody. Si votre récit comporte la moindre réticence, je vous conseille de ne rien me cacher. Je n'irai pas jusqu'à dire que votre histoire ne tient pas debout. Elle me paraît, au contraire, trop invraisemblable pour ne pas être vraie. Mais je puis me tromper du tout au tout. Ah ! Si au moins vous pouviez *identifier* ces deux hommes...

Le mari de Ruth intervint avec chaleur :

- Pourquoi mentirait-elle ? Qu'aurait-elle à gagner en vous racontant des mensonges ?

Le capitaine hocha la tête :

- Heu-heu... Ça ne prouve rien. Elle *pourrait* avoir - eu réellement l'intention de voler pour son propre compte un diamant de cette grosseur. Elle *pourrait* avoir agi avec l'arrière-pensée de doubler ses complices. Elle *pourrait* également s'imaginer qu'on l'avait repérée dès son apparition dans la joaillerie Travell's. Aussi *pourrait-elle* essayer de s'en tirer en me débitant une histoire tortueuse.

Il leva la main comme pour prévenir toute protestation.

- Simples suppositions de ma part, monsieur Moody. Je ne siège pas au tribunal, moi. Je suis policier et non juge.

- Mais je vous ai dit toute la vérité, rien que la vérité ! protesta Ruth.

- Vous admettez que c'est là une façon plutôt rocambolesque de commettre un vol. Et vous me demandez de vous croire sur parole ! Combien seront-ils, ceux qui croiront à votre version des faits ?

Il haussa dubitativement ses larges épaules. Un moment, il arpenta le parquet avant de reprendre :

- Encore, si vous pouviez me fournir un signalement détaillé des deux hommes ! Hormis le teint bronzé du comparse, nous ne possédons vraiment aucun indice susceptible de nous mettre sur la voie. Vous dites bien que leur apparence était *quelconque* ?...

- Oui, mais, de votre côté, capitaine, n'avez-vous pas enquêté dans l'hôtel et vérifié qu'ils avaient établi leur quartier général dans cette chambre 408 ?

- Nous savons seulement que la chambre avait été louée par un certain Fred Johnson, de Cleveland. C'est, du moins, de ce nom-là qu'il a signé le registre de l'hôtel. Mais, à présent qu'il a pris le large avec son acolyte, nous n'avons aucun moyen de découvrir s'il s'agissait là d'une vraie ou d'une fausse identité.

- Soit. Mais ceci ne prouve-t-il pas que...

- En vérité, cela ne prouve absolument rien. Ces individus pouvaient avoir les cheveux teints et s'être grimés. Le bronzé, par exemple... Du reste, son hâle n'aura qu'un temps...

Ralph fit claquer ses doigts :

- Les mille dollars ! Ils ont promis d'envoyer à Ruth, par la poste, une somme de mille dollars si elle entraînait dans le coup et menait à bien l'opération. Un mandat postal disculperait peut-être ma femme, non ?
- Ne comptez pas sur ces mille dollars, monsieur Moody. Si votre femme dit vrai, elle n'en verra jamais la couleur et vous n'entendrez plus parler de ces oiseaux- là.

Les traits fatigués, le capitaine se rassit :

- Okay ! Après tout, il se peut que vous ayez raison. Il y a là, peut-être, un nouveau stratagème, une nouvelle technique de vol. En ce cas, ces deux filous se livreront probablement à d'autres exploits du même genre : une série systématique de vols qualifiés sous le couvert d'actes isolés - et apparemment sans lien entre eux - relevant de la kleptomanie. Il se peut même que l'un d'eux travaille dans un grand magasin et y occupe un poste lui donnant accès à la liste des kleptomanes reconnus...

- Ne pourrait-on faire discrètement une enquête auprès des grands magasins de la place ? Et vérifier l'identité des membres du personnel ?

- Avez-vous seulement idée du nombre de magasins et de l'importance des effectifs dans chacun d'eux, monsieur Moody ? Vous suggérez là un travail fou, une tâche colossale.

De nouveau les yeux de Ruth se remplirent de larmes. La jeune femme ouvrit son sac afin d'y prendre un mouchoir, avec le coin duquel elle tamponna ses paupières humides.

Au moment où elle allait refermer le réticule, quelque chose, à l'intérieur, retint son attention. Elle prit l'objet, le mit au jour et le regarda fixement sans mot dire. Puis, l'ayant tourné dans l'autre sens, elle l'examina avec un intérêt accru. Quand elle releva les yeux, ils étaient grands ouverts et miraculeusement secs.

- Capitaine !...

- Oui, madame Moody ?

- Vous réclamez une identification. Que diriez-vous d'apprendre le vrai nom de l'homme qui m'a reçue dans la chambre d'hôtel ?

- Son *vrai nom* ? (Le capitaine mit les poings aux hanches.) Vous plaisantez ? Comment, tout d'un coup, seriez-vous à même d'*identifier* cet alias Fred Johnson ?

- Le fait est que j'ai ses nom et prénom ! s'écria Ruth. Puis elle se mit à rire sans frein. Cette hilarité soudaine effraya son mari jusqu'au moment où il comprit que sa femme riait vraiment de joie débordante.

- Les voici, dit-elle en tendant au policier l'objet retiré de son sac. Je ne sais pourquoi j'ai dérobé ça... et n'en avais nul souvenir. Je m'en suis emparée hier dans cette chambre d'hôtel.

Le capitaine tourna et retourna entre ses doigts la pièce à conviction. C'était un stylographe de prix, en or, avec capuchon noir. Il déchiffra

l'inscription gravée en lettres dorées sur la hauteur du petit cylindre noir qui encapuchonnait la plume : *Harrison V. Moyer*.

Avec un ricanement à l'adresse de Ruth, le policier se dirigea illico vers le téléphone dont il décrocha le combiné. Pour former un numéro au cadran, il se servit du bout du stylo en guise de doigt.

LA PRUDENCE MÊME

(A Very Cautious Boy)

par GILBERT RALSTON

Le restaurant Rosetti, relégué à New York dans la Quarante-Sixième Rue, au rez-de-chaussée d'un immeuble remis à neuf, se trouve suffisamment près de Park Avenue pour être considéré comme une bonne adresse. Autrefois, à l'époque du charleston et de la prohibition, c'était un des endroits de la ville les plus luxueux où l'on vendait en fraude des boissons alcoolisées. Il faisait maintenant partie des restaurants chers et excentriques qui parsèment East Side.

Lee Costa prit un moment pour se rappeler ce qu'il était au bon vieux temps lorsque Fat Joe Waxman en était le propriétaire. Fat Joe veillait paternellement sur le bien-être des jeunes garçons qui fréquentaient son établissement et se penchait avec une sollicitude particulière sur le talent naissant des plus intelligents d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Costa.

Sa confiance n'avait pas été mal placée. Lee Costa s'était bien débrouillé. En cette soirée d'août, Fat Joe aurait été fier de lui, tandis qu'inflexible et maître de lui, se plaisant à remuer des pensées nostalgiques, il observait tranquillement un groupe de clients d'apparence opulente qui pénétraient dans l'établissement remis à neuf.

Après en avoir franchi la porte à son tour, Costa consacra quelques instants à inspecter les alentours. La disposition des lieux n'avait pas changé : un long bar qui courait tout le long d'un mur, face à une série de boxes, la salle du restaurant et un vestiaire sur la droite.

Il resta debout un moment, dans l'entrée, près de la caisse, tandis que le maître d'hôtel surgissait de l'ombre.

- Je cherche Joe Rosetti, dit Costa.
- De la part de qui ?
- Dites-lui que l'agent d'assurances est là.
- Pas de nom ?
- Dites-lui seulement cela. Il comprendra.
- Vous pouvez attendre au bar, si vous le désirez.

Costa se dirigea vers le vestiaire pour y laisser son pardessus. Lorsqu'il se retourna pour aller au bar, il trouva la masse énorme d'un des garçons lui bloquant le passage.

- Venez, dit celui-ci. Je vais vous conduire en haut.

Du pouce, le garçon désigna un ascenseur vieillot dans un coin. L'appartement de Rosetti occupait à lui seul le quatrième étage. Lorsque le guide de Costa eut appuyé sur le bouton de sonnette, la porte s'ouvrit avec un bourdonnement assourdi. Ils pénétrèrent dans un living- room qui occupait une grande partie de l'étage. La pièce était meublée sobrement et avec goût. Des meubles anciens et massifs donnaient l'impression confortable d'un luxe démodé.

Un petit homme rondouillard se tenait debout sur le seuil, examinant Costa d'un œil ironique.

- Je suis Joe Rosetti, dit-il.

Son accent trahissait son origine italienne. Il ne fit aucun geste pour serrer la main de Costa, resta simplement debout à le regarder, la tête penchée un peu de côté, le front légèrement plissé sous l'effet de la concentration.

- Vous êtes plus petit que je ne le pensais, dit-il. Entrez. Asseyez-vous. Toi aussi, Ziggy.

Il s'effaça pour les laisser entrer.

- Mama, dit-il, je te présente Lee Costa.

À l'autre bout de la pièce, une toute petite femme brune leva la tête, soutint le regard de Costa, examinant attentivement son visage. Elle soupira, et son soupir, dans le silence de la pièce, fit l'effet d'une petite explosion.

- C'est lui ? demanda-t-elle.

Rosetti fit oui de la tête.

Elle regarda longuement Costa en rassemblant son tricot.

- Fais ce que tu as à faire, Papa. Après ça, nous mangerons.

Elle quitta la pièce. Ziggy se leva et baissa les yeux sur Costa.

- Ce type veut vous faire des histoires ? demanda- t-il à Rosetti.

Rosetti secoua la tête.

- Et si je venais faire des histoires, demanda Costa, tandis qu'un éclair traversait ses yeux bleus, que feriez- vous ?

- Je t'enverrais promener quelque part, dit le gros type en s'avançant d'un pas vers Costa.

- Vous feriez mieux d'enchaîner votre gorille, dit Costa à Rosetti.

Puis il tourna vers Ziggy un visage de bois :

- Bas les pattes, mon gros, fit-il calmement.

L'homme bondit vers lui en tendant les mains vers les revers de sa veste. Mais, tandis qu'il s'élançait, le pied de Costa jaillit comme un éclair et atteignit Ziggy au bas- ventre. L'homme se replia sur lui-même avec un halètement de douleur. Costa s'avança vers lui et l'expédia au sol à grand bruit.

- Désolé, monsieur Rosetti, dit Costa. Il l'avait cherché.

Rosetti se pencha par-dessus son bureau pour regarder l'homme qui se tortillait sur le sol.

- Réaction rapide, dit-il. Comme un serpent.
 - Vous êtes compétent dans votre partie, monsieur Rosetti. Je suis compétent dans la mienne.
 - Il vous tuera, dit Rosetti.
 - Non, il ne me tuera pas, monsieur Rosetti, rétorqua Costa en secouant la tête. Il va descendre dans la salle et s'occuper des soulauds. N'est-ce pas, Ziggy ?
- L'homme étendu par terre haletait pour retrouver son souffle ; il tourna la tête comme une tourterelle blessée. Ses yeux allèrent se poser sur le visage souriant de Costa.
- La prochaine fois, dit celui-ci, je ne te traiterai pas avec autant de douceur. Tâche de t'en souvenir.
- Avec un grognement inarticulé, l'homme se remit debout en vacillant sur ses pieds et sortit de la pièce.
- Pourquoi Ziggy se trouvait-il ici, monsieur Rosetti ? demanda Costa.
 - J'avais peur.
 - De moi ? Vous n'avez pas à avoir peur de moi. Je suis un professionnel. Je fais ce pour quoi on me paie, rien de plus.
- Rosetti s'enfonça nerveusement dans son fauteuil.
- Allez-y, racontez-moi, enchaîna Costa. Notre ami commun m'a dit que vous aviez un problème.
 - J'ai un problème. C'est pour ça que je vous ai envoyé chercher.
 - Et quel est le nom de ce problème, monsieur Rosetti ?
 - Baxter. Il s'appelle Roy Baxter.
 - Il n'y a pas d'autre façon de le régler ?
 - Je pourrais payer.
 - Ça ne marche généralement pas avec un maître chanteur, dit Costa.
 - Vous êtes au courant ?
 - Seulement ce que notre ami m'en a appris. Il m'a dit que quelqu'un essayait de vous extorquer de l'argent.
- Rosetti hésitait.
- Allez-y, monsieur Rosetti. Vous pouvez me faire confiance.
 - Ça s'est passé il y a longtemps, dit Rosetti, le visage contracté en détournant la tête. J'ai tué un homme. Baxter a découvert la vérité. Il veut de l'argent. Je le connais. Jamais il ne s'arrêtera. Si je paie, il ne s'arrêtera jamais. Donc j'ai téléphoné à notre ami. Je lui ai rendu service autrefois. Un grand service. Maintenant il me paie de retour.
- Avec vous.
- Vous en avez parlé à votre femme ?
 - Elle sait. Mais elle ne parle pas.
 - Y a-t-il quelqu'un d'autre que moi au courant ?
 - Non. Seulement moi, Mama et notre ami.
- Rosetti chercha quelque chose dans le tiroir de son bureau.
- Voici les adressés de Baxter. Sa maison. Son bureau. Une photo.

Costa jeta un coup d'œil aux adresses.

- Que fait-il ?

- C'est un homme de loi. C'est du moins ce qu'il prétend. Je ne sais pas comment il gagne son argent. Il est censé en avoir pas mal.

- Alors pourquoi veut-il le vôtre ?

- Je ne sais pas. Il a peut-être des dépenses.

- Des dépenses, j'en ai aussi, dit Costa.

- Je sais. Je peux payer.

- Notre ami m'a dit de vous faire le prix de gros, dit Costa en lui souriant à nouveau. Pouvez-vous aller jusqu'à cinq mille ?

- Oui. Auprès de ce que demande Baxter, cinq mille, ce n'est pas cher.

- Combien de temps vous a-t-il donné ?

- Il me donne quinze jours pour rassembler vingt-cinq mille dollars. Après quoi, il ira trouver la police.

Costa se leva, plaça soigneusement les papiers dans sa poche.

- Je vais étudier la question, dit-il. Je vous tiendrai au courant.

Rosetti le regarda, les mains contractées :

- Je vous en prie...

- Je suis un garçon très prudent, monsieur Rosetti. Je vais tout examiner. Je vous tiendrai au courant.

Costa laissa errer son regard sur le harpon qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

- Vous êtes nerveux, dit-il. Pourquoi n'allez-vous pas passer quelques jours à la pêche ?

- Moi ? fit Rosetti avec une petite grimace de travers. Je pêchais tous les week-ends. Tout l'été. Mama et moi. Tous les week-ends. Nous avons un petit bateau. Nous vivions très tranquilles. Nous nous occupions du restaurant. Nous pêchions. Tout d'un coup, je reçois un coup de téléphone de ce Baxter. Je ne pêche plus. Je ne fais plus marcher le restaurant. Je ne fais que me tourmenter.

- Je vais faire mon possible, monsieur Rosetti. Peut-être allez-vous bientôt recommencer à pêcher.

Costa sortit de la pièce, adressa un signe de tête aimable à Mama Rosetti lorsqu'il passa devant elle, dans le living-room. Elle leva les yeux et son petit regard triste le suivit tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

- Vous avez déjà dîné ? demanda-t-elle.

- Pas encore.

- Descendez. Nous allons manger.

Elle se dirigea vers l'autre porte.

- Tu viens, Papa ?

Rosetti apparut sur le seuil.

- Allez manger, dit-il. Je vais dormir pendant ce temps-là.

- Couvre-toi bien, Papa, dit-elle.

Ils prirent place dans un des boxes du restaurant. La petite femme ne prononça que quelques paroles pendant qu'ils mangèrent. Finalement, quand le café fut sur la table, elle leva la tête vers Costa :

- C'est une triste chose, dit-elle. Papa a si peur.

- Et vous ? demanda Costa.

- Moi ? Non, je n'ai pas peur. Ce qui doit être fait doit être fait. Il n'y a pas d'autre moyen. On doit toujours se battre. Toute sa vie. Je le sais bien.

- Ne vous tracassez pas. Je ferai extrêmement attention.

- Attention. Oui. Moi aussi je fais très attention. Soyez bien sûr de vous.

- Ne vous en faites pas, Mama Rosetti.

Il se leva pour partir.

- Vous avez un manteau ?

- Oui. Au vestiaire.

- Couvrez-vous bien, dit-elle. Ne prenez pas froid.

Elle le suivit de ses yeux noirs tandis qu'il quittait le restaurant.

Le lendemain matin, Costa procéda à des vérifications de routine. Le bureau de Baxter se trouvait dans West Side dans un immeuble de la Cinquante-Sixième Rue. Costa y arriva peu avant neuf heures, se mêla à la foule des employés qui se rendaient à leur bureau et se posta à l'extrémité du vestibule du onzième étage. De là, il pouvait surveiller l'entrée du bureau de Baxter. Le secteur ne lui disait rien qui vaille. Ça se présentait mal pour un meurtre, avec les ascenseurs et leurs liftiers, les allées et venues incessantes et les employés trop nombreux qui travaillaient encore après les heures de bureau.

Baxter pénétra dans son bureau à neuf heures trente : c'était un petit homme trapu, très soigné, qui retenait entre ses dents un mégot de cigare. Costa attendit encore un quart d'heure dans le vestibule avant d'entrer à son tour dans le bureau. Il tendit à la secrétaire de Baxter une carte qui le faisait passer pour représentant d'une fabrique de meubles de bureau. Il accepta poliment la déclaration de la secrétaire selon laquelle M. Baxter était satisfait de son fournisseur habituel, et s'en alla après avoir photographié du regard l'intérieur du bureau. Tout en redescendant par l'ascenseur, il hochait la tête de mécontentement.

Dans l'après-midi, il se rendit dans le Connecticut au volant d'une voiture louée et s'arrêta dans le bureau d'un agent immobilier voisin de la seconde adresse de Baxter que Rosetti lui avait fournie. Avec

beaucoup d'obligeance, l'agent lui fit parcourir le secteur en auto, s'étendant, tout en conduisant, sur les charmes de la vie dans le Connecticut. Costa put d'autant plus facilement étudier la maison de Baxter qu'il y avait dans le voisinage un pavillon libre pour lequel il manifesta un grand intérêt. Sur sa demande, l'agent lui fit parcourir la rue en voiture, pour lui permettre d'examiner la demeure de ses voisins éventuels. La maison de Baxter, d'un modernisme ostentatoire, était la dernière d'un groupe de six. Elle donnait sur le Sound ; un haut mur de briques la clôturait. Costa s'arrêta un moment pour l'étudier. L'entrée était barrée par une grille de fer forgé, dans le coin de laquelle se trouvait une large pancarte : « Chien méchant ». Dans la cour, de l'autre côté de la grille, un gros boxer se mit à aboyer frénétiquement lorsqu'ils s'approchèrent.

Tout le reste de l'après-midi, Costa joua le rôle du client éventuel. Il affirma avec assurance à l'agent immobilier qu'il se nommait Zweller, qu'on venait de le muter, qu'il était envoyé par une petite firme de l'Ohio, que sa femme n'allait pas tarder à le rejoindre et qu'il reviendrait avec elle pour acheter une maison. Ce qui lui permit de se renseigner gratuitement sur les allées et venues des propriétaires de l'endroit. Il apprit ainsi que Baxter avait la réputation d'être un veuf aux habitudes régulières, vivant seul généralement, et dont le ménage était tenu par un couple de Suédois résidant en ville.

* * *

À six heures, Costa se retrouva dans le living-room des Rosetti. Rosetti était installé dans le fauteuil, derrière son bureau, et Mama Rosetti siégeait au bout de la pièce, son éternel tricot à la main.

- J'ai fait venir Mama. Comme vous m'avez dit au téléphone.

Le regard de Costa se posa sur la femme, puis sur Rosetti.

- Je voulais vous parler à tous les deux, dit-il. Le travail est faisable. Il y a une seule chose que je n'aime pas.

- Qu'est-ce donc ?

- J'ai besoin d'une petite assurance.

Rosetti se pencha vers Costa :

- Vous voulez dire que vous refusez de le faire ?

- Je veux dire que je ne le ferai pas sans aide. J'ai besoin de vous deux.

Mama Rosetti croisa les mains sur ses genoux.

- Expliquez-vous, dit-elle.

- Pour exécuter le travail, le bureau de Baxter ne me plaît pas. Il y a trop de monde. Il faudra donc que ça se passe chez lui. Je ne veux pas y aller en voiture.

Costa marqua un temps.

- Alors ? demanda Rosetti.

- Alors, nous irons tous les trois à la pêche, ce week-end. Je vous dirai où jeter l'ancre. Quand nous serons à pied d'œuvre je m'occuperai de l'affaire. Ainsi vous serez mes complices à la fois avant et après. Ce qui nous vaudra d'avoir, dans l'avenir d'excellents rapports silencieux.

Rosetti se tourna vers la femme.

- Mama ? demanda-t-il.

Elle regarda longtemps Costa. Puis elle soupira, hochant lentement la tête :

- Je pense que ça ira, Papa. C'est une chose qu'il faut faire. Je ne le critique pas de se montrer prudent.

Rosetti se tourna vers Costa.

- D'accord. Nous n'avons pas le choix.

- Eh bien, c'est entendu, dit Lee Costa.

- Que faut-il faire ? demanda Rosetti.

- Prenez-moi samedi matin au quai d'approvisionnement de City Island. Faites le plein du bateau. Je monterai à bord pendant que le pompiste sera occupé.

Costa se leva pour partir.

- Pour le reste, reposez-vous sur moi.

- Couvrez-vous bien, dit Mama. Ne prenez pas froid.

* * *

Le samedi suivant, Costa qui attendait sur le quai, perdu dans la foule des yachtmen et de leurs invités, passa tout à fait inaperçu. Il observa tranquillement les Rosetti arriver sur un petit yacht de plaisance et l'amener le long du môle. Puis il se fraya un passage à travers une foule bruyante de pêcheurs et monta à bord. Il pénétra dans la cabine tandis que Rosetti occupait le pompiste surmené. Quelques minutes plus tard, ils se dirigeaient vers le rivage du Connecticut, Rosetti à la barre, Costa à ses côtés, Mama, munie de son éternel tricot, assise dans un fauteuil en osier.

Au début de l'après-midi, ils jetèrent l'ancre dans le secteur abrité qui se trouvait de l'autre côté de la pointe où s'élevait la maison de Baxter.

- Et maintenant ? s'enquit nerveusement Rosetti.

- Mangez. Péchez. Amusez-vous bien, dit Costa.

- Vous avez faim ? demanda Mama Rosetti.

- Un peu.

- Très bien, je vais préparer le dîner. En attendant, allez pêcher avec Papa.

À six heures, elle les appela de la porte de la cabine.

- Venez manger ! C'est prêt.

Le repas fut tendu. Rosetti s'arrêtait de manger pour regarder nerveusement Costa ; Mama Rosetti, silencieuse près du réchaud de la

cuisine, s'occupait à les servir.

Après le repas, Costa se reposa sur l'une des couchettes pendant une demi-heure ; lorsqu'il se leva, il trouva de nouveau les regards interrogateurs des Rosetti posés sur lui.

- Je vais faire un petit tour à la nage, annonça-t-il.

Marna Rosetti tendit sa petite main brune et lui tapota le bras.

- Faites attention, recommanda-t-elle.

- Je fais toujours attention, dit-il en souriant et en baissant les yeux vers elle. Je suis la prudence même.

Il disparut dans la cabine et réapparut quelques minutes plus tard en combinaison d'homme-grenouille. Il resta un moment debout à l'arrière, plaça un capuchon en caoutchouc noir sur sa tête, des palmes à ses pieds, fixa le masque et l'appareil respiratoire puis se laissa silencieusement tomber dans l'eau. Il tâta le col de sa combinaison pour s'assurer que le petit sac en plastique qu'il y avait mis était toujours en place, vérifia que ses gants en caoutchouc étaient bien attachés à sa ceinture et s'éloigna lentement à la nage en direction du rivage, glissant doucement dans l'eau noire, sa tenue de caoutchouc et ses palmes le portant suffisamment pour lui permettre d'économiser ses forces.

Une demi-heure plus tard, il s'arrêta à proximité du ponton de Baxter et se laissa porter jusqu'à ce qu'il pût prendre pied. Il passa la main à l'intérieur de son col, en sortit le sac et l'ouvrit tout en veillant à maintenir le morceau de viande qu'il contenait hors de l'eau. Il émit un sifflement bas et attendit, pendant que les pattes du chien martelaient le ponton de façon rythmée. Il jeta la viande presque devant l'animal, dont les aboiements se répercutèrent le long de la grève tranquille. Puis il s'enfonça de nouveau en eau profonde, se laissant flotter, la tête sous l'eau, respirant à l'aide de son masque, les pieds en l'air, pratiquement invisible du rivage. Les aboiements se firent plus violents.

Un moment plus tard, la silhouette de Baxter en robe de chambre apparut sur le balcon du premier étage. À l'aide d'une lampe de poche, Baxter examina longuement la cour, puis intima au chien l'ordre de se taire. Costa attendit.

Quand Baxter fut rentré dans sa chambre, le chien flaira fébrilement l'extrémité du ponton, puis se retourna pour concentrer toute son attention sur la viande. Costa put le voir flairer la viande et entendre les grognements affreux qu'il fit en l'avalant. Il attendit cependant qu'un gémissement de douleur émanait du chien, dont les pattes tambourinaient frénétiquement sur le ponton. Quand le bruit s'arrêta, Costa se laissa de nouveau porter jusqu'à la rive, et émit à nouveau un sifflement bas. Le chien n'eut aucune réaction. Costa sortit précautionneusement la tête de l'eau. L'animal était étendu à

l'extrémité du ponton. Costa retira son masque et ses palmes, puis traîna le corps du chien dans l'ombre que projetait le hangar à bateaux. Il restait encore sur le plancher du ponton un minuscule morceau de viande. Costa le ramassa soigneusement pour le jeter à la mer. Après quoi, il retourna dans la zone d'ombre et, patiemment, laissa passer une demi-heure ; il fut enchanté de voir les domestiques apparaître à la porte de service et monter dans un break. Les domestiques s'éloignèrent en voiture et la grille se referma automatiquement derrière eux.

Costa attendit que le bruit de la voiture se fût estompé, puis il se débarrassa de sa tenue de plongée et se dirigea vers la balustrade de la véranda. Il se hissa lentement dessus, se glissa sans bruit par-dessus la rambarde du balcon et resta dix bonnes minutes allongé sur le sol avant de bouger. Étendu sur le ventre, il enfila ses gants, puis s'avança en rampant vers les portes-fenêtres. Elles étaient ouvertes. Deux minutes plus tard, il était penché sur le corps endormi de Roy Baxter. Costa s'assura sur ses pieds, fixa ses mains sur la gorge du dormeur et les y maintint longtemps. Puis il retira le gant de sa main droite afin de prendre le pouls de l'homme étendu sur le lit. Quand il fut certain que Baxter était mort, il reganta sa main droite et sortit par où il était entré.

Sur le ponton, il remit son équipement de plongée, tira le corps du chien et se laissa tomber à l'eau avec lui. Il s'arrêta, afin de déterminer dans quelle direction se trouvait le bateau de Rosetti, puis il tira le corps du chien assez loin dans le Sound et le lâcha quand il sut que la marée descendante l'emporterait. Il refit lentement et sans peine le chemin qui le ramenait au bateau. Sur cette longue distance, il se laissa porter par le courant. En approchant du bateau, il aperçut les Rosetti assis dans le cockpit arrière.

- Costa ? appela Rosetti.

- J'arrive, dit Costa.

Il leur tendit les palmes et le masque, et escalada la rambarde du cockpit, presque aux pieds des Rosetti.

- C'est fait, dit-il.

Mama Rosetti le regarda. Dans la lumière douce, ses yeux noirs étaient insondables.

- Pas d'ennuis ?

- Pas d'ennuis.

- Enlevez ces vêtements mouillés. Vous allez attraper la mort.

Costa pénétra dans la cabine, se débarrassa de la combinaison, se sécha la tête, enfila un pantalon, un sweater, et retourna auprès des Rosetti.

Mama Rosetti avait repris place dans son fauteuil en osier ; ses mains s'affairaient de nouveau sur son tricot. Papa Rosetti avait sorti une

bouteille de vin.

- Tenez, dit-il à Costa, buvez donc.

Il remplit trois verres. Ils burent. Longtemps, Mama Rosetti étudia le visage de Costa.

- Tout va bien, hein ? demanda-t-elle.

- Ça s'est parfaitement bien passé, lui assura Costa. Personne ne m'a vu. Personne ne sait que je suis ici. Personne ne sait ce qui s'est passé. Excepté vous et moi.

- Vous l'avez tué d'un coup de feu ? demanda Rosetti.

- Je ne me sers pas de revolver, dit Costa. Cela est bien assez bon.

Il leva une main vigoureuse, désigna le cercle de cals sur sa paume.

Rosetti se tenait debout près de la porte de la cabine.

- Je suis fatigué, Mama, dit-il.

Elle le regarda, le visage rempli d'inquiétude.

- Couvre-toi, Papa. Dors bien.

Elle se tourna vers Costa.

- Vous aussi, monsieur Costa. Vous avez besoin d'aller vous coucher.

Costa se leva pour s'étirer.

- C'est une nuit magnifique, n'est-ce pas ? dit-il en souriant à Mama Rosetti.

- Oui, répondit-elle, en tirant un affreux petit automatique de sous son tricot. Une nuit vraiment épatante.

Elle tira deux fois sur lui, en plein cœur. Le corps de Costa fut projeté en arrière, et heurta l'eau avec un léger « flocc ». Mama Rosetti se pencha sur la rambarde, le revolver à la main, et regarda le corps s'enfoncer, entraîné lentement par la marée.

- Et maintenant, Mama ? demanda Rosetti en passant la tête par la porte de la cabine.

Elle se tourna gravement vers lui.

- Plus rien. C'est fini. - Elle jeta l'arme par-dessus bord. - Couvre-toi, Papa. Ne prends pas froid.

LE DÉNOMINATEUR COMMUN

(Death ; The Black-Eyed Denominateur)

par Ed Lacy

Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle on me demandait au Commissariat Central, mais je n'étais nullement inquiet en y pénétrant. S'il n'y avait aucune gloire attachée à mon nom, il n'y avait non plus aucun opprobre.

Je trouvai l'inspecteur Buckley en compagnie d'un vieux type efflanqué dont les vêtements commençaient à laisser voir leur trame. Me secouant la main comme si nous étions de grands amis, mon chef fit les présentations :

- Inspecteur Jacob Silverman. Jake, voici l'inspecteur principal Howard Benson, directeur de la Brigade Criminelle du comté de Island. Howie et moi, sommes des amis d'enfance. Il a besoin d'un inspecteur expérimenté, vous allez donc partir en mission avec lui - pour quelque temps.

- Bien, Chef.

Ce petit laïus sur « l'ami d'enfance » m'expliquait beaucoup de choses, sauf la façon dont on pouvait m'envoyer en mission hors de la ville...

Buckley avait dû lire dans ma pensée car il ajouta :

- Officiellement vous irez contrôler certaines affaires en cours. Officieusement vous serez en vacances. Je me suis occupé de tous les détails de votre absence. L'inspecteur Benson vous expliquera le reste.

Je répétais :

- Bien, Chef.

Benson se leva. Il avait dans les soixante-cinq ans et son visage tendu était profondément marqué par le grand air. Enfonçant un vieux chapeau de paille sur ses cheveux coupés en brosse, il demanda :

- Je vous offre un café, Jake ?

- Oui, monsieur l'inspecteur.

Une fois sur le trottoir, Benson me fit un clin d'œil de connivence :

- Si vous préférez une bière, Jake ?...

- Comme vous voudrez, monsieur l'inspecteur.

- Rengainez votre « Monsieur l'inspecteur », dit-il en poussant la porte du bar situé en face du Commissariat. D'une part ce n'est pas moi qui vous paie, et d'autre part vous avez devant vous la Brigade Criminelle du comté de Island au grand complet. C'est pourquoi j'ai demandé à Buck de me fournir de l'aide.

- Vous avez eu un meurtre dans l'île ? demandai-je poliment comme nous nous installions devant le comptoir pour commander deux bières.

- Le fait est que j'ignore ce qui se passe, mais il y a de drôles de coïncidences dans le secteur. Buck m'a laissé consulter son fichier. Vous êtes le genre d'homme dont j'ai besoin. Vous avez quarante-six ans, vous êtes célibataire et ancien combattant. Exact ?

J'approuvai.

- Il paraît que vous êtes un bon boxeur amateur, Jake ?

- Si la guerre n'était pas arrivée j'aurais pu passer professionnel.

- C'est aussi bien. On m'a dit que vous viviez seul, vous n'avez pas de parents proches ?

- Ça va être si dangereux que ça ? demandai-je.

Benson tripota un peu sa chope, puis se passa les doigts dans les cheveux.

- Non, je ne pense pas qu'il y ait du danger. Voilà le problème : l'île se compose d'un grand nombre de villages et de petits bourgs plus ou moins riches, ayant chacun sa propre police. Cependant, tout cas d'homicide, que ce soit meurtre ou crime, tombe sous la juridiction du comté, c'est-à-dire la mienne. Ou bien j'ai trois meurtres à régler ou bien je me suis monté la tête.

- Trois meurtres ?

Benson acquiesça :

- Il y a environ quatre mois, on a trouvé un cadavre dans le marécage d'Harbor View. Harry Williams - nous l'avons identifié grâce à ses empreintes - était mort depuis à peu près une semaine. Le médecin légiste a conclu à une crise cardiaque ayant entraîné la mort. Les crabes avaient mangé la moitié du visage, mais nous avons pourtant remarqué que Williams avait reçu un fameux coup à l'œil avant de mourir. Il avait cinq cents dollars en espèces, sur lui. J'ai appris qu'il était âgé de cinquante ans, ancien combattant et veuf. Il y a un an, avant sa première crise cardiaque, Williams était pêcheur de palourdes. Même mort, ses muscles paraissaient puissants. Après sa maladie, étant donné qu'il ne pouvait plus aller à la pêche, il a eu du mal à joindre les deux bouts. Il avait un petit cabanon et il cultivait son potager. En été, il gagnait quelques sous à bricoler de gauche et de droite. J'ai conclu à une mort naturelle, mais l'œil au beurre noir me tracasse. Celui-là, c'était le numéro un.

» Il y a deux mois, au village de Sandy Bays, un type nommé Wallace Carson a été trouvé mort dans son lit. La porte de sa cabane était fermée à clef - de l'intérieur. Ce sont les aboiements de son chien affamé qui ont alerté les voisins. C'était en mars ; Carson avait passé l'hiver comme gardien de tout un groupe de villas. Il avait quarante-huit ans, était né dans une ferme du Kansas, avait voyagé dans le monde entier comme marin, avait combattu dans une unité

d'infanterie, s'était marié mais sa femme était morte en couches. Le gosse était mort aussi. Casier judiciaire vierge bien qu'une fois il eût tout cassé dans un bar alors qu'il était ivre. Il était plutôt calme, mais, quand il avait bu, il ne mesurait pas sa force. Lui aussi avait eu une crise cardiaque, thrombose coronaire, deux ans auparavant. Il avait eu une seconde attaque, plus faible, six mois avant sa mort. Ce travail de gardien lui convenait tout à fait : il était logé, recevait une petite rémunération, et personne sur le dos pour l'empêcher de boire... La veille de sa mort, il avait déposé sept cents dollars en espèces à la banque. Aucune trace de lutte dans la cabane, mais Carson avait une mauvaise blessure au visage ainsi qu'un œil au beurre noir et une lèvre tuméfiée, le médecin légiste déclare qu'il s'est battu à peu près quinze heures avant sa mort, mais personne à Sandy Bays n'a entendu parler de bagarre.

- On a conclu à une mort naturelle ? demandai-je.

Benson acquiesça :

- Le docteur est certain que Carson a eu une crise mortelle... mais je ne peux m'empêcher de penser à ces deux cadavres avec chacun un œil poché.

Il fit signe au garçon d'apporter deux autres bières.

- Voyez-vous, Jake, j'habite à Hampton Sound, un petit village entouré de champs de pommes de terre et de grands domaines. Le bistrot de l'endroit, c'est Pat James qui le tient. Sa famille et la mienne vivent à Hampton depuis des générations. Pat a épousé une fille de New York, une gentille petite qui se nomme Eva, et ils ont maintenant deux filles qui vont au collège. Eva a un frère jumeau nommé Lew Sloan. J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois récemment. C'était un type costaud avec un nez formidable, et qui pratiquait autrefois le football comme professionnel. Il faisait un peu de tout, il jouait aux courses, s'engageait comme barman un peu partout. Il ne donnait de ses nouvelles qu'à Noël, quand il envoyait une carte de vœux à Eva. En janvier dernier il était venu se reposer chez les James, après avoir séjourné à l'hôpital des Anciens Combattants à cause...

- D'une crise cardiaque ? interrompis-je avec perspicacité.

-C'est ça, oui. Ensuite il est rentré chez Pat et Eva quelques semaines. Ils l'auraient bien gardé davantage, mais Lew s'ennuyait. Il est donc retourné à New York pour travailler à mi-temps comme barman et se faire un peu d'argent. Quand Pat a entendu parler, par un capitaine de yacht, d'un magasin d'articles de pêche à vendre en Floride, il a tout de suite pensé à Lew. Le travail ne serait pas fatigant, le climat était doux et il y avait un petit cottage. Pat écrivit au propriétaire et apprit ainsi que le prix se montait à quatre mille dollars, moitié comptant.

- Un peu cher pour ce Lew ! remarquai-je tandis que le garçon apportait nos consommations.

- L'idée plaisait à Lew, mais il n'avait pas le sou et Pat, de son côté, ne pouvait guère disposer que de six cents dollars. Le collègue pour les enfants coûte cher.

Bref, tout semblait perdu lorsque, la semaine dernière, Lew téléphona de New York à Eva en paraissant tout excité. Il prétendit avoir une affaire en vue qui allait lui rapporter mille dollars, tout rond. Il n'a pas voulu dire à Eva ce dont il s'agissait, mais il lui a assuré qu'il n'y avait rien de louche et que c'était du tout cuit. Il posterait l'argent au courrier le vendredi suivant. Le samedi matin, Eva reçut une lettre pour Lew, aux bons soins des James, avec cinquante billets dedans. Pas un mot, pas de nom d'expéditeur, ce n'était même pas une lettre recommandée et l'adresse était tapée à la machine. Eva attendait un coup de fil de son frère pour lui annoncer que Pat avait téléphoné en Floride et que le propriétaire acceptait les mille six cents dollars comptant. Le dimanche, Eva appela le café où Lew travaillait. On ne l'y avait pas revu depuis le vendredi matin. Il n'avait pas prévenu de son absence et semblait de très bonne humeur.

Benson s'arrêta pour boire une gorgée. Je demandai :

- Et où a-t-on trouvé son cadavre ?

- Dans l'eau, de l'autre côté de la baie, le samedi matin. La police du Connecticut a eu du mal à découvrir son identité mais elle y est arrivée grâce aux empreintes. Même scénario. Crise cardiaque. Mais Lew avait le nez brisé, les côtes fracturées, des coupures à l'arcade sourcilière et un doigt cassé. La police du Connecticut suppose qu'on l'a jeté d'un bateau ou d'une voiture, et que la mer l'a emporté. Le rapport du médecin affirme que Lew était déjà mort en touchant le sable et que la chute a pu causer la fracture des côtes, mais que les autres blessures ont été faites plusieurs heures avant sa mort. Et voilà ! Trois cadavres, tous avec des yeux pochés, tous découverts dans l'île ou à proximité. Qu'en pensez-vous, Jake ?

. J'en pensais surtout que j'allais devoir me séparer de Vilma, ce qui n'était pas du tout de mon goût en fait de « vacances ».

- Je ne sais pas. Il ne semble pas y avoir de motif. Je suppose que vous avez vérifié du côté des assurances ?

- Bien sûr. Aucun mobile en vue, mais il doit pourtant y avoir une raison, et une bonne, pour ces trois meurtres.

- Pourquoi ce mot ? demandai-je en essayant de me libérer de l'affaire par la persuasion. Nous n'avons que trois cas de crises cardiaques. Ils auraient pu tomber raide morts n'importe quand. Le premier...

- Harry Williams.

- Il a eu sa crise pendant qu'il traversait le marais. On a retrouvé Carson dans sa propre cabane, donc, à moins que vous ne soyez friand de mystères de chambres closes, il est tout simplement mort en dormant. Quant à ce Lew, à supposer qu'on l'ait éjecté d'une voiture,

puisque les docteurs prétendent qu'il était déjà mort, il pouvait très bien se trouver avec des amis qui ont pris peur et qui...

- Vous oubliez que tous trois avaient un œil poché et des blessures, interrompit Benson. Je ne marche pas pour ces coïncidences-là.

J'essayai la buée glacée qui s'était déposée sur mon verre :

- Écoutez... trois hommes qui n'habitent pas la même ville meurent à différents moments, de cause naturelle ; ils n'ont - autant que nous sachions - aucun lien entre eux sauf qu'ils détiennent du fric. Dites-moi pourquoi et comment vous voyez là des meurtres ?

Benson m'adressa un large sourire. Pour un homme de son âge il avait de bonnes dents :

- Au contraire, le lien qui les rapproche forme, comment dire... une sorte de... dénominateur commun, sur lequel je compte pour nous amener à la solution. Les victimes sont toutes des hommes robustes, d'âge moyen, cardiaques, anciens combattants, vivant seuls, fauchés ou sur le point de l'être, et tous sont morts avec un gentil petit magot.

- Évidemment, et ils avaient aussi deux bras et deux jambes. Monsieur... Howie, je crois que nous pourrions épiloguer interminablement sur cette affaire pour découvrir en fin de compte que ce n'était pas des meurtres !

- Je pense que nous saurons d'ici quelques semaines si j'ai raison ou pas. Jake, vous avez l'âge requis, vous êtes célibataire, ancien combattant et robuste.

- Je n'ai pas eu de fric devant moi depuis des années et j'espère que mon palpitant est encore bon, dis-je, sachant bien que j'étais coincé.

- Autre lien très important : les trois hommes avaient été soignés à l'hôpital des Anciens Combattants de Sands Hill, encore qu'à des époques différentes, bien sûr. La première chose, c'est de vous faire hospitaliser comme cardiaque. Bref, vous allez suivre le même chemin que les autres pour voir ce qui arrivera. Votre profession... chauffeur. J'aurais voulu crier qu'il y avait des centaines de cardiaques par semaine entrant et sortant d'un hôpital de cette importance, mais je savais d'avance que je perdrais mon temps. Je me contentai donc de demander :

- Connaissez-vous un docteur, là-bas ? Comment allons-nous procéder pour simuler une crise cardiaque ?

- L'hôpital accepterait certainement de nous aider, mais nous ne pouvons prendre ce risque. Après tout, le coupable est peut-être parmi les médecins. Mais le mien m'a expliqué qu'il était impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'affirmer que quelqu'un n'a pas le cœur malade. Vous n'aurez qu'à vous parer de tous les symptômes - respiration courte, douleur dans la poitrine et dans le bras gauche, etc. - et on vous hospitalisera comme cardiaque.

- Mais comment pourrai-je truquer l'électrocardiogramme ?

questionnai-je avec le sentiment de travailler pour un fou.

- Selon mon docteur, l'électrocardiogramme ne prouve rien. Vous pouvez en avoir un négatif et tomber raide mort la seconde d'après. Et même si le graphique montre que quelque chose ne va pas, cela ne veut pas dire que votre cœur est malade. Serrez les poings, respirez profondément pendant l'examen, buvez un verre d'eau glacée juste avant ; tout cela faussera l'électrocardiogramme. C'est simple. Jake, je serai chez vous ce soir à cinq heures. Mettez au point votre passé de chauffeur. À cinq heures trente, vous aurez une attaque et vous téléphonerez pour demander une ambulance municipale. Vous devez être à Sands Hill le matin venu. Quelle est votre adresse ?

Après avoir quitté Benson, j'appelai Vilma à son bureau. Elle vit rouge quand je lui fis part de ma nouvelle mission :

- Mais, Jake, tu devais avoir tes cinquante-six heures de repos à partir de jeudi et...

- Je n'y peux rien, chérie, c'est lui le patron ! Ça ne durera que quelques jours, ajoutai-je en sachant pertinemment que ce serait long. Vilma, tu ferais mieux de ne pas rester à la maison pendant mon absence. Va donc chez ta sœur. Je ne crois pas qu'il y ait du danger, mais quand on ne sait pas où on met les pieds il vaut mieux être prudent.

Vilma explosa littéralement au téléphone : elle allait avoir l'air de s'être disputée avec moi, et sa sœur ne lui ménagerait pas ses « je te l'avais bien dit ».

Notre conversation dura plus de douze unités pendant lesquelles j'expliquai les faits, puis je terminai en évoquant notre rêve le plus cher qui était de partir en voyage de noces aux Bermudes, quand les avocats de Vilma se décideraient à en finir.

L'inspecteur Benson arriva chez moi à cinq heures précises pour me donner des détails sur mon emploi présumé et sur les symptômes de crise cardiaque. Une heure plus tard, il demanda une ambulance par téléphone et me quitta. À 6 h 38, j'étais dans un hôpital de la ville.

Il me fut tellement facile de tromper le médecin que je commençai à me faire du mauvais sang : peut-être que mon palpitant était réellement sur le déclin ? Quand j'eus décrit au jeune toubib les brûlures dans ma poitrine, les tiraillements de mon bras gauche et mes étourdissements, il me pria fébrilement de bien vouloir m'étendre sur la civière et me fit transporter avec précaution dans une petite salle où on me posa délicatement sur une table. Pendant que l'assistant allait tout préparer pour mon électrocardiogramme, je me livrai à quelques exercices de culture physique et, d'après les propres paroles du docteur alarmé, le graphique montra que mon cœur « battait d'une façon anormale et tout à fait dérégulée ». Il fut décidé que, puisque j'étais ancien combattant, on me conduirait le lendemain matin à

Sands Hill pour me montrer à des spécialistes du cœur. Jusque-là, je ne devais surtout pas bouger de mon lit.

On me donna une pilule que je m'empressai d'envoyer au panier et, après avoir absorbé une fade ratatouille qui me donna la nostalgie de la cuisine grecque si chaudement épicée de Vilma, je m'endormis sur le coup de neuf heures.

Sands Hill, vaste et accueillant, ressemble plus à une auberge campagnarde qu'à un hôpital. J'y arrivai dans une ambulance spacieuse, en compagnie de deux autres vétérans, de vieux plaisantins qui ne pouvaient se retenir de raconter leurs prouesses de guerre, vieilles de plus d'un quart de siècle. Il était d'ailleurs clair que les seuls combats auxquels ils avaient pris part s'étaient déroulés dans les bistrots de villes de garnison.

Nous fûmes accueillis par deux employés, dont l'un était un homme corpulent, avec une étonnante oreille de métal et des arcades sourcilières, cicatrisées, de boxeur. La plaque de son bureau annonçait M. JAMES LEWIS, et, en remplissant le questionnaire sur mes nom, prénoms, etc., j'essayai de me rappeler les poids moyens de ce nom.

Pendant que j'attendais mon fauteuil roulant je lui demandai où il avait boxé. M. Lewis frotta son oreille tronquée et me sourit de toutes ses dents :

- Surtout dans l'Est, vers les années trente. Tenu six rounds contre Jack Sharkey. Mais personne ne connaît mon nom ni ne se souvient de moi, à présent.

- Je suis amateur, mais il y a des années que j'ai arrêté.

On me donna une chambre au rez-de-chaussée, où se trouvait déjà un vieil obèse dont le ventre dangereusement ballonné faisait entendre de curieux borborygmes. Il déclara s'appeler Peter, puis retomba dans sa torpeur.

Plusieurs professeurs m'examinèrent, je leur récitai mes symptômes et je n'oubliai pas d'ouvrir et de fermer les poings pendant l'électrocardiogramme. On m'annonça que je souffrais d'une occlusion coronaire et on me prescrivit une diète sévère avec un repos absolu au lit pendant deux semaines.

Lors de mon stage d'apprentissage pour entrer dans la police, j'ai été souvent contraint de rester debout sous la pluie et dans la neige durant des heures, de geler sur des toits, de cuire dans des greniers puants, mais rien de tout cela ne me parut aussi dur à supporter que ce séjour dans un lit !

Le premier jour je lus tellement que les yeux m'en sortaient de la tête, le soir j'avais des fourmis dans les jambes et j'étais écœuré par le lait écrémé et les minuscules assiettées de riz à l'eau. Je continuai à me débarrasser des pilules que j'étais censé avaler ; à l'aube de la seconde journée, j'étais si abruti et en proie à une telle envie de fumer que

j'étais mûr pour la camisole de force. Le troisième jour, je sentis que je ne pouvais plus endurer cet état de choses. Benson n'avait qu'à prendre ma place. J'en avais assez du « repos au lit » et des gargouillis du ventre d'à côté. Mes vêtements étaient dans l'armoire et, après la dernière ronde de l'infirmière à minuit, j'enfilai mes chaussons et mon manteau pour sauter par la fenêtre. Ayant soin de bien rester dans l'ombre, je fis le tour du parc. J'en profitai pour fumer une cigarette loin des regards indiscrets, puis je repris ma course à travers les pelouses jusqu'à ce que je trouve enfin ce que je cherchais : une cabine téléphonique. Laissant la porte entrouverte pour que la lumière ne s'allume pas, je formai le numéro personnel de Benson et attendis.

Quand j'entendis sa voix ensommeillée demander : « D'où me téléphonez-vous, Jake ? » je me sentis tout ragaillardisé à la pensée que je l'avais tiré d'un profond sommeil. Je lui expliquai que rester au lit me rendait cinglé et que je m'étais débrouillé pour sortir en douce. Howie me répondit :

- Je n'ai pas voulu venir vous voir pour ne pas risquer d'être reconnu, ni vous téléphoner car le standardiste de l'hôpital aurait pu rester à l'écoute. Je pensais attendre le retour d'un autre inspecteur qui vous aurait rendu visite en se présentant comme votre patron. Avez-vous découvert quelque chose ?

- Il m'est déjà arrivé d'être battu, poignardé, mitraillé, mais c'est la première fois qu'un lit me fait mal au cours d'une enquête !

- Allons, Jake, calmez-vous.

- J'en ai par-dessus la tête d'être calme !

- Quelqu'un s'est-il intéressé à vous ?

- Je n'ai vu personne excepté l'enflé du lit d'à côté, quelques docteurs et les infirmiers ainsi que l'employé de réception, un ancien boxeur qui...

- Un ancien boxeur ? m'interrompt Benson. Voilà qui se trouve être un dénominateur commun de notre enquête : de la violence, des coups. Vous savez son nom ?

Je me demandai si Benson n'était pas amoureux de ces mots « dénominateur commun »... Je lui répondis que l'employé s'appelait James Lewis, et Howie promit de faire des recherches. Je n'avais qu'à lui téléphoner à nouveau dans deux jours si je pouvais le faire sans danger.

Je courus encore un peu, comme un athlète endurci. J'eus envie de téléphoner à Vilma mais finalement je décidai de rentrer. J'étais si abruti que je sombrai dans un profond sommeil dont je fus tiré le lendemain matin à six heures par le thermomètre qu'on me glissait de force sous la langue. L'exercice que j'avais pris durant la nuit m'avait donné un appétit d'ogre et je suppliai en vain qu'on augmentât la ration du petit déjeuner. J'aurais pu ingurgiter douze assiettes de ce

qu'ils prétendaient être de la nourriture.

Je passai l'après-midi à dormir et je vis arriver avec joie l'instant de mon galop de minuit. En trottant comme un fantôme entre les arbres, j'aperçus un distributeur de bonbons près de l'entrée principale et je me bourrai de chocolat avant de rejoindre ma chambre aussi heureux qu'un bambin.

Un professeur vint m'ausculter dans la matinée et déclara que mon pouls était très irrégulier. Il semblait si inquiet que j'en eus des sueurs froides. Mais, à minuit, je galopai de nouveau dans le parc avant de téléphoner à Benson. Tout excité, Howie me dit :

- Écoutez bien : Jim Lewis travaille à l'hôpital depuis 1948 et il habite sur place. Il s'y est installé à la mort de sa femme, voici cinq ans. Le mois dernier, il a fait l'acquisition d'un joli yacht tout neuf !

- Et alors ?

- Son salaire est à peine de cinq mille dollars par an, la maladie de sa femme l'a mis dans les dettes, et il paye un bateau six mille dollars comptant ! Surveillez-le bien, mon vieux.

- Vous plaisantez, Howie ! Je suis fourré au lit toute la journée.

- Il faut jouer le jeu et se conformer aux règlements de l'hôpital. En fait, ces appels de nuit sont trop risqués, ne recommencez pas sauf en cas d'urgence. J'enverrai quelqu'un vous voir la semaine prochaine.

Je restai encore un instant dans la cabine, hésitant à téléphoner à Vilma, puis je courus au distributeur de bonbons pour ma petite provision du soir. Je m'accroupis dans les buissons et, après avoir sucé les bonbons, j'allumai une cigarette. Je ne m'étais pas rendu compte que quelqu'un me surveillait et je sursautai en entendant une voix qui me demandait : « Vous aimez le danger ? »

Une fenêtre se referma au-dessus de moi, mais je ne pus voir personne. Je regagnai lentement ma chambrée en me demandant si je n'avais pas tout compromis.

Les deux semaines passèrent tant bien que mal. Si je n'avais pas continué à prendre de l'exercice la nuit, je serais devenu timbré ; mais je me gardai bien de retourner vers les distributeurs automatiques. À la vérité, entre l'exercice de nuit, le repos du jour, les maigres dînettes et la privation d'alcool, je perdis en tout dix-sept livres et gagnai une forme splendide. Les docteurs m'accordèrent un répit, m'autorisant à me lever dès le treizième jour. On me permit de marcher jusqu'à la salle de bains et jusqu'au salon de télévision. Nulle part je n'aperçus Lewis et son oreille ; quand je m'enquis de lui sous prétexte que j'étais moi-même boxeur amateur, personne ne put rien me dire excepté qu'il avait en effet boxé dans le temps et qu'il ne fréquentait aucun collègue. Un ours mal léché...

Trois jours plus tard (j'avais arrêté de truquer quand on me faisait un cardiogramme) le docteur me convoqua dans son cabinet peu après le

petit déjeuner pour me faire une conférence d'un quart d'heure sur ce qu'allait être ma vie : régime alimentaire strict, beaucoup de repos, interdiction de fumer, quant aux femmes... Puis il me permit de rentrer chez moi. Je m'habillai vivement, espérant que Lewis s'occuperait de mes papiers de sortie, mais un autre avait pris sa place. L'ambulance me reconduisit jusqu'à ma porte, mais je me précipitai au restaurant le plus proche pour engloutir un gigantesque steak. Après la nudité des murs d'hôpital, l'appartement me sembla ravissant. Je téléphonai à Vilma qui voulut se réinstaller chez moi sans attendre, mais j'obtins qu'elle ne vienne que pour les repas. J'appelai ensuite Benson qui parut très déçu que je n'aie pu parler à Lewis et découvrir quelque chose.

- Quand devez-vous retourner à Sands Hill, Jake ?

- Je dois me reposer chez moi et retourner là-bas pour un examen dans un mois, si je ne me sens pas malade avant.

- Continuons le jeu. Restez chez vous pour voir si quelque chose arrive, et dans une semaine vous pourriez peut-être avoir une autre crise et retourner à l'hôpital.

Les premiers jours, je me sentis comme en vacances. Je passais mon temps à somnoler, à écouter des disques ou regarder la télé, et Vilma venait tous les soirs préparer le dîner. Je repris du poids.

J'allai même passer quelques matinées au cinéma, mais pourtant un ennui pesant s'abattit de nouveau sur moi. Howie me téléphonait tous les jours et j'avais donc beaucoup de mal à m'échapper de l'appartement.

Le jeudi après-midi, Benson vint me rendre visite. Quand il me suggéra de simuler une crise pour retourner à Sands Hill, je sortis de mes gonds :

- Monsieur... Howie, c'est absurde ! Retourner sur ce lit d'hôpital me rendrait dingue ! Regardons les choses en face. Vous prétendez qu'il y a un lien entre trois cadavres à l'œil poché. On s'est donné du mal et on n'a rien trouvé.

Benson se passa les doigts dans les cheveux :

- Alors vous vous désintéressez de l'affaire, Jake ? grommela-t-il.

Baissant le ton, j'essayai de prendre Howie autrement :

- Je n'y suis pour rien ; je n'ai pas à dire si ça me plaît ou non. Si je me souviens bien, ces hommes sont morts des mois après avoir quitté Sands Hill. J'ai déjà passé un mois sur cette affaire, vous désirez que je continue : c'est à vous et à l'inspecteur Buckley de décider.

Il accusa le coup. Les supérieurs de Buckle pourraient tiquer en apprenant qu'on avait envoyé un policier new-yorkais en mission au-dehors, pour si longtemps et sans aucun résultat. Il acquiesça :

- Vous retournerez demain à l'hôpital pour leur dire que vous allez bien, mais que vous sentez une légère contraction dans la poitrine.

Vous ajouterez que vous ne désirez pas rester mais seulement vous faire examiner. Après ça vous ne bougerez pas de chez vous pendant huit jours et nous en resterons là.

Le vendredi matin, j'étais de nouveau à Sands Hill où j'appris, entre autres, que c'était le jour de congé de Lewis. Le docteur me recommanda de ne plus me faire de souci pour ma santé, et, à la fin de l'après-midi, j'étais de retour chez moi.

Irritée de cette claustration forcée, Vilma vint passer le week-end avec moi. Le samedi, il faisait chaud et lourd ; elle aurait bien voulu que nous allions à la plage, mais j'attendais un appel de Benson. Nous passâmes la journée à déambuler en sueur dans l'appartement, à nous disputer et à regarder le sport à la télé. Vilma confectionna des sandwiches et nous continuâmes à regarder la télé.

La sonnerie du téléphone me tira d'un profond sommeil. Il était 23 h 10. Je murmurai en bâillant plusieurs « allô » sans obtenir de réponse, mais j'entendis quelqu'un respirer à l'autre bout du fil.

Quand j'eus raccroché, Vilma me demanda en s'étirant :

- Faux numéro ?

- Pas sûr. Chérie, dépêche-toi de t'habiller.

Vilma s'assit brusquement comme si elle était mue par un ressort.

- Es-tu fou, Jake Silverman ? Qu'est-ce que ma sœur et son bêta de mari penseraient de me voir rentrer au milieu de la nuit ?

- Dis-moi, chérie, où es-tu supposée être allée ? Dans un cinéma permanent ? ironisai-je tout en me penchant pour embrasser ses jolies lèvres.

Elle murmura :

- Allez, viens te recoucher. Un faux numéro et tu joues les Sherlock Holmes !

- Si c'était un faux numéro, Vilma, le correspondant aurait dit quelque chose.

- Tu connais le vieux dicton : « le silence... ».

La sonnerie tinta faiblement.

Je murmurai à l'oreille de Vilma :

- Vite, prends tes affaires et saute dans la penderie.

- Vraiment, Jake, tu ex...

- Vite ! Je vais peut-être avoir affaire à un meurtrier. File dans la penderie et n'en sors sous aucun prétexte !

La sonnette tinta de nouveau, toujours doucement. J'allai au salon, allumai la lumière et demandai à travers la porte :

- Qui est là ?

- De la part du Sands Hill Hospital, monsieur Silverman, répondit une voix d'homme.

Ouvrant la porte, je vis James Lewis, énorme dans son costume d'été, humide de sueur, et sentant la bière. Il agita la main en souriant.

- Vous vous souvenez de moi ?

- Bien sûr. Je n'oublie jamais une oreille de métal. On me demande à l'hôpital ?

- Vous êtes seul, Silverman ?

Je fis signe que oui.

- Je peux entrer ? dit-il en passant devant moi pour inspecter le salon. C'était un vrai géant d'au moins deux cent soixante livres.

Je bâillai :

- Entrez.

- Beau petit appartement, déclara-t-il en s'asseyant sur mon divan. Il sortit un paquet de cigarettes et m'en offrit une. Je secouai la tête.

Lewis ricana :

- Ce n'est pas une visite officielle, Silverman. J'étais dans le quartier et je me suis rappelé votre adresse. Je suis venu pour de l'argent.

- De l'argent ? répétais-je en me demandant jusqu'à quel point je devais faire l'idiot. Si vous êtes venu me taper, j'aime mieux vous dire que mes affaires vont mal et...

Il leva sa grosse main :

- Non, je suis venu vous aider. Je pense que les gens ne voudront plus de vous comme chauffeur maintenant que vous êtes cardiaque.

Il alluma sa cigarette et me tendit le paquet.

- Je vous ai vu fumer au distributeur automatique de l'hôpital, une nuit où vous étiez supposé être au lit.

- Oh, vous savez, dis-je prudemment. Je ne m'en fais pas trop! À mon avis, quand l'heure est venue...

Il approuva de la tête. J'étais torse nu et ses yeux paraissaient jauger les muscles de mon ventre.

- Vous avez bien raison et c'est pourquoi j'ai pensé que vous aimeriez peut-être gagner un millier de dollars.

- Mille dollars ? Honnêtement ?

Je n'avais pas à me forcer pour paraître surpris.

- Honnêtement. En quelques heures ils seront à vous.

- Quand ?

- Tout de suite.

- Maintenant ? Il est presque une heure du matin, Lewis. Si tout cela est vrai, pourquoi parler par énigmes ? Qu'est-ce que j'aurai à faire pour gagner cet argent ?

- Pas grand-chose. J'ai un ami qui s'intéresse à la guérison des cardiaques. Il vous montrera comment gagner mille dollars en quelques minutes.

- C'est un docteur ? Il va faire des expériences sur moi ?

Lewis secoua sa grosse tête et fit tomber les cendres de sa cigarette dans un de mes cendriers italiens. Je commençai à transpirer, me demandant s'il avait remarqué les traces de rouge à lèvres sur les

mégots qui s'y trouvaient. Je continuai vivement :

- Ça semble bizarre, au milieu de la nuit, un millier de dollars...

Lewis se leva :

- Si vous veniez lui parler, Silverman ? Vous ne serez pas forcé d'accepter cet argent. Habillez-vous.

J'hésitai. Lewis se dirigea vers la porte :

- Oubliez ma visite. Bonsoir, Silverman.

- Attendez ! Je viens.

Je passai dans la chambre pour m'habiller. L'ancien poids moyen se tint dans l'ouverture de la porte en fumant une autre cigarette. Ouvrant la penderie pour prendre une chemise, je fis un clin d'œil à Vilma, pâle et défaillante, et j'articulai bien haut en refermant la porte :

- Nous retournons à l'hôpital de Sands Hill, monsieur Lewis ? Où va-ton me donner ces mille dollars, cet argent si facilement gagné ?

Je voulais être certain que Vilma m'entendrait.

- Je vous ai déjà dit que cela n'avait rien à voir avec l'hôpital.

- Ah oui, c'est vrai, monsieur Lewis. Quel est votre prénom ? demandai-je en m'habillant rapidement, sachant que je ne pouvais pas prendre le risque d'emporter mon revolver.

- Appelez-moi Jimmy.

- D'accord, Jimmy. Où allons-nous ?

- Pas loin. Environ quatre-vingts miles dans l'île, chez Harrison Smith.

- Et c'est là qu'on me donnera l'argent comptant ? répétai-je encore à l'intention de Vilma, espérant qu'elle téléphonerait au commissariat dès que nous aurions le dos tourné.

- C'est bien ça. En route !

Lewis avait parké sa vieille guimbarde devant chez moi, et en prenant place à côté de lui je me dis que lorsque Vilma téléphonerait au commissariat (à supposer qu'elle le fit) quelqu'un saurait là-bas que j'étais en mission avec Benson et le préviendrait. *Mais téléphonerait-elle ?* Elle allait se fourrer dans un drôle de pétrin en expliquant qu'elle avait passé la nuit avec moi. Cela pouvait même compromettre les chances de son divorce, bien que son crétin de mari fût assez désireux de se séparer d'elle.

Lewis roula à travers la ville, traversa le pont puis s'enfonça dans l'île. Nous nous arrê tâmes à un feu rouge ; j'aurais pu appeler à mon aide l'agent de la circulation, mais il était encore trop tôt pour opérer une arrestation dans cette affaire. Je voulais savoir pour le compte de qui agissait Lewis.

Arrivé sur l'autoroute de l'île, il conduisit à vive allure, la route étant presque déserte aux premières lueurs du jour. Une heure plus tard, après avoir fait quatre-vingts miles, nous quittâmes l'autoroute, traversâmes quelques bourgades le long du Sound, puis nous suivîmes

l'allée entourée de gazon, qui menait à une imposante maison dont toutes les lumières étaient éteintes. Quelques chiens aboyèrent sur notre passage et nous entrâmes dans un vaste garage dont le deuxième étage était éclairé. Le parc descendait jusqu'à un petit port et une plage de sable blanc que la lune blafarde faisait ressembler à un décor de théâtre.

Plusieurs chiens énormes s'avancèrent pour nous renifler et reculèrent sur l'ordre de Lewis. Je le suivis dans le garage où se trouvaient déjà deux voitures de marque étrangère, jusqu'à un escalier que je gravis avec précaution, apparemment soucieux de ménager mon cœur. Nous entrâmes dans un gymnase entièrement équipé, y compris un ring réglementaire, et, comme dit le détective privé à la télévision, « toutes les pièces du puzzle se mirent en place ! » ou presque...

Un individu travaillait ses abdominaux sur une table de massage. Il arborait une barbichette noire, une courte moustache, un crâne complètement rasé, il portait des chaussures de boxe, une culotte rouge, et ses mains étaient bandées. C'était un type mince, bien bâti, environ cent cinquante livres de muscles sans graisse, la peau bronzée et lisse comme celle d'un bébé, sans un poil sur la poitrine. Il paraissait avoir environ trente-cinq ou quarante ans.

Tout en agitant amicalement une de ses mains bandées, en signe d'accueil, ce bizarre individu continua son entraînement de nuit. Je m'appuyai au ring et fis des yeux le tour du gymnase sans découvrir de téléphone. Au bout de quelques minutes, le cinglé sauta de sa table, jeta une serviette sur ses épaules et se dirigea vers nous. Il portait des gants de boxe en peau de porc accrochés à la ceinture de sa culotte. Me tendant la main gauche, il se présenta :

- Je suis Harrison Smith III.

Sa voix était nette et pondérée. Je lui serrai la main légèrement. De près, la barbe était trop noire, on voyait qu'elle était teinte ; il avait donc certainement plus de quarante ans, bien qu'aucune varice ne trahît son âge sur ses jambes musclées.

Lewis s'affala sur une chaise tandis que Smith III s'adressait à moi :

- Vous devez vous demander ce que signifie tout ceci, monsieur Silverman ?

- J'ai une vague idée. Vous êtes féru de boxe.

- Un peu plus que cela, monsieur Silverman. Bien que je n'aie jamais été professionnel ni amateur (j'étais bien trop occupé dans ma jeunesse à faire fortune) je crois que j'aurais pu aller loin et peut-être égaliser les champions du monde. J'ai combattu contre plusieurs grands professionnels et tous m'ont complimenté sur ma science du ring. Je crois que vous avez été champion amateur ?

- Oui, il y a longtemps de cela.

- Alors je suis certain que vous partagerez mon opinion, à savoir que

la boxe représente le meilleur des combats, et exige le maximum de courage et d'habileté. C'est la sélection du plus fort suivant la grande loi de la nature. Nous aimons penser que nous avons fait des progrès depuis la préhistoire, mais c'est faux. Au contraire, au lieu du combat individuel nous avons recours à la tuerie en masse avec nos avions et nos bombes. J'ai bien étudié la question. Toutes les civilisations qui ont abandonné le combat individuel ont disparu de la surface de notre planète. Prenez l'exemple des Polynésiens du Pacifique sud : c'étaient de splendides guerriers, mais, une fois pacifiés, ils ont été vaincus par l'alcool. Ils ne sont plus qu'une pitoyable attraction pour touristes. Regardez aussi les Aztèques du Mexique qui ont été de si féroces guerriers... Vous saisissez ma pensée, monsieur Silverman ?

J'opinai en étudiant son regard. Il ne semblait pas drogué.

- Venons-en maintenant à nos affaires. Jimmy vous a transmis mon offre...

Il montra une paire de gants de boxe suspendue aux cordes du ring.

- Je vous payerai mille dollars pour combattre dix minutes - ou moins - contre moi. Nous utiliserons des gants réglementaires de six onces. On vous donnera les mille dollars d'avance.

Il y eut un moment de silence pendant que Smith III et Lewis attendaient ma réponse. Je me souviens même que je pouvais entendre les vagues se briser sur la grève.

- Et si je refuse ?

- Personne ne l'a encore fait. Toutefois, dans ce cas, Jimmy vous déposerait à l'arrêt du car. Réfléchissez, cent dollars la minute. Peu de professionnels en gagnent autant.

- Savez-vous que je suis cardiaque ? demandai-je.

Il hocha sa boule de billard luisante de sueur.

- C'est ce qui est passionnant, car moi aussi je le suis ! Bien que les autorités médicales désapprouvent ma méthode de traitement, elle fait merveille, pour moi. De l'exercice, toujours plus d'exercice, voilà ce qu'il faut au contraire pour raffermir le cœur... Mais vous n'êtes pas venu pour m'écouter. Nous sommes cardiaques tous les deux et nous...

- Nous pourrions mourir, complétai-je.

Le regard de Smith III brilla d'excitation :

- C'est là que réside tout l'intérêt ! L'homme aime la cruauté bien que nous tenions à nous persuader du contraire. La vérité, c'est qu'ils ont été des millions à se réjouir de voir Benny « Kid » Paret battu à mort sur leur écran de télé, quoique en aient dit les journaux. La mort a été de tout temps la grande attraction, depuis les cirques des Romains jusqu'à nos courses de bolides ! Vous et moi allons goûter le piment de la vie et de la mort. C'est peut-être vous qui mourrez, Silverman, ou bien moi. Peut-être survivrons-nous tous les deux. On vous payera mille dollars, que vous en sortiez avec un œil poché ou que vous soyez

mis hors de combat.

- Comme Williams, Carson et Lew Sloan ? demandai-je doucement, écoeuré par son bavardage extravagant.

Lewis bondit sur ses pieds, mais Smith resta impassible en me déclarant :

- Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, Silverman. Vous me décevez. Je croyais que vous étiez un homme d'action et non un beau parleur.

- Arrêtez donc de divaguer ! aboyai-je en brandissant ma plaque. En tant qu'officier de police de New York, je vous arrête pour meurtre, vous et votre garçon de courses !

Lewis s'avança vers moi, agile malgré son âge et sa graisse. J'esquivai sa droite, lui envoyai mon crochet droit dans le buffet, un coup rudement appliqué. Tandis que le vieux boxeur s'écroulait sur les genoux, le souffle coupé, je me tournai vers Smith III.

Il me regardait, un mauvais sourire sur sa figure chafouine :

- Vous avez de bons poings. Jimmy a été professionnel.

- Taisez-vous ! Il n'y a rien de glorieux à descendre un vieillard ! Je vous arrête tous les deux.

- N'exagérez-vous pas un peu, Lew Silverman ? De quel crime suis-je donc accusé ?

- Tuer sur un ring est aussi un meurtre ! Vous avez attiré Williams, Carson et Sloan sur ce ring et vous les avez boxés à mort !

Il eut le même sourire méchant :

- Je ne sais ce dont vous parlez. Mais supposons que je vous loue pour combattre contre moi. Vous entendez bien : j'ai parlé de vous louer. Je ne vous force pas à boxer. Si vous mourez en combattant, quel crime aurai-je commis ? Laissez-moi aussi vous rappeler que nous sommes dans le district de Island. Un policier de New York n'a rien à faire ici.

- Je suis gardien de la paix à n'importe quel endroit de l'État, répliquai-je, un peu embarrassé, tout en le surveillant ainsi que Lewis, encore affalé sur le sol, les deux mains pressées sur le ventre. Je vous coffre pour homicide. Vous n'êtes pas cardiaque, autrement vous ne pourriez pas boxer de cette façon.

- J'ai un certificat du docteur concernant l'état de mon cœur.

- Qu'est-ce que ça prouve, j'en ai bien un, moi ! Allez, je vous embarque tous les deux. Le vieux par terre est coupable d'agression. Et se débarrasser de cadavres en les jetant dans la nature est une violation de...

- Quels cadavres ? Vraiment je ne comprends rien à ce que vous dites.

- Et ceux que vous n'avez jamais payés... lançai-je au hasard.

- C'est un mensonge ! cria Smith III. Je les ai payés jusqu'au dernier dollar, je...

Il s'arrêta si brusquement de parler qu'il en était ridicule, avec sa

bouche ouverte et sa barbichette pendante. Je triomphai :

- Voilà l'aveu qu'il me fallait ! Vous finirez certainement à l'asile, mais c'est au tribunal d'en décider. En route !

- À l'asile ? Très intéressant ! Et qu'allez-vous inventer afin de me faire passer pour un fou ?

- Je n'ai rien à inventer. Je n'aurai qu'à répéter votre galimatias sur les lois de la nature et vous atterrirez chez les dingues. Aidez donc Lewis à se relever, nous partons.

Je m'approchai de lui, mais il se mit à danser autour de moi et sauta d'un seul coup sur le ring. Enfilant ses gants de boxe fantaisistes, Smith III se pencha par-dessus les cordes et retroussa sa coquette petite moustache d'un sourire cruel :

- Venez donc me chercher, Silverman !

Je secouai la tête :

- Ça va vraiment mal, Moustachu ! Tu peux bien rester sur ton ring toute la nuit. Je vais téléphoner pour du renfort.

Il ricana :

- J'ai horreur du téléphone. Il n'y en a pas ici. Ne vous avisez pas de partir sans Jimmy ou moi, mes chiens vous mettraient en bouillie. Monsieur l'inspecteur, si vous voulez m'attraper, venez !

Je ne faisais pas le brave. Je n'avais pas le choix. Il fallait le maîtriser très vite, sinon Lewis se relèverait et j'en aurais deux contre moi. De plus, j'étais sûr que les dons de boxeur de Smith III n'étaient que du vent. Je montai sur le ring pour lui faire face, les poings nus.

Arrivant sur moi la main droite en avant, il m'accueillit d'un crochet du gauche foudroyant au menton, tandis que je manquais un jab à sa barbichette. Le coup me secoua dur et me fit comprendre que j'avais devant moi un vrai boxeur.

Feintant du gauche, je détendis ma droite. Smith grimaça en bloquant mon poing avec sa droite et me contra d'un autre gauche qui m'envoya dans les cordes.

J'essayai de me retenir à lui mais il s'éloigna. Me précipitant de nouveau, je lui envoyai mon gauche juste en dessous de la ceinture, à la limite de sa coquille. Il grommela : « Espèce de salaud ! » et m'écrasa son gauche sur l'œil.

Essoufflé, je reculai. Deux pensées martelaient ma pauvre tête : je savais que je courais à une mort certaine et j'avais peur. Je fus pris d'une colère folle ; après ces journées gâchées à rester au lit, après tout ce que j'avais enduré, j'étais venu me fourrer là-dedans tout seul comme un vulgaire détective de comédie !

Smith fonça sur moi, la main droite en direction de mon œil blessé. J'essayai de l'envoyer dans les cordes, je voulus me battre, mais il m'esquiva et m'expédia son gauche dans la poitrine, si fort qu'il me sembla ressortir par le dos. J'envoyai une courte droite à mi-corps : on

aurait dit que je cognais de toutes mes forces sur un mur de pierre.

Le souffle coupé, aveuglé par le sang qui coulait de l'œil, je reculai. Soudain Smith regarda sur sa droite en criant : « Reste où tu es ! » Pendant quelques secondes je crus à une manœuvre de diversion pour me faire détourner les yeux, puis je vis Jimmy Lewis enjamber les cordes.

D'une voix perçante, Smith III hurla :

- Je m'occupe de lui, imbécile !

- Nous nous en occuperons tous les deux, grogna Lewis. Je n'ai pas envie de me faire coffrer pour meurtre !

- Je n'ai pas besoin de toi. Va-t'en d'ici immédiatement ! cria Smith comme un enfant rageur.

Je m'éloignais des cordes quand Lewis se précipita sur moi en jurant. Il était à mi-chemin du ring lorsque Smith fit un pas en avant et lui arracha son oreille de métal d'un fantastique crochet du gauche. Le vieux boxeur accusa le coup et tomba comme une souche.

Je poursuivis Smith. Il se détourna pour me faire face, les poings en avant, mais je lui plongeai dans les jambes et le renversai d'une prise foudroyante. Cet idiot-là se mit à crier : « C'est illégal ! Ce n'est pas permis... » jusqu'à ce que je réussisse à maintenir sa barbichette au plancher et à serrer de toutes mes forces son cou de taureau.

Il s'arrangea tout de même pour me cogner la tempe avec son coude, ce qui me fit voir trente-six chandelles. J'étais aveuglé par le sang qui me coulait sur la figure et, un instant, il me sembla que le crâne chauve de Smith, tout poisseux de mon sang, glissait entre mes doigts... que j'allais le perdre... quand je lui administrai un bon coup de genou entre les jambes. Smith III était un fin boxeur, mais pour ce qui était de la bagarre, j'aurais pu lui donner des leçons !

Ils étaient maintenant tous deux hors de combat, affalés sur le ring, Lewis encore raide, Smith la bouche ouverte et le sang dégoulinant sur sa ridicule barbichette, les jambes agitées de soubresauts, les yeux vitreux et révoltés. En essayant de me remettre debout, je retombai dans les cordes, au bord de l'évanouissement. J'attendis d'avoir repris mon souffle en massant mes chevilles enflées.

Je réussis enfin à me glisser entre les cordes pour descendre du ring, la tête la première. Le sang me jaillit du nez, mais le choc avait nettoyé mon cerveau embrumé. Me redressant, je déambulai comme un ivrogne dans le gymnase, jusqu'à ce que j'aie trouvé une paire de cordes à sauter avec lesquelles je ficelai Smith et Lewis.

J'étais assis sur le tapis du ring, épongeant avec un mouchoir le sang de mon arcade sourcilière. Je restai là pendant près d'une demi-heure, à me demander comment me débarrasser de ces chiens de malheur et si Vilma avait eu l'idée de téléphoner au commissariat, quand

j'entendis des crissements de freins, des aboiements, puis une série de coups de feu suivis de hurlements de douleur.

En attendant l'arrivée de Benson et de ses hommes, j'essayai de sourire, mais bon sang, ce que ça pouvait faire mal !

UN MALHEUR À LA BOURSE

(A Killing In The Market)

par ROBERT BLOCH

Pour relater l'affaire noir sur blanc, le temps m'est compté, je le crains.

D'autre part, ce qui n'arrange rien, le stylo a tendance à fuir et le papier dont je dispose est loin d'être abondant. Quand on paie quarante dollars par jour, on est en droit de s'attendre que l'hôtel vous fournisse un stylo convenable ; ou tout au moins qu'il renouvelle de temps à autre la provision de papier à lettre. Bien sûr, je pourrais sonner et en demander, mais je n'ai pas envie qu'on vienne fureter par ici : trop risqué.

Je tiens pourtant à coucher cette histoire par écrit, pendant que j'en ai encore la possibilité. Cela peut contribuer à éclaircir différentes choses. Et puis cela devrait intéresser un certain genre d'obsédés - je veux parler de ces individus qui rêvent sans cesse d'être miraculeusement en mesure de faire un malheur à la Bourse.

J'étais du nombre. Oui, je voulais faire un malheur. Et maintenant je touche au but, seulement...

Mais il vaut mieux commencer par le commencement, je suppose. Disons donc que je m'appelle Albert Kessler et que je travaillais à Wall Street jusqu'à une date récente (il y a de cela un peu plus de trois mois). J'étais un modeste employé dans une compagnie d'agents de change. Peut-être est-il préférable de ne pas préciser laquelle, bien que ce ne soit guère important.

Important... Jusqu'à la date en question, rien à vrai dire ne l'était, important. Y compris moi-même. J'étais un type anodin parmi tant d'autres, exerçant un métier terne comme il y en a des milliers. Faire un gros coup, pour moi, cela consistait à m'esquiver quinze minutes avant l'heure afin d'obtenir une place assise dans le métro, au lieu d'être obligé de rester debout tout au long du parcours jusqu'à la maison. La maison - laissez-moi rire. Une chambre meublée dans le Bronx. Le néant, quoi, ou presque. Mais c'est tout ce que j'avais. Ça, et mon rêve, le grand rêve.

Tous les besogneux de Wall Street l'ont fait, ce rêve, j'imagine. C'est une de ces idées qui s'emparent de votre esprit tandis que vous êtes bringuebalé et bousculé dans le métro, ou que vous gisez sur le matelas dans votre piaule piteuse. On ne peut s'empêcher d'y songer,

en espérant que demain le rêve deviendra réalité.

Demain, c'est toujours demain que la chance doit vous sourire - demain que vous allez rencontrer ce personnage fabuleux au don magique. C'est en apparence un risque-tout, une sorte de plongeur téméraire ; mais chaque fois qu'il plonge, il revient à la surface avec une poignée de perles rares. D'une manière ou d'une autre, on ne sait trop comment, vous réussissez à gagner son amitié. Dès lors il ne tarde pas à vous indiquer le bon filon et, du jour au lendemain, vous voilà devenu un personnage à votre tour. Un grand du Marché.

Oui, je sais, cela paraît puéril. Mais travaillez donc quelque temps à Wall Street et vous verrez. Vous penserez plus ou moins comme ça ; c'est inévitable. Parce que vous constaterez que le rêve peut se concrétiser ; rarement mais incontestablement. Bernard Baruch n'est pas le seul à avoir fait un malheur. Vous entendez parler de types qui ont débuté comme garçons de courses et fini par régner sur le marché. Parfois ils ont fait toute leur fortune à la corbeille et parfois ils ont réinvesti dans leurs propres entreprises. Les magnats du pétrole, les gros armateurs grecs et autres gens de même acabit ; ils apportent la preuve que ce genre de chose arrive.

Mais cela n'arrive pas à n'importe qui ; pas à des velléitaires qui se contentent de rêvasser. Rêver ne suffit pas, loin de là. Il faut garder les yeux ouverts pour observer, supputer, calculer. Il faut aussi savoir attendre.

C'est ce que j'ai fait. Pendant plus de deux ans, j'ai attendu. J'ai étudié la question, tout en mettant de l'argent de côté. Oh, pas beaucoup - trois malheureux milliers de dollars. Mais enfin j'ai persisté, j'ai tenu le coup. Ils sont légion les rêveurs qui n'ont pas la volonté d'épargner et d'attendre. Ils gobent n'importe quelle rumeur imbécile circulant à Wall Street et ils manient l'indice Dow Jones comme on parie aux courses. Cinq dollars gagnants sur l'Acier ou dix dollars placés sur Ceci ou je ne sais combien sur Cela pour voir, et allez donc !

Très peu pour moi ; du toc, tout ça, du vent. Je ne croyais pas aux tuyaux ou aux théories. Certes, on peut dire que la Bourse ressemble à la roulette, mais celui qui gagne n'est pas souvent un simple joueur ou un flambeur invétéré. Le gagneur, en fin de compte, c'est l'homme qui sait dès le départ ce qu'il fait et mise à coup sûr.

Je gardais donc les yeux ouverts pour essayer de repérer ce gagneur-là. Au lieu d'étudier le Marché, j'étudiais les habitués.

Inutile d'entrer dans tous les détails pour montrer comment j'ai été amené à prendre ma décision. Avant d'en arriver là j'ai cru au moins une demi-douzaine de fois que j'avais localisé mon bonhomme - un gros spéculateur qui surgissait régulièrement au bon moment et puis s'empressait de se retirer du Marché après de prompts et substantiels bénéfices. Mais chaque fois, tôt ou tard, le type qui avait attiré mon

regard déraillait ; ou bien il faisait une gaffe et le plongeon, ou bien il se mettait à faire de petits profits avec des valeurs de père de famille. Au fil des années, j'ai suivi ainsi plusieurs spéculateurs à la piste ; soit à New York, soit dans une de nos succursales.

Mais c'est seulement il y a trois mois que j'ai fait ma grande découverte : Lon Mariner, l'homme qui tapait toujours en plein dans le mille pour palper la grosse somme. Il commença par miser quinze mille dollars sur une petite compagnie de construction aéronautique trois jours avant qu'elle ne décroche un gros contrat avec la Marine. Il récolta cinquante mille dollars dans l'opération et les remplaça dans une entreprise électronique dont on n'avait jamais entendu parler, moi tout au moins - jusqu'au jour où, après avoir annoncé des résultats mirobolants, elle vit sa cote grimper de dix-huit points. Il rafla ses bénéfices et réinvestit dans une affaire pétrolière qui connut une belle hausse avant de piquer du nez ; mais il avait liquidé son paquet d'actions la veille. Il y eut ensuite une audacieuse et fructueuse mise de fonds dans une compagnie ferroviaire du Texas qui fut absorbée par un trust à peine une semaine plus tard. À ce moment-là, je suivais déjà avec la plus grande attention ses ordres d'achat ou de vente, qui nous parvenaient de notre succursale de San Francisco. Et j'eus la surprise de constater, au bout d'un mois environ, qu'il se mettait à opérer à Cleveland. Mais c'était toujours la même chanson. Ce qu'il achetait paraissait déroutant, saugrenu, illogique ; mais ça n'empêche que tout ce qu'il touchait se transformait en or. Cuivre, Radar, TV à Cleveland ; puis une grosse affaire de biens d'équipement à Boston. Et toujours, infailliblement, pour acheter ou vendre, il choisissait le moment optimal. En onze semaines, à chaque hausse spectaculaire, à chaque fluctuation importante du Marché, il était là pour en profiter. Je calculai que ses quinze mille dollars lui en avaient rapporté plusieurs millions. Son ordre d'achat suivant, massif, et déroutant comme d'habitude, nous fut transmis par notre succursale de Chicago. Et c'est alors qu'ayant donné ma démission je partis pour Chicago.

Pour toute richesse, j'avais mes trois mille dollars en poche et cette idée folle en tête. Tout au moins ai-je pensé que c'était une idée folle une fois installé dans l'avion. Voici que je franchissais la moitié du pays pour tenter d'approcher un parfait inconnu - un inconnu loin d'être parfait, d'ailleurs, peut-être bien - en espérant trouver un moyen de l'amener à me faire participer à sa vaste entreprise, à me faire entrer dans la combine.

Pendant le vol, en prenant une claire conscience de la situation, j'eus quelques sueurs froides. Après tout, ce Lon Mariner, que savais-je de lui, au juste ? Il n'était pas dans le *Who's Who* et je n'avais pas osé me renseigner auprès de l'une ou l'autre de nos succursales. Que c'était bien lui, le type que je recherchais - l'homme au don magique -, voilà

tout ce que je savais, en fait. Désormais, je devrais agir au jugé, d'instinct, et improviser le moment venu.

Sitôt débarqué de l'aéroport, je pris un taxi pour me faire conduire sans délai à nos bureaux de LaSalle Street. J'avais encore sur moi ma carte professionnelle - oui, j'ai omis de la restituer, est-ce un crime ? - et je l'exhibai. Je déclarai avoir été envoyé pour prendre contact avec un de nos clients, Mr. Mariner. L'avait-on vu aujourd'hui ?

Eh bien, non, on ne l'avait pas vu - pas plus aujourd'hui qu'un autre jour. On recevait ses ordres par téléphone et ses effets ou papiers bancaires par la poste. Mes investigations me firent remonter jusqu'au vice-président en fonction, mais personne ne put m'en dire plus sur le compte de Mariner.

Je finis tout de même par apprendre qu'il séjournait dans un hôtel de la « Gold Coast », le quartier rupin. *Cet hôtel-ci.*

Je m'empressai de m'y rendre hier après-midi et crachai quarante dollars pour cette chambre - avec air conditionné, télévision, et stylo qui fuit.

Ces quarante dollars ne représentaient qu'un débours initial, une entrée en matière en quelque sorte. Dix dollars de plus au réceptionniste me permirent d'être logé au même étage ; cet employé obligeant alla jusqu'à me montrer le nom de Mariner sur le registre et à m'indiquer le numéro de sa suite : le 701, tout au bout du couloir où se situait ma chambre. L'aspect de Mariner ne lui laissait aucun souvenir précis, car il ne l'avait pas vu depuis son installation. Il me dit que ce client était arrivé seul, avec fort peu de bagages, et qu'il lui avait paru assez ordinaire, « quelconque », sans rien de saillant. Taille moyenne, cheveux bruns, âge moyen.

Je me soulageai de dix autres dollars pour délier la langue du chasseur. Tout ce qu'il put me dire fut que Mariner se faisait monter tous ses repas et qu'il ne sortait guère, sauf le matin quand les femmes de chambre venaient faire le ménage.

Il était alors presque sept heures et les femmes de chambre avaient fini leur service. Je dus me contenter d'un entretien avec le garçon qui lui servait ses repas, un dénommé Joe Franscetti.

Pour les dix dollars d'usage, Franscetti m'informa qu'il venait justement de sortir de chez M. Mariner en remportant la vaisselle du dîner. Mariner ne lui avait apparemment fait aucune impression, j'obtins la même description floue d'un individu d'apparence « quelconque ». Le garçon ne put se souvenir d'aucune parole marquante de sa part et fut même incapable de me dire comment il était généralement habillé.

- Mais je peux vous dire ce qu'il a eu pour son dîner, ajouta-t-il. Crevettes mayonnaise, côtes premières - à point, je crois bien -, pommes de terre au four, salade Waldorf, café, tarte aux pommes. Et

comme pourboire, vous savez quoi ? Un demi-dollar ! Une misère ! Je le remerciai et le quittai un peu découragé. Je n'avais pas fait tout ce chemin pour découvrir que Lon Mariner désirait sa viande à point. Et je n'estimais pas hautement significatif le fait qu'un type ayant gagné d'affilée cinq millions de dollars donnât des pourboires de purotin.

Pour l'heure, je ne voyais pas quoi faire. Aller trouver le détective de l'hôtel me semblait contre-indiqué. Poser toutes ces questions à droite et à gauche avait déjà été suffisamment risqué ; je ne tenais évidemment pas à attirer trop l'attention. On devait probablement me prendre pour un privé. Cela m'ennuyait un peu, mais enfin cela constituait plus ou moins une justification.

Toujours est-il que je n'avais rien appris d'utile et que dorénavant j'étais livré à mes seules ressources. Si bien que, vers sept heures et demie, je me retrouvai assis dans ma chambre, avec la porte ouverte. J'avais placé mon fauteuil de manière à pouvoir garder un œil sur le 701. Pour le cas où, *par hasard*, Mariner sortirait.

Théoriquement, certes, rien ne m'empêchait d'aller au fond du couloir frapper à sa porte ; si ce n'est que je ne me sentais pas encore prêt pour ce genre d'épreuve. Avant de lui parler, je devais me faire une opinion à son sujet. Quand je lui parlerais, la teneur de mes propos aurait la plus haute importance. Je pouvais risquer de tout compromettre par une bévue. Il me fallait savoir à l'avance ce qu'il convenait de lui dire et pour le savoir il me fallait d'abord jauger le bonhomme.

Pour le moment, une pensée me trottait par la tête. Je me disais que Mariner devait être plutôt cinglé.

À première vue, il n'y avait rien de radicalement saugrenu dans ce que j'avais entendu dire de lui ; des tas de types d'âge mûr et au tempérament paisible sont assez timides et préfèrent se tenir à l'écart s'ils vivent seuls. Mais, étant donné les circonstances, un tel comportement me semblait insensé. J'aime autant vous dire que, moi, si j'avais raflé des millions à la Bourse en trois mois, je n'irais pas me cloîtrer dans une chambre d'hôtel, je vous le garantis !

Donc, ce devait être une sorte de psychopathe, comme ces reclus excentriques dont on entend parler parfois et que l'on trouve morts ou agonisants dans un sous-sol minable avec un énorme magot en espèces planqué sous le matelas.

Je demeurai longtemps assis à méditer là-dessus. Et plus je réfléchissais, plus j'étais embêté. Parce que, prendre contact avec ce genre de cinglés, ce n'est vraiment pas commode. Ils sont du type méfiant ; délire de la persécution, et tout et tout. Ils fuient les inconnus ; personne n'est leur ami.

Mais par ailleurs quelque chose ne collait pas dans le tableau. Je

payais quarante dollars par jour. Et Mariner, même si, pour les pourboires, il les lâchait avec un élastique, devait bien déboursier dans les cent dollars pour sa suite. De plus, au cours des derniers mois, il était allé de San Francisco à Chicago en passant par Cleveland et Boston - et des sauts de puce pareils, ça coûte cher. Même en gagnant des millions, il éviterait de dépenser un seul cent de superflu s'il faisait partie des tordus excentriques susmentionnés. Ces types-là se terrent dans un taudis et n'en bougent pas ; et ils croquent des vieux biscuits, sans songer à s'offrir des crevettes mayonnaise.

Il devait donc y avoir quelque autre raison qui poussait Mariner à se calfeutrer chez lui. Une idée me vint soudain.

Se pouvait-il qu'il fût le laquais ou la marionnette d'un syndicat quelconque ?

Voilà qui me paraissait un peu plus satisfaisant. Cela pouvait certes expliquer pas mal de choses. Y compris pourquoi il ne quittait presque pas sa chambre. Il recevait probablement ses renseignements ou ses ordres par téléphone. Les uns ou les autres, en tout cas, devaient bien lui parvenir de quelque part, à moins qu'il n'obtînt des tuyaux de Bourse en état second ou par croyance ou dans ses rêves.

L'idée d'une incursion dans ses appartements commençait à me tenter terriblement ; histoire de l'épier pendant qu'il serait sous l'influence du hasch, ou en train de manipuler sa boule de cristal, ou de faire je ne sais trop quoi. Peut-être collectionnait-il des têtes en réduction qui lui transmettaient des messages. Allez savoir !

D'un autre côté, il me paraissait à la fois plus sage et plus avisé de patienter jusqu'au matin. Je pourrais alors tenter de corrompre la standardiste afin de l'inciter à noter, pour m'en faire part, les appels téléphoniques à destination ou en provenance de la suite de Mariner.

Je regardai ma montre. Presque dix heures, et rien ne s'était produit. J'étais fatigué. Mieux valait me glisser dans les draps et dormir là-dessus. Le lendemain matin, j'aviserais.

Je me levai donc et allai jusqu'au seuil pour fermer la porte.

Juste au moment où sa porte s'ouvrit et où il sortit.

Je sus que c'était Mariner dès que je le vis. Age moyen, taille moyenne, cheveux bruns ; il portait un costume bleu uni, banal, et une chemise blanche. Le visage au-dessus du col était de ceux que l'on oublie avant même qu'on ait fini de les regarder.

Des visages semblables, j'ai dû en voir une bonne dizaine de milliers - parmi les créatures agglutinées dans les ascenseurs, entassées dans le métro ou fourmillant dans la rue. De les contempler ne m'avait certes jamais fait transpirer, mais à présent si ; la sueur perlait à mon front. Parce que ce visage valait cinq millions de dollars. Lon Mariner, l'homme au don magique.

Maintenant, je le voyais de dos. Il vérifiait sa porte, s'assurait qu'elle

était bien fermée. Gardait-il beaucoup d'argent liquide à l'intérieur ? Devais-je rester dans les parages et essayer de crocheter la serrure ? Non, trop dangereux. Le suivre, voilà ce qu'il fallait faire ; réussir à savoir ce qu'il avait dans le crâne et trouver le moyen de faire appel à ses lumières.

J'allai enfiler ma veste tandis qu'il se dirigeait vers l'ascenseur. Je pensais pouvoir le rejoindre juste à temps, mais je me trompais. Avant que je n'aie franchi le seuil, la cabine s'immobilisa, s'ouvrit, et il y entra.

Je lâchai une bordée de jurons et me mis à dévaler les escaliers. J'atteignis le hall en une minute pile, mais il n'était pas là et l'ascenseur remontait déjà. Je vis les voyants s'allumer : deux... trois... quatre.

Je secouai la tête, désespéré. Devais-je attendre que la cabine redescende pour m'adresser au liftier, dans l'espoir qu'il se rappellerait la direction prise par l'homme au costume bleu ? Ou bien devais-je foncer dehors pour essayer de le retrouver ?

Je décidai de sortir et entamai la traversée du hall en m'efforçant de ne pas courir. Comme je passais devant l'entrée du bar-salon, quelque chose accrocha mon regard. Le dos d'un costume bleu.

Je stoppai.

Mariner était assis au comptoir, tout seul et tout au bout.

Je pénétrai dans la salle. Je sentais la sueur couler le long de mes côtes. Je choisis un tabouret à bonne distance de lui ; entre nous, personne. En fait, nous étions les seuls clients, mis à part un couple blotti loin de nous dans un compartiment cloisonné.

Le barman, un gros type à moustache, versait une consommation à Mariner. Du cognac, à en juger par la couleur et l'aspect du verre. Il m'aperçut et vint me trouver à mon bout du comptoir.

Plus je l'étudiais, plus je devenais perplexe et inquiet. Jusque-là, j'avais été persuadé qu'en ayant l'occasion de l'examiner de près je saurais à quoi m'en tenir et trouverais le meilleur moyen de l'aborder. Mais non, il n'offrait aucune prise, assis là sans bouger et sans expression, masse inerte en costume bleu ; une souche.

Il semblait ne prendre aucun plaisir à boire, il n'écoutait pas la radio et n'adressait pas le moindre regard au barman ni à moi. Il était à peu près aussi vivant qu'un mannequin dans une vitrine, et beaucoup moins séduisant.

Il s'anima soudain une seconde pour faire signe au barman, qui apporta la bouteille et remplit son verre. Mariner fit cul sec et lui demanda de nouveau le plein. Puis, après avoir payé, il marmotta je ne sais quoi et le barman laissa la bouteille sur le comptoir à côté de lui.

Là, enfin, je tenais quelque chose ; surtout si l'on y ajoutait la façon

dont il restait figé sur son siège, paraissant pétrifié.

Pétrifié, oui, pétrifié de peur. Je reconnaissais les symptômes. Il avait terriblement peur de quelque chose et presque encore plus peur de le montrer. Alors il demeura aussi peu expressif et animé qu'un bout de bois, et il buvait.

Maintenant, je savais quoi faire. J'attendis qu'il eût avalé son quatrième verre. Après un regard circulaire pour vérifier que la salle était toujours pratiquement vide, je quittai mon tabouret, longuai le comptoir et m'immobilisai près de lui. Il m'aperçut dans la glace du bar, au-dessus des rangées de bouteilles, et je vis ses doigts se resserrer autour de son verre vide.

- Monsieur Mariner, dis-je, je vous ai cherché.

S'il s'était retourné pour me lancer son verre à la figure, cela m'aurait produit un certain effet. Si je l'avais vu suffoquer, le teint décomposé, ou bien tomber dans les pommes et s'écrouler à terre, cela ne m'aurait pas non plus laissé indifférent. Mais ce qu'il ne fit pas fut peut-être encore plus efficace.

Il ne bougea absolument pas.

Avant, il m'avait paru pétrifié ; à présent, il semblait mort. On eût dit que la raideur cadavérique s'emparait de son corps. J'eus l'impression qu'il avait cessé de respirer, tout à coup et complètement.

- Je voudrais vous parler, monsieur Mariner, murmurai-je.

Il ne tourna pas la tête et je ne vis pas ses lèvres bouger. Mais il émit un son, suivi de paroles à peine audibles.

- Vous devez faire erreur. Je ne m'appelle pas Mariner.

- Non, bien sûr. Mais c'est le nom que vous avez inscrit sur le registre de l'hôtel. C'est le nom dont vous vous êtes servi pour toutes vos tractations financières. Je le sais.

Il saisit nerveusement la bouteille et se versa un autre cognac. À vrai dire, il le répandit plutôt qu'il ne le versa ; et avec éclaboussures. Je le regardai faire. Il porta le verre à ses lèvres d'une main tremblante et engloutit l'alcool d'une seule lampée.

- Comment m'avez-vous trouvé ? exhala-t-il de nouveau dans un chuchotement.

- C'est sans importance, répliquai-je. Je vous surveille de loin depuis un bon bout de temps.

- Alors je me suis fourvoyé tout du long, hein ? Je pensais pouvoir m'en tirer. Mais « on » était au courant, n'est-ce pas, « on » a su tout le temps ?

- Je suis tout seul, monsieur Mariner.

- Oui. Mais on vous a envoyé.

J'hésitai un instant sur la marche à suivre, puis me lançai.

- Personne ne m'a envoyé. J'agis de mon propre chef ; une idée à moi. J'ai étudié vos opérations boursières pendant plusieurs mois. Je

travaille pour les courtiers avec qui vous traitiez, figurez-vous. Et je désirais m'entretenir avec vous au sujet de vos méthodes.

- Mes - méthodes ?

Pour la première fois son visage prit une expression déchiffrable. On pouvait discerner l'esquisse d'un sourire. Il tourna légèrement la tête et me lorgna du coin de l'œil.

- Je m'étais donc trompé. Vous n'êtes rien que... qu'un citoyen ordinaire.

- Tout ce qu'il y a d'ordinaire, je vous l'assure. Mais ma curiosité à votre égard, elle, est extraordinaire. Comme elle le serait à l'égard de tout homme capable de faire ce que vous avez réalisé dans votre champ d'activité. J'ai pensé que nous pourrions discuter de vos méthodes.

Il souriait carrément à présent. Il s'octroya un autre cognac, d'une main ferme cette fois.

- Ma foi, je ne sais pas...

Il avait repris de l'assurance et s'apprêtait à m'envoyer promener. Mais je connaissais la parade.

- Écoutez, monsieur Mariner. Je ne suis pas du genre fouineur, mais vous m'en avez déjà dit suffisamment pour que je comprenne que vous avez de sérieux ennuis. Vous n'appréciez pas spécialement la publicité, n'est-ce pas ? Je veux dire, par exemple, que vous ne tenez pas à voir paraître dans les journaux des articles ou même des échos concernant de mystérieux multimillionnaires, des hommes voyageant sous des noms d'emprunt et qui ont des méthodes secrètes pour gagner infailliblement à la Bourse ? Je pourrais aller téléphoner sur-le-champ, appeler certains reporters...

- Vous ne ferez pas ça !

- Bien sûr, je ne le ferai pas. Parce que, en contrepartie, vous allez me parler. À moi, rien qu'à moi. Et si vous me dites ce que je pense, vous êtes en mesure de me dire, j'aurai à l'avenir toutes les raisons de garder ça pour moi, tout comme vous. Voilà, monsieur Mariner. J'ai étalé mes cartes sur la table. Je veux participer.

- Très bien. Nous parlerons.

- Bon.

- Mais pas ici. Pas comme ça, à la sauvette. Là-haut, chez moi.

- Parfait. Montons... Montons, répétais-je un peu plus fort, n'obtenant aucune réaction.

Mais il ne m'écoutait pas.

Il ne me regardait pas non plus. Il fixait la glace du bar. Je fis de même.

Derrière nous, à l'entrée, dans l'embrasure, se tenait une grande blonde. Elle avait en particulier les yeux les plus larges que j'aie jamais vus. À bien des égards, elle méritait attention, mais ses yeux,

surtout, me captivèrent.

Ils captivaient également Mariner, le fascinaient. Je le vis ouvrir la bouche, la refermer lentement, puis se raidir à nouveau, se figer.

Elle demeurait sur place, sans dire un mot et sans sourire, se contentant de lui dédier un très long regard. Finalement, elle lui fit de la tête un léger signe.

Mariner se leva.

- Excusez-moi, marmotta-t-il. Il faut que je m'en aille. J'ai un rendez-vous.

- Et notre petite conversation ? dis-je.

- Oh, oui. Voulez-vous dix heures, demain matin, là-haut ?

Je lui empoignai le bras.

- Vous n'allez pas essayer de vous défiler, hein ? Rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos des reporters.

- Je m'en souviens.

- Très bien, je vous verrai donc à dix heures. Mais encore une fois, pas de coup tordu ; je compte sur vous, monsieur Mariner.

- C'est promis.

Là-dessus, il alla rejoindre la femme et ils sortirent ensemble. D'où j'étais, je pus les voir traverser le hall et se diriger droit vers les ascenseurs. S'il avait envie de s'esquiver, il n'en prenait certes pas le chemin, mais j'étais convaincu qu'il n'y songeait nullement, pas avec cette blonde à son bras. Qu'il ait renoncé à son rendez-vous et m'ait renvoyé au lendemain, j'avoue que je le comprenais. Si une blonde pareille me faisait une invite aussi nette, j'enverrais promener tous mes rendez-vous, moi aussi, et je ne suis même pas sûr que je serais en état de voir quelqu'un le lendemain matin à dix heures.

N'empêche que je me méfiais un peu. J'attendis donc quelques minutes, quittai le bar et m'approchai de la réception. Le réceptionniste de service était mon type aux dix dollars.

Je me penchai pour lui tendre un billet, discrètement. Il le prit et l'empocha tout aussi discrètement.

- Oui, monsieur ?

- C'est au sujet de M. Mariner, dis-je. Il n'a pas réglé sa note, n'est-ce pas ?

- Personne de ce nom-là n'a réglé sa note, non, monsieur.

- Eh bien, au cas où il le ferait, à n'importe quel moment d'ici demain matin, je désire que vous m'appeliez aussitôt. Avant qu'il ne soit parti.

- Certainement, mais...

- Mais quoi ?

- C'est qu'en fait (il fronçait les sourcils) je crois bien qu'à l'hôtel *aucun* client ne porte ce nom-là.

À mon tour de froncer les sourcils.

- Comment ça, aucun client ne porte ce nom-là ? Lon Mariner, Suite

701. C'est vous tout le premier qui m'avez renseigné à son sujet.

- Moi ? Vous devez faire erreur, monsieur.

- Enfin, voyons...

- Vous pouvez vérifier, monsieur. (Il ouvrit son registre et chercha la page.) Voici les entrées de clients depuis une semaine. Aucun Mariner, voyez. Vous êtes sûr que c'est bien ce nom-là ?

- Si j'en suis sûr ? C'est vous, hier, qui me l'avez montré, noir sur blanc. Donnez-moi ça.

J'empoignai le registre et scrutai la liste. Je vis mon propre nom et une série de signatures au-dessus. Paige, Stein, Tenn, Klass, Phillips, Graham - pas de Mariner.

- Qu'est-ce que cette histoire ? (Je ressentais comme un malaise à l'estomac.) Qui occupe la Suite 701 ?

- Nous allons consulter le fichier. Par ici, monsieur. (Il passa dans le box adjacent, farfouilla un instant et sortit une fiche jaune.) La Suite 701 a été vacante toute la semaine. On vient de la louer ce soir. Un client du nom de Fairborn. Tenez, voyez vous-même.

Mon malaise augmentait. J'étais oppressé. Mon cœur cognait dans ma poitrine.

- Mais enfin, c'est la suite de Mariner, insistai-je. Un petit bonhomme d'âge mûr en costume bleu. Vous devez l'avoir vu traverser le hall il y a un instant, avec une grande blonde.

- Non, monsieur, je ne l'ai pas vu. (Il secouait la tête.)

- Mais il était là tout à l'heure ; je lui ai parlé.

- Je regrette, monsieur...

Je tournai les talons et fonçai vers l'ascenseur. Quand je parvins au septième étage, mon cœur battait la chamade ; et ce n'était dû ni à ma précipitation ni à la célérité de l'engin.

J'allai directement au fond du couloir et frappai au 701. J'avais la gorge nouée, mais pouvais quand même parler ; ce que je fis dès que la porte s'entrouvrit.

- Monsieur Mariner, commençai-je, mais n'allai pas plus loin.

Dans l'entrebâillement, la grande blonde me dévisageait de ses grands yeux.

- Vous avez frappé à la mauvaise porte, je crois.

- Pas du tout. Où est Mariner ?

- Qui ?

- Le type au costume bleu. Vous êtes montée ici avec lui il y a moins d'une demi-heure. Cette suite est la sienne.

Elle secoua la tête.

- Désolée, mais vous vous trompez. C'est la mienne. Je suis Miss Fairborn.

- Mais je vous ai vus ensemble tous les deux...

Les grands yeux s'étrécirent.

- Un instant, je vous prie. J'occupe cette suite depuis mon arrivée dans la soirée. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez vérifier en bas à la réception.

- C'est déjà fait. Mais je sais que vous et Mariner étiez ensemble ; je l'ai vu quitter le bar avec vous.

- Ah. Le bar. Je vois. Vous avez bu.

- Non, pas de ça, voulez-vous ? Je ne suis pas ivre ! Qu'avez-vous fait de Mariner ?

La porte s'ouvrit un peu plus. La tête d'un homme apparut derrière Miss Fairborn. Un homme grand, baraqué, aux cheveux gris acier, en tout point différent de Mariner. L'air mauvais, en plus.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Miss Fairborn haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Un pochard qui cherche un copain. Tu devrais t'en occuper, je pense, Harry.

- Volontiers.

Je reculai promptement, ne tenant pas à me mesurer avec cet individu.

- Bon, très bien, dis-je. J'ai dû faire erreur. Navré de vous avoir dérangés.

Harry s'apprêtait à dire quelque chose quand il dut faire un pas de côté. Je reconnus le serveur, Joe Franscetti. Il sortait en poussant une table roulante.

J'agitai vaguement la main en direction du trio.

- Veuillez m'excuser encore une fois, bredouillai-je. Je pars, je m'en vais, rassurez-vous.

Et je m'éclipsai. Au moment où je tournais à l'angle du couloir, j'entendis la porte se refermer. Je m'arrêtai, attendant que Joe Franscetti parvienne à ma hauteur. Il avançait tête baissée, comme un pilote de triporteur. Je le saisis par le coude.

- Dites donc, fis-je, qu'est-ce que ça signifie ? Où est Mariner ?

- Qui ça ? Voulez-vous répéter, Monsieur ?

- Je vous ai demandé où était Mariner. Le type du 701.

- Mais j'en sors à l'instant. Vous m'avez vu. Il y a là cette dame et son ami. Ils viennent de dîner.

- Je sais. Seulement c'est la suite de M. Mariner. Vous l'avez servi tout au long de la semaine, vous me l'avez dit. Vous vous en souvenez ?

- Vous vous sentez bien, monsieur ?

- Moi oui, je me sens parfaitement bien. Mais à part moi, apparemment, tout le monde est devenu cinglé. Écoutez voir. Vous m'en avez parlé en long et en large, de Mariner. Le type brun au costume bleu, celui qui ne vous a donné que cinquante cents comme pourboire. Côtes premières à point, salade Waldorf.

- Monsieur, cette suite a été vacante toute la semaine. Je n'ai jamais

vu la personne dont vous parlez, et vous non plus, d'ailleurs, je ne vous avais encore jamais vu. Vous devriez vous étendre, vous savez ; ça n'a pas l'air d'aller.

Bon. Pas la peine de gaspiller plus longtemps ma salive. Restait le chef des chasseurs ; il devait savoir si certain chasseur de ma connaissance était de service.

Je descendis donc et allai le trouver. Oui, mon chasseur était de service. Je cueillis ce jeune homme dans un coin du hall. Je décidai de faire une grosse mise de fonds.

- Écoute, mon garçon, dis-je, en agitant le billet sous son nez. C'est cent dollars, ça, tu vois ?

- Oui, monsieur.

- Bien. Je ne sais pas combien on t'a payé pour que tu la boucles, mais quelque chose me dit que ça ne doit pas dépasser vingt dollars. Alors tu ferais aussi bien de vendre ta marchandise au plus offrant.

- Je ne vous suis pas, monsieur.

- C'est très simple. Hier, toi et moi, nous avons eu une petite conversation. Je t'ai posé des questions à propos d'un homme qui s'appelle Mariner. Le client de la Suite 701. Tu me l'as décrit ; tu m'as dit qu'il ne sortait jamais, sauf pendant que les femmes de chambre faisaient le ménage. Exact ?

Il contempla pensivement le billet de cent dollars oscillant sous son nez et finit par secouer la tête.

- Je regrette, monsieur ; sincèrement, je regrette. Je ne me rappelle rien de tout cela. Et puis, d'ailleurs, je n'ai pas pu raconter ça, parce que la 701 a été vacante jusqu'à ce soir. Je suis bien placé pour le savoir : c'est moi qui ai conduit la cliente là-haut, il y a quelques heures de ça. Une grande blonde.

Les cent dollars réintégrèrent ma poche et je me rendis au bar. Il était toujours désert et le gros barman s'empressa de venir à moi.

- Oui ?

- Vous vous souvenez de moi ? J'étais ici un peu plus tôt dans la soirée.

- C'est juste.

Allons, cela, au moins, il l'admettait. Alors, en avant pour le quitte ou double.

- Vous vous souvenez du type à qui je parlais ?

Silence.

- Il est parti avant moi, avec une blonde.

- Une grande blonde ? (Sa figure s'éclairait.) Oui, bien sûr, elle était ici il y a quelques minutes à peine. Je lui ai servi un - voyons voir ; ma foi, je ne sais plus, j'ai oublié.

- Elle est venue ici avant, plus tôt ; chercher ce type au costume bleu. Il était assis au bout du comptoir et buvait du cognac. J'étais en

train.de lui parler quand elle s'est montrée et ils sont partis ensemble. Vous vous souvenez de lui à présent ?

Le barman, comme tous les autres, secoua la tête.

- Je ne les ai pas vus, et de plus je ne vous ai vu parler à personne. Vous étiez tout seul. (Il passa un torchon sur, le comptoir.) Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? Ça n'a pas l'air d'aller.

- Effectivement, on ne peut pas dire que ça aille très fort, acquiesçai-je. Laissez-moi, voulez-vous.

Il s'écarta et je demeurai assis, effondré. Inutile d'insister. Il ne se souviendrait de rien. Personne ne se souviendrait de rien. Sauf moi.

Entre autres choses, je me souvenais d'un vieux film anglais qu'on repasse souvent à la télévision. *Une femme disparaît*. Cette dame rencontre une autre dame et lui parle ; et plus tard tout le monde jure qu'elle n'existe pas. Bien entendu, elle existe, en chair et en os ; elle a été kidnappée par des espions.

Et puis il y a cette histoire qu'on voit resurgir de temps à autre dans les gazettes, également à propos d'une femme qui disparaît ; dans une chambre d'hôtel, figurez-vous. L'affaire remonte aux années 1890, je crois - cela se serait passé à Paris, au cours de quelque Exposition Internationale. Il s'avéra par la suite que cette femme avait été victime du choléra et que l'on avait étouffé l'affaire pour que sa mort ne déclenche pas la panique. On était même allé jusqu'à retapisser sa chambre dans la nuit.

Par ailleurs, il me revenait d'avoir lu un tas de romans policiers exploitant la même idée. On y retrouvait en général une femme et un espion, sans parler de quelque sombre machination avec assassinat à la clef.

À mon sens, cependant, tout cela ne cadrerait guère avec Mariner. Les espions ne jouent pas à la Bourse. Et je ne le voyais pas non plus atteint du choléra, voire de la grippe asiatique.

Mais il avait *peur*.

Ça, je m'en souvenais parfaitement. Il avait eu peur quand je lui avais adressé la parole, se demandant si on m'avait envoyé. *On*, qui ? Le Syndicat, peut-être ? Il avait reconnu la blonde et il l'avait suivie sans rien dire, sans broncher, sans réticence apparente ; jusqu'à la Suite 701 où l'homme aux cheveux gris, le dénommé Harry, attendait. Oui, il l'avait suivie, et pourtant, avant de la suivre, il avait eu peur, peur au point de craindre pour sa vie.

De craindre pour sa vie. Était-ce donc cela ? L'avaient-ils tué ?

Ça ne semblait pas logique, d'aucun point de vue. On ne tue pas la poule qui pond cinq millions d'œufs en or. Pour commettre impunément un assassinat, on ne choisit pas un hôtel de luxe, même à Chicago. Presque aucune chance de s'en tirer ; à peu près impossible à réussir.

N'empêche qu'ils avaient bel et bien réussi *quelque chose*. Et c'était là le plus bizarre. Ils avaient réussi à faire oublier à tout le monde que Lon Mariner existait, y compris à des gens qui venaient de le voir quelques minutes à peine avant qu'il ne disparaisse. Ils avaient réussi à supprimer son nom sur le registre, et même sur les fiches de facturation. Du graissage de patte, tout simplement ? Peu probable, à mon avis. Un trop grand risque à courir. Tôt ou tard, quelqu'un surviendrait, recherchant Mariner ; il y aurait enquête et ça chaufferait. Dès lors, employés, garçons, chasseurs, passés sur le gril, ne resteraient pas tous bouche cousue ; on ne pouvait compter là-dessus. Oui, quelqu'un surviendrait et la langue de quelqu'un d'autre se délierait. Non, le graissage de patte, ce n'était pas satisfaisant.

Et la menace ? Cela peut être efficace, la menace. Seulement, voilà, les différents individus que je venais d'interroger ne paraissaient pas le moins du monde effrayés ; simplement intrigués. On aurait juré qu'ils croyaient vraiment que Lon Mariner n'avait jamais existé.

On en revenait toujours là.

Pourquoi était-il si important de faire en sorte que personne ne crût à l'existence de cet homme ?

Et comment avaient-ils réussi ce tour de magie ? Si la combine impliquait un assassinat, le premier souci des tueurs aurait dû être de dissimuler leur présence et non pas la présence de la victime. Pourtant, la blonde s'était inscrite ouvertement à l'hôtel, s'était tranquillement montrée en divers endroits, comme une cliente normale. Elle était même revenue ici, au bar, probablement pendant que j'étais occupé dans le hall, et elle avait parlé au barman. Elle lui avait commandé une consommation, disait-il, sans pouvoir préciser laquelle, toutefois ; il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Il ne parvenait pas à s'en souvenir...

J'eus une vision soudaine. La vision de ces yeux immenses et de ces deux êtres face à face, ici, tout seuls. La blonde se penchant par-dessus le comptoir pour lui parler les yeux dans les yeux et lui dire ce qu'il devait oublier. Pas en le subornant ou en le menaçant, en le lui *disant* tout bonnement. En instillant l'oubli en lui par hypnotisme.

Extravagant ?

Peut-être, mais je nageais moi-même en pleine extravagance. Quand la réalité elle-même semble dingue, il faut bien faire appel à son imagination et chercher des explications qui peuvent paraître de prime abord farfelues. Or, l'hypnotisme, ça peut marcher. Pratiqué dans de bonnes conditions et par des spécialistes compétents, ça peut même marcher en deux coups de cuiller à pot. Le spécialiste compétent, en l'occurrence, c'était la blonde. L'enfance de l'art, pour elle, d'obtenir l'attention empressée du réceptionniste ou du chasseur ; tout heureux - étant des hommes - de la dévorer des yeux et de boire

ses paroles. Quant au nommé Joe Franscetti, il lui avait servi un repas là-haut, dans la Suite 701, et elle avait eu tout loisir d'exercer sur lui ses talents. Restait à s'occuper du barman. Elle avait donc fait un saut jusqu'ici pour lui administrer sa potion mentale.

Je me sentais un peu mieux, mais rien qu'un peu. Parce que je savais que Mariner avait disparu, peut-être pour de bon, sans savoir ni pourquoi ni comment. Et ce que je savais, aussi bien que ce que je ne savais pas, eux, ils le savaient.

Ce qu'il me fallait, à présent, c'était un atout maître. Mais je n'en possédais pas. En fait d'atout, je ne disposais que d'un revolver dans ma valise ; mieux que rien, bien sûr. J'avais pas mal hésité avant de le glisser dans mes affaires. Cela me semblait risqué et je n'envisageais pas au départ d'utiliser la menace avec Mariner ; pas de le menacer d'une arme en tout cas. Maintenant, j'étais bien content de l'avoir.

Parce qu'il ne me restait pratiquement qu'une seule chose à faire : monter à ma chambre, y prendre le revolver et revenir frapper à la porte de la Suite 701 muni de cet engin.

Je me levai donc, quittai le bar, pris l'ascenseur jusqu'au septième, passai sur la pointe des pieds devant la 701 et continuai ainsi jusqu'à ma chambre. Je sortis ma clef, ouvris tout doucement la porte et franchis le seuil.

Et puis, je ne sais trop pourquoi, en tâtonnant pour trouver l'interrupteur, je trébuchai. J'étouffai un juron ; mais j'aurais dû réciter une action de grâces, car le fait de trébucher a dû me sauver.

Le coup me fut asséné, dans l'obscurité, de derrière la porte, et si je l'avais reçu sur la tête j'aurais bien pu y passer. Il manqua seulement, si je puis dire, de me briser l'épaule. Je pivotai quand même pour faire front et j'allais vaillamment expédier une droite lorsque deux choses se produisirent en même temps.

La lumière se fit et le dénommé Harry m'enfonça un revolver dans les côtes.

- Allez, avance, fit-il.

En avant donc ; une, deux ! Personne dans le couloir pour assister au défilé et personne dans les parages pour nous ovationner quand nous fîmes halte devant la Suite 701.

Il fit toc-toc, la porte s'ouvrit et Miss Fairborn braqua son regard sur Harry.

- Tu l'as eu ? chuchota-t-elle.

- Oui, murmura Harry, je l'ai eu.

Il me poussa dans la pièce et referma la porte.

- Alors pourquoi ne l'as-tu pas sonné ? s'enquit cette dame.

- Changé d'avis, dit-il. J'ai en tête un autre plan. (Il lui fit un clin d'œil.) Tu saisis ?

Miss Fairborn inclina la tête, puis la tourna vers moi pour me

dévisager longuement de ses beaux yeux immenses.

- Laissez tomber, dis-je. On ne m'hypnotise pas facilement.

Elle poussa un soupir.

- Je sais. C'est pourquoi je n'ai pas essayé. Avec vous, cela n'aurait pas marché, parce que vous ne vous seriez pas montré coopératif. Vous étiez trop méfiant.

- Je le déplore, mais c'est ma nature.

- Moi aussi, je le déplore. Si seulement vous n'étiez pas venu, si seulement vous pouviez vous éclipser maintenant sans histoire... mais, bien entendu, il est trop tard.

Mon regard parcourut la pièce et s'arrêta sur le lit.

- Où est l'argent ? demandai-je. Je pensais qu'il devait être entassé ici, prêt à être expédié.

Harry se frotta le menton de sa main libre. (Je savais où était l'autre, évidemment - elle tenait le revolver, toujours enfoncé dans mes côtes.)

- Vous ne pouviez pas vous empêcher de jouer aux devinettes, hein ?

- Oui, j'ai deviné. Alors où est-il, puis-je vous le demander ?

- Dans votre situation, ce n'est guère à vous de poser des questions, mais je vais vous le dire. L'argent a déjà été expédié.

- Et M. Mariner ?

- Il a été expédié, lui aussi. Ou il le sera, bientôt.

- C'est donc bien ce que je pensais. Assassinat.

- Vous pensez beaucoup, hein ?

- Pourquoi pas ? (Je haussai les épaules.) Je savais que Mariner craignait pour sa vie. C'est pour ça qu'il sautait d'une ville à l'autre ; et c'est pour ça qu'il est venu se terrer ici. Je l'ai vu se raidir, glacé d'effroi, quand je lui ai adressé la parole et il a admis qu'un certain on le recherchait. Je ne voyais pas très bien de qui ni de quoi il pouvait s'agir jusqu'au moment où Miss Fairborn s'est montrée. J'ai constaté alors qu'il était littéralement terrifié, mais cela ne l'a pas empêché d'aller la rejoindre et de la suivre. La conclusion est claire, non ? Nous cherchions la même chose - son secret, ce qui lui a permis de faire tout ce fric en si peu de temps, comme en toute hâte.

« La seule différence, c'est que, moi, je travaillais seul, et que j'entendais m'y prendre sans violence. Vous, vous faisiez équipe et vous avez mis le paquet. Vous étiez prêts à le menacer de mort, prêts à le tuer. Et c'est ce que vous avez fait. Je ne comprends toujours pas comment vous comptiez vous en sortir, mais vous l'avez fait.

Je marquai une pause, une pensée me traversant l'esprit.

- À propos, comment avez-vous réussi à supprimer son nom dans les documents et dossiers de notre compagnie ? Toujours l'hypnotisme, la méthode que vous avez appliquée ici à l'hôtel ?

Miss Fairborn acquiesça de la tête.

- Nous avons plusieurs équipes spécialisées, dans toutes les grandes

villes.

- Ça doit coûter gros. Évidemment, avec cinq millions à la clef...

- Multipliez ça par dix, dit Harry. Mariner a simplement fait un peu d'extra, en marge, une fois qu'il s'est imaginé pouvoir voler de ses propres ailes et jouer les filles de l'air.

- Pour vous échapper, à vous ?

- Vous n'y êtes pas tout à fait ; vous pensez un peu de travers. Voyez-vous, nous travaillons tous pour un seul et même... organisme, mettons.

- Syndicat ?

- Pas celui auquel vous pensez. C'est un groupe de gros actionnaires, administrateurs et dirigeants. Peu important les noms. Disons simplement que ce sont des gens riches et influents qui désirent devenir encore plus riches et influents. Ils sont bien placés pour obtenir à l'avance des tuyaux sur un tas de tractations et opérations internes dans leurs différentes firmes, mais il y a des lois pour empêcher les responsables de spéculer outrageusement avec les valeurs de leur propre compagnie. L'idée leur est donc venue de rassembler leurs ressources et leurs renseignements en mettant sur pied une organisation secrète d'achat et de vente de titres. Aussi longtemps que le secret est bien gardé, il leur est ainsi possible d'accumuler des millions et des millions de bénéfices chaque année. Tout ce dont ils ont besoin, c'est d'un homme de paille docile qui opère à leur place pour leur plus grand profit.

- Mariner ?

- Exactement. Un rien tiré du néant pour ainsi dire. Un exécutant servile placé sous le contrôle de quelques spécialistes bien entraînés tels que nous, chargés de veiller à ce qu'il ne sorte pas de son rôle de pantin, de spéculateur de façade. Et tout a bien marché durant quelques années. Il a bien dû rapporter plus de cinquante millions.

- Mais personne ne peut amasser autant d'argent sans que cela fasse grand bruit. Et jusqu'à voici trois mois, je n'ai jamais entendu parler de lui ; et à ce moment-là, quand il a attiré mon attention, il n'était encore qu'un assez modeste spéculateur.

- Exactement. Jusqu'à voici trois mois, il ne s'appelait pas Mariner. Il a utilisé une demi-douzaine d'autres noms au cours des années. La substitution d'identité, cela faisait partie du plan, de même qu'il entrait dans nos attributions, lorsqu'il changeait de nom, de nous rendre sur place afin d'effacer toute trace et tout souvenir de son existence antérieure. Comme je vous l'ai dit, des équipes analogues à la nôtre opèrent dans tout le pays.

« Et voilà qu'un beau jour il a décidé de changer de nom de son propre chef ; il y a environ trois mois. Il disposait alors de tout un stock de renseignements ; il savait quoi investir et où l'investir. Il s'est donc mis

dans la tête de se soustraire à notre contrôle et de faire cavalier seul ; de travailler pour son seul bénéfice, quoi. Il a pris le nom de Mariner et, pour brouiller la piste, s'est mis à opérer successivement en des points du pays éloignés les uns des autres. En quatre-vingt-dix jours, il a réussi à rafler quelque cinq millions de bénéfices en espèces. Mais finalement, nous lui avons remis la main dessus.

Harry se frotta de nouveau le menton.

- Pourquoi me dites-vous tout ça ? demandai-je.

Il eut un sourire en coin.

- Parce que votre gueule me plaît bien.

- De plus, il semble que vous n'ayez pas l'intention de me tuer, ajoutai-je. Peut-être estimez-vous ne pas pouvoir vous en sortir, de ce meurtre-là.

- Effectivement, il n'en est pas question. (Le revolver cessa de s'enfoncer dans mes côtes.) Tenez, vous pouvez même prendre ça. (Il me tendit l'arme.)

- Mais...

- Allez, prenez donc. Il n'est pas chargé, de toute façon. D'ailleurs, c'est votre revolver. Je l'ai trouvé dans votre valise.

Je battis des paupières.

- Mais enfin, pourquoi...

Miss Fairborn me décocha un sourire.

- Je crois savoir à quoi songe Harry, dit-elle. Il compte vous proposer de vous joindre à nous. N'est-ce pas, très cher ?

- C'est juste, dit Harry.

- Voyez-vous, dit-elle, nous avons maintenant besoin de quelqu'un pour remplacer M. Mariner. Et comme vous semblez être seul au monde...

- Exactement. (Harry hochait la tête en signe de chaleureuse approbation.) Un candidat idéal.

- Et si cette proposition ne me plaisait pas ?

- Pensez-vous ! dit Miss Fairborn. N'est-ce pas pour cela, au fond, que vous vous êtes occupé de M. Mariner ? Parce que vous espériez gagner des millions. C'est un rêve que vous avez longtemps caressé, non ? Eh bien, voici l'occasion de le concrétiser, ce rêve. Désormais, c'est très exactement ce que vous allez faire. Vous irez de ville en ville - sous différents noms, bien entendu - et vous investirez une fortune en valeurs. D'ici un an, vous aurez probablement récolté plus de liquide qu'aucun autre spéculateur. Que demander de plus à la vie ?

- Mais, cet argent, je ne pourrai pas le garder. Et il faudra que je vive en me cachant, dans des hôtels, tandis que des gens comme vous m'épieront nuit et jour, surveilleront le moindre de mes mouvements.

- La sanction de la richesse, lâcha Miss Fairborn.

- Je n'aurai rien à moi, en fait, pas même un nom. Personne ne me

connaîtra. Personne ne se souviendra de moi, une fois que vous m'aurez effacé des mémoires.

- Mais pensez au romanesque de la chose, à l'aura de mystère dont vous serez entouré.

- J'y pense, dis-je. Et je n'aime pas ça. Votre proposition ne me plaît pas, et vous non plus, vous ne me plaisez pas. Qu'est-ce qui m'empêche, après tout, d'aller de ce pas trouver la police et leur raconter toute l'histoire ? Et du même coup, je leur permettrais probablement de trouver le corps de Mariner.

- Probablement, dit Harry. À votre aise. Mais si par hasard vous changez d'avis, revenez nous voir. Nous ne bougerons pas d'ici ; nous vous attendrons.

- Je ne reviendrai pas, fis-je en ouvrant la porte.

- Mais si, vous reviendrez, me lança Miss Fairborn. Ce que vous avez toujours désiré s'offre à vous. Je suis sûre que vous finirez par voir les choses comme nous.

Pourtant, en suivant, songeur, le couloir jusqu'à ma chambre, non seulement j'étais loin de voir les choses comme eux, mais encore je ne comprenais strictement rien à leur comportement. Ils reconnaissaient avoir tué Mariner et ils auraient fort bien pu m'assassiner, moi aussi, par simple mesure de précaution. Si ce qu'ils racontaient était vrai, le risque valait la peine d'être couru. Au lieu de quoi, ils me faisaient cette effrayante proposition - ils m'offraient cette mort vivante. Pourquoi ?

Je ne voyais pas. Je dus attendre d'avoir réintégré ma chambre et d'avoir pénétré dans la salle de bains, parce qu'alors je le vis, lui, étalé dans la baignoire, une balle dans le front. L'oreiller que la balle avait traversé gisait sur le carrelage à côté de la baignoire. Ils avaient pensé à tout. L'oreiller avait étouffé le bruit du coup de feu. Et, en dehors de toute autre considération, Harry était venu dans ma chambre pour une excellente raison. Il avait assassiné Mariner avec *mon* revolver. Pas étonnant qu'il me l'eût rendu !

Oui, tout devenait clair. Le cadavre était dans ma chambre et mes empreintes sur le revolver, le mien. J'avais recherché Mariner dans tous les azimuts, posé des questions à la ronde à son sujet. Me sauver ne servirait à rien. Pour sortir de ce pétrin, il fallait m'en remettre à eux ; et en passer par où ils voulaient, c'est-à-dire prendre la place de Mariner.

Seulement, sachant à quoi m'en tenir sur le Syndicat et ses séides, je n'oserais jamais imiter Mariner. Jamais je n'aurais le cran de prendre la tangente afin de spéculer pour mon propre compte. Non, je demeurerais leur laquais, indéfiniment - ou tout au moins jusqu'au jour où ils en auraient assez, s'estimant suffisamment pourvus.

Je méditai là-dessus pendant une bonne heure, mais j'avais pris ma

décision bien avant que l'heure ne fût écoulée.

J'allais donc frapper à la porte de la Suite 701.

Miss Fairborn l'ouvrit et m'accueillit, radieuse, de ses vastes yeux lumineux.

- Ça va, dis-je. Vous avez gagné. Mais sortez-moi d'ici, et vite. Avec ce cadavre, là-bas, je ne tiendrais pas le coup.

Elle eut un large sourire.

- Certainement. Nous avons pris contact avec nos supérieurs et tout est réglé en ce qui vous concerne. Libérez votre chambre, payez votre note et ne vous inquiétez de rien. Cela dit, voici vos ordres...

Il y a trois semaines de cela. Depuis lors, je suis passé par Détroit, puis Dallas, et à présent je suis en route pour Kansas City. Ils m'ont donné un nouveau nom - Lloyd Jones - et les papiers correspondants. Partout où je vais, des émissaires me contactent pour me donner des instructions. J'effectue les opérations boursières et je reste dans ma chambre d'hôtel à me morfondre. Interminable et monotone corvée en perspective.

Cela, à la rigueur, je pourrais le supporter, mais de plus, récemment, une pensée déplaisante est venue me tarauder.

Voyez-vous, je me souviens de tout ce qui m'a conduit à m'intéresser à M. Mariner et à tenter de le joindre. J'étais ambitieux ; je voulais trouver un homme qui détiendrait un secret lui permettant de gagner gros et avec certitude à la Bourse. Je me suis donc livré à un patient travail de prospection, et finalement je l'ai trouvé. Par voie de conséquence, j'ai été responsable de sa mort. En tout cas, pour le moins, j'ai hâté sa fin.

Non, ce n'est pas ma conscience qui me tourmente.

C'est autre chose.

Quelque part, je ne sais où, il doit y avoir d'autres types dans mon genre - des petits malins aux grands projets. Et quelque part, tôt ou tard, un autre homme se mettra en quête d'un fabuleux personnage semblant posséder le fameux don magique. Il tombera sur mon nom, étudiera mon cas, et finira par décider de tenter sa chance, tout comme moi.

Et alors il partira à ma recherche.

S'il me trouve... Je ne me souviens que trop bien de ce qui est arrivé à Mariner.

Pas la peine d'essayer de fuir, à quoi bon : je suis coincé, prisonnier de ma nouvelle identité. Je ne puis qu'attendre ; attendre qu'un jour ou l'autre cet émule inconnu me repère et vienne me trouver. Et pendant ce temps-là je continuerai à gagner (apparemment) des millions. Je ferai, en un sens, ce que j'ai toujours rêvé de faire - je ferai un malheur à la Bourse.

Mais la prochaine victime pourrait fort bien être moi.

UN SEUL ŒIL POUR VOIR LA MORT

(The Eye Of The Pigeon)

par Edward D. Hoch

Tommy se réveilla d'un seul coup, comme à l'accoutumée, et s'efforça pendant un moment de se rappeler où il se trouvait. À en juger par le matelas moelleux, ce n'était pas dans une prison, ni dans son vieux logement de North Beach. À peine s'était-il posé ces questions que la mémoire lui revint. Il était chez Sarah. Cette brave Sarah, elle avait toujours eu le lit le plus douillet de la ville.

- T'es réveillé ?

Il leva une paupière et la vit debout à côté du lit, ramenant autour de ses fortes cuisses le peignoir aux couleurs fanées qu'il connaissait bien.

- Oui, grommela-t-il dans le creux de l'oreiller, je suis réveillé.

- Tu vas te lever ? Tu veux que je prépare le petit déjeuner ?

- Oui.

Il soupira et referma l'œil. Pas mal d'années s'étaient écoulées depuis le temps où il sautait du lit tôt le matin ; et bien des années aussi depuis le dernier emploi qui l'y contraignait. À trente-huit ans, Tommy Far paraissait déjà mûr. C'était un homme de petite taille, aux cheveux rares, avec un menton faiblard. On ne le regardait guère plus d'une fois, ce qui était souvent pour lui un atout.

- Amène-toi, Tommy, le café est servi.

Il s'arracha enfin du lit et frotta ses yeux ensommeillés. À présent, il ne lui restait qu'un seul œil. Il avait perdu l'autre par un après-midi d'été, dans le préau de la prison de l'État, quand un homme qu'il ne connaissait même pas lui avait lancé son pied en plein visage, au cours d'une bagarre.

- Ça va, ça va, marmonna-t-il, laisse-moi au moins me brosser les dents, tu veux bien ?

Elle l'attendait, prête à verser le café, et il s'avança vers la table, vêtu de son maillot malpropre, s'assit et se mit à boire.

Voilà cinq ans qu'il fréquentait Sarah de temps à autre, depuis sa dernière sortie de prison. Il reconnaissait qu'elle s'était montrée bonne pour lui, l'avait nourri, aimé et l'avait persuadé de se procurer un œil de verre, pour remplacer le bandeau qu'il tenait à porter. Par bien des côtés, elle était comme lui, un être disgracié, vivant d'expédients en marge de la société. Il essayait parfois de l'imaginer au temps où elle était jeune fille, mais c'était impossible. Les gens tels que Sarah

Banbury paraissent vieux toute leur vie.

Debout près du fourneau, elle lui demanda :

- Est-ce que tu vas rapporter du pognon aujourd'hui ?

L'air était imprégné par l'odeur du bacon en train de frire. Elle poursuivit :

- Il ne reste presque plus rien de l'argent de mon chèque.

- J'en aurai, dit-il, la bouche pleine de toast. Il y aura de bons chevaux aux courses de l'Aqueduc, cet après-midi.

- Il me faudra de l'argent ce soir, Tommy, pour la nourriture. Si tu tiens à rester ici, tu dois payer ta part. Pas comme la dernière fois !

- J'aurai du fric. Cesse de me faire suer dès le matin.

Il la quitta après le petit déjeuner, respirant l'air vif du printemps, tout en longeant d'un pas rapide les façades de grès de Clark Avenue. Quand il parvint au bowling, des habitués s'y trouvaient déjà et étudiaient la liste des partants en prenant un café. Tommy échangea quelques mots avec deux d'entre eux, puis se dirigea vers l'arrière, où Big John disposait des billes, en prévision d'une partie de billard. .

- Tu es bien matinal, dit-il à Tommy.

- Je vais rester avec Sarah pendant quelques jours. Elle demeure dans la rue, à deux pas d'ici. Quoi d'intéressant à l'Aqueduc aujourd'hui, John ?

- Je n'en sais pas plus que toi. Quelques gars ont misé sur Tough Tiger dans la cinquième.

Big John Miller était d'une taille de géant et tenait le bowling et le billard de Clark Avenue depuis si longtemps que personne ne s'en souvenait. Les jeunes ne venaient plus chez lui, parce que Big John n'avait jamais essayé de faire concurrence aux établissements modernes, riches en couleurs et en métal chromé, dans les centres commerciaux. Il se contentait de clients tels que Tommy Far et les autres.

- Je pourrais faire une partie avec toi, dit Tommy.

Le billard lui plaisait, parce que son œil mort ne le gênait pas pour jouer.

- Bien sûr, répondit John.

Ils en étaient au milieu de la troisième partie quand on réclama Tommy au téléphone. Il répondit à l'appel dans une cabine mal aérée, empestée par l'odeur de vieux mégots.

- Ici Tommy.

Une voix qu'il avait déjà entendue lui parla doucement à l'oreille :

- Tu n'aurais pas besoin de fric ces temps-ci, mon ami ?

Tommy grommela en reconnaissant la voix, qui continua :

- Trouve-toi sur le parking du Théâtre New Century dans dix minutes.

Sur ces mots, la communication prit fin.

Tommy revint vers la table.

- Je dois sortir pendant un moment, John. Si je ne suis pas de retour en temps voulu, mets deux dollars sur Tough Tiger gagnant.

Il lui fallut presque dix minutes pour marcher le long des pâtés de maisons jusqu'au Théâtre New Century. Ce dernier, à l'exemple de la plupart des cinémas situés dans les centres commerciaux récents, n'était ouvert, en semaine, que dans la soirée. À ce moment de la journée, une seule voiture stationnait sur le parking, tapie contre le mur de briques du théâtre, comme une bête blessée qui se cachait. Tommy reconnut cette voiture, bien qu'elle ne comportât pas de signes distinctifs. Il se dirigea vers elle et s'installa sur le siège du passager.

- Comment vas-tu, Tommy ? demanda le conducteur.

- Pas mal, Craidy.

Sam Craidy était un homme au visage dur, aux yeux gris acier et aux fortes mains. Bien qu'étant toujours correctement habillé, certains défauts se remarquaient dans ses vêtements, comme s'ils ne lui allaient pas très bien, ou s'il les avait empruntés à un ami. Tommy ne l'avait jamais vu rire, ni même sourire. Il aurait pu passer pour un camionneur prenant son jour de repos. Il n'en était rien. C'était un inspecteur de police, affecté au dixième district.

- J'ai un job pour toi, si tu as besoin d'un peu de fric.

Tommy Far frotta ses paumes humides sur le tissu rugueux de son pantalon.

- Je ne suis guère à la hauteur pour ce genre de boulot, à présent. J'ai perdu mes bons contacts.

- Cinquante dollars, Tommy.

- Pour quoi faire ?

Sam Craidy ne le regardait pas. Ses yeux étaient fixés droit devant lui, au-delà du parking désert.

- La nuit dernière, dit-il, un peu après minuit, un gosse a été agressé et traîné hors du High Spot Bar. Il se trouve à l'hôpital, avec une fracture du crâne sérieuse. Les médecins pensent que le cerveau pourrait avoir été touché.

- Ça arrive tous les jours, observa Tommy, en posant pendant un moment la main sur son œil de verre.

- Le jeunot revenait d'une soirée dansante au lycée. Son nom est Jim Peterson. Son père est rédacteur en chef du *Morning Standard*.

Tommy inclina la tête. C'est là, bien sûr, que le bât blessait.

- Qu'est-ce que tu veux de moi ?

Craidy soupira. Ses mains serraient fortement le volant.

- Il est à peu près midi. Je veux connaître, ce soir, les noms des types responsables, avant que le *Standard* ne mette sous presse son édition de demain matin, c'est-à-dire vers neuf heures trente.

- Je ne sais pas si j'y arriverai, dit Tommy. Je n'ai plus mes contacts

d'autrefois.

- Cinquante dollars, Tommy. Pour ce soir.

- Je verrai.

- Fais-le, Tommy. Tu sais comment me joindre.

Tommy se glissa hors de la voiture et se mit en route.

Il ne se retourna pas quand l'inspecteur embraya, fonça hors du parking couvert et prit la direction opposée.

Tommy Far avait, dans le passé, fait ce genre de travail pour Craidy. C'était une source de revenus réguliers, et on n'avait jamais à se soucier des impôts. Il n'aimait pas se considérer comme étant un mouchard, un indicateur de police. Il ne faisait que se charger d'un travail et, une fois l'argent dans sa poche, il ne pensait guère à sa provenance. Ce soir, il savait qu'avec cinquante dollars il pourrait rendre Sarah heureuse. Cette somme lui permettrait, à tous les deux, de vivre pendant une semaine, ou même davantage, et avec un peu de chance il parviendrait peut-être à faire monter Craidy jusqu'à soixante-quinze. Sarah pourrait sans doute s'acheter une nouvelle robe.

Tommy se dirigea sans hâte vers le High Spot, un petit bar proche de Clark Avenue, où les fanas du jazz se rencontraient. De nuit, l'endroit éclatait de bruit et de néon, et il ne s'en approchait jamais. Mais ce n'était pas si mal pendant la journée ; vers midi, on pouvait même se faire servir un bon sandwich au jambon.

- J'apprends que vous avez eu quelques ennuis ici, la nuit dernière, dit Tommy au barman qui lui apportait son sandwich.

Son nom était Fred on ne savait quoi, et Tommy le connaissait un peu.

- Une sale histoire, répondit-il. Un jeune s'est fait fendre le crâne sur le parking. J'ai eu les flics ici toute la matinée. C'est le fils d'un rédacteur en chef. Les poulets sont dans leurs petits souliers. Je vois d'ici les titres du journal.

- Ils font l'impossible pour débrouiller l'affaire, hein ?

- Tu parles. Le journal les a déjà pris à partie dans des articles sur les crimes et ce qui s'ensuit. Tu connais ça : « Les rues ne sont pas sûres » et d'autres papiers de ce genre. Tu t'imagines ce qu'il va faire paraître maintenant.

Tommy acquiesça et se remit à manger son sandwich.

- Tu connais le gars ? demanda-t-il au barman.

- Il était déjà venu ici. Un type sympa.

- Il a quitté le bal du lycée très tôt. Il avait une fille avec lui ?

- Non, il était seul. Je crois qu'il cherchait quelqu'un.

- Qui l'a tabassé ?

- Aucune idée. La salle était bondée. Je n'ai rien vu.

Tommy acheva son sandwich et jeta sur le comptoir quelques pièces de monnaie pour une bière à la pression.

- Quel genre de monde était ici la nuit dernière ? Personne de ma connaissance ?

- La foule habituelle. On a beaucoup de jeunes avec ce jazz. Et aussi des gens plus âgés, qui ne fréquentent pas les discothèques.

Le barman reprit les verres qu'il faisait briller et ajouta après coup :

- Il y avait un de tes copains, Big John Miller, du bowling.

- Vraiment ?

- Il était avec deux types que je ne connais pas. On remarque toujours Big John, même dans une foule.

Tommy but son verre de bière, sortit du High Spot et suivit Clark Avenue pour aller chez Big John. Il connaissait une douzaine - peut-être une vingtaine - de malfrats qui auraient été capables d'assommer le gosse pour quelques dollars. Mais l'affaire ressemblait plutôt à une sorte de rixe, une explication brutale dans la rue à la suite d'une dispute au bar. En pareil cas, Big John pouvait avoir observé quelque chose. Il était à tu et à toi avec tout le voisinage et presque rien ne lui échappait.

- Te voilà de retour, dit John. Je viens de téléphoner ton pari sur Tough Tiger.

- Merci, dit Tommy. Veux-tu faire encore une partie ?

Big John fit non de la tête et répondit :

- Je dois m'occuper du bowling. Il y a quelques clients.

Tommy jeta un coup d'œil et aperçut un groupe de ménagères en pantalon qui s'apprêtaient à lancer les boules. Il se demanda pourquoi elles avaient choisi cet établissement plutôt qu'un bowling du centre commercial.

- J'ai entendu dire qu'il y avait eu du pétard au High Spot la nuit dernière, dit-il, en affectant un ton indifférent.

- Le gosse qui s'est fait démolir ? En effet.

John s'engagea sur les marches menant à l'allée du bowling.

- Qui lui a tapé dessus ? Quelqu'un que je connais ?

Big John lui lança un regard pénétrant.

- Non, personne que tu connaisses, Tommy.

- Tu étais là, n'est-ce pas ?

- Oui, j'étais là.

- Comment est-ce arrivé ? Quel genre de bagarre ?

Tommy se voyait déjà palpant les cinquante dollars.

- Tu poses un sacré tas de questions aujourd'hui, pas vrai ?

Big John s'écarta de lui pour s'entretenir avec les ménagères. Il observa la première d'entre elles, qui lança une boule dans un des bas-côtés, puis revint vers Tommy, qui lui dit :

- Ça me plaît de voir un de ces petits lycéens snobinards recevoir une bonne correction.

- Celui-là en a reçu une, et soignée. Un des types lui a cogné dessus

avec un démonte-pneu.

- Qui étaient-ils ? questionna de nouveau Tommy.

Big John avait les yeux fixés sur les joueurs.

- Je ne connais pas leurs noms. Trois mecs. L'un d'eux joue du piano de temps à autre au High Spot. Un petit bonhomme au nez cassé.

- La prochaine fois que je le verrai, je le féliciterai.

Big John le regarda de biais.

- Ne fais pas le mariolle avec ces mecs-là, Tommy. Ils ne sont pas de ton milieu.

Il détourna les yeux vers les joueurs de boules et ajouta finalement :

- S'ils te prenaient pour un donneur, tu pourrais bien perdre l'autre œil.

- Je ne suis pas...

- Je sais, je sais. Mais eux pourraient ne pas le savoir. Tiens-toi à distance, Tommy.

- Mais enfin, pourquoi faire un foin pareil à propos d'une bagarre près d'un bar ? Combien ont-ils ramassé ? Vingt dollars ?

Big John regarda autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait les entendre.

- Pas du tout, Tommy. Le gosse avait sur lui plus de mille dollars en espèces.

Il fallut à Tommy Far la majeure partie de l'après-midi pour dépister le petit pianiste au nez cassé. De toute évidence, le barman Fred le connaissait, mais il était non moins certain qu'il n'était pas disposé à parler. Tommy lia conversation avec une blonde du nom de Maggie et l'homme chez qui elle vivait, puis avec un joueur de saxo qui se joignait parfois au groupe de musiciens. Maggie lui dit que le pianiste se prénomait Félix, et le saxo compléta les renseignements :

- C'est Félix Faust. Il tenait le piano au bar pendant les week-ends, jusqu'au jour où le jazz s'est imposé. Actuellement, il ne travaille nulle part. Il vit avec deux types au *Greenwright Hotel*.

Tommy connaissait le *Greenwright*. Il y avait logé plus d'une fois quand il se trouvait vraiment dans une mauvaise passe.

C'était une sorte de fond de cale pour la plupart des truands, des prostituées et des souteneurs, et aussi des homosexuels et des drogués, qui vivaient dans les bas-fonds du milieu qui était le sien. Il se souvenait du temps où il s'était mêlé à cette bande et du jour où la police l'avait embarqué pour un vol de voiture. Il n'était pas alors très âgé. Ses deux années de prison avaient vite passé et il était ensuite revenu au *Greenwright*. C'est là qu'il avait rencontré Sarah. En prison, il avait perdu dix kilos et un œil, mais il n'éprouvait pas de rancune. Au cours de l'existence, personne ne pouvait échapper à quelques coups durs.

Tommy traversa le square planté de gazon qui faisait face au

Greenwright, en se demandant quel aspect l'hôtel avait pu offrir à une époque plus prospère. À présent, le gazon était pelé, les pigeons picoraient des graines et, de nuit, des clochards y dormaient à la belle étoile.

À en juger par le hall et malgré les lézardes du haut plafond aux moulures dorées qui s'écaillait, Tommy se rendait compte que le *Greenwright* avait autrefois connu de meilleurs jours.

- J'ai besoin de certains renseignements, dit-il à l'employé de la réception.

C'était un jeune homme, aux cheveux gominés et à la voix flûtée.

- Nous en avons tous besoin, répliqua-t-il. Seriez- vous un flic ?

- Est-ce que j'ai l'air d'un flic ?

Tommy prit dans sa poche un billet d'un dollar froissé et le passa par-dessus le comptoir.

- Je cherche une fille, ma copine. Je crois qu'elle s'est mise avec un type nommé Félix Faust.

Les yeux de l'employé s'allumèrent. Il n'avait sans doute pas l'occasion de voir un dollar tous les jours. En escamotant le billet dans sa poche, il répondit :

- Vous n'y êtes pas du tout. Faust est bien ici, mais il n'a pas de femme avec lui. Il partage une chambre avec deux hommes.

- Je n'en crois rien.

- Voici leurs fiches, dit l'employé tout en les extrayant d'un classeur de métal posé sur le comptoir. Félix Faust, Robert Salamagan, Jonathan Gazag. Ils occupent la chambre 305.

- Vous êtes sûr ?

- Ne vous retournez pas, mais Gazag vient d'entrer. C'est le type avec des bagages.

Tommy ramassa une des fiches et fit mine de l'examiner, en se tournant à demi au moment où Gazag s'arrêtait à la réception pour demander sa clef. C'était un homme jeune, de taille moyenne, et dont les mains nerveuses tremblaient légèrement quand il déposa à terre deux valises afin de prendre sa clef. Ces valises, toutes neuves, devaient avoir coûté très cher.

- Est-ce qu'il porte toujours des lunettes noires ? questionna Tommy quand le jeune homme fut monté dans sa chambre.

L'employé haussa les épaules et répondit :

- Allez savoir ! Voilà trois jours qu'ils se défoncent.

En quittant le hall, Tommy glissa à l'employé un second billet d'un dollar. C'était dans ses moyens. Il allait se faire de l'argent d'ici la fin de la nuit, c'était certain.

Il téléphona à Sarah pour dire qu'il serait de retour avant la tombée du jour.

- Et arrange un peu la piaule, précisa-t-il, nous aurons probablement

un visiteur très important.

Après avoir parlé à Sarah, il acheta un journal du soir, qu'il parcourut en prenant pour dîner un bol de soupe et un sandwich. L'agression contre le jeune homme avait été placée à la une, même dans le journal concurrent. Il était toujours à l'hôpital, dans un état grave. D'après l'article, vingt-trois dollars et un bracelet-montre lui avaient été dérobés.

Tommy termina son potage et avisa une cabine téléphonique, d'où il appela le numéro spécial. On lui répondit que Sam Craidy était sorti, mais qu'il serait de retour sous peu.

- Il saura qui l'a appelé, dit Tommy, parlant à voix basse dans le combiné. Dites-lui que j'ai les renseignements qu'il lui faut et que le prix est de cent dollars. Qu'il me rappelle ici vers huit heures.

Il donna le numéro de téléphone de Sarah et raccrocha.

Le soleil était bas sur l'horizon et le froid le pénétrait comme aux premières heures du matin. L'été était encore loin. Il se demanda s'il viendrait jamais.

Sarah l'attendait chez elle.

- Est-ce que tu as dîné ? demanda-t-elle.

- J'ai pris un potage et un sandwich, c'est tout ce qu'il me fallait. Quelqu'un est-il venu ?

- Non. Qui est le visiteur que nous attendons ?

Tommy jeta un coup d'œil à la pendule de la cuisine.

Elle marquait presque huit heures.

- Un homme avec de l'argent. Beaucoup d'argent.

Le téléphone sonna et il alla répondre. La voix de Craidy se fit entendre au bout du fil :

- Tu as quelque chose pour moi, mon vieux ?

- Trois noms et les adresses où ils crèchent. Le tout est à vous pour cent dollars.

- On était d'accord sur cinquante.

- C'est plus sérieux que je ne le pensais. C'est une grosse affaire.

- Passe-moi tes renseignements.

- Venez plutôt ici, avec l'argent, dit Tommy, qui lui donna l'adresse. Parquez votre voiture dans la rue voisine et entrez par la porte de derrière.

- Je n'ai que faire de tes combines. Il est presque neuf heures et demie...

- Vous aurez tout en temps voulu. Ne vous en faites pas. Mais ils vont probablement se tirer avant demain.

Il se souvenait des valises.

- C'est entendu, dit Craig en soupirant.

Tommy Far souriait en raccrochant le récepteur. Ses affaires prenaient une bonne tournure.

- Pourquoi lui as-tu demandé de venir ici ? questionna Sarah.
- Je veux être sûr d'avoir mes cent billets. Et je ne tiens pas à le rencontrer quelque part dans la rue.
Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, Sarah répondit, puis se tourna vers Tommy :

- C'est pour toi. Big John, du bowling. Il a un drôle de ton...

Tommy lui prit le récepteur des mains et entendit la voix de Big John :

- Ça va mal pour toi, Tommy. J'ai essayé de te mettre en garde. Ils savent que tu as posé des questions.

- Qui ?

- Faust et ses copains. L'employé de l'hôtel leur a dit. Ils étaient ici il y a un moment et te cherchaient.

- Tu ne leur as pas dit où je me trouvais ?

Big John répondit d'une voix mal assurée :

- Je dois penser avant tout à mon affaire, Tommy. Je... je regrette.

- Depuis combien de temps sont-ils partis ?

- À l'instant. Tu as encore cinq minutes pour te débiter en vitesse.

- J'ai pigé.

- Tommy... - il parlait avec hésitation - il y a autre chose.

- Quoi donc ?

- Tu avais parié sur un cheval cet après-midi. Il est arrivé dernier.

Tandis que Tommy descendait quatre à quatre l'escalier de service, certaines idées lui traversèrent l'esprit. Le barman du High Spot connaissait le nom de Faust et Big John le connaissait aussi, mais tous les deux avaient dit qu'ils l'ignoraient. Personne ne voulait plus se mouiller. C'était pour cette raison que les gars comme Craidy se voyaient obligés de payer des gens, tels que Tommy, afin d'obtenir des renseignements. C'était pour...

- Tommy Far !

Sur le seuil de la porte, il fit volte-face en s'entendant appeler, s'exposant ainsi dangereusement du côté droit, où il n'y voyait pas.

- Qui est-ce...

Surpris il resta court.

Alors, Tommy les vit, se tenant tout près et portant leurs lunettes noires bien qu'il fit nuit. Ils étaient deux et le troisième faisait le guet. *Trop tôt, ils arrivent trop tôt.* Sur ce point aussi, Big John avait menti. Il n'avait pas averti Tommy immédiatement.

- Je ne vous connais pas, vous autres, dit-il.

- Tu n'aurais pas envie de raconter aux poulets ce que tu sais, n'est-ce pas ?

- Non, non !

Le plus petit le frappa violemment et Tommy s'écroula dans la poussière, en protégeant instinctivement son bon œil.

L'un des deux lui donna un coup de pied au creux de l'estomac.

- Tu ne pourras plus parler à personne quand on en aura fini avec toi.
- Mon œil !
- Tu aurais dû y penser plus tôt.

Tommy se retourna sur le sol crasseux, en se rappelant ce qui s'était passé un jour dans le préau de la prison. Il avait encaissé des coups de pied pendant toute sa vie. Toute sa vie...

* * *

Au début, l'œil ne pouvait pas s'ouvrir, et même quand il y parvint sa vision était floue et blanchâtre. Puis, tout devint progressivement net et Tommy vit Sam Craidy debout près de lui. Il était dans un lit - pas celui de Sarah - mais un lit d'hôpital.

- Comment te sens-tu, ami ?
- À plat.
- On les a eus, tous. Je suis arrivé en voiture juste au moment où ils allaient te régler ton compte pour de bon.
- Est-ce que j'aurai mes cent dollars ?
- Tu les auras certainement. Et ta bonne amie, Sarah, attend dehors pour te voir.
- Comment va le gosse, Peterson ?
- Le docteur est d'avis qu'il se remettra.

Tommy fit un effort pour se soulever et demanda :

- Ça s'est passé avant la première édition ?
- Oui, en temps voulu. Étends-toi, mon vieux.
- Je dois vous dire le reste, Craidy. Je dois vous en donner pour cent dollars.
- Quel reste ?
- Le gosse, Peterson. Il a quitté le bal de bonne heure et sa copine ne l'accompagnait pas.
- Et alors ?
- Il a menti à propos des vingt-trois dollars. Il en avait sur lui plus de mille, et ils ont raflé le tout.
- Qu'est-ce que tu me chantes là ?

- Autant de fric que ça. Et il était venu au High Spot pour trouver quelqu'un comme Faust. Oui, autant de fric. Ensuite, il retournerait danser. Vous ne saisissez pas, Craidy ? Il avait fait une collecte auprès des autres élèves, des gosses de riches. Ils l'avaient chargé d'acheter de la drogue. Mais ce n'est pas à Faust et à ses pareils qu'on doit s'adresser quand on exhibe une liasse comme celle-là. Ils ont empoché le fric et gardé la drogue pour eux. Ils savaient que le gosse ne pourrait pas avouer la vérité.

Debout au pied du lit, Craidy semblait désespéré.

- Qu'est-ce que je vais pouvoir faire, bon sang, avec une information pareille ?

- La vérifier. Ou l'oublier. Je m'en fous, pourvu que je touche mes cent dollars.
 - Tu les auras, dit l'inspecteur.
- Il se retourna pour s'en aller et ajouta :
- Je vais sans doute avoir d'autres questions à poser.
 - Et puis, Craidy...
 - Eh bien ?
 - Dites à Sarah de venir. Ce soir, telle qu'elle est, elle me paraîtra belle.

LE PIQUE-NIQUE

(The Day Of The Picnic)

par JOHN LUTZ

C'est au sud, dans le torride désert de la Californie méridionale, et à l'est, jusqu'au cœur même de l'Arizona, que se trouve le domaine du condor californien.

- Ces oiseaux te fascinent, hein ? demanda Judith.

Une autre de ses stupides questions qui commencent à me casser les pieds de plus en plus.

- Ils sont magnifiques, dis-je en me préparant pour un cassis, cependant que la jeep fonce sur le terrain rocailleux.

Bien sûr qu'ils sont magnifiques avec leur envergure de trois mètres et plus qui les emmène, en vol spiralé, à plus de quinze cents mètres d'altitude. Elle leur permet ensuite de faire du vol à voile sur les ascendances, en décrivant de larges cercles à la recherche de charogne, sur des distances de cent cinquante ou cent soixante kilomètres.

- Il n'en reste guère plus de cinquante ou soixante, selon les dernières estimations.

Judith ne répond rien. Elle serait belle sans ce nez un peu trop proéminent. En dépit de la chaleur qui nous dessèche depuis plus d'une heure, elle paraît encore fraîche dans sa jaquette de safari havane et son pantalon gris. Ses cheveux blonds sont tirés en arrière et retenus par un ruban noir. Il est de circonstance, à mon avis.

La jeep rebondit haut dans les airs. Un bruit métallique et l'anneau de l'avertisseur me tombe sur les genoux, puis dérape et choit sur le plancher pour aller ferrailler sous le siège.

- Pour l'amour du ciel, Norton, fais attention où tu roules !

Pas la moindre allusion à l'anneau de l'avertisseur. Elle ne me l'a jamais dit, mais elle me trouve radin ; je le sais. Peut-être est-ce un des traits de caractère qui l'attirent chez Rod Smathers : son habitude de dépenser sans compter. Elle avait cru que j'aurais acheté une jeep de construction plus récente, mais à quoi bon, lorsque les « Premium Motors » de Harry Ace disposaient précisément du véhicule dont j'avais besoin. Comme je le lui ai expliqué, je suis un naturaliste expérimenté et donc mieux placé que personne pour savoir quel type d'engin de transport convient exactement à mes besoins. Ce qu'elle ignorait, bien entendu, c'est que j'avais immédiatement fait monter un

nouveau silencieux sur la jeep, car il est contraire à la loi de rouler en voiture dans certaines régions de la vaste réserve à condors, et aujourd'hui particulièrement je ne tenais pas à attirer sur moi une attention intempestive.

C'était moi qui avais suggéré cette petite promenade-pique-nique. J'ai attendu trois mois pleins, après avoir acheté la jeep chez Harry Ace, car, de nature, je suis un homme prudent. D'autre part, j'ai un sens aigu de la propriété et je ne pouvais me faire à l'idée que, derrière mon dos, Judith se donnait du bon temps en compagnie de ce m'as-tu-vu de Rod Smathers à qui l'argent brûle les doigts. Appelons cela le sens du territoire par analogie avec ce qui est la règle chez un grand nombre d'animaux.

Le volant vibre dans mes mains et je lève le pied tandis que la jeep aborde un terrain particulièrement cahoteux.

- Il fait terriblement chaud ! gémit Judith. N'au-rions-nous pas mieux fait d'aller pique-niquer en montagne où il y a des arbres et au moins un peu d'ombre ?

- Nous l'aurions pu, en effet, répondis-je en la regardant boire longuement au bidon. Mais je tenais à te montrer ces oiseaux. C'est un spectacle que je n'aurais pas voulu partager avec n'importe qui. Elle m'offre le bidon que je refuse d'un sec revers de main.

- Surveille le ciel, dis-je, et docilement elle tourne son visage vers le soleil.

- J'ai faim, Norton, se plaint-elle avec ce couinement nasillard qu'elle adopte généralement pour protester.

- Nous mangerons bientôt, lui assurai-je, en pensant aux sandwiches desséchés préparés dans un paquet qui rebondit sur le siège arrière. Si tu manges dès à présent, tu n'en auras que plus soif avec ce soleil brûlant.

Il a suffi de prononcer le mot soif pour qu'elle éprouve de nouveau le besoin de boire. De tout temps Judith a été extrêmement réceptive à la suggestion. Cette particularité, Rod Smathers l'a sans doute découverte intuitivement.

- Nous y sommes ! dis-je en ralentissant et immobilisant la jeep.

Les yeux de Judith, de la nuance exacte du ciel sans nuages, explorent au hasard le vide aérien qui se déploie devant nous. Puis elle aperçoit la minuscule tache noire dans le lointain, en direction de l'est. Il faut à tout prix que ce soit un condor !

Saisissant mes jumelles d'occasion, je les braque sur la tache sombre. Un seul oiseau vole de cette façon avec ses immenses ailes largement déployées se relevant légèrement aux extrémités pour se terminer par cinq rémiges directrices ouvertes en éventail comme les doigts d'une main. L'oiseau géant vire vers l'est, donnant l'impression d'être en quelque sorte suspendu au bout d'un fil, puis, poursuivant sa giration,

il glisse insensiblement sur l'aile et perd de la hauteur. Je démarre la jeep et j'avance lentement en tendant les jumelles à Judith.

- Surveille-le, dis-je, et elle tourne la molette de l'instrument pour l'accommoder à sa vue.

Le condor s'est posé.

J'arrête la jeep et je fais signe à Judith de parler doucement.

- Apporte le bidon, nous allons continuer à pied.

Elle obéit et nous poursuivons notre route sur le sol inégal, cuit par le soleil. Nous faisons halte derrière un groupe de rochers d'où nous jouissons d'une vue parfaite.

- J'ai voulu que tu puisses en voir un de près, dis-je. La chance nous favorise aujourd'hui.

- Il est énorme !

Je suis étrangement ému par son enthousiasme. C'est un condor particulièrement gigantesque dont l'envergure atteint peut-être trois mètres cinquante ou soixante. Il se repaît de la dépouille à moitié dévorée d'une antilope à cornes en dents de fourche, uniquement reconnaissable d'ailleurs à cette particularité, car le condor a retourné l'animal comme un gant de telle sorte qu'on aperçoit le squelette luisant et la chair séchée au soleil.

- Ils opèrent toujours de cette façon, dis-je. Ils déchirent le cadavre au niveau du nombril ou du rectum et tirent les viscères au-dehors avant de manger.

- C'est horrible ! s'exclama Judith, les yeux rivés sur l'énorme oiseau.

Le condor n'ignore pas notre présence, j'en suis certain, mais tant que nous garderons nos distances il ne s'occupera pas de nous et ne cherchera pas à s'envoler par excès de prudence. Sous nos yeux, il baisse son crâne dénudé et son cou jaune, son bec crochu arrachant des lambeaux de chair.

Puis une ombre foncée se déplace lentement au-dessus du terrain et nous entendons le froissement de l'air entre les rémiges du second condor géant qui glisse au-dessus de nous et va se poser auprès de la carcasse. Aussi sombre que son ombre, traînant ses ailes massives, il avance par sautilllements gauches vers l'antilope et commence à manger.

- Parfois, dis-je à Judith, ils se gorgent à ce point de charogne qu'ils sont absolument incapables de s'envoler avant des heures. Mais ce qui reste de cette carcasse est insuffisant pour que pareille éventualité ait des chances de se produire.

- C'est dégoûtant, déclare Judith, mais elle n'en est pas moins fascinée. La marche nous a altérés et je lui offre le bidon. Elle boit longuement et je la regarde en souriant.

- Qu'y a-t-il de drôle ? demande-t-elle en soulevant péniblement ses paupières alourdies.

- Le monde entier peut-être, réponds-je en scrutant attentivement son visage. Je voulais que tu puisses voir ces oiseaux de près, que tu saches comment ils se repaissent, en faisant usage des instruments tranchants dont la nature les a pourvus, pour désentripailler un corps. Là-dessus, je revisse le bouchon sur le bidon à moitié vide et je passe ma langue sur mes lèvres. Peut-être le soleil m'affecte-t-il légèrement. Les jumelles sans courroie lui échappent et la voilà accroupie, sans faire le moindre geste pour les ramasser, ne se rendant même pas compte qu'elle les a laissées choir.

- Vois-tu, lui dis-je, je suis au courant de tes relations avec Rod Smathers, je sais que vous vous êtes donné du bon temps derrière mon dos. Alors, je t'ai joué un petit tour de ma façon, Judith, et j'ai fait dissoudre dans l'eau du bidon suffisamment de barbituriques pour arrêter le cœur de dix femmes infidèles. Mais le programme n'est pas terminé.

La brise apporte le claquement assourdi d'une aile gigantesque contre le sol, à une centaine de mètres de nous. Judith me fixe de ses yeux ensommeillés que des sourcils arqués par l'horreur écarquillent.

- Oh ! Non, Norton !

De la position accroupie, elle s'affaisse avec lourdeur sur son séant, s'adossant au rocher. Sa mâchoire se meut vaguement et elle esquisse le geste de lever les deux mains, mais n'y parvient pas.

Lorsque ses yeux se sont fermés, je la déshabille et plie soigneusement ses vêtements. Puis je traîne son corps à découvert, loin des rochers, tendant l'oreille aux battements d'ailes des condors qui prennent leur vol derrière moi. J'étends Judith face au ciel, sur le sol nu, et presse mon oreille contre la chair encore tiède, sous les seins. Le cœur ne bat plus ; elle est bien morte. La voilà devenue charogne. Je ne ressens aucune émotion.

À cet endroit, les yeux perçants des rapaces pourront la découvrir de très haut. Je ramasse ses vêtements et regagne la jeep. Je me désaltère au second bidon et constate avec satisfaction que ma main ne tremble pas. Je parcours quelque distance avec ma voiture, puis je m'arrête pour braquer mes jumelles sur les deux condors qui décrivent toujours des cercles au-dessus de l'endroit que je viens de quitter. Bientôt ils sont rejoints par un troisième, et tous trois descendent vers le sol en spirales de plus en plus rétrécies.

Je ne peux me retenir de rire, puis je ranime mon moteur et fonce en direction du nord. Peut-être ne trouvera-t-on pas les ossements de Judith avant des mois, et à ce moment qui pourrait dire dans quelles circonstances ce squelette anonyme et blanchi a rencontré son destin ? L'essentiel, pour l'instant, c'est de gagner le large au plus vite et je pousse au maximum la jeep cahotante.

Que se passe-t-il ?

Un objet sombre rebondit devant moi... une roue ! Soudain, la fusée avant gauche de la voiture laboure le sol. Je me sens projeté vers l'avant. *Crac !* Contre le pare-brise ; *boum !* contre le sol dur, et je glisse, les jambes pliées sous mon corps de façon grotesque ! Je perçois un bruit lointain de ferrailles entrechoquées, de verre qui se brise, puis un choc, une souffrance aveuglante dans le cou et l'épaule... je viens de heurter un rocher et je demeure étendu, immobile, sur le dos. Le temps semble aboli.

Au-dessus de moi, le ciel paraît onduler et les heures succèdent aux heures.

Enfin, en roulant sur moi-même, je parviens à me mettre sur le flanc et tente de me lever : peine perdue. Mon épaule gauche, à vif, présente une rougeur suspecte et me brûle. Je ne souffre pas des jambes, mais je les sens de moins en moins. Je voudrais ramper, mais je n'en ai même plus la force. Des vagues de nausée m'assaillent lorsque je revois la roue qui bondit devant moi. C'est Harry Ace qui m'a joué ce tour de cochon !

Serait-ce plutôt la faute de Judith et de Rod Smathers ?

Je m'efforce de ne pas céder à la panique bien qu'exposé à cette chaleur de fournaise. Ne cherchons pas le responsable. La roue avant de la jeep est partie et c'est à moi, Norton Sait, de me débrouiller pour sortir du pétrin. Si seulement je pouvais bouger !

D'une entaille au cuir chevelu, le sang ruisselle dans mon œil. Je retire ma chemise déchirée dont je me sers pour tamponner la blessure douloureuse, puis je la roule en bandeau autour de ma tête. Une fois encore, je tente de ramper, mais à peine ai-je fait progresser mon corps de quelques centimètres que la souffrance et l'inertie de mes membres inférieurs m'obligent à abandonner. Mon cœur se met à cogner à une vitesse invraisemblable comme s'il possédait quelque secrète connaissance.

Je ne le vois pas se poser, mais je tourne la tête et il est là, à une centaine de mètres de moi, un très grand condor avec ses ailes gigantesques d'un noir de suie qui s'appuient partiellement sur le sol tandis qu'il se dandine gauchement. Il fixe sur moi un œil rond comme une soucoupe, un œil qui n'est pas celui d'un animal à sang chaud comme moi, mais celui d'un oiseau. En pesantes saccades maladroitement, il avance sur moi, ses serres ébréchées claquant sur le sol dur. Alors j'agite faiblement un bras et je hurle avec ce qui reste de force dans mon gosier desséché.

Il s'arrête.

Lorsque je demeure immobile, le corps vibrant des battements affolés de mon cœur, le condor reprend sa progression patiente, s'arrête à quinze mètres de moi et m'épie. Je l'observe de mon côté ; je distingue la couleur rouge-orange et la peau couturée de rides de son cou et de

son crâne, le bec crochu et blanchâtre, les serres cruelles d'une longueur incroyable. Jamais de ma vie je n'ai connu une telle peur ! J'aperçois au-dessus de ma tête deux énormes ailes noires avec une touche de gris... une grande ombre traverse mon champ de vision... C'est un autre condor qui s'envole puis gagne de la hauteur pour décrire de lentes et paresseuses circonvolutions.

Puis je m'aperçois que les cercles se rétrécissent et que je constitue leur centre !

Au sein de ma terreur insensée, je m'efforce désespérément de réveiller dans mes souvenirs les plus petits éléments d'information dont j'aie pu garnir ma mémoire mais, tandis que je suis de l'œil les évolutions circulaires de plus en plus étroites des charognards, que je tends l'oreille aux claquements de cette démarche emplumée, une notion sur laquelle les experts eux-mêmes ne sont pas d'accord brûle dans mon esprit comme un charbon ardent. Nul ne sait vraiment si ces grands oiseaux attendent que leur proie soit complètement morte avant de commencer leur repas.

Non, personne ne le sait vraiment.

À CHINOIS... CHINOIS ET DEMI

(Fat Jow And The Watchmaker)

par ROBERT ALAN BLAIR

En ce samedi après-midi, « Gros » Jow se délassait au soleil sur un banc.

- Et qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ? demanda-t-il aux enfants qui faisaient cercle autour de lui.

L'air, aussitôt, retentit de cris aigus :

- La pagode dorée ! Le dragon ! Le rossignol ! Le démon !

- Je crois bien que c'est au tour du rossignol, déclara Gros Jow, dès que le calme fut revenu.

Il n'y eut aucune protestation et les enfants, satisfaits, s'apprêtèrent à écouter religieusement.

Cette visite du samedi à St. Mary's Square était devenue un rite pour trois générations d'enfants de « Chinatown » ; tous venaient là pour entendre Oncle Jow raconter une des nombreuses histoires et légendes ramenées de Chine par sa mère.

Après que le vieil empereur eut recouvré force et santé grâce au chant du rossignol véritable, car son succédané mécanique était brisé, Gros Jow contempla les visages extasiés de ses petits auditeurs dont les yeux brillaient de joie ; il récoltait sa récompense.

Ce n'est qu'une fois les enfants dispersés et retournés à leurs jeux qu'il remarqua le petit Occidental, basané et ridé, installé sur le banc voisin. L'inconnu se leva et vint à lui.

- Bonjour, monsieur, dit-il en impeccable cantonais. Puis-je m'asseoir ? Gros Jow marqua un léger étonnement, puis s'empessa de répondre :

- Faites donc, je vous en prie.

L'inconnu s'assit.

- Je n'ai pu m'empêcher d'écouter. Une délicieuse histoire. Mes compliments.

- Merci. C'était leur leçon hebdomadaire, bien qu'ils ne s'en rendent guère compte. La vérité s'assimile mieux quand on l'enrobe d'une parabole.

- Vous êtes celui que l'on appelle Gros Jow ?

- Vous avez sur moi un net avantage, monsieur. Non seulement vous connaissez mon nom, mais vous parlez aussi le cantonais couramment.

- Pendant trente ans, j'ai tenu boutique à Canton, dans la rue du Boeuf-Boiteux ; j'y réparais montres et pendules.

Gros Jow hocha la tête en signe de sympathie.

- J'ai entendu parler des Russes Blancs qui ont quitté la Chine, fuyant devant les forces du Président Mao.

- Je me retrouve donc ici, trop vieux pour faire plus que subsister modestement. Il est difficile de se créer une place au soleil en pays étranger - surtout à mon âge. Permettez-moi de me présenter. Je suis Fyodr Skarin.

Dans l'esprit de Gros Jow surgit immédiatement l'image de la belle Eurasienne qu'il savait être un agent des Chinois continentaux.

- Ce nom ne m'est pas inconnu.

- Le père de Dunya.

Certes, il savait que le père de Dunya demeurait à San Francisco ; mais, jusque-là, Fyodr Skarin n'avait représenté qu'un nom, une figure appartenant au passé de Dunya, sans substance réelle. Et voici qu'il était assis à côté de lui sur un banc de St. Mary's Square.

- Je suis très honoré de vous connaître, monsieur. En dépit de la nature de ses employeurs, je n'ai qu'estime et considération pour Miss Skarin. Vous l'avez amenée ici et elle a été éduquée dans des écoles américaines - alors, pourquoi donc a-t-elle choisi de retourner vers sa mère chinoise et d'épouser la cause de la République Populaire ?

- De nos jours, qui peut savoir ce qui se passe dans la tête de ses propres enfants ? Les arguments de sa mère ont pesé plus lourd que les miens. Et sa mère, comme vous le savez peut-être, s'est constamment élevée dans la hiérarchie du Parti. Aux yeux de Dunya, elle a eu plus de prestige que moi, petit horloger besogneux. (Fyodr étreignit ses mains, croisées sur ses genoux.) Cela fait pas mal de temps que je n'ai plus de nouvelles de Dunya ; les mois passent et mon inquiétude grandit. Est-ce que vous l'avez vue ?

- Pas depuis un an environ. Mais vous conviendrez qu'elle puisse avoir des craintes, non seulement pour elle-même, mais aussi pour vous. Père d'un agent subversif, vous pourriez en pâtir.

- Disposez-vous d'un moyen de communication ?

- Pas directement. Je peux laisser un message à un certain importateur local, mais il doit attendre qu'elle lui fasse signe.

- Vous voudriez bien laisser un message pour moi ?

- Avec plaisir, monsieur, mais je ne puis garantir le résultat.

- Dites seulement que son père désire la voir. Mais c'est aussi pour une autre raison que je suis venu vous trouver. Sans entrer dans de fastidieux détails, puis-je vous inviter à vous rendre à ma boutique de Divisadero Street, quand cela vous conviendra ? Naturellement, s'il vous était possible de m'accompagner maintenant, ce serait encore mieux.

- Mon herboristerie est fermée pour le week-end ; je suis à votre disposition, monsieur.

Les deux hommes prirent donc le bus ensemble. La boutique de Fyodr était située au bas de Divisadero Street près de Haight, faubourg semi-commercial qui s'enorgueillissait de maintes devantures arborant de vieux noms réputés tels que Naremkin, Solovieff, Goronsky, Saharoff.

À l'origine, la boutique se présentait comme une enclave carrée avec porte au milieu. Ultérieurement, on l'avait divisée en deux par une cloison et l'on avait aménagé à l'entrée un renforcement en V où, de part et d'autre, deux portes se rejoignaient pratiquement à la ligne de séparation. Sur la vitre de la boutique jumelle s'inscrivait, en arc de cercle et en grandes majuscules d'imprimerie dorées, la mention : « A. Gum, Joaillerie, Prêts. » En bas, à droite, on pouvait lire, en lettres plus petites : « Ici, gravure de qualité. »

Fyodr passa dans l'arrière-boutique et réapparut avec un fauteuil.

- Veuillez-vous asseoir et m'attendre un instant, je vous prie ; je vais chercher mon ami.

Il sortit et pénétra dans la boutique adjacente.

Quelques minutes plus tard, il revint en compagnie d'un grand Chinois d'aspect imposant. Une masse de cheveux noirs, grisonnant à peine aux tempes, surplombait un vaste front et des yeux noirs au regard pénétrant.

- Je ne veux pas vous compromettre en vous révélant le véritable nom de mon ami, dit Fyodr. Il évite de se montrer à Chinatown, où il pourrait être l'objet de pressions de la part d'agents des deux bords. Les gouvernements de Pékin et de Taïpeh seraient tous deux fort désireux de pouvoir utiliser ses talents. Mais ce n'est pas pour un motif politique que je vous ai fait venir ici.

A. Gum s'inclina légèrement et dit :

- Permettez-moi de vous expliquer, monsieur. J'estime nécessaire de ne pas résider à Chinatown, mais en même temps je suis désolé que mes enfants ne puissent suivre un cours de chinois après l'école. M. Skarin a entendu parler de vous par sa fille, et il m'a laissé entendre que vous consentiriez peut-être à me recommander une personne susceptible de leur enseigner cette langue ; une personne qui serait aussi d'une absolue discrétion.

Gros Jow caressa sa touffe de barbe, souple et soyeuse.

- Toute personne que je pourrais recommander se trouverait elle-même à Chinatown, et je présume que, si vous ne tenez pas à mettre les pieds dans cette zone, vous ne désirez pas non plus voir vos enfants y aller. Combien en avez-vous, et de quel âge ?

- Un garçon de douze ans, deux filles de neuf et quatorze.

- Je ne me considérais guère comme un maître d'école, dit Gros Jow avec un fin sourire, et pourtant, à ma grande satisfaction, ce n'est pas sans un certain succès que j'ai donné chez moi des leçons de calligraphie à mon petit neveu. Étant donné que je n'habite pas à

Chinatown, mais dans un appartement à l'ouest de Van Ness, je pense que vous ne verrez pas d'objection à m'envoyer vos enfants.

A. Gum lui étreignit la main.

- Je suis comblé ; ceci passe mes espérances ! dit-il avec chaleur. Veuillez avoir l'obligeance de me fixer vos conditions.

- Je ne pose aucune condition, répondit Gros Jow avec quelque étonnement. Je suis heureux de vous rendre ce service. J'aime être en rapport avec les enfants. Cela me réconforte et me rajeunit. (Il griffonna sur un bout de papier.) Voici mon adresse et mon numéro de téléphone. Veuillez m'appeler avant de les amener. Après quelques visites, je suis sûr que vous leur permettrez de prendre le bus tout seuls.

Au moment où Gros Jow, amplement remercié par ces deux nouveaux amis, s'apprêtait à quitter la boutique, Fyodr Skarin lui dit :

- Vous n'oublierez pas Dunya ?

- Je compte aller voir l'importateur dès cet après-midi avant de rentrer chez moi, répondit Gros Jow. C'est tout ce que je puis vous promettre.

Le magasin de l'importateur se trouvait à quelques portes de l'herboristerie, en contrebas, dans la rue en pente qui surplombait Grant Avenue, l'artère aux pagodes rouges et dorées qui sert de façade à Chinatown. On avait depuis longtemps déjà remplacé la vitrine brisée et remis à la place d'honneur, sous globe de verre, l'inestimable Défense Sung, un ivoire exquisément ciselé. C'était à l'occasion du vol de la Défense Sung, vol d'inspiration politique, et de sa récupération subséquente, facilitée par l'intervention de Gros Jow, que celui-ci avait vu Dunya Skarin pour la dernière fois.

L'importateur s'occupait d'un couple d'Occidentaux en costumes d'été aux couleurs vives et portant des appareils photo en bandoulière ; visiblement des touristes. Gros Jow attendit patiemment devant un étalage de parures vestimentaires. Leur choix terminé, les clients payèrent et s'en allèrent, mais l'importateur resta derrière sa caisse.

- Je suis persuadé que vous n'êtes pas ici pour acheter, lâcha-t-il d'un ton sec.

Gros Jow n'aimait pas cet homme, qui servait à l'occasion les Chinois continentaux, non point par conviction ou nécessité, mais uniquement pour de l'argent. Il se dispensa de l'habituel échange de politesses.

- Le *Celestial III* vous a-t-il été rendu ?

Il faisait allusion au yacht de croisière utilisé par Dunya lors de sa tentative infructueuse pour mener à bien la défection et le transfert du physicien nucléaire On Leong-Sa.

- Pas encore, répondit l'importateur. Elle en a eu besoin pour d'autres missions.

- Quand avez-vous eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

- Cela doit faire six ou sept mois.
 - Vous ne pouvez pas communiquer directement avec elle ?
 - Le *Celestial III* est doté d'un équipement-radio, bien entendu, mais elle en interdit l'usage. Elle communique avec moi si tel est *son* désir - pas le mien.
 - Quand elle le fera, veuillez l'informer que son père désire la voir.
 - Il est malade ?
 - C'est un père qui se préoccupe de sa fille, voilà tout.
- L'importateur inclina la tête d'un air froid.
- Je lui transmettrai votre message, quand cela sera possible.
 - Merci.

Gros Jow lui adressa une ébauche de courbette et quitta le magasin. Au cours de la semaine suivante, il n'eut aucun signe de vie de la part de Fyodr, d'A. Gum ou de l'importateur. Le samedi après-midi, après avoir conté une nouvelle histoire aux enfants, alors qu'il se relaxait, adossé au banc, exposant son visage à la douce chaleur du soleil printanier, il vit un vieux petit homme frêle, portant sur l'épaule une pile de paniers ronds en osier, pénétrant d'un pas traînant dans le parc. Il passa devant Gros Jow, trébucha, et les paniers tombèrent, s'éparpillant au sol. L'un d'eux roula sous le banc et Gros Jow se pencha pour le ramasser.

Tandis qu'il aidait le vieil homme à reconstituer la pile, leurs têtes se frôlèrent. L'inconnu dit alors sans le regarder :

- Mon déguisement est une fois de plus une réussite. Vous ne me reconnaissez pas ?

C'était une voix de femme, une voix familière. Dunya Skarin était de retour à San Francisco.

Gros Jow masqua sa surprise en s'adossant de nouveau nonchalamment au banc.

- Vous êtes surveillée ? demanda-t-il.
- Je ne commets pas l'erreur de sous-estimer l'habileté de vos différentes autorités. En conséquence, j'agis comme si j'étais constamment sous surveillance. Où nous est-il possible de nous rencontrer en secret ? Faites vite : il faut qu'on me voie partir d'ici sans que je me sois attardée.

Gros Jow réfléchit rapidement.

- Chez Ng Har, le marchand de volailles. On peut avoir confiance en lui.

Dès qu'elle eut installé les paniers sur son épaule, Dunya s'empressa de repartir, tête baissée, et se perdit bientôt parmi la foule des promeneurs du samedi. Gros Jow demeura quelques minutes assis, sous le regard d'acier, mais bienveillant, du Dr. Sun Yat-Sen, puis se leva et se dirigea tranquillement vers Grant Avenue.

Au magasin de volailles, les clients étaient assez nombreux, comme

d'habitude. Gros Jow s'attarda près de l'étalage pour examiner avec une voyante minutie poulets et canards plumés suspendus en rang à des tringles. Ng Har vint enfin le trouver et lui dit :

- Je crois avoir ce que vous désirez, monsieur ; si vous voulez bien me suivre.

Il conduisit Gros Jow vers l'arrière du magasin et l'introduisit dans la chambre froide où il alla ouvrir une petite porte donnant sur une pièce servant de réserve ; cette pièce donnait elle-même sur une étroite ruelle longeant le derrière de l'immeuble. Ng Har n'entra pas avec lui mais retourna à ses clients.

La pile de paniers à ses pieds, Dunya Skarin se tenait, svelte et droite, près de la fenêtre poussiéreuse, d'où elle observait, en oblique, le trafic de Grant Avenue au bout de la ruelle.

Elle avait enlevé son vieux feutre maculé, si bien que sa riche chevelure, noire et lustrée, tombait en cascade sur ses épaules.

- Mon ami, dit-elle simplement en se tournant pour l'accueillir, et elle lui saisit les deux mains.

- Vous avez reçu mon message plus tôt que je ne l'escomptais, dit Gros Jow.

- Je n'ai reçu aucun message ; je suis ici en mission.

- J'ai laissé un message à l'importateur. Lui avez- vous parlé ?

- L'importateur est un homme stupide et dangereux, je ne l'informe pas de mes allées et venues. Que disait ce message ?

- Que votre père désire vous voir. Voulez-vous aller le trouver ?

- Aller le trouver serait imprudent. Amenez-le à bord du *Celestial III*, voulez-vous ? Assurez-vous de n'être ni suivi ni observé. Si vous soupçonnez quelque chose de ce genre, n'approchez pas du bateau et flânez tranquillement avant de repartir ; donnez l'impression d'une simple promenade d'agrément.

En quelques gestes experts, elle rassembla ses cheveux sur sa tête et les dissimula sous le vieux chapeau.

- Je ne peux rester plus longtemps.

Gros Jow l'aida une fois encore à charger les paniers sur son épaule.

- Je ne puis m'empêcher d'avoir l'impression que, en un certain sens, votre mission ici concerne votre père. J'ai été vu en sa compagnie, et voici que l'on fait instamment appel à mes services.

- Il ne m'est pas permis d'en discuter, répondit-elle avec gravité, après quelque hésitation et presque à contrecœur.

- Pour cette mission, vous êtes seule ?

Elle le regarda intensément avant de répondre.

- Viendrez-vous ? demanda-t-elle en une supplique douce qui n'était pas loin d'être implorante.

- En avez-vous jamais douté ?

- Venez dès que vous le pourrez. Tel que je connais mon père, il

voudra venir tout de suite. Il vaut mieux attendre qu'il fasse sombre. Elle ouvrit la porte extérieure, jeta un coup d'œil à droite et à gauche dans la ruelle, puis partit à petits pas vers Grant Avenue où elle tourna à droite et disparut.

Gros Jow revint au magasin en passant par la chambre froide. Pour justifier sa présence, il retarda un peu son départ et acheta un petit poulet tout préparé. Hsiang Huen l'accommoderait à la maison.

Peu avant le coucher du soleil et la brusque venue du crépuscule en cette région côtière, Gros Jow arriva seul sur le gazon de la Marina, déambula paisiblement le long du bord de l'eau, puis actionna au moyen d'une pièce de monnaie une longue-vue montée sur socle. Après l'avoir braquée sur les sites traditionnels, le pont du Golden Gate, Alcatraz et les îles Angel, et les collines Marin au-delà, il la fit pivoter en sens inverse pour inspecter le trafic sur Marina Boulevard. Il ne vit aucune auto, en marche ou à l'arrêt, qui pût laisser soupçonner qu'il s'agissait d'une voiture de police ; il savait cependant que la présence de la police n'était pas la seule à craindre.

Il s'assit sur un banc, étendant les bras de part et d'autre du dossier. Il conserva près d'une heure cette position décontractée. Le crépuscule avait fait place à la nuit, une nuit où scintillaient des myriades de lumières tout autour de la baie, quand Fyodr Skarin le rejoignit.

- J'ai fait comme vous me l'avez recommandé, dit Fyodr. J'ai changé deux fois d'autobus et j'ai bien surveillé la circulation des voitures durant le trajet. Je suis à peu près sûr que personne n'a pu me suivre jusqu'ici. Laissez-moi vous exprimer ma gratitude pour les précautions que vous prenez afin d'empêcher l'arrestation de ma fille.

- J'aime bien Miss Skarin, dit Gros Jow en se levant. Je nourris encore l'espoir qu'elle décidera de redevenir une Américaine pleine et entière, sans que ce soit sous la contrainte. Il faudra vous efforcer d'exercer sur elle plus d'influences que sa mère chinoise n'en a jamais eues.

- Je ne sais comment m'y prendre.

- Soyez un père aimant, ne posez pas de questions, et ne lui demandez pas plus qu'elle n'est prête à donner. Acceptez-la telle qu'elle est, sans chercher à la changer.

- Pour cela, oui, je plaide coupable, dit Fyodr en hochant la tête. (Il lança quelques regards à la ronde.) Où donc devons-nous la rencontrer ?

- Venez, dit Gros Jow.

Ils se dirigèrent vers le port de plaisance de St. Francis et la chaussée cimentée menant à la digue.

Le *Celestial III* oscillait silencieusement au mouillage entre deux étroits docks flottants. Les hublots étaient brillamment éclairés, mais il n'y avait personne sur le pont lorsqu'ils montèrent à bord.

La soudaine adjonction du poids des visiteurs sur un côté du bateau

provoqua un léger surcroît de roulis qui sembla servir de signal, car un flot de lumière jaillit de l'écoutille de la descente, le panneau de fermeture s'étant ouvert. Des pas résonnèrent sur les degrés et une ombre masqua la lumière venant d'en bas. Un Chinois à forte carrure, bien découplé, en pantalon de toile bleu et T-shirt blanc, prit pied sur le pont. Il avait les cheveux taillés en brosse et son maintien trahissait le militaire avant même qu'il n'eût parlé.

- Bonsoir, messieurs, dit-il en effectuant un impeccable salut. Song Ja, à votre service.

- Plutôt au service des forces armées de la République Populaire, non ? dit Gros Jow.

Song Ja eut un mince sourire.

- Mes félicitations. Si j'en juge d'après ce que Miss Skarin m'a dit de vous, vous n'êtes pas homme à tenter de jouer les héros par une action aussi vaine qu'inconsidérée.

- J'aimerais d'abord savoir ce qui pourrait m'inciter à agir de la sorte, répliqua Gros Jow.

Fyodr Skarin intervint.

- Je suis ici pour voir ma fille. Où est-elle ?

Song Ja, les mains sur les hanches, le fixa du regard.

- Ainsi donc, vous êtes le père. Avant de vous laisser la voir, j'ai une petite mission pour vous.

- Je ne ferai rien si je ne la sais pas en sécurité, déclara Fyodr. Si vous lui avez fait du mal, il vous faudra me tuer.

- Ne dramatisons pas. (Song Ja se tourna pour se pencher au-dessus de l'écoutille.) Venez donc sur le pont un instant, lança-t-il.

Dunya apparut, mais Song Ja lui laissa à peine le temps d'étreindre son père et lui ordonna de redescendre. Elle s'exécuta sans protester. Song Ja fit claquer le panneau en le refermant et le verrouilla avec un petit cadenas à combinaison.

- À présent, passons aux choses sérieuses, messieurs.

Il alla d'un pas nonchalant du côté de la poupe, vers les banquettes capitonnées qui bordaient le cockpit.

- Asseyez-vous donc - autant se mettre à son aise.

Voyant que les deux hommes restaient debout, il eut un petit rire et s'assit lui-même.

- Le père et l'ami. Tous deux responsables envers elle ; l'un, de ce qu'elle est, l'autre, de ce qu'elle s'imagine vouloir devenir. Il a grandement éveillé la curiosité de mes supérieurs, ce Gros Jow qui a si bien su réduire l'efficacité de Miss Skarin, un agent jusque-là valeureux. Vous êtes tous deux ici parce que vous pouvez tous les deux nous être utiles. Nous avons confiance en votre coopération, confiance assez justifiée, je pense, en raison de certains liens personnels : ceux de M. Skarin avec sa fille et ceux de Gros Jow avec

son petit-neveu. Procédons par ordre. D'abord, monsieur Skarin, Chen Woei, ce nom vous dit-il quelque chose ?

Il regarda vivement Fyodr, scrutant son visage, guettant sa réaction.

- J'ai résidé de nombreuses années à Canton en qualité de commerçant, dit Fyodr. Il est évident qu'un personnage aussi haut placé dans les rangs du Kuomintang ne peut m'être inconnu. On disait à une certaine époque qu'il faisait partie des cinq hommes les plus proches du généralissime.

- Chen Woei ne s'est pas enfui à Taiwan avec les forces de Tchang. Nos agents à Taiwan ont établi que le gouvernement de Tchang, lui aussi, aimerait bien le retrouver. Pour l'un ou l'autre camp, sa science comme son savoir-faire en matière politique pourraient constituer un sérieux atout. Voici des années que nous avons fourni à nos hommes, un peu partout dans le monde, un dossier complet à son sujet (photo, signalement, et cætera) dans l'espoir que l'un d'eux, quelque part, pourrait le reconnaître. Une étude approfondie de sa vie nous a révélé qu'à Canton il avait été en relation suivie avec un horloger de la rue du Bœuf-Boiteux ; il prenait le thé avec lui à peu près toutes les semaines. Comme cet horloger se trouvait être le mari d'une personnalité mineure du Parti à Canton, nous l'avons assez aisément identifié ; il s'agissait de Fyodr Skarin, installé depuis à San Francisco. L'année dernière, nous avons chargé un de nos agents de surveiller M. Skarin, mais cet agent ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche, et c'est seulement le jour où un autre agent, chargé, lui, de surveiller Gros Jow, a vu le collègue de M. Skarin dans Divisadero Street que nous avons su que le bijoutier A. Gum et Chen Woei ne faisaient qu'un. Nous avons besoin de lui ; il connaît dans le détail les rouages et les secrets du régime de Tchang, aussi sommes-nous prêts à lui proposer une situation enviable dans le nôtre. Vous devrez me l'amener avant minuit, sous un prétexte ou un autre.

- Tandis que vous retiendrez ma fille en otage ?

- Votre fille et Gros Jow. Vous resterez naturellement sous surveillance et je serai immédiatement informé de toute tentative de votre part pour alerter les autorités locales. Auquel cas, je sortirai aussitôt du port et gagnerai les eaux internationales pour rejoindre un de nos sous-marins nucléaires. En attendant l'issue de cette mission, nous avons différé le jugement de votre fille pour trahison. Si je me vois contraint de précipiter mon départ, elle sera jugée sans délai.

- Et Gros Jow ? demanda Fyodr.

- Pour lui, une entrevue avec mon supérieur hiérarchique est prévue. Théoriquement, étant donné sa connaissance de Chinatown et le respect dont il jouit auprès de ses habitants, il pourrait y devenir le plus précieux de nos agents.

Song Ja se leva, se dépouillant de son air nonchalant.

- Comme vous le voyez, je ne suis pas armé, mais je pourrais l'être en un clin d'œil. Je ne pense pas toutefois que vous rendiez nécessaire le recours à la violence.

Il défit le cadenas et fit coulisser le panneau.

- Gros Jow, vous allez descendre et attendre le retour de M. Skarin.

Gros Jow échangea un regard avec Fyodr, haussa les épaules et s'engagea dans l'écouille. Il entendit un claquement du panneau derrière lui, le cliquetis du cadenas, la voix assourdie de Song Ja donnant calmement à Fyodr d'ultimes instructions et les pas de Fyodr s'éloignant le long du dock.

Dunya était assise sur une des couchettes étagées aménagées dans la proue ; les coudes sur les genoux, les mains en calice autour du visage, le menton appuyé sur les paumes.

- Je suis désolée, dit-elle. Tout cela est un choc pour moi aussi. Jamais je n'aurais pensé que je finirais par n'être plus, comme vous, qu'un simple pion sur l'échiquier ; un pion qu'on manipule ou sacrifie selon la circonstance.

- Vous avez entendu ?

- Suffisamment.

- Et vous avez complètement perdu vos illusions ? Lors de notre dernier entretien sur ce bateau, vous étiez incertaine. Alors, allons-nous attendre bien sagement que votre père revienne ou mettre à profit ce délai pour tâcher de nous en sortir tous les deux ?

- Je voudrais bien vous aider, dit-elle d'un ton morne, l'air abattu. Si je dois passer en jugement, je préfère que ce soit en Amérique. Mais que pouvons-nous faire contre Song Ja ? Et puis il est toujours mon supérieur, et je suis depuis si longtemps conditionnée, dressée pour obéir.

Gros Jow ne l'écoutait qu'à moitié ; il inspectait attentivement les lieux. Il n'y avait qu'une seule issue, par l'écouille, et les hublots étaient pourvus d'un épais grillage solidement encastré. De l'index replié, il tapota la paroi interne.

- De l'acajou, dit-il. Et la coque, en quoi est-elle ?

- En fibre de verre.

- Ça peut s'entamer et se travailler avec des outils à main d'usage courant, ce matériau ?

- Oui... (Elle leva la tête et son visage s'éclaira.) Le casier à outils !

Elle fonça du côté de la cuisine, derrière la descente, ouvrit un tiroir et lui fit signe.

Gros Jow examina le contenu du tiroir et y préleva un vilebrequin, une mèche et une scie à guichet.

- Il faudra que je pense à dédommager l'importateur pour les dégâts que je pourrai faire, dit-il.

À titre d'essai, il perça un trou dans le lambris d'acajou juste au-

dessous du pont, dans une zone d'ombre bien en retrait ; un simple coup d'œil machinal, jeté depuis la descente, ne permettait pas de le repérer. Satisfait, il fit un second trou à un peu plus d'un demi-centimètre du premier, puis un troisième, et ainsi de suite, réalisant une rangée de trous d'à peu près soixante centimètres de long ; après quoi, il creusa des trous en descendant, sur une longueur de soixante centimètres également. Cela fait, il poursuivit son travail en sens inverse, à l'horizontale et à la verticale, obtenant finalement un carré de trous de soixante centimètres de côté.

- Ma source d'inspiration, fit-il, est le timbre-poste.

Prenant alors la scie à guichet, il l'introduisit dans un trou et entreprit, avec une minutieuse lenteur, de découper le bois en passant d'un trou à l'autre.

Le bruit du cadenas, précédant le coulisement du panneau, l'interrompit soudain en plein travail. Spontanément, Dunya vint se placer à côté de lui, épaule contre épaule, devant l'ouvrage accompli, pour le masquer, et ils attendirent, figés, les mains derrière le dos, tenant les outils.

Song Ja, cependant, ne s'engagea pas sur l'échelle, se contentant d'appeler par l'écoutille :

- Gros Jow, venez donc sur le pont. Je voudrais vous parler.

Gros Jow passa la scie à Dunya en lui adressant un regard éloquent et s'empessa de monter. Dès qu'il eut pris pied sur le pont» Song Ja ferma le panneau et le cadenassa. Il fit signe à Gros Jow de s'asseoir en lui indiquant une banquette à la poupe et cette fois l'herboriste ne refusa pas l'invitation. Il se sentait faible tout à coup.

Song Ja resta debout, un pied sur la banquette, contemplant d'un air morne les lumières de la ville au-delà de la poupe.

- Attendre, c'est éprouvant, parfois, dit-il.

- Vous vous laissez débilitier par la solitude ? Vous vous accordez ce luxe ? lâcha Gros Jow, narquois.

Song Ja le regarda longuement, mais sans changer d'expression.

- Même les plus forts et les plus motivés d'entre nous peuvent avoir des moments de faiblesse quand ils se sentent isolés, au loin, coupés du Parti. C'est le cas pour les agents secrets qui s'attaquent aux bastions impérialistes. Ici, par exemple, Miss Skarin se rend à terre avec beaucoup plus de sérénité que moi. Elle connaît la ville et ses coutumes, tandis que moi, je dois toujours rester sur mes gardes. Je conserve mon équilibre en me rappelant constamment que, en fait, ce bateau est un bâtiment de la Marine du Peuple et que moi, son capitaine, j'ai sous les pieds un fragment de la Chine.

- J'avais cru comprendre que le *Celestial III* appartenait à l'importateur ? dit Gros Jow.

- Pur détail sans valeur. C'est un de nos agents et par conséquent ce

bateau est à nous. (Song Ja eut un léger sourire.) On m'a recommandé de faire attention avec vous et de bien choisir mes mots.

- Pourquoi ai-je tant d'importance à vos yeux ? Vous devez savoir que je n'ai pas de sympathie particulière pour votre cause.

- Vous êtes pourtant fier des réalisations de la Chine. C'est en tout cas ce que vous avez dit à Miss Skarin.

- Tout Chinois, où qu'il soit dans le monde et quelle que soit son affiliation politique, ne peut qu'éprouver de la fierté en voyant la Chine progresser sur la voie de l'indépendance et s'affirmer dans le concert des nations. J'espérais toutefois n'avoir plus à travailler pour vous, après l'avoir fait pour conserver mon petit-neveu.

- Je dois vous dire, monsieur, qu'en vous restituant ce garçon avant que nous n'ayons utilisé pleinement toutes vos ressources, Miss Skarin a agi de façon impulsive et inconsidérée. Sa mère, qui dispose d'une certaine influence, a fait en sorte que l'on passe plus ou moins l'éponge. Mais quand elle a échoué dans sa mission concernant la défection et le transfert en Chine du savant atomiste, la faute était trop grave pour n'être pas retenue contre elle. Nous avons choisi de lui donner une chance de réussir dans cette mission-ci, en misant sur son père et sur vous-même. En ce moment, M. Skarin est en train de remplir la fonction qui lui est assignée. Maintenant nous nous tournons vers vous. Nous savons qu'à Chinatown vous pouvez être un homme très utile.

- C'est ce que disent depuis des années les responsables de la police à San Francisco, mais ils ont eu l'occasion d'apprendre que je ne coopère pas au-delà de certaines limites.

Song Ja rit franchement, presque cordialement.

- Allons, vous ferez l'affaire ! Tout ce que Miss Skarin a dit de vous est vrai. Soyons brefs : l'importateur a longtemps été notre « contact » principal et permanent à Chinatown, mais il est stupide, stupide ! Tant que la République Populaire était encore jeune, en pleine formation, il répondait à peu près à nos besoins, mais nous devenons, disons, plus sophistiqués, et notre représentation doit être en conséquence plus relevée.

- Vous devez savoir que je ne puis être votre représentant. Le peu que j'ai fait, je l'ai accompli contraint et forcé.

- Considérez la chose sous un autre angle, poursuit calmement Song Ja. Votre gouvernement recherche des lignes de communication avec la Chine. À cet égard, quoi de mieux que des gens comme vous ; vous, le citoyen commerçant ?

- De la communication... et c'est tout ?

- Vous êtes méfiant, c'est fort bien. Je serai franc avec vous. Le choix est simple : ou bien vous acceptez ce que je vous propose ce soir et vous devenez notre homme à Chinatown, ou bien vous

m'accompagnez lors de mon prochain rendez-vous en mer, où des personnes plus haut placées que moi sont prêtes à vous parler.

Il le congédia d'un revers de la main.

- Vous pouvez redescendre - il vous reste quelques heures pour prendre votre décision et je ne veux pas vous retenir plus longtemps ; réfléchissez bien.

Il déverrouilla le panneau et le fit coulisser juste assez pour permettre à Gros Jow de descendre l'échelle. Le cadenas cliqueta une fois de plus.

- Un voyage en mer est prévu pour moi aussi, dit Gros Jow à Dunya. Les places sont retenues ; il ne nous reste plus qu'à nous décommander.

- J'ai bien travaillé pendant que vous étiez sur le pont, dit-elle en lui montrant le panneau d'acajou de soixante centimètres carrés qu'elle avait enlevé du lambris, révélant par là même la rugueuse surface interne de la coque en fibre de verre.

- Parfait, dit-il en promenant ses doigts sur les bords dentelés de l'ouverture. Cela promet quelques contorsions sérieuses pour un homme de ma corpulence, car ce sera juste. Mais nous n'avons pas intérêt à forer au- dessous de la ligne de flottaison. Vous savez où elle est ?

Dunya traça une ligne avec un bâton de rouge à lèvres.

- À peu près là. Peut-être quelques centimètres plus bas ou plus haut.

- Encore plus juste, dit Gros Jow en reprenant le vilebrequin. Cachez ce panneau de bois, et tâchez de trouver ou d'imaginer quelque chose qui puisse masquer cette ouverture au cas où Song Ja redescendrait.

- Vous pouvez être sûr qu'il veillera sur le pont jusqu'à ce que mon père revienne. Il a dormi une bonne partie de la journée en prévision de cette nuit.

Découper la fibre de verre exigea encore plus de patience et de temps, non point à cause de la nature du matériau, mais parce qu'il fallait réduire le bruit au minimum ; Song Ja, là-haut sur le pont, aurait pu percevoir un son trop criard de la scie entamant la coque.

Au moment où il allait atteindre les trois derniers trous qu'il avait forés, Gros Jow s'arrêta de scier.

- On ne peut pas se permettre de laisser tomber ce panneau à l'extérieur, dit-il. On pourrait peut-être le maintenir en place en insérant dans les trous des petits crochets. Vous auriez ça ?

- J'ai des épingles à cheveux.

Dunya confectionna des crochets avec deux épingles à cheveux, les inséra dans les trous, au sommet et à la base, et tint les bouts.

Gros Jow éteignit la lumière, puis mania la scie pour parachever sa besogne et s'arrêta de nouveau.

- Voilà ; terminé, dit-il. À présent, tirez - très délicatement.

Le panneau en fibre de verre bougea dans son encadrement et Gros Jow sentit le bord se dégager très légèrement sous ses doigts. Il pressa d'abord d'une main, puis de l'autre. Le bord finit par se libérer entièrement et il put déposer le panneau. Devant eux béait une ouverture sombre et carrée, par où ils pouvaient apercevoir la forme obscure d'un yacht dans l'aire de mouillage voisine. On entendait nettement le clapotis de l'eau contre la coque.

- Vous nagez ? murmura Gros Jow.

- Oui.

- Utiliser le dock flottant pour aller à terre ne serait pas prudent. Alors, si vous le pouvez, entrez dans l'eau, plongez sous ce bateau, en face, et attendez d'être suffisamment éloignée pour remonter à la surface. Si nous devons rester séparés, allez immédiatement chez moi et dites à Miss Baxter que je vous ai demandé de m'y attendre.

- Et vous ?

- Je ne serai pas loin derrière. Partez à présent, et bonne chance. Je suis heureux de bénéficier de votre aide.

- Vous m'aidez beaucoup plus que je ne vous aide.

- Miss Skarin, rien qu'en me témoignant votre confiance, vous m'aidez. Partez donc, je vous en prie.

Il l'aida à se faufiler par l'ouverture. Elle demeura un instant accrochée par les mains au bord du trou, puis se laissa glisser, en ridant à peine la surface, dans l'eau noire séparant la coque du dock flottant voisin. Gros Jow plissa les yeux, s'efforçant de la repérer, mais n'y parvint pas.

Voulant lui laisser le temps de s'éloigner du bateau d'en face, il attendit un moment avant de s'engager lui-même dans l'ouverture, les pieds devant. Étant bien plus corpulent que Dunya, il se retrouva coincé à mi-corps, jambes au-dehors, torse, épaules et tête à l'intérieur de la cabine. Il se tortillait dans tous les sens sans obtenir de résultat appréciable, n'osant d'ailleurs pas faire d'efforts trop brutaux et bruyants, de peur d'attirer l'attention de Song Ja.

Plaquant ses mains sur l'acajou de part et d'autre de l'ouverture, il poussa de toutes ses forces et réussit à se réintroduire dans la cabine, où il demeura quelque temps affalé sur le plancher, reprenant son souffle et ses esprits. Il entreprit alors d'entamer avec la scie le bord inférieur de l'ouverture, sans illusion toutefois ; il ne pourrait pas l'élargir beaucoup, cette ouverture, la marge entre le bord et la ligne de flottaison étant trop restreinte.

Estimant avoir suffisamment scié, il prit du recul pour avoir une vue d'ensemble. Le niveau de l'eau s'était sensiblement rapproché du bord et cela lui suggéra un moyen de contraindre le *Celestial III*, et par là même Song Ja, à rester dans le port. Pour autant, Gros Jow ne désirait pas s'exposer à la noyade, tandis qu'il s'ingénierait à passer par une

ouverture encore un peu trop étroite pour son tour de taille. Il reprit en main le vilebrequin, s'accroupit et fora un trou dans la boiserie au-dessous de la ligne de flottaison. La mèche ayant transpercé l'acajou, il poussa l'outil pour atteindre la fibre de verre, continua de forer, transperça la coque et retira la mèche ; elle était humide au toucher.

La voie d'eau était petite et ne se révélerait pas rapidement. Il faudrait que l'espace entre la coque et la boiserie se remplisse avant que l'eau n'atteigne le trou dans l'acajou.

Il s'engagea de nouveau dans l'ouverture. Son embonpoint lui causa encore quelque gêne à mi-parcours, mais il put franchir l'obstacle sans autre difficulté. À son tour, il resta un bref instant suspendu par les mains, les jambes déjà dans l'eau, froide à n'importe quelle époque de l'année, puis lâcha prise et se confia à son étoile. Il prit une profonde inspiration et se laissa couler. Faisant appel au peu qu'il connaissait en matière de natation, il parvint tant bien que mal à passer sous la coque du yacht voisin, adjacent pour ainsi dire.

Il retrouva Dunya sur l'escarpement rocheux flanquant la digue ; elle l'attendait.

- Si nous essayons de partir d'ici à pied, il nous verra, dit-elle.

- Eh bien, alors, dit Gros Jow, imperturbable, il va nous falloir gagner l'autre côté à la nage. Ce n'est pas loin.

Ils replongèrent dans l'eau et se faufilèrent entre les rangées de bateaux en nageant lentement à la manière des chiens pour se mouvoir en silence.

D'une cabine publique, Gros Jow téléphona à la police.

- Il y a eu une tentative de kidnapping à bord du *Celestial III* dans le port de plaisance de St. Francis, se contenta-t-il de dire, et il raccrocha.

Il composa aussitôt un autre numéro pour appeler un taxi.

Une sirène ne tarda pas à se faire entendre et une voiture de police, venant de Fillmore, surgit en virant sur les chapeaux de roues dans Marina Boulevard. Comme l'auto ralentissait pour emprunter la voie menant au port de plaisance, Gros Jow entendit derrière lui un bruit de turbines, et, se retournant, vit que le *Celestial III* quittait son poste d'amarrage. Au moment où la voiture de police freina pour stopper dans un crissement de pneus à hauteur de la cabine téléphonique, le yacht contournait déjà la digue pour entrer dans les eaux libres de la Baie. Dès que le bateau se fut écarté de la digue, son moteur donna vite toute sa puissance et la proue s'éleva tandis que la poupe s'abaissait. De la sorte, le petit trou pratiqué par Gros Jow ayant fait son œuvre, la masse d'eau accumulée à l'intérieur, dans les sentines et la cale, fut déséquilibrée, se porta vers l'arrière, si bien que la poupe s'affaissa encore et que l'ouverture béante au flanc du yacht descendit au niveau des flots, qui s'y engouffrèrent.

Loin de gagner de la vitesse, le *Celestial III* se dressa simplement de plus en plus haut à l'avant, jusqu'à ce que le moteur cale et que la proue finisse par pointer quasiment à la verticale vers les étoiles. Un garde-côte, alerté par la police, filait alors vers le bâtiment en détresse pour porter secours à l'infortuné plaisancier. En apprenant son identité, les autorités ne manqueraient pas d'être intéressées.

Gros Jow et Dunya Skarin, encore tout trempés, réussirent à se soustraire à la curiosité de la petite foule spontanément assemblée et à gagner le taxi qui les attendait. Gros Jow invita Dunya à monter avant lui et donna au chauffeur l'adresse de la résidence Baxter.

- Miss Baxter vous fournira des vêtements secs, dit-il, mais j'ai bien peur qu'ils ne soient quelque peu démodés. Ensuite, nous essaierons de joindre votre père ou A. Gum au téléphone, afin d'apaiser leurs craintes. Et demain, si vous n'avez pas changé d'avis, nous irons, vous et moi, rendre visite au lieutenant Cogswell de la police de San Francisco.

Dunya ne répondit pas et garda le silence durant tout le trajet, ou presque. Lorsque le taxi tourna pour s'engager dans la rue de la résidence Baxter, elle se contenta de dire :

- Je n'ai pas changé d'avis.

TABLE DES MATIÈRES

L'ABSOLUTION (Please, Forgive Me)	HENRY KANE
LA RANÇON DU PASSÉ (A Shot From The Dark Night)	AVRAM DAVIDSON
UN JURÉ UNIQUE (Jury Of One)	TALMAGE POWELL
ENTRE DEUX PORTES (Between 4 And 12)	JACK RITCHIE
CES CURIEUX ÉVÉNEMENTS QUI PRÉCÉDÈRENT MON EXÉCUTION (The Curious Facts Preceding My Execution)	RICHARD STARK
AU BONIMENT (Make Your Pitch)	BORDEN DEAL
UN USAGE TRÈS PARTICULIER (Something Very Special)	FLETCHER FLORA
L'AVANCEMENT (The Promotion)	RICHARD DEMING
DISPARU COMME PAR MAGIE (Gone As By Magic)	RICHARD HARDWICK
LE CLUB DU MARDI (The Tuesday Club)	C.B. GILFORD
VOLE, RUTH, VOLE (The Trouble With Ruth)	HENRY SLESAR
LA PRUDENCE MÊME (A Very Cautious Boy)	GILBERT RALSTON
LE DÉNOMINATEUR COMMUN (Death ; The Black-Eyed Denominateur)	ED LACY
UN MALHEUR À LA BOURSE (A Killing In The Market)	ROBERT BLOCH
UN SEUL ŒIL POUR VOIR LA MORT (The Eye Of The Pigeon)	EDWARD D. HOCH
LE PIQUE-NIQUE (The Day Of The Picnic)	JOHN LUTZ
À CHINOIS, CHINOIS ET DEMI (Fat Jow And The Watchmaker)	ROBERT ALAN BLAIR

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Rien de plus inattendu que le chantage exercé sur la pauvre Ruth ou que la méthode imaginée par Richard Bloch pour faire *Un malheur à la Bourse...* Rien de plus radical que la façon dont *Le Club du Mardi* résout ses problèmes, de plus chinois que le moyen par lequel Gros Jow se tire d'affaire, de plus imprévu que le dénouement de la nouvelle de Borden Deal, de plus horrifiant que celui du *Pique-nique*.

Et ce n'est là qu'un aperçu de ce que vous réserve ce nouveau recueil concocté par le maître ès-crimes.

[1] Dans la plupart des pays anglo-saxons, la loi exige du jury une réponse unanime. On conçoit l'importance que peut avoir, en cas de désaccord, une forte personnalité capable de rallier à sa propre opinion les autres jurés.

[2] Allusion à une catastrophe maritime restée célèbre : la disparition en 1872 de l'équipage du break américain *Marie-Céleste* retrouvé en mer, voguant au gré des flots.